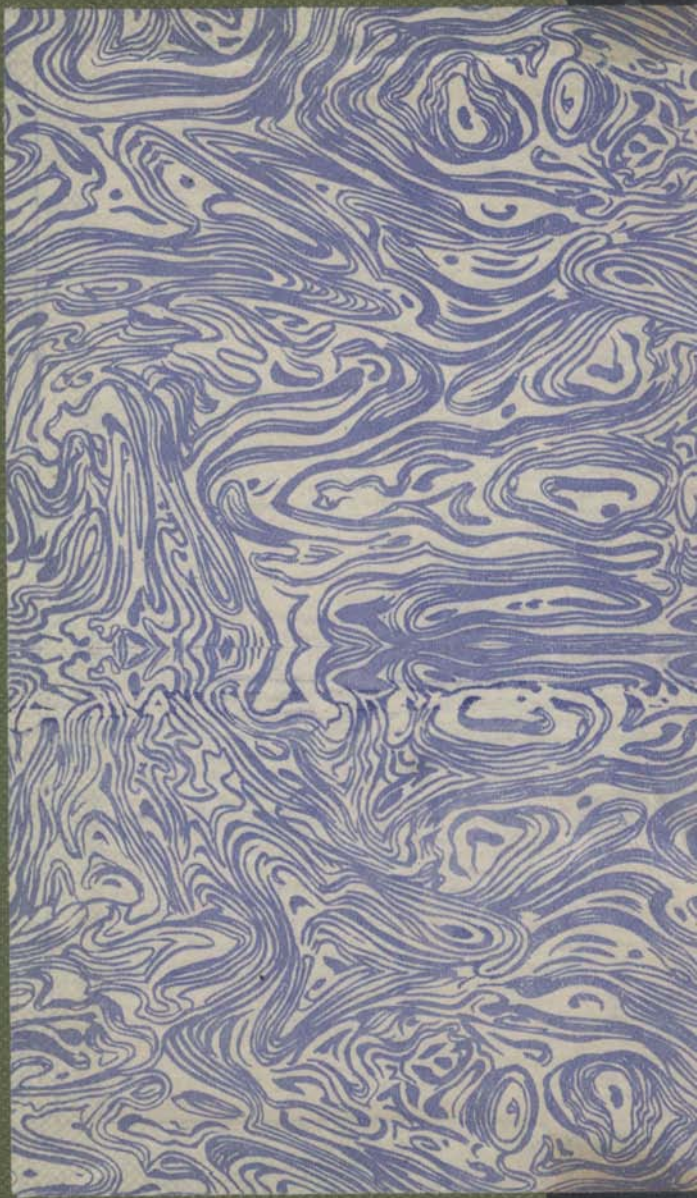
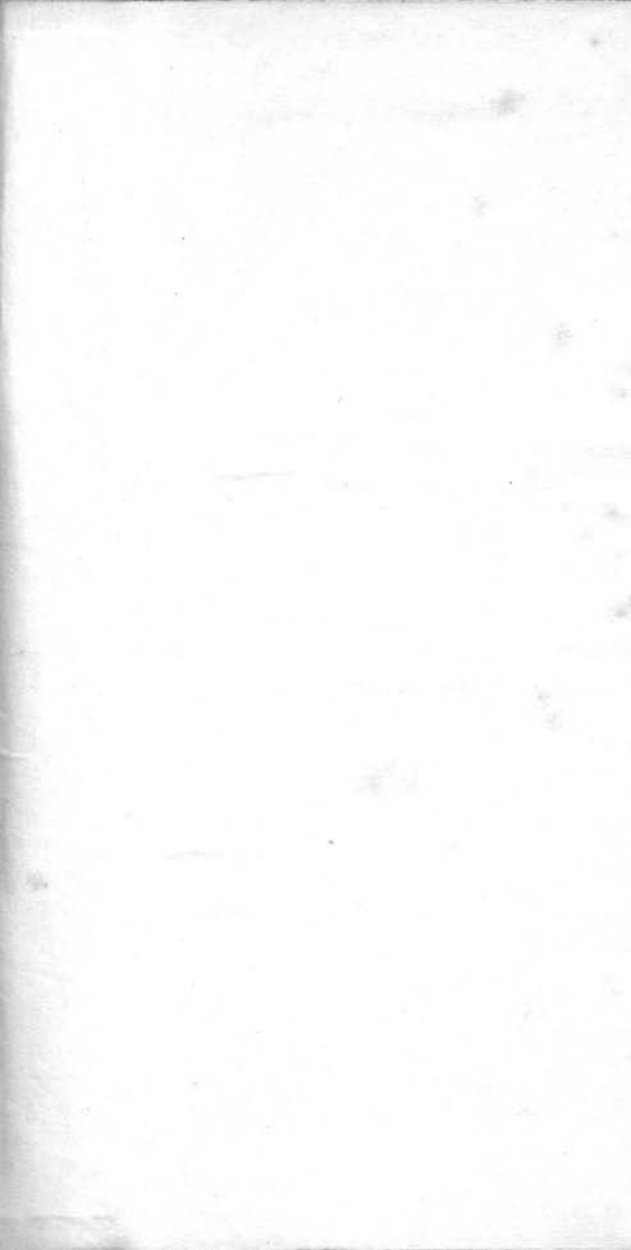








6



HISTOIRE

DÈS CHEVALIERS
DE MALTHE.

TOME TROISIÈME.

1756
HISTOIRE

DES CHEVALIERS

DE MALTHE.

TOME TROISIEME.

R.31251 V-297
HISTOIRE

DES

CHEVALIERS HOSPITALIERS

DE

S. JEAN DE JÉRUSALEM,

APPELLÉS DEPUIS

CHEVALIERS DE RHODES,

ET AUJOURD'HUI

CHEVALIERS DE MALTHE;

*Par M. l'Abbé DE VERTOT,
de l'Académie des Belles-Lettres.*

Nouvelle Edition, augmentée des Statuts de l'Ordre,
& des noms des Chevaliers.

TOME TROISIÈME

A PARIS,

Chez BAILLY, Libraire, quai des Augustins,
à l'Occasion,

M. DCC. LXXVIII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



HISTOIRE

DES

CHEVALIERS HOSPITALIERS

DE

S. JEAN DE JÉRUSALEM,

APPELLÉS DEPUIS

CHEVALIERS DE RHODES,

ET AUJOURD'HUI

CHEVALIERS DE MALTHE.

LIVRE SEPTIÈME.

FRERE JACQUES DE MILLY, grand-prieur d'Auvergne, succéda au grand maître de Lastic; il étoit alors dans son prieuré. On lui dépêcha le chevalier de Boïfrond, son neveu, pour lui porter le decret de son élection: & dans la dépêche dont ce chevalier étoit chargé, le conseil représenta au nouveau grand-maître de quelle importance il

Tome III.

A

JACQUES
DE MILLY

1454.

1 juin.

étoit pour le bien de la religion , qu'il se rendit incessamment à Rhodes. Par la même lettre , il lui insinua que pour se débarrasser des recommandations des souverains en faveur de quelques jeunes chevaliers , & pour ne pas préjudicier aux droits d'ancienneté , il devoit déclarer de bonne heure qu'il n'accorderoit aucune grace , avant que d'avoir pris possession de sa dignité , & prêté dans Rhodes même les sermens qu'on exigeoit des grands-mâîtres en pareilles cérémonies.

Ce prince déféra à de si justes conseils , partit en diligence pour Rhodes , & y arriva heureusement le 20 août de l'année 1454 : sa présence y étoit bien nécessaire. Mahomet , le plus fier & le plus superbe de tous les hommes , irrité de la réponse courageuse que les chevaliers avoient faite à son ambassadeur , jura leur perte & la destruction de Rhodes ; & dans l'impatience de s'en venger , il venoit d'envoyer , comme les avant-coureurs de sa fureur , trente galeres qui par son ordre avoient ravagé les côtes des îles de la religion.

De tous les princes voisins que sa vaste ambition lui faisoit regarder comme ses ennemis , il n'y en avoit point qui lui fussent plus odieux , ni qu'il souffrît plus impatiemment au milieu de ses états , que les grands-mâîtres de Rhodes. Il faisoit dessein de porter , l'année suivante , ses armes dans cette île , & d'exterminer l'ordre entier de saint Jean ; mais il fut obligé de différer cette entreprise par les nouvelles qu'il apprit d'une puissante

ligue qui s'étoit formée contre lui pour la défense de la Hongrie. Le pape Calixte III en étoit le chef, & il y avoit fait entrer successivement, outre le roi de Hongrie, Alphonse, roi d'Aragon, Philippe, duc de Bourgogne, les républiques de Venise & de Gènes, le nouveau grand-maître de Rhodes, & différens princes d'Italie.

Charles VII, roi de France, étoit puissamment sollicité par un légat que le pape lui avoit envoyé exprès, de joindre ses armes à celles des alliés : & sur l'éloignement où ce prince paroissoit être de quitter ses états, Calixte lui en écrivit en des termes impérieux. Mais ce n'étoit plus le tems où les papes, soit par pur zèle pour la religion, soit par des motifs de politique, vinssent aisément à bout, sous le spécieux prétexte de croisades & de guerres saintes, de reléguer, pour ainsi dire, les empereurs & les autres souverains au fond de l'orient. Le roi de France fit peu d'attention à des menaces déguisées sous les apparences de pieuses exhortations. Cependant, comme ce prince avoit un véritable fond de religion, quoiqu'il fût toujours en garde contre les Anglois, qu'il avoit chassés de France, & que le dauphin son fils, par son ambition, lui causât beaucoup d'inquiétude, il fit donner au commandeur d'Aubusson, que le grand-maître lui avoit envoyé pour implorer son secours, des sommes considérables qui furent employées, soit à acheter des armes, soit à

de nouvelles fortifications qu'on fit dans la ville de Rhodes.

Pendant que tous ces alliés rassembloient leurs forces, Mahomet, après différentes entreprises qui cachotent son véritable dessein, tomba tout d'un coup sur la ville de Belgrade, qu'Amurat son pere avoit autrefois assiégée inutilement, mais que ce prince, par une émulation de gloire, tenta de surprendre & d'emporter. On fait que cette importante place est située sur une pointe de terre, & dans une presqu'île que forme le Danube au septentrion, & la rivière de Save à l'occident. Huniade, un des plus grands capitaines de la chrétienté, & seul de son tems comparable à Scander-Berg, pendant tout le tems que dura le siège, s'étoit retranché à la tête des Hongrois, sur le rivage septentrional du Danube. Mais Mahomet, pour se rendre maître du cours de ce fleuve devant Belgrade, & pour couper la communication du camp des chrétiens avec la place, avoit formé comme un demi-cercle de saïques & de brigantins liés ensemble, qui occupoient tout l'espace d'au-dessus & d'au-dessous de la ville. Huniade, pour percer cette espece d'estacade, & faire passer du secours dans la ville, arma de son côté un grand nombre de bâtimens de différentes grandeurs; & après les avoir chargés de ce qu'il avoit de soldats les plus braves & les plus déterminés, il se met à leur tête, se laisse aller au fil de l'eau, aborde la flotte des infideles, saute le premier dans la galiote

de l'amiral, s'en rend maître, & suivi par les officiers Hongrois, qui commandoient les troupes de débarquement, il rompt l'estacade, sépare les petits vaisseaux qui la composoient, en coule une partie à fond, s'empare des autres, passe au fil de l'épée les troupes dont ils étoient chargés, & entre dans le port, traînant à sa suite les débris de la flotte Turque. Ce seigneur, par sa présence relève le courage de la garnison des habitans, & leur adressant la parole : « Je suis venu, leur » dit-il, avec ces braves soldats pour vivre » ou pour mourir avec vous : & je sauverai » la place, ou je m'enfouirai sous ses ruines ».

Pendant tout le tems que dura le siège, ce grand homme faisoit en même-tems les fonctions de sage capitaine & de soldat déterminé; général, gouverneur, officier de marine & d'artillerie, les Turcs le trouvoient à tous les postes qu'ils attaquoient; on le voyoit en même-tems à la tête de toutes les sorties. On rapporte que dans une de ces sorties, il tua de sa main jusqu'à douze ennemis; mais comme, après tout, ces petits avantages n'étoient point décisifs, & que Mahomet avançoit toujours ses travaux, il vit bien qu'il n'y avoit qu'une bataille qui pût sauver la place. Dans cette vue, il fit prendre les armes à la garnison, aux troupes qu'il avoit amenées, & même aux plus braves habitans dont il fit choix; & ayant formé de toutes ces troupes un corps considérable, il se mit à leur

tête, & l'épée à la main, se jetta dans les tranchées des ennemis. Il tailla d'abord en pièces tout ce qui s'opposa à son passage ; mais au bruit que faisoit cette attaque, les Turcs se rallient bientôt, & font ferme : jamais les chrétiens & les infideles n'avoient combattu avec plus de courage & d'opiniâtreté. Huniade, qui veut vaincre ou mourir, irrité d'une si longue résistance, s'abandonne dans les plus épais bataillons des ennemis, pousse, tue tout ce qui se présente devant lui, & force enfin les infideles à reculer en désordre. Mahomet accourt lui-même à leur secours, & à la tête de ces légions invincibles de janissaires qui faisoient toute la force de son armée & de son empire, charge les chrétiens, & tue de sa main un des principaux officiers des Hongrois ; mais dans le même tems il reçoit une large blessure à la cuisse, qui le met hors de combat : on le porte aussitôt dans sa tente, où le sang qu'il avoit perdu le fit tomber en foiblesse.

Malgré la retraite de Mahomet, les janissaires soutiennent le combat : Huniade fait de nouveaux efforts, gagne les batteries, & tourne le canon contre les tentes du sultan. Mais le général chrétien voyant un gros corps de spahis qui s'avançoient le sabre à la main pour lui couper le chemin de la retraite, ne jugea pas à propos par un combat trop opiniâtre, de réduire les Turcs à un désespoir souvent plus redoutable que leur valeur ordinaire ; & ainsi content des avantages qu'il

venoit de remporter , il rentra triomphant dans Belgrade parmi les acclamations de ses foldats , qui traînoient à leur fuite un grand nombre de prisonniers.

JACQUES
DE MILLY.

Le sultan revenu de son évanouissement , s'informa aufli-tôt des suites du combat : on ne lui put cacher que les premiers bachas de fa cour , le visir , l'aga des janissaires , & les principaux officiers de ce corps avoient été tués ; que le canon avoit été encloué , & les bagages pris. On prétend que fur de si fâcheuses nouvelles & si contraires à ses espérances , il demanda du poison pour terminer sa vie & sa douleur.

Ce qui est certain , c'est qu'il perdit en cette occasion , plus de vingt mille hommes de ses meilleures troupes , & qu'il fut obligé de lever le siège & de regagner Constantinople avec précipitation. Pour surcroît de chagrin , il apprit que pendant la campagne , les chevaliers de Rhodes , pour faire diversion , avoient ravagé les côtes de ses états , bloqué ses ports , causé de grands dommages au commerce de ses sujets , & assuré celui des chrétiens.

1456.
Le 6 août.

Le sultan , pour se venger des chevaliers , mit en mer une puissante flotte chargée de dix-huit mille hommes de débarquement , avec ordre de porter le fer & le feu dans toutes les îles de la religion. L'amiral aborda d'abord à l'île de Cos ou Lango ; il y assiégea un château fortifié , appelé Ladimachio. Les Turcs battirent la place avec grand nombre de canons & de mortiers , & ayant fait breche , ils

monterent en foule à l'assaut. Ils se flattoient d'emporter ce château sans beaucoup de résistance ; mais ils trouverent sur la breche un bon nombre de chevaliers qui les repoussèrent, & qui en roulant des pierres, & faisant tomber sur les assiégés de l'huile bouillante & du plomb fondu, en firent périr les plus braves au pied des murailles. Une sortie faite ensuite à propos, acheva de jeter le trouble & le désordre dans les troupes des infidèles qui se rembarquerent avec plus de précipitation & d'empressement, qu'ils n'avoient couru à l'assaut.

Le commandant, sans se rebuter d'un si mauvais succès, crut qu'il seroit plus heureux contre les habitans de l'île Simia ou des Singes : il en assiégea le château ; & pour ne pas hasarder ses troupes, il l'attaqua par des mines secretes qu'il conduisit jusqu'au milieu de la place. Mais son entreprise ayant été découverte à tems, il rencontra des chevaliers, qui ayant contreminé, éventerent la mine, taillerent en pieces les mineurs avec les troupes qui les soutenoient, & forcerent les infidèles à se rembarquer. Delà ils s'approcherent de l'île de Rhodes ; & ayant mis quelques soldats à terre, l'amiral leur ordonna d'entrer dans le pays avec le moindre bruit qu'ils pourroient, de tâcher de reconnoître la garde que l'on faisoit dans l'île, & s'il y avoit des troupes le long de la côte.

Ces espions s'avancerent dans les terres sans être découverts : tout leur parut tran-

quille & fans défiance , & ils s'apperçurent qu'un bourg voisin appelé *Archangel* , très-peuplé , & le plus riche de l'île , n'avoit que de foibles défenses : là-dessus ils firent les signaux que l'amiral leur avoit prescrits. Ce général ne les eut pas plutôt apperçus , qu'il mit toute son infanterie dans des vaisseaux plats. Dès que les infideles furent débarqués , ils marcherent droit à ce bourg , surprirent les habitans , tuerent ceux qui se mirent en défense , firent esclaves les autres ; mais dans la crainte de s'attirer toutes les forces de la religion , l'amiral Turc , après avoir ravagé la campagne , se rembarqua brusquement. Il fit une pareille exécution dans les îles de Lerro , de Calamo , de Nissara , de Lango , & de Simia , par où il repassa à son retour de Rhodes. Comme ces îles étoient la plupart sans défenses , il ravagea la campagne , arracha les vignes , coupa les arbres fruitiers , enleva les habitans qu'il put surprendre ; & après avoir laissé par-tout des marques de sa cruauté , il reprit la route de Constantinople. Il présenta à Mahomet un grand nombre d'esclaves qu'il avoit faits dans son expédition : le sultan les envisagea avec une joie cruelle , & comme un soulagement à la fureur dont il étoit animé contre les chevaliers , il ne leur laissa que le choix de la mort , ou de renoncer à la foi. Plusieurs furent assez foibles pour prendre ce dernier parti , & ces malheureux devenus mahométans , servirent depuis de guides aux

corsaires qui infestoient les différentes îles de la religion.

Frere Jean de Châteauneuf, de la langue de Provence, commandeur d'Uzez dans le prieuré de Saint-Gilles, & bailli des îles de Lango, de Lerro & de Calamo, les voyant désertes & ruinées, en remit le gouvernement à l'ordre, qui dans un chapitre général, pria le grand-maître de se charger de les repeupler. Pour éviter de pareilles surprises, le même chapitre ordonna que cinquante chevaliers résideroient dans le château de Saint-Pierre, qu'on en mettroit vingt-cinq dans l'île de Lango, que quarante autres chevaliers monteroient la galere qui étoit en garde en tout tems dans le port de Rhodes; & le grand-maître de son côté fit construire un fort dans le bourg d'Archangel pour la sûreté des habitans.

Ces précautions étoient d'autant plus nécessaires, qu'outre la guerre que la religion avoit à soutenir contre les Turcs, on étoit à la veille d'une rupture avec le soudan d'Egypte, prince voisin, qui n'étoit pas moins redoutable que Mahomet. Le grand-maître venoit de recevoir une lettre pressante de Louis de Savoie, roi de l'île de Chypre, du chef de la reine Charlotte de Lusignan sa femme, dans laquelle il imploroit le secours & la protection de l'ordre contre les entreprises d'un bâtard de la maison de Lusignan, qui à la faveur du crédit qu'il avoit à la cour du soudan, prétendoit se rendre maître de ce

royaume. L'ordre, comme on fait, y possédoit de grands biens, même des villes & des forteresses considérables : ainsi il ne s'y pouvoit rien passer dans une guerre civile entre la reine & le bâtard, où le grand-maître ne dût s'intéresser.

Pour l'intelligence de ces prétentions réciproques, il faut savoir que Jean de Lusignan, dernier roi de Chypre, n'avoit pour héritière de ses états qu'une jeune princesse appelée Charlotte, sortie de son mariage avec Hélène Paléologue sa seconde femme. C'étoit un prince efféminé, d'une foible complexion, presque imbécille, incapable de gouverner ; & le dernier de son royaume étoit instruit avant lui des affaires de son état. Toute l'autorité résidoit dans la personne de la reine, qui étoit gouvernée elle-même par le fils de sa nourrice, ministre absolu, qui dispoisoit à son gré du gouvernement, & qui tournoit à son profit les charges, les dignités & les revenus de la couronne.

Cette injuste domination finit par le mariage de la princesse avec Jean de Portugal, duc de Conimbre. Ce prince, du chef de sa femme, héritier présomptif de la couronne, voulut entrer en possession des droits que le roi son beau pere avoit abandonnés ; l'impérieux ministre s'y opposa, mais le parti du prince prévalut, & le ministre qui redoutoit son ressentiment, se refugia à Famagouste, dont les Génois étoient en possession depuis long-tems. Sa mere, pour se venger de l'exil

JACQUES
E MILLY.

de son fils , fit empoisonner le prince Portugais ; & par sa mort le ministre revint à la cour , & y reprit son ancienne autorité.

Il reprit en même-tems tout son orgueil : soit vengeance , soit hauteur , & que la tête , comme à la plupart de ses semblables , lui eût tourné dans une fortune trop élevée , il ne garda nulle mesure avec la veuve du duc de Conimbre : il chercha même les occasions de lui rendre de mauvais offices auprès de la reine sa mere. La princesse outrée de ses manieres hautaines & insolentes , s'en plaignit à un frere bâtard qu'elle avoit , appelé Jacques de Lusignan , nommé à l'archevêché de Nicosie , capitale de l'île , quoiqu'il ne fût pas encore dans les ordres sacrés. C'étoit un homme dévoré d'ambition , à qui un crime ne coûta jamais rien pour arriver à ses fins , naturellement caché , cruel de sang-froid , & capable d'un assassinat prémédité , quand il y alloit de ses intérêts.

Pendant la vie du duc de Conimbre , dont il redoutoit le courage & l'habileté , ce bâtard s'étoit tenu éloigné des affaires , & renfermé dans les bornes de son état ; mais la mort du prince Portugais ralluma son ambition , & il crut qu'il ne lui étoit pas impossible de s'approcher plus près du trône , ou du moins de parvenir au ministère : il falloit pour cela éloigner des affaires le fils de la nourrice.

Jacques , sous prétexte de venger les outrages qu'il avoit faits à la princesse , le poignarda lui-même. Il se flattoit d'occuper sa place ;

mais la colere de la reine ne lui permit pas de se montrer à la cour. Il se refugia secrete-ment chez un noble Vénitien, son ami particulier, appelé *Marc Cornaro*, homme puissant & riche, & qui avoit des établissemens considérables dans l'île : mais ne s'y croyant pas encore assez en sûreté contre le ressentiment d'une reine offensée, il passa à Rhodes d'où il écrivit au pape pour en obtenir la confirmation de sa dignité d'archevêque.

La reine, qui redoutoit son esprit artificieux, traversa ses desseins à Rome. Le bâtard irrité de la trouver à son chemin, prit un parti extrême : sans songer davantage à l'archevêché, il ramassa un nombre de bandits, retourna dans l'île de Chypre, arriva à Nicosie, forma un puissant parti, fit périr ses ennemis, & même tous ceux qui pouvoient prétendre au ministère & au gouvernement ; & malgré la reine même, il s'empara & des forces & des finances de l'état. Cette princesse dissimula sagement une entreprise à laquelle elle ne pouvoit alors s'opposer : elle ne trouva de ressource que dans un second mariage de sa fille ; elle lui fit épouser Louis, fils du duc de Savoie, qui arriva ensuite dans l'île de Chypre avec une flotte chargée de troupes de débarquement : ce fut au bâtard à sortir au plutôt de l'île, & il chercha un asyle au grand Caire, & à la cour du soudan.

Cependant le roi & la reine étant morts à peu de jours près l'un de l'autre, le prince de Savoie & la princesse sa femme furent recon-



nus pour roi & reine de Chypre ; & en cette qualité, ils furent couronnés solennellement. Le bâtard de Lusignan n'en eut pas plutôt les nouvelles, qu'il dépêcha à Constantinople une de ses créatures pour implorer la protection de Mahomet auprès du soudan : & comme rien ne coûte à un usurpateur, son agent offrit de sa part de payer au grand-seigneur le même tribut que le prince Egyptien tiroit de l'île de Chypre. Le bâtard, à force de présens, fut mettre en même-tems dans ses intérêts le fils du soudan, & trois de ses principaux ministres, qui lui représenterent que s'il vouloit accorder au bâtard l'investiture de ce royaume, il augmenteroit du double le tribut que son pere lui avoit payé de son vivant.

Ce fut au sujet de cette intrigue, dont le roi Louis fut averti par l'ambassadeur qu'il avoit envoyé au Caire, qu'il écrivit en diligence au grand-maître pour lui demander, dans une si importante conjoncture, son conseil & du secours. Il y avoit déjà long-tems que l'ordre tenoit lieu de protecteur à tous les princes de la maison de Lusignan. Le grand-maître n'eut pas plutôt reçu les lettres du roi, qu'il envoya frere Jean Delphin, commandeur de Nissara, au grand Caire, pour traverser les prétentions & les intrigues du bâtard.

Cet ambassadeur ayant été admis à l'audience du soudan, lui représenta que l'île de Chypre étant feudataire de sa couronne, il étoit de sa justice d'y maintenir contre un

homme ambitieux, les droits légitimes des héritiers du feu roi ; qu'en qualité de ses vassaux, ils lui paieroient avec exactitude le tribut auquel l'île étoit assujettie, & qu'ils lui garderoient une fidélité inviolable, dont l'ordre entier se rendroit volontiers caution. L'habileté de l'ambassadeur, & quelques présens répandus à propos parmi ces barbares commençoient à incliner les esprits du côté le plus juste, mais il survint un ambassadeur de la part de Mahomet, qui représenta au soudan qu'il étoit de l'intérêt de tous les vrais musulmans d'empêcher que le prince de Savoie, & qu'aucun prince Latin ne fit des établissemens dans le levant. Il ajouta qu'il regarderoit comme ses ennemis, tous ceux qui les favoriseroient ; qu'il devoit craindre lui-même, s'il accordoit l'investiture de Chypre à un prince Latin, d'exciter une révolte dans ses propres états : & s'il ne se sentoient pas assez puissant pour chasser de l'île le fils du duc de Savoie, il lui offroit le secours de ses armes ; qu'il consentiroit même avec plaisir qu'il s'en servît pour chasser de l'île de Rhodes les chevaliers, tous Latins d'extraction, & les ennemis irréconciliables de leur prophète.

L'Egyptien déféra à des remontrances qui avoient un air de menaces, & qui venoient d'un prince dont en ce tems-là, personne ne vouloit s'attirer les armes & le ressentiment. L'investiture fut accordée au bâtard de Lusignan ; & le soudan, pour l'établir sur le trône, le fit accompagner à son retour par une

puissante armée. Avec ce secours il se rendit maître en peu de tems de tout le royaume : il ne resta au roi & à la reine que la forteresse de Cyrene, où ils se refugierent : le bâtard forma aussi-tôt le siège de cette place. Les Génois conserverent dans cette révolution la ville de Famagouste, & les chevaliers se maintinrent dans le château de Colos, place forte qui appartenoit à l'ordre, & qui faisoit partie de la grande commanderie de Chypre.

La reine Charlotte de Lusignan ne se trouvant pas en sûreté dans Cyrene, abandonna l'île de Chypre, & se retira dans celle de Rhodes, sous la protection du grand-maître. La naissance de cette jeune princesse, sa dignité royale, ses malheurs, & plus que cela encore, cet empire naturel que donne la beauté, lui firent de zélés partisans de la plûpart des chevaliers ; on remarqua sur-tout que le commandeur d'Aubusson, soit pure générosité, soit inclination secrète, s'attacha particulièrement à ses intérêts. L'usurpateur de son côté, pour se procurer l'appui de la république de Venise, épousa depuis Catherine Cornaro, sous le titre spécieux de fille de S. Marc. En conséquence de cette qualité, ces habiles républicains, pour se faire un droit sur cette île, donnerent à la jeune Cornaro une dot de cent mille ducats, & la république s'obligea par un traité solennel à protéger le nouveau roi contre ses ennemis : ce qui désignoit les chevaliers de Rhodes qui avoient donné un asyle à la reine Charlotte. Mais l'usurpateur

ne fut pas long-tems sans éprouver qu'il est rare de trouver de la fidélité & de la bonne foi dans les traités dont l'injustice a fait la base & le fondement. Les oncles de la Vénitienne ; pour avoir part au gouvernement de l'état , furent soupçonnés d'avoir empoisonné le nouveau roi. Ce qui est de certain , c'est que nous verrons dans la suite que la république recueillit seule le fruit de ces différentes usurpations.

Cependant le grand-maître se trouvoit embarrassé entre Mahomet & le soudan d'Egypte , qui menaçoient également Rhodes d'un siège. Le soudan même , pour se venger de la protection que l'ordre donnoit à la reine de Chypre , avoit retenu contre le droit des gens , l'ambassadeur Delphin , & tous les vaisseaux marchands de Rhodes , qui trafiquoient en Egypte. Le sage grand-maître , pour pressentir les dispositions du Turc , envoya à la Porte un prélat Grec , appelé Démétrius Numphylacus , qui demanda à Mahomet un sauf-conduit en faveur du commandeur de Sacconnay , chargé de quelques propositions de paix : mais il ne fut pas alors écouté. Les chevaliers en furent d'autant plus allarmés , que se trouvant épuisés d'argent & de munitions , ils n'avoient pas seulement à se défendre des Sarrafins & des Turcs , mais encore des Vénitiens , qui par de légers intérêts de commerce , firent une descente dans l'île de Rhodes , & y commirent plus de ravages & de cruautés que n'avoient jamais

fait ces barbares. Ils y revinrent peu de tems après avec une flotte de quarante-deux galeres, qui bloquerent le port de Rhodes, & menacerent la ville d'un siège.

Le sujet de cette entreprise venoit de ce que le grand-maître, par droit de représailles, & pour procurer la liberté à son ambassadeur & à ses sujets, que le soudan avoit retenu, avoit fait arrêter de son côté deux galeres Vénitiennes chargées de marchandises pour le compte de quelques marchands Sarrafins; & on avoit arrêté en même-tems un grand nombre des sujets du soudan qui se trouverent sur ces galeres. On mit ces infideles à la chaîne : leurs marchandises furent confisquées; & à l'égard du corps des galeres, on permit aux Vénitiens de se retirer & de poursuivre leur route : tout cela étoit dans les regles ordinaires de la guerre, qui veut même que la robe de l'ennemi fasse confisquer la robe de l'ami. Mais la république, que l'intérêt de son commerce avoit liée étroitement avec les Sarrafins, demanda hautement la main-levée des effets saisis. La plupart des jeunes chevaliers, & sur-tout les Espagnols, vouloient qu'on ne répondît à des propositions si injustes & si impérieuses qu'à coups de canon; mais le grand-maître fut d'un avis contraire. Il avoit été averti, que si l'ordre ne rendoit pas volontairement les prisonniers Sarrafins & leurs marchandises, le commandant de la flotte avoit des ordres secrets de ravager toutes les îles de la religion; d'en enlever les payfans

& les habitans de la campagne, & de les livrer ensuite au foudan comme des ôtages pour les Sarrafins arrêtés à Rhodes. « Je ne suis pas en peine, avec le secours de votre va- leur, *dit le grand-maître en plein conseil,* » de défendre cette place contre toutes les forces de la république; mais je ne puis pas empêcher leurs galeres de surprendre nos sujets de la campagne; & je crois qu'il est plus à propos de rendre quelques Sarrafins, que d'exposer des familles entieres à tomber dans les chaînes de ces barbares, & peut-être dans le péril, à force de tourmens, de changer de religion ». Tout le conseil se rendit à un sentiment si plein de prudence; les Sarrafins furent remis à l'amiral Vénitien, & la charité l'emporta sur le juste ressentiment d'une si grande injustice.

Au milieu de tant d'ennemis, l'ordre, pour comble d'embarras, se trouva malheureusement agité de divisions, que la vanité & l'ambition firent naître. Les procureurs des langues d'Espagne, d'Italie, d'Angleterre & d'Allemagne, se plaignirent dans un chapitre général, de ce que les principales dignités de l'ordre, & sur-tout la charge de capitaine général de l'île, étoient attachées aux langues de France, au préjudice des autres nations; & ils soutenoient que dans une république bien réglée, & dans un état composé de la noblesse de toute l'Europe, il ne devoit y avoir aucune distinction que celle de l'ancienneté & du mérite. Les François leur répondirent: Que

JACQUES
DE MILLY.

L'ordre devoit uniquement à leurs ancêtres sa fondation ; que si par la succession des tems, on y avoit admis d'autres nations , c'étoient les seuls François qui les avoient adoptées ; que les autres langues les devoient toujours considérer comme leurs premiers peres , & qu'il feroit bien injuste de priver aujourd'hui leurs successeurs de ces marques d'honneur qu'ils avoient acquises ou conservées aux dépens de leur sang , & comme la juste récompense des services rendus à la religion.

A l'égard de la charge de capitaine général, le commandeur d'Aubuffon , qui en l'absence du maréchal de l'ordre en faisoit la fonction , repartit que cette charge n'appartenoit qu'à la langue d'Auvergne , dont le maréchal étoit le chef ; qu'après tout il n'y avoit point dans l'ordre de langue qui n'eût une dignité particuliere ; & que comme les François ne s'ingéroient point dans les fonctions de l'amiral , du grand-conservateur , du turcopolier & du grand-bailli , dignités qui donnoient entrée au conseil , & attachées aux langues d'Italie , d'Aragon , d'Angleterre & d'Allemagne , il étoit bien surprenant que les chevaliers de ces langues enviasent à ceux de Provence , d'Auvergne & de France , les charges de grand-commandeur , de grand-maréchal & de grand-hospitalier , qui depuis l'origine de l'ordre avoient été exercées par des chevaliers François. Malgré une réponse si sage , les mécontents persistèrent dans leurs prétentions : & comme ils

s'aperçurent que leur parti n'étoit pas le plus fort, le procureur de la langue d'Aragon jetta aux pieds du grand-maître, un acte d'appel au saint siège; & suivi des autres procureurs, il se retira du chapitre d'une manière seditieuse; & sortit même de la ville. L'avis du conseil étoit de procéder contr'eux; mais le grand-maître, d'un naturel doux & modéré, laissa exhaler ce premier feu. Plusieurs anciens chevaliers s'entremirent de l'accommodement; & sans qu'il y eût rien pour lors d'innové à ce sujet, les plus emportés rentrèrent dans la ville & dans leur devoir. Mais le grand-maître étant mort peu après d'une goutte remontée, ils firent revivre leurs prétentions sous le magistère de frere PIERRE RAIMOND ZACOSTA, châtelain d'Emposte, Castillan de naissance, & successeur de Milly. On ne put terminer cette grande affaire que par la création d'une nouvelle langue en faveur des Castillans & des Portugais, qui furent séparés des Aragonnois, des Navarrois & des Catalans. On attachà à cette nouvelle langue la dignité de grand-chancelier, & par cette augmentation, il se trouva depuis huit langues dans la religion.

JACQUES
DE MILLY.

1461.

RAIMOND
ZACOSTA

Nous venons de voir que Mahomet, dans l'impatience de porter ses armes dans l'île de Rhodes, avoit refusé d'accorder un sauf-conduit au commandeur de Sacconnay, qui étoit chargé par le grand-maître de Milly, de traiter de la paix entre la religion & la Porte.

RAYMOND
ZACOSTA

Il faut ajouter que la cause d'un refus si fier venoit de ce que l'ordre ne vouloit point entendre parler de tribut ; d'autres desseins plus importans firent dissimuler à Mahomet un refus si courageux : & quand on s'y attendoit le moins , on ne fut pas peu étonné de voir apporter ce sauf-conduit à Rhodes. La surprise des chevaliers venoit de ce que ce prince avoit fait alors des apprêts extraordinaires par terre & par mer ; ce qui fit soupçonner qu'il n'avoit fait porter des paroles de paix que pour endormir les chevaliers , & les amuser à la faveur d'un traité qu'il étoit à la veille de rompre.

Le grand-maître , sans laisser voir sa juste défiance , & pour pénétrer le dessein des infidèles , ne laissa pas d'envoyer à Constantinople frere Guillaume Maréchal , commandeur de Ville-Franche , accompagné de deux Grecs de l'île de Rhodes , l'un nommé Arro Gentille , & l'autre Constance Collace. La négociation ne traîna point ; on ne parla plus de tribut ; ou du moins les ministres de la Porte n'insisterent pas beaucoup sur cet article. Mahomet qui ne vouloit pas être traversé dans ses projets par les divisions ordinaires des chevaliers , signa la trêve pour deux ans ; & l'ambassadeur revint à Rhodes sans avoir pu pénétrer de quel côté le sultan tourneroit ses armes. On n'en étoit pas plus instruit à la Porte ; & parmi les favoris mêmes de ce prince , le cadilesquier , ou juge suprême de Constantinople , voyant la campagne prête à

s'ouvrir, & ayant été assez hardi pour lui demander où l'orage alloit fondre : *Si un seul poil de ma barbe savoit mon secret*, lui dit le furieux Mahomet, *je l'arracherois à l'instant, & le jetteroie au feu* ; réponse dont ce ministre ne se fit l'application qu'avec une extrême frayeur. Enfin le secret de cette campagne, qui tenoit en suspens l'Europe & l'Asie, se déclara : les Turcs entrèrent dans la Penderacie, nommée anciennement Paphlagonie, & s'emparèrent de Sinope & de Castamone, deux des plus considérables villes de cette province ; & qui, quoique sous la puissance d'un prince mahométan, servoient de boulevard à la ville impériale de Trébisonde, qui obéissoit à un prince chrétien : c'étoit à cette capitale qu'en vouloit Mahomet. Ce prince, mesuré dans ses démarches, n'étendoit jamais ses conquêtes que de proche en proche ; & après s'être assuré des Persans par un traité de paix avec Ufun-Cassan, il marcha droit à Trébisonde, dont il forma le siège en même-tems par terre & par mer.

Cette ville est située sur le rivage de la mer noire, & faisoit autrefois partie de l'ancienne Colchide. Dans la révolution qui arriva à Constantinople, & dans laquelle le faux empereur Alexis Comnene périt, le prince Isaac de la même maison se refugia à Trébisonde : il en fit la capitale d'un nouvel empire, ou pour mieux dire, suivant le génie des Grecs, qui donnoient souvent de grands noms à d'assez petits sujets, il appella du nom magnifique

d'empire un état qui ne comprenoit guère plus de deux ou trois petites provinces. Ses successeurs s'y conserverent avec assez de tranquillité jusqu'au regne d'un autre Alexis qui vivoit du tems d'Amurat II. Les fils du prince Grec, dans l'impatience de lui succéder, se révolterent, prirent les armes contre l'empereur leur pere, & ensuite les uns contre les autres : & le vieil empereur périt dans ces guerres civiles. Jean, un de ces princes impies, demeura seul le maître, recueillit le fruit de tant de crimes, & fut reconnu pour empereur. Il ne jouit pas long-tems de cette dignité : la mort lui enleva la couronne, l'objet de son ambition. David Comnene le dernier de ses freres, fut nommé régent & tuteur d'un jeune prince qu'il laissa dans un bas âge, & à peine dans sa quatrième année. Le tuteur qui n'avoit point dégénéré de la perfidie de ses freres, priva de la vie & de la couronne son neveu & son pupille. Il épousa ensuite une princesse de la maison des Cantazenes, appelée Hélène, dont il eut huit fils & deux filles. Il regardoit avec plaisir ces enfans comme les soutiens du trône qu'il avoit usurpé ; mais la justice divine, qui souvent dès cette vie, fait sentir sa main vengeresse aux usurpateurs, suscita Mahomet, qui à la tête de deux armées formidables par terre & par mer, vint l'assiéger dans sa capitale : le siège dura trente jours. Le prince Grec craignant d'être emporté d'assaut, entra en négociation, & il consentit à remettre à Mahomet cet empire & sa capitale,

capitale, à condition d'en recevoir en échange une autre province. Le sultan en convint, les portes de Trébisonde lui furent ouvertes; il y mit garnison, & dans les autres places qui appartenoient à Commene. Ce prince le suivit ensuite à Constantinople; mais au lieu de l'exécution du traité, il ne lui laissa que le choix de la mort, ou de renoncer à la foi. L'empereur Grec rappelant les anciens sentimens de religion que l'ambition avoit étouffés, préféra la mort à l'apostasie; sept de ses enfans mâles répandirent comme lui leur sang plutôt que d'embrasser la secte de Mahomet. L'extrême jeunesse du dernier qui n'avoit pas trois ans, le déroba au martyre. Heureux, si le cruel sultan n'en fit pas dans la suite un renégat!

Ce n'est pas que ce prince fût touché du mérite de faire des prosélites: on fait sa funeste indifférence pour toutes les religions; mais dans le cruel dessein de ne laisser vivre aucun des princes chrétiens, dont il avoit conquis les états, il se servoit de ce prétexte pour s'en débarrasser: & s'il en trouvoit d'assez foibles pour succomber à ses menaces, il trouvoit bientôt un autre prétexte pour les faire périr: outre que ce changement de religion les rendoit si odieux & si méprisables aux chrétiens leurs anciens sujets, qu'ils aimoient encore mieux être soumis à un musulman naturel, qu'à un transfuge & à un apostat.

Pendant que le sultan étoit occupé dans ces guerres; le grand-maître considérant



RAYMOND
ZACOSTA.

de quelle utilité feroit pour la défense de la ville & du port de Rhodes un nouveau fort, le fit construire à la faveur de la trêve, sur des rochers fort avancés dans la mer : ce prince n'épargna rien pour en rendre le travail solide. Philippe, duc de Bourgogne, à qui il communiqua son dessein, fournit douze mille écus d'or pour y contribuer. Les chevaliers, par reconnoissance, firent mettre ses armoiries sur les flancs de cette forteresse, qui fut appelée la Tour de Saint-Nicolas, à cause d'une chapelle dédiée à ce saint, & qui se trouva enclavée dans l'enceinte de cette forteresse.

Quoiqu'il y eût alors une espèce de trêve entre le sultan & les chevaliers, cependant les vaisseaux de ce prince & des corsaires Turcs, quand ils en trouvoient l'occasion favorable, faisoient des descentes dans les îles de la religion, & en enlevoient les habitants qu'ils pouvoient surprendre. Le grand-maître en fit porter ses plaintes au grand-seigneur; mais son ambassadeur n'ayant pas été écouté, les chevaliers, par droit de représailles, n'épargnerent pas les côtes de la Turquie. Mahomet, le plus fier de tous les souverains, ne put souffrir que les chevaliers osassent traiter avec lui d'égal à égal : il entroit en fureur au seul nom de représailles. Pour s'en venger, il résolut de chasser les chevaliers de cette île, & de l'Asie entière; mais avant que de s'engager dans cette guerre, il jugea à propos de la commencer par la conquête de Lesbos, &

des autres îles de l'Archipel, d'où l'ordre eût pu tirer quelque secours.

Lesbos est une île située dans la partie orientale de la mer Egée, qu'un prince Grec de la maison de Gattilusio, possédoit alors à titre de souveraineté. Mahomet passa dans cette île à la tête des troupes qu'il avoit destinées pour cette conquête : il forma d'abord le siège de Mitilene, capitale de l'île. Il prenoit pour prétexte de cette guerre, que le prince de Lesbos donnoit retraite dans ses ports aux chevaliers de Rhodes, & même aux armateurs Génois & Catalans, qui troubloient la navigation, & ruinoient le commerce des Turcs.

Le grand-maître, qui entretenoit une alliance étroite avec le prince de Lesbos, lui envoya aussitôt un corps considérable de chevaliers qui se jetterent dans la place. Il leur en laissa la défense, & à des armateurs Génois & Catalans, qui se trouverent dans le port. Lucio Gattilusio son cousin, partageoit le commandement & la défense de la place avec l'archevêque de Mitilene ; pendant que ce petit souverain, prince peu guerrier, & ennemi des périls, se renferma, ou pour mieux dire, se fut cacher dans le château, comme dans l'endroit le plus sûr & le moins exposé, les assiégeans & les assiégés, dans l'attaque & dans la défense, donnerent toutes les marques qu'on pouvoit souhaiter de leur courage. Les Turcs accoutumés de passer de conquête en conquête, souffroient impatiemment qu'un

RAIMOND
ZAGOSTA.

petit prince osât arrêter les armes de leur invincible empereur. Ils se précipitoient dans toutes les attaques ; un grand nombre y périt. Mahomet éprouva la différence qu'il y avoit entre un chevalier de Rhodes & un soldat Turc. Les chevaliers ne lui donnoient point de repos, & par des ruisseaux de sang qu'ils faisoient couler dans toutes leurs sorties, ils firent craindre au visir qui commandoit au siège, sous les ordres de Mahomet, que ce prince, plein de la plus haute valeur, & qui s'exposoit souvent, n'y périt lui-même. Comme rien n'étoit plus cher au général que la conservation de son maître, le sage ministre, sous prétexte de donner ses ordres pour de nouveaux secours, l'engagea de repasser en terre ferme, où il lui envoyoit jour par jour une relation exacte de ce qui se passoit dans ce siège.

La vigoureuse résistance des chevaliers & des armateurs chrétiens, ne lui permettant pas d'en espérer un prompt succès, il tenta la voie de corruption, qui lui réussit mieux que celle des armes. Il s'adressa au gouverneur de la ville, du même nom & du même sang que le prince, & il lui promit de la part de Mahomet, de lui laisser la souveraineté de l'île, s'il vouloit faciliter la prise de Mitilene, & s'engager à ne souffrir jamais dans les ports de l'île, ni chevaliers, ni armateurs chrétiens.

Lucio Gattilufio ne pouvoit pas ignorer que Mahomet ne devoit la plupart de ses conquêtes qu'à sa foi promise, & presque toujours

violée ; mais le foible Grec , ébloui par l'éclat d'une couronne , se laissa séduire par les promesses magnifiques du visir. Le traître lui livra une porte qu'il défendoit ; les Turcs y entre-
rent en foule , & massacrèrent les chevaliers , qui quoiqu'abandonnés par les Grecs , se firent tous tuer les armes à la main. Plusieurs armateurs eurent un sort pareil ; d'autres , sur l'espoir de la vie qu'on leur promit , furent faits prisonniers. Le traître , pendant ce tumulte , courut au château , & avec une frayeur étudiée , représenta au prince , qu'il étoit à la veille d'être forcé , s'il ne se dispoisoit à capituler : le foible prince de Lesbos lui en laissa le soin. Mahomet , qui n'étoit pas éloigné , sur les avis qu'il reçut de son visir , accourut pour recueillir la gloire & le fruit de sa négociation : le traître fut arrêté ; il promit au prince , en échange de son île , d'autres terres dans la Grece , & on convint qu'il se rendroit à Constantinople pour traiter de cet échange. Le prince de Lesbos s'y rendit avec son parent , dont il ignoroit la perfidie.

Mahomet ne les traita pas mieux qu'il avoit fait l'empereur de Trébifondé. Pour préliminaire de la négociation , on ne leur laissa que le choix de changer de religion , ou de la mort. Les deux Gattilusio furent assez lâches pour renoncer à la foi : ils se flattoient au moins par leur apostasie , d'avoir conservé leurs jours ; mais Mahomet chercha un autre prétexte pour s'en défaire. Ce prince , dont la cruelle politique étoit de faire périr tous

RAYMOND
ZACOSTA.

ceux qui pouvoient avoir de justes prétentions sur les pays dont il s'étoit emparé, fit un crime aux deux Gattilusio d'une promenade, comme s'ils eussent voulu s'échapper, & sortir de ses états sans sa permission; & là-dessus il leur fit couper la tête. Il traita encore plus cruellement les armateurs chrétiens qui avoient défendu Mitilene, & qui sur l'assurance que le visir leur avoit donnée de la vie, s'étoient rendus aux infideles. Le sultan, malgré la parole de son visir, les avoit fait arrêter; & pour intimider leurs semblables, il les fit scier par la moitié du corps, & il ordonna qu'on en abandonnât les membres aux chiens & aux animaux carnaciers.

Le grand-maître regarda ces cruels supplices comme des avant-coureurs de la guerre que Mahomet porteroit la campagne prochaine dans l'île de Rhodes. Ce fut pour s'y préparer, qu'il envoya en Europe une citation générale adressée à tous les chevaliers, avec des ordres particuliers aux receveurs de se trouver à Rhodes pour assister au chapitre qu'il y avoit convoqué, & d'y apporter les annates & les responsions dont ils étoient comptables au trésor commun.

Ces officiers, en conséquence de ces ordres supérieurs, pressèrent plusieurs commandeurs de satisfaire à ce qu'ils devoient; mais la plupart, ceux sur-tout d'Italie & d'Aragon, chercherent différens prétextes pour éluder le paiement qu'on exigeoit d'eux si justement. Les uns prétendoient que leur

imposition étoit excessive ; d'autres se plaignoient du grand-maître comme d'un vieillard toujours tremblant aux moindres mouvemens de Mahomet , & qui sous prétexte d'une guerre imaginaire , non content de les fatiguer par des voyages de long cours , cherchoit encore à les épuiser par des taxes exorbitantes. Ces plaintes furent portées au pape Paul II , & appuyées par les rois de Naples , d'Aragon , & par le doge de Venise.

Le roi d'Aragon sur-tout pressoit le souverain pontife de le faire venir à Rome , pour rendre raison de sa conduite. L'animosité de ce prince étoit fondée sur ce que ce grand-maître ayant retenu la châtellenie d'Emposte , dont il étoit en possession quand il parvint au magistère , lui redemandoit différentes terres de cette grande commanderie , dont il s'étoit emparé à titre de bienfaisance. Tous ces princes , par différens motifs , obtinrent du pape que le chapitre général qui étoit convoqué à Rhodes , se tiendrait à Rome. C'étoit , pour ainsi dire , livrer le grand-maître à ses ennemis : & ce qui étoit de plus fâcheux , par cette nouvelle citation & ce changement , on exposoit l'île de Rhodes à toutes les entreprises de Mahomet. Le grand-maître pouvoit se servir d'une aussi juste raison , & alléguer pour éviter ce voyage , la nécessité où il étoit de défendre en personne les états dont la religion lui avoit confié la souveraineté ; mais ce timide vieillard , dans l'impatience de faire éclater

RAIMOND
ZACOSTA.

son innocence sur un aussi grand théâtre que la cour de Rome, s'y rendit en diligence : l'ouverture du chapitre se fit peu après. Le grand-maître, soutenu des plus anciens commandeurs, & des plus gens de bien, n'eut pas de peine à faire comprendre au souverain pontife, que les plaintes qu'on lui avoit faites, n'avoient point d'autre fondement que le libertinage de quelques mauvais religieux, auxquels même de grands biens ne suffisoient pas pour fournir à un grand luxe : & pour preuve de son désintéressement, & pour faire cesser les plaintes du roi d'Aragon, il remit en même-tems à la religion & au chapitre la châteltenie d'Emposte, qu'il n'avoit retenue après son élection à la grande-maîtrise, que pour pouvoir fournir à la construction de la forteresse de Saint-Nicolas.

Ces marques de désintéressement couvrirent de confusion ses ennemis : le pape lui-même eut honte de s'en être laissé surprendre, & de les avoir écoutés. Pour réparer le tort qu'il avoit fait au grand-maître, il le combla en particulier de caresses, & il affecta même en public de lui donner des marques de considération, qui étoient si justement dues à son mérite, & au rang qu'il tenoit parmi les princes chrétiens. Le chapitre de son côté, fit contre les désobéissans des réglemens très-sévéres, qui furent approuvés par le saint siège. Le grand-maître se disposoit à les porter lui-même à Rhodes ; mais une pleurésie qui le surprit à Rome,

termina sa vie ; & l'opinion commune fut que les peines & les chagrins que de mauvais religieux lui avoient causés , avoient avancé ses jours. Le pape voulut qu'il fût enterré dans l'église de saint Pierre ; on n'y oublia rien de la pieuse magnificence qui pouvoit orner ses funérailles : & par un decret du chapitre , on mit dans son épitaphe , que ce grand-maître s'étoit également distingué par sa piété , par sa charité , & par sa capacité dans le gouvernement.

Le chapitre général procéda ensuite à une nouvelle élection : les suffrages se trouverent partagés entre frere Raimond Ricard , de la langue de Provence , & grand-prieur de Saint-Gilles , & frere JEAN - BAPTISTE DES URSINS , prieur de Rome. Le mérite & les qualités personnelles de ce dernier , soutenues par le crédit de sa famille , lui firent donner la préférence. Cependant il ne l'emporta sur son concurrent , que d'une voix : ce qui pourroit faire présumer que dans tout autre endroit qu'à Rome , la pluralité des suffrages ne se feroit pas trouvée de son côté.

JEAN-BAPT.
DES
URSINS.

1467.

Le nouveau grand-maître , après avoir reçu la bénédiction du pape , se rendit en diligence à Rhodes , où l'ambition & les forces de Mahomet faisoient toujours craindre quelque surprise. Il y fit venir par une citation particulière les plus braves chevaliers , & ceux de chaque langue , qui avoient le plus d'expérience. On y vit bientôt arriver frere Bertrand de Cluys , grand-prieur de France ; frere

JEAN-BAPT.
DES
URSINS.

Jean de Bourbon, commandeur de Boncourt; frere Jean de Sailly, commandeur de Fieffes; frere Jean Wulnet, commandeur d'Oison, & frere Pierre d'Aubusson, un des plus grands capitaines de l'ordre, habile sur-tout dans cette partie de l'art militaire, qui concerne les fortifications, & que le grand-maître fit surintendant de celles de l'île. Ce fut par son conseil & par ses soins qu'on creusa & qu'on élargit les fossés de la ville, & qu'on éleva du côté de la mer une muraille qui avoit cent toises de longueur, six de hauteur, & une d'épaisseur.

Cette précaution étoit d'autant plus nécessaire, qu'on apprit depuis que le sultan auroit ouvert la campagne par le siège de Rhodes, s'il n'avoit été retenu à Constantinople par une maladie dangereuse. La peste étant survenue en même-tems dans cette capitale de l'empire Turc, il fut obligé de différer pour quelque tems cette entreprise. Mais pour ne pas laisser les chevaliers en repos, il mit en mer trente galeres chargées d'infanterie, & dont le commandant eut ordre de faire des descentes dans les endroits de l'île les moins défendus, d'en enlever les habitans, & d'y mettre tout à feu & à sang. Le grand-maître averti de cet armement, le rendit inutile par sa sage conduite & la valeur des chevaliers. Il y avoit alors dans cette île plusieurs châteaux situés de distance en distance, & qui en tems de guerre servoient de retraite aux habitans de la campagne. On comptoit parmi ces places

fortes, les châteaux de Lindo, de Feracle, de Villeneuve, de Catauda, d'Arcangel & de Tiranda. Les payfans eurent ordre de s'y retirer avec leurs bestiaux; & les chevaliers partagés en différens corps de cavalerie, ayant laissé débarquer les Turcs, tombèrent sur ceux qui s'étoient avancés dans le pays, en tuerent un grand nombre, firent plusieurs prisonniers, & forcerent les autres à chercher leur salut dans la fuite, & à se rembarquer.

Mahomet fut au désespoir de cette défaite: ce prince dont toute la vie jusqu'alors n'avoit été, pour ainsi dire, qu'une campagne continuelle, donna aussitôt des ordres pressans pour un nouvel armement, qu'il fit faire par terre & par mer. On ne doutoit point que ces apprêts extraordinaires ne regardassent l'île de Rhodes, ou celle de Négrepont, dont les Vénitiens étoient alors les maîtres. Dans cette incertitude, ces habiles républicains qui avoient en vue de se prévaloir du secours de l'ordre, envoyèrent des ambassadeurs au grand-maître & au conseil, pour y proposer une ligue offensive & défensive contre leur ennemi commun. Rien en apparence n'étoit plus convenable pour les uns & pour les autres; mais quand on vint à approfondir les conditions de ce traité, on fut bien surpris à Rhodes d'apprendre que les Vénitiens, pour préliminaire, demandoient que la religion se mît sous la protection & la dépendance de leur république; & que la religion à l'avenir ne pût rien entreprendre

JEAN BAPT.
DES
URSINS.

fans ses ordres. Le grand-maître rejetta avec une juste indignation le projet d'une ligue , qui sous le nom d'alliance , auroit établi une véritable servitude : & si des historiens célèbres n'en faisoient mention , on auroit peine à croire qu'un corps aussi sage que le sénat de Venise, eût été capable de faire faire une proposition si odieuse , à un ordre composé de la plus illustre noblesse de la chrétienté , & qui avec ses seules forces , résistoit depuis si long-tems à celles des Sarrafins & des Turcs. Mais quoique cette ligue particuliere n'eût point de lieu , on n'eut pas plutôt appris à Rhodes que les armées de terre & de mer de Mahomet avoient investi l'île & la ville de Négrepont , que le grand-maître se croyant obligé par sa profession de défendre tous les états des princes chrétiens , envoya aussi-tôt des galeres armées au secours des Vénitiens. Le chevalier de Cardonne commandoit cet armement ; & le commandeur d'Aubusson , fort habile dans l'attaque & la défense des places , fut mis à la tête d'une troupe de braves chevaliers , qui avoient ordre de tâcher de débarquer dans l'île , & de se jeter dans la ville assiégée.

L'île de Négrepont portoit anciennement le nom d'Etubée : son circuit est d'environ trois cens soixante milles ; sa plus grande largeur de quarante , & la moindre de vingt ; & elle communique avec la terre ferme de Bœotie par un pont qui traverse l'Euripe. Les Athéniens appelloient sa capitale Chalcide

mais depuis elle prit le nom général de l'île. JEAN-BAPT.
 Jean Bondumiero , & Louis Calbo son lieu- DES
 tenant , nobles Vénitiens , y commandoient URSINS.
 pour la république ; & Paul Erizzo , autre no-
 ble Vénitien , qui venoit d'y exercer la charge
 de provéditeur , voyant les approches de l'en-
 nemi , résolut généreusement d'y demeurer ,
 quoique le tems de son service fût expiré.
 Mahomet , avant que de porter ses armes dans
 l'île de Rhodes , voulut attaquer celle de Né-
 grepont , d'où les chevaliers eussent pu tirer
 du secours.

Ce prince belliqueux , suivi d'une armée de
 six-vingt mille combattans , arriva sur le rivage
 de l'Euripe , dont il passa le trajet sur un pont
 de bateaux , qu'il y fit construire , en même-
 tems que sa flotte composée de trois cens
 voiles , s'en approcha sous la conduite du visir
 Machmut. Il y eut trois attaques principales ,
 où d'abord il périt un grand nombre de Turcs ;
 mais un traître leur ayant indiqué un endroit
 des murailles qu'ils avoient négligé , & dont
 les défenses étoient vieilles & tomboient en
 ruine , les infideles y pointerent leur artille-
 rie , & firent tomber un grand pan de murailles.
 Les assiégés firent donner avis du péril où ils
 étoient exposés au général Canalé , qui com-
 mandoit la flotte de la république. Les galeres
 de la religion l'avoient joint : la flotte chré-
 tienne s'avança aussi-tôt à la vue du camp en-
 nemi : elle avoit le vent & les courans favo-
 rables , & on avoit résolu dans le conseil de
 guerre , d'insulter le pont qui traversoit l'E-

1470.

ripe , pour couper aux Turcs la communication avec la terre ferme , & les priver par-là des convois qu'ils en tiroient. Toute la flotte demandoit le combat avec de grands cris , & les chevaliers de Cardonne & d'Aubusson surtout , pressoient Canalé d'avancer. Mais ce commandant ayant jetté par hasard les yeux sur son fils unique , qui paroissoit effrayé du péril , après avoir balancé quelque tems entre l'attaque & la retraite , tourna honteusement la proue ; & à force de voiles & de rames , s'éloigna des infideles , & abandonna les assiégés , à qui il ne resta aucune espérance de secours.

Le sultan profita de leur consternation ; ses troupes le lendemain monterent à l'assaut , & forcerent l'endroit de la muraille que son artillerie avoit abattu. Ils n'y entrèrent cependant que sur les corps de Bondumiero , de Calbo , & des principaux officiers de la garnison , qui se firent tuer sur la breche. Le provéditeur Erizzo disputa le terrain pied à pied , & par des retirades faites de rue en rue ; se voyant forcé de tous côtés , il gagna encore le château , où il se défendit avec beaucoup de courage ; mais enfin manquant de vivres & de munitions de guerre , & la plupart de ses soldats étant blessés , il fut obligé de capituler. Il ne voulut pourtant point ouvrir les portes du château , qu'il n'eût pour assurance de sa vie la parole expresse du sultan. Ce prince jura par sa tête , que celle d'Erizzo seroit en sûreté ; mais se voyant maître de sa personne , il le fit scier

par le milieu du corps ; & ajoutant la raille-
rie à la cruauté & à la perfidie , il disoit :
« Qu'à la vérité il avoit donné à Erizzo assu-
» rance pour sa tête ; mais qu'il n'avoit jamais
» entendu épargner ses flancs ».

JEAN-BAPT.
DES
URSINS.

Ce brave Vénitien avoit avec lui Anne Erizzo sa fille , jeune personne d'une beauté singulière. Son pere craignant qu'elle ne devint la proie du soldat insolent , conjura ses bourreaux de la faire mourir avant lui ; mais on lui répondit , qu'elle étoit réservée pour le plaisir du sultan. On la conduisit à ce prince , qui , charmé de sa beauté , lui offrit de la faire regner sur son cœur & sur son empire. La sage Vénitienne lui répondit avec une modeste fierté , qu'elle étoit chrétienne & vierge , & qu'elle abhorroit plus que la mort les débauches de son ferrail & les douceurs empoisonnées de ses promesses. Mahomet employa inutilement toute sorte de moyens pour la séduire ; on lui porta de sa part des pierreries & des habits magnifiques qu'elle rejetta avec un noble mépris. Mahomet plus susceptible d'orgueil que de sensualité , irrité de sa résistance , changea son amour en haine ; & dans les noirs transports de sa fureur , d'un coup de cimeterre lui sépara la tête du corps , & remplit les vœux de cette héroïne , qui par le sacrifice d'une vie courte & d'une beauté fragile , acquit une gloire & une félicité immortelles.

Il seroit difficile d'exprimer toutes les cruautés qui furent exercées à la prise de

JEAN-BAPT.
DES
URSINS.

Négrepont. L'île fut bientôt remplie de carnage & d'horreur ; le soldat Turc , à l'exemple & sous les yeux de son souverain , se faisoit un mérite de sa fureur & de son emportement : sur-tout on ne fit aucun quartier aux chrétiens Latins ; & le sultan irrité d'avoir vu parmi la flotte Vénitienne les galeres de la religion , envoya à Rhodes déclarer la guerre à feu & à sang , & jura de tuer de sa main le grand-maître , & d'exterminer tous les chevaliers qui tomberoient en sa puissance.

Ces menaces n'empêcherent pas la religion de continuer dans la suite de fournir de puissans secours aux Vénitiens. La flotte de cette république étoit alors commandée par le fameux Mocenigo , qui avoit pris la place du timide Canalé. Les galeres de la religion l'ayant joint , on fut de concert assiéger Attalie , ville célèbre sur les côtes de la Pamphilie , qu'on nomme aujourd'hui Satalie. Le provvediteur Sorano fut commandé d'abord pour rompre la chaîne qui fermoit le port , & il s'en acquitta avec beaucoup de courage & de succès. Les vaisseaux chrétiens y entrèrent ; on pilla ensuite le fauxbourg de deux enceintes , dont la ville étoit fortifiée. On emporta la première ; mais les murailles de la seconde se trouverent plus hautes que les échelles qu'on avoit préparées pour l'escalade. Le général des galeres de la religion , & plusieurs braves chevaliers ayant été tués dans cette attaque , le général Vénitien la fit cesser malgré les cris d'une vieille femme

chrétienne, esclave dans Satalie, qui du haut de la muraille appelloit les chrétiens, & leur représentoit le petit nombre & la foiblesse des assiégés. On rapporte que saisie de douleur d'entendre sonner la retraite, elle se précipita du haut de la muraille dans les fossés, d'où les Vénitiens l'enleverent toute brisée de sa chute, & prirent soin de sa sépulture. Les chrétiens repoussés, allèrent décharger leur colere dans la campagne, & après le dégât ordinaire en pays ennemis, ils vinrent donner fond à Rhodes. Ils y trouverent un ambassadeur d'Ussum-Cassan, roi de Perse, appelé Azimamet, qui, outre ses domestiques, étoit accompagné de plus de cent gentilshommes Persans.

JEAN-BAPT.
DES
URSINS.

Pour l'intelligence de la négociation dont il étoit chargé envers le grand-maître, & les autres princes chrétiens ennemis de Mahomet, il faut savoir qu'après la perte de Négrepont, les Vénitiens avoient formé une puissante ligue contre le Turc, dans laquelle étoient entrés le pape Paul II, le roi d'Aragon, Ferdinand, roi de Naples, l'ordre de saint Jean de Jérusalem, & la république de Florence. Outre ces secours, les Vénitiens pour susciter de tous côtés des ennemis au sultan, avoient envoyé jusqu'en Perse un ambassadeur appelé Cathérini Zéno, pour solliciter Ussum-Cassan d'arrêter par d'utiles diversions les armes d'un prince ambitieux, qui menaçoit tout l'ordre de ses chaînes. Ce prince n'avoit pas besoin d'être



JEAN BAPT.
DES
URSINS.

éclairé sur ses véritables intérêts ; il y avoit long-tems qu'il souffroit impatiemment les conquêtes de Mahomet. Nous avons dit qu'il étoit déjà entré dans une ligue contre le Turc avec plusieurs chrétiens ; mais les fatales discordes de ses confédérés , & l'impétuosité de Mahomet , avoient fait perdre jusqu'alors le fruit de ces magnifiques alliances , qui avoient plus d'éclat que de solidité. Il ne laissa pas d'écouter avec plaisir les nouvelles propositions que lui fit l'ambassadeur Vénitien.

Ussum-Cassan , ou Ussum-Hassan , c'est-à-dire , Uzum le long , ainsi appelé à cause de la grandeur de sa taille , étoit le sixième prince des Turcomans , de la dynastie d'Ak-conjonlû , ou du Mouton blanc. Il commença ses conquêtes par usurper les états de son frere Gehangir , dont il fut se défaire : & dans la même année il s'empara de ceux de Gehanchah , prince de la dynastie du Mouton noir , qu'il fit périr avec toute sa famille. Il ne traita pas mieux Aboufaide , petit-fils de Tamerlan , sur lequel il conquist toute la Perse.

Quoique ce prince fît profession de la secte musulmane , soit qu'il en reconnût la fausseté , soit que l'intérêt de son état fût sa première religion , il ne faisoit point de scrupule de s'unir avec des princes chrétiens : il n'avoit envoyé son ministre que pour reconnoître les forces des princes alliés. Cet ambassadeur avoit été reçu par le grand-maître avec tous les honneurs & la magnificence dûs

à son caractère : on le combla de caresses & de présens. La noblesse Persane qui l'accompagnoit , étoit régalée tous les jours par les principaux chevaliers de l'ordre ; & pour lui donner bonne opinion des forces de la ligue , on lui en fit voir tour à tour les troupes de terre & de mer , rangées en ordre de bataille , & avec tous les mouvemens qui se pratiquent dans de véritables combats.

Azimamet , dans une audience qu'il eut du grand-maître & des principaux capitaines de la ligue , leur dit que le roi son maître avoit pris sur Mahomet la forte place de Torate , dans la petite Arménie ; qu'il se préparoit à continuer ses conquêtes ; que les Persans , à la vérité étoient invincibles par leur cavalerie , la première du monde ; qu'ils ne manquoient ni d'hommes , ni de chevaux , ni de lances , ni de sabres ; mais qu'on ignoroit encore dans son pays l'usage des armes à feu , & que le roi son maître l'avoit envoyé pour demander aux princes chrétiens des fondeurs & d'excellens canoniers pour s'en servir contre le Turc ; ce qui lui fut promis : & le grand-maître lui ayant donné une escadre de galères , il fut conduit à Venise , où le traité fut conclu. A son retour , le sénat le fit accompagner par cent officiers d'artillerie , avec des fondeurs & d'habiles armuriers , qui fournirent depuis les armées de Perse d'un train complet d'artillerie , & d'un nombre infini d'arquebuses.

Il n'étoit guère possible qu'une ambassade d'un si grand éclat pût être cachée à Mahomet.

Ce prince en pénétra bientôt les motifs, & pour faire échouer cette négociation, il dépêcha un ambassadeur au roi de Perse, pour représenter le tort qu'il faisoit à sa gloire, de s'unir avec des infideles contre un prince de sa religion. Mais le Persan, peu en prise à de pareils scrupules, ne fit pas beaucoup d'attention aux reproches de Mahomet; & trouvant son intérêt dans la ligue, il y persista constamment, sans même que de mauvais succès l'en pussent détacher. Mahomet aigri de la fermeté de ce prince, lui déclara la guerre, & il alla en personne, à la tête d'une armée composée de cent quatre-vingt-dix mille hommes, l'attaquer au milieu de ses états. Avant que de partir de Constantinople, il y laissa le prince Zizim le dernier de ses enfans avec un bon conseil, pour avoir soin du gouvernement, mais en passant à Amasie, il y prit Bajazet, frere de ce jeune prince; & Mustapha l'ainé de tous, qui commandoit sur la frontiere de Caramanie, le vint joindre avec les troupes de son gouvernement. Ce jeune prince, l'année précédente, avoit défait en bataille rangée, une armée d'Ussum-Cassan. Mahomet voulant profiter de cette victoire, & de la consternation des Persans, s'avança jusqu'aux bords de l'Euphrate. Son dessein étoit de passer ce fleuve pour pénétrer dans la Perse; mais il découvrit de l'autre côté Ussum-Cassan, qui, accompagné de trois princes ses enfans, & à la tête d'un grand corps de cavalerie, composé de quarante mille chevaux, se dispoit

à lui en disputer le passage. Jamais deux maisons royales ne s'étoient vues dans une plus glorieuse concurrence. L'Euphrate vis-à-vis de l'endroit où les deux armées étoient postées, se partageoit en plusieurs branches : il y en avoit quelques-unes de guéables. Les Turcs s'abandonnent dans le fleuve pour les gagner ; mais la marche continuelle des chevaux qui remuent les sables d'un gué, fait un goufre qui abîme tout. Pour comble de malheur, ceux qui peuvent approcher des bords de ce fleuve, les trouvent escarpés par la précaution du roi de Perse. Epuisés du travail, & ne pouvant combattre de pied ferme sur des sables mouvans, ils se voyent en bute aux fleches des Persans, sans pouvoir venger leur mort. Plusieurs se noyent ; les courans en emportent d'autres. Plus de douze mille hommes périrent dans cette entreprise, & le furieux Mahomet désespéré de ce mauvais succès, est contraint à la fin de faire sonner la retraite.

Comme les Persans avoient enlevé les vivres & les fourages de ces cantons, il fallut que les Turcs regagnassent leur frontiere. Il ne manquoit rien à la gloire du Persan, s'il eût su se borner à cet avantage. Mais entraîné par les conseils audacieux des jeunes princes ses enfans, il passa l'Euphrate, & poursuivit son ennemi ; il le trouva puissamment retranché. On en vint bientôt aux mains : chacun se mêle : tout combat, le prince comme le simple soldat. La victoire passa plus d'une fois dans l'un & l'autre parti. Le jeune

Mustapha , fils aîné de Mahomet , la fixa enfin dans celui du sultan : il défit un grand corps de Persans commandé par le prince Zeinel , fils d'Ussum-Cassan , qui y fut tué. Pendant que Mustapha poursuivoit les fuyards , il envoya la tête du prince Persan à Mahomet , comme les gages de la victoire ; elle se déclara absolument contre les Persans depuis la mort de Zeinel : toute leur armée fut dissipée , & chercha son salut dans les montagnes voisines. Au milieu de la joie que causoit à Mahomet un si glorieux succès , on vint lui dire qu'on ne savoit ce qu'étoit devenu Mustapha. Le sultan sentit vivement qu'il étoit pere : il frémit , & détestoit une si funeste victoire , lorsque les cris des soldats lui annoncerent peu après le retour de ce jeune prince. Dans les premiers transports de joie , il court avec empressement au-devant de lui , l'embrasse tendrement , quoique tout couvert de sang & de poussière. Il voulut même lui présenter de sa main une tasse de sorbec : mais Mustapha fit une douce expérience dans cette occasion , que de tous les rafraîchissemens , il n'y en avoit point de plus propre à essuyer la sueur & les fatigues du combat , qu'une victoire qu'on y vient de remporter.

Cependant ce jeune prince , le compagnon des travaux & de la gloire de son pere , l'appui de son trône & l'espérance de ses sujets , au milieu de tant de lauriers , se vit , un an après , frappé de la foudre. Achmet Geduc , un des principaux bachas de la Porte ,

avoit une femme d'une rare beauté. Le jeune sultan eut le malheur de la rencontrer comme elle alloit au bain : & malgré l'austere précaution qu'on prescrit aux femmes de cette nation , de ne paroître en public que voilées , elle ne put résister au plaisir secret de lui laisser entrevoir combien elle étoit aimable. Un coin de son voile lui échappa , mais qu'elle reprit aussitôt ; elle ne se montroit avec tant de réserve , qu'afin d'être regardée avec plus de curiosité. Les courtisans , nation servile , ne manquerent pas de donner des louanges criminelles aux desirs du jeune prince , qui depuis les grandes actions qu'il avoit faites à la guerre , se croyoit au-dessus des loix. Il la suit jusqu'au bain , entre malgré les gardes dans un lieu interdit aux hommes , la surprend dans un état peu décent ; & emporté par sa passion , en obtient des faveurs qui apparemment ne lui firent pas éprouver beaucoup de résistance. Achmet en est bientôt averti : outré de cette insulte , il court au ferrail , se jette aux pieds de Mahomet , s'arrache la barbe , déchire sa veste & son turban , & par ses cris & ses larmes , apprend au sultan le malheur de sa femme , ou plutôt le sien.

Mahomet avoit déjà de l'inquiétude au sujet de l'humeur fiere & hautaine de son fils : mais pour ne pas s'abaisser jusqu'à blâmer cette violence devant un de ses sujets , il dissimule son ressentiment , & regardant avec mépris le bacha : « Ta femme & toi , lui dit-il , » n'êtes-vous pas mes esclaves , & trop ho-

JEAN-BAPT.
DES
URSINS.

» norés de contribuer à la satisfaction de mes
» enfans ? Il le renvoya avec une si dure réponse : mais en même-tems il manda Mustapha ; & avec cet air qui faisoit trembler les plus grands de sa cour , il lui fit des reproches sanglans , le chassa de sa présence ; & ayant appris que ce jeune prince étoit sorti du ferrail plein d'indignation , & en murmurant d'un traitement si dur , trois jours après , il l'envoya étrangler. Quoique ces événemens se soient passés dans l'intervalle de deux années , je les ai rapportés de suite , par la liaison qu'il y a entr'eux , & pour la commodité du lecteur.

L'ordre des tems nous devoit faire reprendre la narration à l'endroit qui traite de la ligue du Persan , avec le grand - maître & les autres princes chrétiens ; mais comme cette matiere n'entre qu'indirectement dans notre histoire , nous nous contenterons de remarquer que cette guerre entre deux princes si puissans , & qui disputoient de l'empire de l'Asie , dura plusieurs années & suspendit l'entreprise que Mahomet avoit formée contre Rhodes.

Le grand-maître , dans cet intervalle , renouvela ses soins pour la conservation de cette place & de toute l'île. Par son ordre , & de l'avis du conseil , d'anciens chevaliers en visiterent toutes les places , & les autres îles qui dépendoient de la religion. Ce fut dans ce même tems qu'il tint à Rhodes un chapitre général , la ressource la plus sûre
pour

pour la manutention, ou pour le rétablissement de la discipline régulière. C'étoit dans ces grandes assemblées qu'on travailloit avec soin, & sans égard pour personne, à la correction des mœurs; & on peut dire que sans les fréquentes convocations des chapitres, l'ordre au milieu du tumulte des armes, ne se seroit jamais conservé si long-tems sans ce premier esprit de piété & de désintéressement, qui ne le distinguoit pas moins que son courage & sa rare valeur.

Quoique la puissance de tant de souverains qui étoient entrés dans la ligue tint en respect Mahomet, cependant ce prince avoit des armées si nombreuses, que les chevaliers de Rhodes, de peur d'en être surpris, se tenoient sans cesse sur leurs gardes. On ajouta encore de nouvelles fortifications aux anciennes, & on fit construire sur le rivage de la mer deux tours du côté de Limonia, & une troisième qui regardoit le village de Sainte-Marthe. Le commandeur d'Aubusson, devenu grand-prieur d'Auvergne par la mort du chevalier Cotter, conduisoit ces ouvrages avec une attention digne de son zèle & de sa capacité; rien n'échappoit à sa vigilance. Le grand-maître & la religion écoutoient ses avis comme des loix: c'étoit, pour ainsi dire, l'ame & le premier mobile du conseil; lui seul étoit ordinairement chargé de l'exécution des projets qu'il avoit proposés: guerre, finances, fortifications, tout passoit par ses mains. On le voyoit environné en tout tems d'officiers,

JEAN-BAPT.
DES
URSINS.

d'artisans & d'ouvriers, sans que le nombre & la différence des affaires l'embarrassassent : son zèle pour le service de l'ordre, l'étendue & la facilité de son esprit suffisoient à ces différens emplois.

1476.

Le grand-maître dans un âge avancé, & toujours infirme, avoit bien besoin de ce secours ; il y avoit près d'un an qu'il étoit tombé malade, & il ne faisoit plus que languir : une hydropisie termina à la fin ses jours. Il mourut le huitième de juin de l'année 1476. On procéda à l'élection de son successeur : frere Raimond de Richard, grand-prieur de S. Gilles, qui avoit concouru dans l'élection précédente avec ce dernier grand-maître, fut choisi pour présider à celle de son successeur ; & ce fut ce grand-prieur, qui, après les cérémonies ordinaires, annonça à l'assemblée que tous les suffrages des électeurs s'étoient réunis dans la personne de frere PIERRE D'AUBUSSON, grand-prieur d'Auvergne, seigneur issu des anciens vicomtes de la Marche, & d'une des plus illustres maisons de France. On peut dire qu'avant même son élection à la grande-maîtrise, il étoit déjà grand-maître par le vœux de tous les chevaliers, & même du peuple, qui aux premières nouvelles qu'il en eut, fit éclater par des feux publics cette joie pure & sincère qui part du cœur, & que la politique ou la servitude n'ont jamais su contrefaire. Un si heureux choix rassura les plus timides, & on ne craignit plus Mahomet, quand on vit d'Aubusson chargé de

PIERRE
D'AUBUS-
SON.

gouvernement & à la tête des affaires.

PIERRE
D'AUBUS-
SON.

Sa conduite justifia de si heureux préjugés : il employa son autorité pour faire exécuter tous les projets qu'il n'avoit proposés auparavant que comme simple membre du conseil. Par ses ordres on fit forger une grosse chaîne de fer, dont on ferma le port, & pour empêcher les descentes & les courses des pirates dans les autres endroits de l'île, il augmenta les tours & les forts qu'on avoit fait construire le long des côtes & de distance en distance. Il ne borna point ses vues & ses soins à la conservation de la seule île de Rhodes, il fit passer de puissans secours dans les autres îles qui dépendoient de la religion ; & par le même zèle & la même attention, il envoya des ingénieurs au château de Saint-Pierre, qui sur ses mémoires & le plan qu'il leur remit, firent creuser les fossés si avant, que l'eau de la mer s'y répandant, les felouques & les brigantins de la religion y entroient sans peine, & s'y trouvoient à couvert des Turcs & des corsaires. Pendant que ce digne souverain de Rhodes n'étoit occupé que de sa défense, on vit arriver dans cette île Michel Salamon, envoyé de Loredan, général des Vénitiens, qui venoit réclamer un Chypriot, appelé Riccio Marini, un des plus zélés serviteurs de Charlotte de Lusignan.

Nous venons de voir que la couronne de Chypre, qui depuis près de trois cens ans étoit dans la maison de Lusignan, avoit été

usurpée sur Charlotte de Lusignan, par son frere bâtard ; que l'usurpateur, pour s'assurer de la protection des Vénitiens, avoit recherché en mariage une fille de la maison de Cornaro ; & que le sénat pour se faire un droit ou pour mieux dire, des prétentions sur ce royaume, la lui avoit accordée, & l'avoit dotée comme fille de S. Marc. Pour avancer cette succession, on prétend que ce bâtard avoit été empoisonné : un petit enfant qui resta presque à la mamelle, ne lui survécut guère. Les Vénitiens, à titre de protection firent passer de puissans secours dans cette île : ils s'en rendirent bientôt les maîtres sous le nom de la veuve du bâtard, à qui ils ne laissèrent de reine que le nom, & de vains ornemens.

Cependant Charlotte de Lusignan, l'unique & la seule héritière de cette couronne, conservoit toujours de secrets partisans dans ce royaume. Il s'y fit plusieurs projets pour en chasser les Vénitiens, mais qui échouèrent par l'habileté & les forces des capitaines de cette république. Les chefs du parti de la reine Charlotte furent obligés d'abandonner l'île : chacun se réfugia où il crut trouver un asyle & plus de sûreté. Riccio Marini, un de ces chefs, s'étoit retiré à Rhodes : ce fut le sujet de l'ambassade de Salamon : il vint le redemander au grand-maître, comme un séditieux & un rebelle : il lui présenta de la part du doge, une lettre pleine de menaces, & l'envoyé de Loredan ajouta avec hauteur, que

féreniffime république ayant adopté Catherine Cornaro, elle regarderoit comme fes ennemis, ceux qui favoriseroient les partifans de Charlotte de Lufignan.

PIERRE
D'AUBUS-
SON.

On n'étoit guère accoutumé à Rhodes d'entendre des ambaffadeurs parler avec tant de hauteur. Outre les services continuels que la religion avoit rendus à cette république, les chevaliers de Rhodes ne fe croyoient pas inférieurs, ni en dignité, ni en forces, à des gentilshommes Vénitiens : & les plus fiers de cette noble milice opinoient à renvoyer l'agent de Loredan fans réponfe.

Si le grand-maître s'étoit abandonné à ces premiers mouvemens d'une inclination fecrette, qui l'avoient autrefois attaché à la perfonne & aux intérêts de Charlotte de Lufignan, il eût répondu à l'envoyé du général Vénitien avec la même hauteur & ce courage qui lui étoit fi naturel. Mais ce qui pouvoit être confidéré dans un chevalier particulier, comme générofité, ne convenoit plus à un fouverain qui devoit régler fes démarches par l'intérêt feul de fon état : ainfi le grand-maître, pour ne fe pas attirer de nouveaux ennemis à la veille de voir fondre toutes les forces de Mahomet fur l'île de Rhodes, tempéra tellement fa réponfe, que fans rien accorder à l'envoyé des Vénitiens, & auffi fans les offenser par des difcours trop fiers, il fut également maintenir les droits de fa dignité, & la liberté de fes états. Il lui dit que l'ordre, fuyant fes ftatuts, ne prenoit point de parti dans

les différens & dans les guerres qui naissoient entre les princes chrétiens ; qu'il le chargeoit de dire à son général , qu'on ne recevoit Rhodes ni séditieux ni rebelles ; mais qu'il se pratiquoit dans tout pays libre & souverain , on n'en chassoit pas aussi ceux que des disgraces particulieres obligeoient de s'y réfugier & qui y vivoient en gens d'honneur & en bons chrétiens : avec cette réponse , congédia ce ministre.

A peine cet envoyé fut parti de Rhodes qu'il y en arriva un autre de la part du soubachi , ou lieutenant du gouverneur de Lycie province voisine , comme nous l'avons dit de l'île de Rhodes. Ce commandant infidèle dont la cruauté n'étoit retenue que par son avarice naturelle , avoit actuellement dans ses prisons plusieurs chrétiens , & des sujets de sa religion : & comme il en perdoit tous les jours quelque'un par les peines & la misère de l'esclavage , il résolut , contre l'usage de sa nation , de traiter de leur liberté. Mais on soupçonna que le voyage de cet envoyé n'étoit qu'un prétexte inventé par Mahomet pour faire reconnoître les fortifications de Rhodes. Cependant comme le grand-maître n'avoit rien plus à cœur que la liberté de ses frères , il entra volontiers en négociation : ce fut le sujet de plusieurs voyages que cet envoyé fit à Rhodes.

Le grand-maître , dans l'impatience de recouvrer ses chevaliers , & en même-tems pour couper pied à tous ces voyages , applanit le

difficultés. Outre l'argent nécessaire pour la rançon des esclaves, qu'il fournit de ses propres deniers, il envoya des présens magnifiques au soubachi ; & quand le négociateur ramena ces chevaliers, sa récompense ne fut point oubliée. Le grand-maître les embrassa tous les uns après les autres : jamais une tendre mere, qui après une longue absence, revoit dans ses bras un fils unique, ne fit éclater une joie plus vive. Ces chevaliers, de leur côté, baisoient ses mains, les mouilloient de leurs larmes, embrassoient ses genoux ; & par ces transports muets, mais qui se font si bien entendre au cœur, tâchoient d'exprimer leur reconnoissance : ils l'appelloient leur pere & leur sauveur. Le grand-maître se défendoit avec beaucoup de modestie de tous ces titres : « C'est à » la religion, mes enfans, *leur dit-il*, que » vous devez ces marques de votre recon- » noissance ; & j'espère que vous vous en ac- » quitterez avec votre valeur ordinaire contre » les entreprises de Mahomet, qui nous me- » nace tous les jours d'un siège ».

Il en avoit reçu des avis de différens côtés. L'ordre n'avoit point encore eu de grand-maître, qui eût tant dépensé & si utilement en espions ; il en entretenoit jusques dans l'intérieur du ferrail. C'étoit par leurs avis qu'il avoit appris que les Vénitiens, à l'insu de leurs alliés, négocioient secrètement leur paix avec la Porte. Il savoit d'ailleurs par la voix publique, que le roi de Perse, Ussum-Cassan, le plus puissant des ennemis de Ma-

homet, accablé d'années & des fatigues de la guerre, ne faisoit plus que se tenir sur la défensive, sans rien entreprendre contre les Turcs. Il voyoit que les princes chrétiens, selon leur immuable coutume, se déchiroient les uns les autres; que Mathias Corvin, roi de Hongrie, faisoit une guerre sanglante à l'empereur Frédéric : d'où il concluoit que Mahomet se prévalant de ces divisions, tourneroit infailliblement ses armes l'année prochaine contre l'île de Rhodes.

Le grand maître, pour n'être pas surpris, fit remplir les magasins de munitions de guerre & de bouche; & l'île de Rhodes se trouvant déstituée pour sa défense d'un nombre suffisant de chevaliers, il convoqua le chapitre général; & par une citation adressée aux grands prieurs, il ordonna à tous les chevaliers de se rendre incessamment à Rhodes avec leurs armes, & dans l'équipage conforme à leur profession. On trouve dans l'histoire de Bosio, la copie en Italien de cette citation, dont l'original se conserve encore aujourd'hui dans les archives de Malthe; & nous avons cru que les lecteurs ne seroient pas fâchés d'en voir ici un extrait.

MES TRÈS-CHERS FRÈRES.

« Au milieu des plus grands périls dont
 » Rhodes est menacée, nous n'avons point
 » trouvé de secours plus assuré que la convo-
 » cation générale & une prompte assemblée

de tous nos freres. L'ennemi est aux portes ;
le superbe Mahomet ne met plus de bornes
à ses projets ambitieux ; sa puissance devient
de jour en jour plus formidable : il a une
multitude innombrable de soldats , d'excel-
lens capitaines & des trésors immenses :
tout cela est destiné contre nous. Il a juré
notre perte ; j'en ai des avis bien sûrs. Ses
troupes sont déjà en mouvement ; les pro-
vinces voisines en sont remplies , tout le du
côté de la Carie & de la Lycie ; un nombre
prodigieux de vaisseaux & de galeres n'at-
tendent plus que le printems & le retour de
la belle saison , pour passer dans notre île.
Qu'attendons-nous nous-mêmes ? Ignorez-
vous que les secours sont éloignés , ordi-
nairement très-foibles , & toujours in-
certains ? Nulle ressource que dans notre
propre valeur : & nous sommes perdus , si
nous ne nous sauvons nous-mêmes. Les vœux
solemnels que vous avez faits , mes freres ,
vous obligent à tout quitter pour vous ren-
dre à nos ordres. C'est en vertu de ces saintes
promesses faites au Dieu du ciel , & au
pied des autels , que je vous cite. Revenez
incessamment dans nos états , ou plutôt dans
les vôtres : accourez avec autant de zele que
de courage au secours de la religion. C'est
votre mere qui vous appelle : c'est une mere
tendre qui vous a nourris & élevés dans son
sein , qui se trouve en péril. Y auroit-il un
seul chevalier assez dur pour l'abandonner
à la fureur des barbares ? Non , mes freres ,

PIERRE
D'AUBUS-
SON.

» je ne l'appréhende point : des sentimens
» lâches & si impies ne s'accordent point
» avec la noblesse de votre origine, & en-
» core moins avec la piété & la valeur dont
» vous faites profession ».

Cette citation répandue dans toute l'Europe, excita le zèle & l'ardeur des chevaliers : tous travaillent avec empressement à leurs équipages. Pour avoir plus promptement de l'argent, on vend ses meubles ; on loue & on afferme à vil prix les commanderies ; chacun prend des mesures pour son départ & pour son passage ; & tous ne craignent rien tant que de n'arriver pas assez tôt à Rhodes. Quelques souverains édifiés de leur zèle, y envoyèrent différens secours : le plus considérable vint de la France. Louis XI, qui regnoit alors, obtint du pape Sixte IV, un jubilé & des indulgences en faveur de toutes les personnes qui assisteroient les chevaliers. Ce jubilé produisit très-promptement des sommes considérables, qui furent envoyées aussi-tôt en orient, & qui par ordre du grand-maître, furent employées à construire de nouvelles fortifications, qu'il jugea à propos d'ajouter au château & aux boulevards de la ville de Rhodes.

Mahomet ne s'aperçut qu'avec chagrin qu'on eût pénétré ses desseins : & pour empêcher que cette découverte ne mît en mouvement les princes chrétiens & ne produisît à la fin quelque ligue redoutable, il tâcha, sous prétexte d'une négociation de paix avec le grand-maître, & par une ambassade d'un grand

éclat, de ralentir le zèle de ceux qui se disposeroient à prendre les armes. Mais comme c'étoit le plus fier de tous les hommes, & qu'il ne vouloit pas s'exposer à un refus de la part des chevaliers, il chargea de cette démarche le prince Zem ou Zizim, un de ses enfans, & Cheleby, son neveu, dont les gouvernemens étoient voisins de Rhodes, & il leur ordonna de se servir pour cette négociation, d'un renégat Grec, appelé Démétrius Sophian, dont il connoissoit l'adresse & l'habileté.

Les deux princes Turcs, en exécution des ordres qu'ils avoient reçus du grand-seigneur, envoyèrent à d'Aubusson une lettre remplie de sentimens d'estime pour sa personne & pour tous les chevaliers de son ordre. Elle étoit même remplie de traits flatteurs, peu ordinaires dans le style des barbares; ces princes la finissoient par l'inviter à faire avec sa hauteesse une paix solide, & pour laquelle ils lui offroient leur médiation & leur crédit à la Porte.

Le Grec renégat fut chargé de cette lettre & de la négociation dont on prétend qu'il avoit seul le secret, à l'insu même des deux jeunes princes. Il se rendit à Rhodes, présenta au grand-maître sa lettre de créance; & quand il fallut entamer la négociation, il lui représenta que pour lui accorder une paix solide & durable, le grand-seigneur ne lui demandoit qu'un léger tribut. Pour l'y déterminer plus facilement, il ajouta qu'afin d'obtenir un pareil traité, le sénat de Venise n'avoit point fait de difficulté de s'engager à envoyer chaque année à la

PIERRE
D'AUBUS-
SON.

Porte, huit mille ducats d'or ; qu'il en seroit quitte à bien meilleur marché , quoiqu'on ne pût , dit-il , acheter trop cher l'amitié d'un prince si puissant & qui faisoit trembler tous les autres.

Le grand-maître avoit déjà été averti par des espions qu'il entretenoit à Constantinople, de l'ambassade du renégat, & qu'on ne s'en servoit que pour l'endormir & le surprendre : ainsi pour tourner à son avantage & contre Mahomet l'artifice que ce prince employoit pour le tromper, il dissimula sagement la connoissance qu'il en avoit. Il ne laissa même voir qu'une parfaite confiance aux paroles de l'ambassadeur, & il lui dit qu'il seroit ravi de pouvoir parvenir à une paix solide avec le grand-seigneur. Mais il ajouta que son ordre étant sous la protection particuliere du souverain pontife des chrétiens, & qu'ayant même de grands biens dans les états de la plupart des princes de l'Europe, il ne pouvoit rien conclure sans leur participation : cependant qu'il ne croyoit pas qu'ils s'opposassent à un traité qui établiroit une paix solide entre les deux puissances ; qu'il lui paroissoit que le conseil de son ordre y consentiroit aussi volontiers ; mais que pour obtenir ce consentement des chevaliers, il ne falloit pas parler de tribut, dont le nom seul leur étoit si odieux ; qu'il alloit néanmoins en écrire incessamment à Rome, & dépêcher des ambassadeurs dans toutes les cours de la chrétienté, & qu'il ne demandoit que trois mois pour en avoir réponse.

L'habile grand-maître, dans la vue de procurer aux chevaliers qui étoient éloignés, le tems & la liberté du passage pour se rendre à Rhodes, ajouta avec une ingénuité apparente, que dans la disposition favorable où le grand-seigneur paroissoit être de traiter de bonne foi avec son ordre, il croyoit qu'il étoit de l'intérêt des uns & des autres, & pour éviter de s'aigrir par de nouvelles entreprises, de faire une suspension d'armes, & de rétablir entre leurs sujets la liberté du commerce, au moins pendant les trois mois qu'il avoit demandés pour faire venir des réponses de l'Europe.

Le grand-maître, après cette conférence, & pour ne pas reténir plus long-tems dans Rhodes un renégat qu'il regardoit comme un espion, le congédia, & il le chargea d'une lettre pour les deux jeunes princes Ottomans, où après avoir répondu à leur civilité avec toute la politesse convenable, il ajoutoit, conformément à ce qu'il avoit dit à leur ambassadeur, qu'il ne pouvoit conclure un traité de cette importance, sans la participation du pape & de la plûpart des princes chrétiens.

L'ambassadeur, à son retour, rendit compte de la négociation aux deux princes Ottomans. Il leur fit comprendre qu'il s'étoit aperçu que le grand-maître traiteroit volontiers de la paix ; mais que ce prince ne consentiroit jamais à payer aucun tribut, & qu'il feroit même désavoué de tout son ordre s'il y consentoit. Les deux princes, qui croyoient faire leur cour à Mahomet en avançant cette

PIERRE
AUBUS-
ON.

négociation, & qui la conduisoient de bonne foi, renvoyerent l'ambassadeur avec ordre de changer le nom de tribut dans celui d'un présent, dont le prix & la valeur seroient réglés par les chevaliers mêmes. Ils le chargerent en même-tems de conclure une suspension d'armes pour le tems qu'avoit exigé le grand-maître. Mais d'Aubusson bien instruit qu'on ne cherchoit par ces différentes propositions qu'à l'amuser, rejetta avec fermeté l'obligation d'un présent, & de tout ce qui pouvoit avoir l'air de tribut : il demanda seulement le tems nécessaire pour apprendre les intentions du pape & des princes chrétiens, dans la vue de pouvoir faire venir des secours de l'Europe. Le Grec n'en ayant pu tirer autre chose, & pour tenir toujours la négociation ouverte, conclut avec lui cette suspension d'armes, & la liberté du commerce, qu'un second ambassadeur, qui vint à Rhodes de la part de Mahomet même, confirma.

Quoique ce prince, sur la confiance qu'il avoit dans ses forces, conduisît ordinairement ses entreprises avec hauteur, il avoit cru en cette occasion devoir se servir de ces détours & de cette feinte négociation, afin d'en faire passer les nouvelles en Europe, & par le bruit d'une paix prochaine, que ses émissaires avoient soin de répandre, refroidir le zèle des princes chrétiens, & ralentir l'empressement des chevaliers : c'étoit-là le but de ses artifices. Le grand-maître de son côté ne s'étoit laissé aller en apparence

écouter ses propositions , que pour faciliter le passage des chevaliers , & pour avoir le tems de ménager d'autres traités plus sûrs & aussi importans , qui se négocioient actuellement à Rhodes.

PIERRE
D'AUBUS
SON.

Il y avoit dans cette ville un envoyé du foudan d'Egypte , & son favori , appelé Douan Diodar , qui étoit venu pour renouveler les anciens traités de paix avec les chevaliers. On a pu voir dans le cours de cette histoire , que la religion de S. Jean , depuis son établissement , avoit toujours eu deux sortes d'ennemis , mahométans de religion , & également redoutables. Les premiers étoient les Arabes ou les Sarrafins d'Egypte , qui s'étoient emparés sur les chrétiens , comme nous l'avons vu , de la Palestine , de la Phénicie & d'une partie de la Syrie. Les Turcs de la dynastie Ottomanide , depuis la conquête de Rhodes faite par les chevaliers , devinrent pareillement leurs ennemis déclarés : & quelquefois ces deux sortes d'ennemis , quoique jaloux les uns des autres , avoient joint leurs forces contre un ordre militaire , qui , par ses flottes & ses galeres , troubloit le commerce de leurs marchands & les entreprises de leurs corsaires. Mais les forces de la religion ne suffisant pas pour résister en même-tems à ces deux puissances , les grands maîtres & le conseil avoient toujours recherché avec soin d'avoir la paix avec une nation , quand ils étoient en guerre avec l'autre : par cette sage politique , ils balançoient

PIERRE
D'AUBUS-
SON.

leur pouvoir & tenoient leurs forces séparées. Le bruit que Rhodes étoit menacée d'un siège étant passé en Egypte, fit craindre au soudan que Mahomet ne réussît dans son entreprise : voisin pour voisin, il aimoit mieux le plus foible ; & pour ne rien laisser à craindre de sa part aux chevaliers, il avoit envoyé à Rhodes son favori, pour y renouveler les derniers traités de paix. Le grand-maître en reçut les premières ouvertures avec d'autant plus de plaisir, qu'il vit bien que l'intérêt seul du soudan rendroit le nouveau traité durable.

Ainsi on entra en matière avec une confiance réciproque ; & après quelques conférences, on convint que les vaisseaux de la religion ne troubleroient plus à l'avenir ceux d'Egypte dans leur commerce, & que les chevaliers ne souffriroient point que leurs sujets servissent de soldats, de pilotes, ou même de guides aux ennemis du soudan. Réciproquement le soudan promit de ne rien entreprendre contre les intérêts du grand-maître ; que les vaisseaux de la religion seroient bien reçus dans tous ses ports ; que s'ils y étoient poursuivis par leurs ennemis, les Sarasins seroient tenus de les défendre ; que quand les sujets du grand-maître, pour aller à la terre sainte, passeroient sur les états du soudan, on n'en exigeroit aucun droit ; que l'on ne retiendrait plus aucun esclave chrétien, qui se trouveroit avoir été affranchi par son patron ; & qu'à l'égard des autres esclaves

chrétiens, on en pourroit faire l'échange contre des Sarrafins esclaves à Rhodes, & en donnant un Sarrafin pour un chrétien.

PIERRE
D'AUBUS-
SON.

Le grand-maître fit un traité à-peu-près pareil avec le roi de Thunis, autre prince mahométan : on y ajouta seulement que la religion pourroit prendre dans ses états, quand elle en auroit besoin, trente mille muids de bled, sans payer aucun droit de traite & de sortie.

Pendant ces différentes négociations, il arrivoit à Rhodes des chevaliers de tous les endroits de la chrétienté ; mais comme on en attendoit encore un plus grand nombre, le chapitre fut différé jusqu'au 28 d'octobre, que le grand-maître en fit l'ouverture. « Géné-
« reux chevaliers, *leur dit-il*, voici enfin
« l'occasion de faire paroître votre zèle &
« votre courage contre les ennemis de la foi.
« Dans une guerre si sainte, c'est Jesus-Christ
« lui-même qui sera votre chef ; il n'aban-
« donnera pas, mes freres, ceux qui vont
« combattre pour ses intérêts. En vain Maho-
« met, ce prince impie, & qui ne connoît
« point d'autre divinité que sa propre puis-
« sance, se vante d'exterminer notre ordre.
« S'il a des troupes plus nombreuses que les
« nôtres, ses troupes ne sont composées que
« de vils esclaves qu'on traîne par force dans
« les périls, & qui ne s'exposent à la mort
« que pour éviter la mort même, dont ils
« sont menacés par leurs officiers : au lieu
« que je ne vois parmi vous que des gentils-

PIERRE
D'AUBUS-
SON.

» hommes nés d'un sang illustre , élevés dans
» la vertu , déterminés à vaincre ou à mourir , & dont la piété & la valeur sont de
» gages sûrs de la victoire ».

Les chevaliers qui composoient l'assemblée , ne répondirent à un discours si touchant , que par les assurances de répandre jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour la défense de la religion : afin que le service ne fût point retardé par la diversité du commandement & la lenteur des conseils , tout le chapitre conjura le grand-maître de se charger seul , & avec une autorité absolue , du commandement des armes & de l'administration des finances. C'étoit une espèce de dictature dont on jugea à propos de le revêtir pendant l'orage dont Mahomet menaçoit l'ordre. Le grand-maître , par modestie , vouloit refuser un pouvoir si étendu & si peu ordinaire , & il représenta que ces différens emplois seroient mieux remplis , s'ils étoient partagés entre plusieurs chevaliers : mais tout le chapitre avoit une si parfaite confiance dans sa capacité & dans le zèle qu'il avoit fait paroître pour le bien de la religion , on lui fit de si pressantes instances , qu'il ne put se dispenser de s'en charger.

Le premier usage qu'il en fit , fut de nommer quatre capitaines-généraux , qu'on appelloit en ce tems-là *capitaines du secours* , & qui devoient commander chacun dans le quartier qui leur fut assigné. Il choisit pour ces emplois l'hospitalier , l'amiral , le chan-

celier & le trésorier de l'ordre : & le chevalier Rodolphe de Virtemberg, grand-prieur de Brandebourg, fut choisi pour général de la cavalerie : le grand-maître, à la tête de ces premiers officiers, visitoit tous les jours les fortifications & les dehors de la place.

Par son ordre, on abattit toutes les maisons de plaisance qui en étoient trop voisines : on coupa les arbres, & on rasa jusqu'aux églises de saint Antoine & de Notre-Dame de Philermé, dont les ennemis, pendant le siège, auroient pu se prévaloir. Les Rhodiens ne virent pas sans quelque regret, ruiner leurs maisons de campagne & détruire des jardins délicieux dont la ville étoit environnée : mais le salut public l'emporta sur toute autre considération, rien ne fut épargné ; & avant que de ruiner l'église de Notre-Dame de Philermé, on rapporta dans la principale église de la ville, une image de la Vierge, qui y étoit conservée de tems immémorial, & qui y étoit révéree avec un culte religieux.

Le grand-maître, pour ne pas laisser de fourage ni de pâture à la cavalerie ennemie, fit couper tous les grains de la campagne, & marqua aux payfans de chaque canton les forts, où à l'arrivée des infideles, ils pourroient se retirer. Par le même esprit de prévoyance, & en parcourant le rivage de la mer, il examinoit avec ses officiers, les endroits d'où on pouvoit s'opposer aux descentes

PIERRE
D'AUBUS-
SON.

des ennemis ; ceux où il faudroit se retrancher si on étoit trop pressé ; les coupures & les retirades qu'on seroit obligé de faire derrière les murailles, si elles tomboient par l'effort de l'artillerie. Rien n'échappoit à l'étendue & à la justesse de ses vues : fortifications, artillerie, armes, vivres & finances, tout passoit sous ses yeux, & il étendoit ses soins sur les moindres habitans, & pourvoyoit à leur subsistance comme à celle des chevaliers & des troupes qui composoient la garnison.

Heureusement, pour le soulager dans ces différens travaux, outre un grand nombre de chevaliers de toutes nations, qui s'étoient déjà rendus à Rhodes, on y vit arriver Bertrand de Cluys, grand-prieur de France, Charles de Montholon & plusieurs autres chevaliers des trois langues de ce royaume. Ils furent bientôt suivis par frère Jean Daw, grand-bailli d'Allemagne, qui se rendit à Rhodes à la tête d'un grand nombre de commandeurs & de chevaliers de sa nation, & avec un corps de troupes plus considérable encore par le choix & la valeur des soldats, que par leur nombre. Des seigneurs & des gentilshommes François, aux premières nouvelles qu'ils eurent du siège dont Rhodes étoit menacée, y accoururent avec une suite conforme à leur qualité : on comptoit parmi ces illustres guerriers, Antoine d'Aubusson, vicomte de Montell, frère aîné du grand-maître. Ces seigneurs descendoient du côté de leur pere en ligne

masculine, de Raimond, seigneur de Monteuil-au-Vicomte ; & de la Feuillade, second fils de Renaud VII du nom, vicomte d'Aubusson, qui avoit pour huitième ayeul, Renaud d'Aubusson, premier du nom, & frere aîné de Turpin d'Aubusson, qui pour sa piété & la noblesse de son origine, fut élu évêque de Limoges l'an 898, ainsi qu'Aimar de Chabanois le rapporte dans sa chronique. Sa mere étoit de la maison de Comborn, très-illustre, très-puissante, & alliée à plusieurs princes souverains.

PIERRE
D'AUBUS-
SON.

Le vicomte d'Aubusson étoit accompagné de Louis de Craon, seigneur des premières maisons d'Anjou, & de Benoît Scaliger de l'Escale, dont les ancêtres avoient été souverains de Vérone : ce seigneur amena d'Italie, à ses frais, au secours de la religion, plusieurs bandes ou compagnies d'infanterie. On trouve encore parmi ces braves guerriers, Louis Sanguin, Parisien ; Claude Colomb, de Bordeaux ; Matthieu Brangelier, de Périgord ; & Charles le Roi, de Dijon. Le grand-maître, à la prière de tout le conseil, déféra au vicomte de Monteuil, le commandement général des armées, & il assigna aux autres volontaires, les quartiers qu'ils devoient défendre. Une émulation héroïque regna bientôt entre ces chevaliers féculiers & les chevaliers de l'ordre ; & la même émulation se retrouva entre les habitans Grecs & Latins, & passa depuis jusqu'aux femmes & aux enfans, qui travailloient à l'envi aux



PIERRE
D'AUBUS-
SON.

retranchemens que le grand-maître avoit ordonnés.

Ces chevaliers & ces volontaires, tout brûlans de zèle de se signaler, attendoient avec impatience l'arrivée des infidèles ; mais ils n'attendirent pas long-tems. Mahomet se lassant de dissimuler & de faire un personnage si contraire à son orgueil naturel : il cessa de feindre, & il fit éclater hautement le dessein qu'il avoit formé d'attaquer l'île de Rhodes, dont il regardoit la conquête comme le fondement de celle de l'Asie entière, que son ambition embrassoit pour mettre le sceau à sa gloire. Il étoit puissamment fortifié dans ce dessein par le grand-visir ou premier bacha, comme on parloit en ce tems-là, appelé Misach Paléologue, prince Grec de cette maison impériale, né chrétien, mais qui, à la surprise de Constantinople, pour éviter la mort à laquelle Mahomet avoit condamné tous les héritiers de l'empire, s'étoit fait mahométan. Sa valeur, ses services, son adresse, & une complaisance entière pour toutes les volontés du sultan, l'avoient élevé depuis à la dignité de visir : & pour ne pas laisser de soupçon à ce prince sur son changement de religion, il affectoit de se montrer ennemi implacable de tous les princes chrétiens, & sur-tout du grand-maître & des chevaliers de Rhodes.

Ce fut pour faciliter à son maître la conquête de cette île, qu'il introduisit à sa cour trois fameux renégats qui en avoient levé

le plan. Le premier, appelé Antoine Meligalle, étoit de la ville de Rhodes même, de noble extraction ; mais qui ayant dissipé son patrimoine & l'héritage de ses peres en débauches, s'étoit flatté pour dernière ressource, de tirer quelque avantage de son changement de religion. Le second étoit le même Démétrius Sophian, dont Mahomet s'étoit servi pour porter les lettres du sultan Zizim à Rhodes ; homme d'esprit, propre à la négociation, mais accusé de magie & de s'adonner à la recherche de ces vaines connoissances, que des visionnaires appellent *sciences occultes*. Le troisième de ces renégats étoit un ingénieur Allemand, appelé George Frapant, & communément, *maître George*, bon géomètre, qui excelloit sur-tout dans la conduite & le service de l'artillerie. Mahomet, qui n'épargnoit rien pour attacher à son service des hommes qui pouvoient être utiles, lui donnoit des appointemens considérables. L'Allemand, par son ordre, avoit parcouru la plupart des places chrétiennes, sur lesquelles le sultan pouvoit avoir des desseins, & en avoit levé le plan, & entr'autres il lui en avoit rapporté un très-exact de la ville & des environs de Rhodes.

PIERRE
D'AUBUS-
SON.

Le bacha, pour flatter la passion du sultan, lui parla de ces trois renégats comme de gens très-propres à faire réussir ses desseins. Mahomet les fit appeler, & après qu'ils eurent été introduits en sa présence, pour se rendre plus agréables, & de concert avec le

PIERRE
D'AUBUS-
SON.

ministre, ils lui dirent que la plus grande partie des murailles de Rhodes tomboit en ruine; que la disette des munitions y étoit grande, & que les prétendus secours de l'Europe, dont les chevaliers se flattoient, étoient fort incertains par les guerres continuelles qui y étoient entre les princes chrétiens. Les trois renégats lui présentèrent chacun un plan de la ville de Rhodes : celui de l'Allemand fut trouvé le plus régulier, & ce fut sur ce plan que le sultan régla l'ordre des attaques & tout ce qui devoit s'exécuter pour faire réussir une entreprise si importante.

Le sultan emporté par son impatience voulut que sans attendre la grande armée, le bacha partît pour aller lui-même reconnoître la place. Il le fit aussi-tôt embarquer sur de légères frégates & des vaisseaux de bas bord avec quelques compagnies de janissaires & de spahis : il étoit suivi des trois renégats, auxquels ce prince promit de magnifiques récompenses, s'ils pouvoient contribuer à le rendre maître de Rhodes. Dans la traverse, le Rhodien Meligalle, infirme depuis long-temps fut attaqué d'une horrible maladie : sa charpe couverte d'ulceres, tomboit en morceaux, avant que d'expirer, il se trouva enseveli dans la pourriture.

Cependant le bacha Paléologue faisoit route : il parut bientôt à la vue de l'île de Rhodes ; & le quatrième décembre, il vint mouiller vis-à-vis la forteresse de Fano. Il mit aussi-tôt quelques compagnies de spahis

à terre, pour reconnoître, suivant ses instructions, s'il pouvoit y descendre lui-même. Le bailli de Brandebourg, qui commandoit la cavalerie légère de la religion, ayant laissé ces coureurs avides de butin, s'engager dans les terres, tombe ensuite sur eux, en tue une partie, pousse les autres jusqu'au bord de la mer, & les force à se rembarquer. Le bacha, après les avoir reçus sur ses vaisseaux, prend le large : & pour ne pas laisser les armes de son maître inutiles, en attendant l'arrivée de la grande flotte, il tenta une nouvelle descente dans l'île de Tilo, qui appartenoit à l'ordre. Les habitans de la campagne s'étoient réfugiés dans la forteresse, où il y avoit une forte garnison, composée pour la plupart des chevaliers.

PIERRE
D'AUBUS-
SON.

Paléologue pendant huit jours battit la place avec ce qu'il avoit d'artillerie : la breche lui ayant paru raisonnable, il fit mettre pied à terre aux spahis, & les mena lui-même à l'assaut. Il se flattoit d'emporter brusquement le château ; mais il n'avoit pas encore éprouvé la valeur de ceux qui le défendoient. Ce qu'il y avoit de chevaliers firent une si vigoureuse résistance, que le bacha, après avoir vu périr au pied des murailles, les plus braves de sa troupe, fut obligé de faire sonner la retraite. Il jugea bien par le courage des assiégés, que s'il vouloit s'opiniâtrer à ce siège, il falloit en revenir à ouvrir la tranchée, & aux regles ordinaires de la guerre ; mais n'ayant pas encore un assez grand corps de troupes pour

PIERRE
D'AUBUS-
ON.

une pareille entreprise, & la saison n'étant pas favorable, il leva le siège avec encore plus de honte que de perte; se rembarqua une seconde fois & gagna le port de Phiscon en Lycie, situé à vingt-deux milles de Rhodes, d'autres disent à dix-huit milles. C'étoit le rendez-vous & le quartier d'assemblée, tant pour la grande flotte que pour les troupes de terre, qui en attendant le retour du printemps, étoient cantonnées dans cette province & dans les provinces voisines.

Ce ne fut que vers la fin d'avril que la grande flotte des infidèles partit de Gallipoli, passa le détroit, entra dans la rivière de Lycie, & se trouva à la vue de l'île de Rhodes. La garde qui étoit au haut du mont Saint-Etienne, donna le signal pour avertir qu'elle paroïssoit. Le grand-maître y accourut aussi-tôt avec les principaux officiers de la marine, & ils jugerent à sa manœuvre qu'elle alloit au port de Phiscon, pour y embarquer les troupes qui étoient aux environs. La conjecture se trouva bien fondée; ce fut dans ce port que se fit l'embarquement. On comptoit dans cette flotte cent soixante vaisseaux de haut bord, sans les félouques, les galiotes & les vaisseaux plats & de transport: on ne parloit pas moins que de cent mille hommes dans l'armée de terre. Ce formidable armement arriva enfin devant Rhodes le 23^e mois de mai 1480.

Nous avons déjà parlé de la situation de cette île au sujet de la conquête qu'en firent

les chevaliers pendant le magistère de Foulques de Villaret : ainsi pour l'éclaircissement de ce qui suit, nous nous contenterons de remarquer que la capitale de l'île de Rhodes, & qui en porte le nom, est située au bord de la mer, & sur la pente d'une colline, qui en ce tems-là étoit couverte d'orangers, de grenadiers, de muscats excellens, & de vignobles de différentes especes. Cette place étoit entourée par une double enceinte de murailles, & fortifiée de distance en distance par de grosses tours. Un rempart soutenoit ces murailles & ces tours au-dedans de la ville : au-dehors on trouvoit un fossé large & profond. Cette place avoit deux ports, dont le premier qu'on rencontroit en y abordant, servoit de retraite aux galeres : son embouchure étoit défendue par une platte-forme, sur laquelle il y avoit une tour tournée vers l'orient, & appelée *le fort Saint-Elme*. Les grands vaisseaux occupoient l'autre port, qui étoit fortifié par deux tours, l'une appelée *la tour de Saint-Jean*, & l'autre *la tour de Saint-Michel*. On prétend que c'étoit en la place de ces deux tours & sur deux rochers qui se regardent, qu'étoient autrefois posés les deux pieds de ce fameux colosse de bronze, dont nous avons parlé, & qui passoit pour une des sept merveilles du monde. A côté de ce port, il y a comme deux petits golfes, dont l'un regarde le septentrion, & l'autre le midi : celui qui regarde le septentrion étoit fermé par un mole qui s'avançoit plus de trois cens

PIERRE
D'AUBUS-
SON.

pas dans la mer : c'étoit à son extrémité que le grand-maître Zaco sta avoit fait construire une forteresse , qu'on appelloit *la tour de Saint-Nicolas* , à cause d'une chapelle dédiée sous le nom de ce saint , & qui étoit renfermée dans la place. A l'extrémité de l'autre golfe & du côté du midi , on trouvoit une autre tour , mais moins considérable que la première , & qui ne laissoit pas de son côté de défendre l'entrée du port. Cette tour empêchoit qu'aucun vaisseau n'y pût entrer ou en sortir. A deux milles de la ville , on trouvoit la montagne ou la colline de Saint-Etienne , & un peu plus loin & d'un autre côté , on rencontroit le mont Philerme , célèbre par la dévotion des insulaires & des autres peuples chrétiens voisins , qui venoient en pèlerinage visiter l'église qui y étoit construite en l'honneur de la sainte Vierge. Telle étoit la situation de la ville de Rhodes & des environs , lorsqu'elle fut assiégée par le bacha Paléologue.

Le bord de la mer étoit alors couvert de vaisseaux des Turcs , qui par des décharges continuelles de leur artillerie , tâchoient de favoriser la descente des troupes. Le canon de la ville & des forts y répondoit de son côté , & les chevaliers emportés par leur courage , pour prévenir & pour arrêter les Turcs , s'avançoient l'épée à la main dans l'eau jusqu'à la ceinture. Il y eut bien du sang répandu dans cette première occasion ; mais malgré tous les efforts des chrétiens , il fallut que leur courage cédât au grand nombre de

infidèles. Ces barbares se partagerent, & pendant qu'une partie occupoit toutes les forces des chevaliers, le plus grand nombre aborda en foule dans des endroits éloignés & moins défendus. Tous enfin prirent terre; ils gagnèrent le mont ou la colline de Saint-Etienne, où ils se retrancherent d'abord; & après avoir débarqué leur artillerie, ils firent sommer la place de se rendre, & ils employèrent des menaces & des promesses qui furent également méprisées.

Différens partis des infidèles parurent bientôt dans la plaine: les principaux chefs qui étoient à la tête, s'avancerent pour reconnoître les fortifications de la place. On ne les laissa pas approcher impunément: de vigoureuses sorties leur firent reprendre bien vite le chemin de leur camp. Ce fut dans une de ces sorties, où commandoit le vicomte de Monteil, frere du grand-maître, que le renégat Démétrius périt. Son cheval fut tué; il tomba à terre, & le poids de ses armes l'ayant empêché de se relever, des escadrons qui poursuivoient l'ennemi, lui passerent sur le corps & l'écrasèrent. La religion de son côté perdit en cette occasion le chevalier de Murat, de la langue d'Auvergne & de l'illustre maison de la Tour, qui poussant les infidèles avec plus d'ardeur que de prudence, se trouva enveloppé par un escadron de spahis, qui lui couperent la tête.

De ces légères escarmouches, qui n'avoient rien de décisif, il en fallut venir à des attaques plus régulières. L'ingénieur Allemand, après

PIERRE
D'AUBUS-
SON.

avoir reconnu tous les dehors de la place, conseilla au bacha de s'attacher d'abord à la tour de Saint-Nicolas, & il lui fit espérer qu'il seroit bientôt maître du port de la ville, & pouvoit emporter cette forteresse. Paléologue suivant son avis, mit aussi-tôt en batterie trois grosses pieces d'artillerie près l'église de Saint Antoine, qui commencerent à battre la tour. Le grand-maître, de son côté, fit dresser une contre-batterie dans le jardin de la langue d'Auvergne, qui ne faisoit pas un moindre feu : & les canoniers de part & d'autre se choient de ruiner les batteries qui leur étoient opposées. Ce n'étoit encore qu'un léger prélude de l'horrible tonnerre qui se fit entendre quand le bacha eut mis en batterie ce nombre prodigieux de canons de toutes grandeurs qu'il avoit fait amener de son camp.

Relation de
Merry Du-
puy, auteur
contempo-
rain, p. 17
& suiv.

Cette rela-
tion est im-
primée en en-
tier à la fin
du vol. 2 de
l'hist. in-4°.

L'ingénieur Allemand, pour joindre l'artifice à la force ouverte, & pour reconnoître les endroits foibles de la place, de concert avec le général Turc, se présenta le lendemain comme un transfuge sur le bord du fossé, & avec une posture suppliante, comme s'il eût craint d'être repris, il conjura le garde de lui faire ouvrir promptement le guichet. Le grand-maître en ayant été averti, permit qu'on le laissât entrer, & fut aussi-tôt conduit à son palais. C'étoit un homme de haute taille, bien fait, de bonne mine, adroit dans ses discours, & qui se couvroit d'un extérieur ingénu, cachoit toute l'adresse d'un habile fourbe.

D'Aubuffon, qui étoit environné du conseil de l'ordre, lui demanda par quel motif il avoit quitté le service d'un prince aussi puissant que Mahomet, sur-tout pour s'exposer, si la place étoit prise, aux cruels supplices dont on punissoit les transfuges. Le perfide Allemand, sans changer de contenance, & avec cet air de sincérité qui distingue sa nation des autres, dissimula son changement de religion, & lui répondit qu'il étoit chrétien, que l'avidité du gain & l'espérance des récompenses l'avoient engagé, comme plusieurs autres chrétiens, à suivre les étendards du grand-seigneur; mais que depuis que l'armée de ce prince étoit débarquée dans l'île de Rhodes, il s'étoit senti déchirer par des remords si vifs, que n'ayant pu soutenir plus long-tems ces reproches de sa conscience, il venoit de bon cœur lui offrir ses services, & sacrifier sa vie pour la défense de Rhodes & de la religion.

Le grand-maître, quoique toujours en garde contre les transfuges, ne lui en laissa rien voir; au contraire, il donna de grandes louanges aux pieux motifs qui l'avoient appelé au service des princes chrétiens: il lui demanda ensuite avec une confiance apparente, quels étoient les desseins & les forces du bacha.

« Le bacha, lui répondit l'Allemand, n'a que trop déclaré ses desseins & ceux de son maître par ses attaques. A l'égard de ses forces, vous avez pu voir de vos yeux

PIERRE
D'AUBUS-
SON.

» combien la flotte est nombreuse & redou-
table. L'armée de terre est composée de
» plus de cent mille hommes, la plûpart vieux
» foldats, qui ont suivi Amurat & Mahome
» son fils dans toutes leurs conquêtes. Mais
» ce qui est le plus à craindre pour une place
» assiégée, c'est son artillerie. Jamais aucun
» général n'a eu dans son armée un si grand
» nombre de canons, si bien servis ; & outre
» les canons ordinaires, il a fait fondre depuis
» qu'il est arrivé dans l'île, seize grosses pieces
» appellées basilics, ou doubles canons, de
» dix-huit pieds de longueur, & qui portent
» des boulets de deux & jusqu'à trois pieds
» de diametre ». Il ajouta que l'effet de ses
mortiers n'étoit pas moins redoutable ; qu'ils
jettoient dans une place des pierres d'une pro-
digieuse grosseur. « Vous éprouverez inces-
» samment, ajouta-t-il, la furie de ces
» machines infernales, contre lesquelles vous
» ne pouvez vous précautionner trop tôt ». Pour
gagner la confiance du grand-maître, &
pour se faire de cette confiance un degré à la
trahison qu'il minutoit, il lui donna plusieurs
avis importans pour la défense de la place, &
qui par l'événement, furent trouvés très-utiles.

Il sembloit à plusieurs seigneurs du conseil,
qui l'écoutoient, que ce fourbe parloit de
bonne foi ; d'autres qui se souvenoient de
l'avoir vu autrefois dans la ville même de
Rhodes, avertirent secrettement le grand-
maître, que dès ce tems-là il passoit pour un
aventurier sans religion, & capable de tout

faire & de tout entreprendre pour de l'argent. Mais ce qui acheva de le rendre suspect, c'est qu'on jetta en même-tems avec des fleches des billets dans la ville, où il n'y avoit que ces mots: *Désiez-vous de maître George*. On les porta aussitôt au grand-maitre; & dans le conseil, les uns attribuoient tout simplement ces avis à des chrétiens sujets du grand-seigneur, & qu'il forçoit de servir dans ses armées. D'autres soutenoient que ce pouvoit être un artifice du bacha même, qui pour procurer la confiance des chevaliers à son espion, affectoit de le décrier. Le grand-maitre, pour ne rien hasarder, & pour profiter aussi, si on le pouvoit, des talens de cet ingénieur, ordonna aux officiers d'artillerie de tâcher d'en tirer toutes les lumieres qu'ils pourroient pour la défense de la place; mais en même-tems de l'observer comme un espion. Pour l'empêcher de s'échapper, ni d'avoir aucune relation avec les Turcs, il le mit sous la garde de six soldats, qui, de quelque côté qu'il tournât ses pas, ne le perdoient jamais de vue. L'Allemand eût bien voulu, suivant ses ordres, reconnoître les endroits les plus foibles de la place; mais si-tôt qu'il approchoit d'un boulevard ou d'un bastion, il se voyoit abordé par quelque commandeur, qui d'un air froid & sévere, lui demandoit ce qu'il cherchoit; & dans la crainte de se rendre à la fin suspect, & d'être traité comme un espion, il se tint retiré dans le logement qu'on lui avoit assigné.

PIERRE
D'AUBUS-
SON.

Caourfin, avec sa plus grosse artillerie. On y tira plus de trois cens coups de canon : le côté qui regardoit la mer, & qui se trouva terrassé résista à l'effort de l'artillerie ; mais l'endroit de la muraille, qui étoit vis-à-vis de la ville en fut entièrement ruiné. Les débris & les pierres, par un heureux hasard, s'arrêtèrent au pied de la muraille, entassées les unes sur les autres, mais en forme de talc, qui servoit en dehors comme d'une seconde muraille.

Cependant le grand-maître, qui n'ignore pas que le salut de la ville dépendoit de la conservation de ce fort, y fit entrer l'élite des chevaliers, & il mit à leur tête le commandeur Caretto, de la langue d'Italie, chevalier d'une valeur éprouvée, & qui étoit considéré comme un des premiers de la religion. Après qu'ils eurent travaillé jour & nuit à se retrancher, on dressa des batteries pour défendre la breche. Le grand-maître ayant reconnu qu'en certains endroits la mer étoit quelque fois si basse, que les Turcs pourroient la passer à gué, & monter sur le mole, fit jeter au fond de l'eau des tables & des planches toutes hérissées de clous & de pointes de fer. On prépara en même-tems des brûlots au pied des rochers qui environnoient la tour, pour mettre le feu aux galeres ennemies qui approcheroient de trop près. Un corps de chevaliers François & Espagnols se pla-

par son ordre dans le fossé, pour en défendre les approches, ou au moindre signal se jeter dans le fort, & secourir la garnison. Après toutes ces précautions, ce prince ne se reposant encore que sur lui-même de la défense d'une place si importante, s'y enferma avec le vicomte de Monteil son frere, & d'autres volontaires qui voulurent partager avec lui le péril manifeste où il alloit s'exposer.

En effet, le bacha ordonne l'assaut pour le lendemain 9 de juin; & deux heures avant le jour, ses galeres & des bâtimens légers chargés d'infanterie, s'avancent avec un vent favorable vers la tour. Ils joignent bientôt le mole; leurs soldats se jettent à terre en poussant de grands cris; & malgré tout le feu de différentes batteries qu'il leur fallut essuyer, ils se présenterent fierement à l'escalade. La difficulté de la montée leur fit prendre des échelles; & les appuyant d'un air intrépide contre ce tas de pierres que le canon avoit fait crouler, & qui servoit à la place comme d'avant-mur, ils monterent à l'assaut le sabre à la main, avec une résolution capable d'étonner d'autres hommes que les chevaliers. Le grand maître étoit sur la breche, & faisoit en même-tems l'office de capitaine & de soldat. Il eut dans cette occasion ses armes faussées en plusieurs endroits, & un éclat de pierre lui ayant enlevé son casque sans le blesser, il prit sans en être plus ému, le chapeau du premier soldat qui se trouva auprès de lui. D'autres accidens encore plus funestes qui

PIERRE
D'AUBUS
SON.

PIERRE
D'AUBUS-
SON.

pouvoient arriver , faisoient trembler pour lui les chevaliers , qui ne trembloient pas pour eux-mêmes. Le commandeur Carette l'ayant conjuré respectueusement au nom de tout l'ordre de se retirer , & de laisser à ses religieux le soin de défendre la breche : « C'est ici , *lui dit-il* , le poste d'honneur » qui appartient à votre grand-maître ; & *en se tournant du côté de Carette* : Si je suis » tué , *ajouta-t-il avec un souris obligeant* , » il y a plus à espérer pour vous qu'à craindre » pour moi » ; comme pour lui faire entendre qu'il le croyoit digne par sa valeur d'être son successeur.

Les chevaliers , à l'exemple & sous les yeux du grand-maître , bordoient la breche , & au défaut de la muraille , faisoient un rempart de leurs corps. Les uns renversent les échelles , d'autres jettent des masses pesantes qui écrasent les assiégeans. Il y en a qui lancent des feux d'artifice , ou qui répandent de l'huile bouillante : tous combattent , & font une résistance qui semble passer les forces ordinaires de la nature. Les Turcs ne se rebutent point , aucun ne fuit le péril. Si les chevaliers par leurs coups en font tomber quelques-unes des échelles , ils se trouvent aussi tôt remplacés par d'autres , qui se pressent d'y monter. Ceux qui ne pouvoient occuper les postes dangereux , battoient la breche à coups de mousquets , & tiroient des fleches du pied des murailles ; ou avec des crampons attachés à des cordes , & qu'ils jettoient sur les cheve-

liers, ils tâchoient de les accrocher & de les attirer à terre pour les égorger.

PIERRE
D'AUBUS-
SON.

Qui pourroit raconter toutes les actions d'une valeur déterminée, que firent les particuliers de chaque parti, mais dont l'histoire du tems nous a dérobé le détail? Enfin le feu plus fort & plus redoutable que les hommes, décida le succès de cette terrible attaque. Les brûlots de la religion embrasèrent plusieurs galeres des Turcs; l'artillerie de la ville en foudroya d'autres, & les chevaliers firent un si grand feu de mousqueterie, que les infidèles, après avoir perdu leurs principaux chefs, furent obligés de prendre la fuite. Dans cette retraite précipitée, & en voulant gagner les vaisseaux qui les avoient amenés, plusieurs se noyèrent, ou furent tués au bord de la mer.

Ce mauvais succès ne rebuta point le bacha; il n'en fut que plus animé contre les chevaliers. Mais pour ne pas s'opiniâtrer mal à propos à l'attaque d'un endroit où le grand-maître sembloit avoir porté toutes ses forces, il tourna ses efforts contre le corps de la place. On fit par son ordre deux attaques en même-tems, l'une contre le quartier des juifs, & l'autre qui regardoit le poste de l'auberge d'Italie. Mais cette dernière n'étoit qu'une fausse attaque, la véritable avoit pour objet la muraille des juifs: le bacha fit dresser plusieurs batteries pour la ruiner: & quoique, au rapport des historiens du tems, elle eût jusqu'à vingt-huit pieds d'épaisseur, comme

PIERRE
D'AUBUS-
ON.

elle étoit ancienne, qu'elle ne se trouva point terrassée, l'effort de l'artillerie l'ébranla bientôt. Le grand-maître, pour prévenir les Turcs, s'ils se présentoient à l'assaut, fit abattre plusieurs maisons, & en leur place il fit creuser un fossé large & profond : derrière ce fossé on éleva une nouvelle muraille de briques soutenue d'une épaisse terrasse, ouvrage qui semble incroyable par le peu de tems qu'on employa à le mettre en sa perfection. Mais comme il n'y avoit personne qui n'en connût la nécessité, & le péril où la ville étoit exposée, tout le monde y travailloit avec une égale ardeur. Le grand-maître lui-même & les plus anciens commandeurs, à son exemple, faisoient l'office de manœuvres & de pionniers. Tous les habitans, sans distinction d'âge, de sexe ou de condition, travailloient jour & nuit : les Grecs & les Latins, si souvent divisés pendant la paix, ne l'étoient alors que par une louable émulation d'avoir plutôt achevé la tâche dont ils s'étoient chargés. Les femmes juives comme les chrétiennes, menacées d'un honteux esclavage, & qui redoutoient encore plus les indignités auxquelles elles seroient exposées si la ville étoit emportée d'assaut, fatiguoient comme les hommes. Les religieuses mêmes forties de leurs couvens, servoient les ouvriers avec un zèle incroyable. Tout étoit alors soldat ou pionnier : tout le monde conspiroit à la défense de la patrie commune ; & ce ne fut que par ce zèle général que le grand-

maître vint à bout en peu de tems de si grands travaux, & qui dans une autre conjoncture n'auroient pas été finis en plusieurs mois.

PIERRE
D'AUBU
SON.

Cependant l'artillerie des infideles battoit continuellement la muraille, rien ne résistoit à leurs basilics & à leurs gros canons; & le bruit s'en faisoit entendre depuis l'île de Lango, qui est à cent milles de Rhodes à l'occident, jusqu'à l'île de Châteauroux, qui se trouve dans la même distance à l'orient. Il partoit en même-tems de leurs mortiers des pierres d'une énorme grosseur, qui après avoir été poussées dans l'air par la violence de la poudre, retomboient dans la ville & sur les maisons, en perçoient le comble, pénétroient jusques dans les différens étages, & écrasoient tout ce qu'elles rencontroient: personne n'étoit en sûreté: ce fut-là l'espece d'attaque qui fit plus de frayeur aux Rhodiens.

Le grand-maître, pour mettre sur-tout les femmes & les enfans en sûreté, leur ordonna de se retirer dans un endroit de la ville le plus éloigné des batteries, & qui étoit à l'occident entre les maisons & le rempart. On posa sur cet endroit de grosses poutres en forme de toit, qu'on rendit si solide & si épais, qu'on n'eut plus rien à craindre des plus grosses pierres: & pour rendre le change au bacha en même monnoie, le grand-maître, aidé de ses plus habiles ingénieurs, fit faire par les charpentiers de la ville une machine de bois, qui jettoit pareillement des quartiers de pierre d'une prodigieuse grosseur: ces

PIERRE
AUBUS-
ON.

Gaoursin,
7.

pierres, non-seulement écrasoient les soldats qui se trouvoient sous sa portée, mais par leur poids elles ouvroient les sapes, & alloient chercher les travailleurs jusqu'au fond des mines. Les chevaliers nommerent cette machine par raillerie le *tribut*, faisant allusion à celui que Mahomet avoit voulu exiger de la religion, & pour l'avertir que c'étoit la seule espece de payement qu'il en devoit espérer.

Cependant le général des infideles pouffoit vivement le travail de ses approches; & son artillerie ayant fait de grandes breches, il les envoya reconnoître, dans le dessein de faire monter ses troupes à l'assaut. Mais il fut bien surpris d'apprendre que les chevaliers avoient fait un fossé profond, & élevé un nouveau mur derriere l'ancien: & des transfuges lui rapporterent que par la vigilance & les soins du grand-maître, les habitans, les femmes sur-tout, n'avoient plus rien à craindre pour leurs personnes de l'effet terrible des pierres, qui ne pouvoient plus offenser que des maisons vuides.

Le bacha, outré de trouver dans la personne seule du grand-maître des obstacles continuels à toutes ses entreprises, résolut de s'en défaire à quelque prix que ce fût, & de le faire périr par le fer ou le poison. Pour un si lâche dessein, il jetta les yeux sur deux transfuges de la garnison, & qui depuis leur désertion avoient renoncé à la foi: l'un étoit Dalmate, & l'autre Albanois. Ces deux

renégats, séduits par des promesses magnifiques du bacha, & de concert avec lui, quitterent le turban, rentrèrent dans la ville, comme s'ils se fussent échappés des fers des infideles. Après avoir été pris dans une sortie, on les reçut dans la place avec joie & sans la moindre défiance. Ces scélérats s'applaudissoient déjà du succès qu'ils espéroient dans leur entreprise ; le Dalmate, à force d'argent, avoit même, à ce qu'on prétend, corrompu un petit officier de la bouche, qui n'attendoit plus qu'une occasion favorable pour exécuter un si noir complot. L'Albanois, qui étoit connu du secrétaire du grand-maître, s'étant aperçu qu'il étoit mécontent de ce prince, fut assez imprudent de s'ouvrir à lui ; & lui ayant fait voir des lettres scellées du sceau du bacha, qui lui promettoit les premières dignités de l'empire & des trésors immenses, s'il vouloit exécuter ce que l'Albanois lui proposeroit de sa part ; ce secrétaire plein d'honneur, en avertit aussi-tôt le grand-maître. L'Albanois fut arrêté ; il découvrit à la question son complice ; & avant qu'on les eût pu conduire au supplice, l'un & l'autre furent déchirés & mis en pièces par le peuple.

Le bacha, sans se rebuter du mauvais succès qu'avoit eu un si lâche & si honteux dessein, revint à la force ouverte ; & sans quitter l'attaque du quartier des juifs, par le conseil des principaux officiers de son armée, il reprit le premier projet de l'Allemand, qui étoit de

PIERRE
D'AUBUS-
SON.

pousser à bout l'entreprise de la tour de Saint-Nicolas.

Un canal, quoiqu'assez étroit, séparoit cette tour de l'endroit où campoient les infideles & pour l'attaquer, il falloit traverser ce petit bras de mer, qui formoit un des golfes dont nous avons parlé. Le général des galeres, le commandant des troupes de la Natolie, & Merla-Bey, gendre d'un des fils de Mahomet, tous officiers pleins d'expérience & de valeur, se chargerent de cette attaque, & de porter les troupes qui étoient nécessaires pour l'exécution, jusques sur le mole. Pour cet effet on construisit un pont qui alloit du pied de l'église saint Antoine jusqu'à la tour; & pour le pouvoir conduire, & en faire poser un bout à la pointe du mole de Saint-Nicolas.

Merry Du-
puy, p. 47.

un ingénieur Turc, à la faveur de la nuit, porta en cet endroit une ancre, qu'il attachait au pied d'un rocher qui étoit couvert de l'eau de la mer, & dans l'anneau de cette ancre passa ensuite un gros cable qui répondoit à la tête du pont, & qui par le moyen du cabestan, le devoit faire avancer. Mais un matelot Anglois, dont l'histoire n'a pas dédaigné de nous conserver le nom, & qui s'appelloit *Gervais Roger*, s'étant par hasard trouvé en cet endroit, & ayant vu, sans se montrer, toute la manœuvre de l'ingénieur Turc, le laissa partir & s'éloigner, plongea aussitôt dans la mer, détacha adroitement le cable, qu'il laissa sur le rivage, retira l'ancre & l'apporta au grand-maitre, qui le récompensa.

magnifiquement. Les Turcs, après que leur pont fut en état, voulurent le faire avancer par le moyen du cable ; mais ils s'apperçurent bientôt, par la facilité avec laquelle il revint à eux, que leur stratagème avoit été découvert & rendu inutile.

Le bacha, pour suppléer à cet expédient, fit venir quantité de barques qui soutenoient ce pont flottant, & le remorquerent pendant la nuit jusqu'au bord du mole, où il alla appuyer. Les soldats se jetterent sur le mole, & filioient successivement par ce pont, en même-tems que des galiotes & d'autres bâtimens légers débarquoient d'un autre côté différentes compagnies composées des plus braves de l'armée. Tous se flattoient de surprendre les chrétiens ; mais d'Aubusson, qui avoit prévu cette seconde attaque, après avoir renforcé la garnison & bordé la muraille d'intrépides arquebusiers & d'une artillerie nombreuse, les attendit de pied ferme sur la breche. Au bruit que firent les Turcs en se jettant sur le mole, on fit par son ordre, & malgré les ténèbres, de si furieuses décharges de tous côtés, qu'il y périt un grand nombre de ces infideles.

Le bacha, qui conduisoit en personne cette entreprise, pour ne pas laisser plus long-tems ses soldats exposés au feu de la forteresse, les fit avancer jusqu'au pied du fort, & du côté que son artillerie avoit fait de si grandes ouvertures. On en vint bientôt aux mains ; & sans se voir qu'à la lueur des pots à feu, des grenades & de la mousqueterie, le combat

PIERRE
D'AUBUS
SON.

fut long & opiniâtre. Le pont & les galiotes fournissoient continuellement aux Turcs des troupes fraîches ; jamais ces infideles n'avoient fait paroître tant de valeur & un courage si déterminé. Plusieurs , à la faveur de leurs échelles gagnèrent le haut de la breche , & plutôt que de reculer , s'y firent tuer , sans vouloir de quartier. Le gendre du fils de Mahomet tint ferme presque seul sur les ruines de la tour ; & se faisant un rempart des corps des soldats morts , & tout couvert de blessures , il tua encore de sa main plusieurs chevaliers , & en déchargeant un coup de sabre sur un soldat qui venoit de le blesser , & qu'il tua , il tomba mort à côté de lui. On ne se battoit pas avec moins de fureur sur la mer ; des brûlots que le grand-maître avoit préparés , s'attachèrent à des galeres Turques qui battoient le fort , & les embrasèrent. Les cris de ceux qui cherehoient à éviter le feu dont ils étoient environnés , le bruit & la fumée du canon , les gémissemens des blessés , l'horreur même des ténèbres , rien n'étoit capable de ralentir le courage des combattans : tous vouloient vaincre ou mourir. On voyoit des deux côtés la même valeur & la même fermeté. Combien d'actions héroïques dont l'obscurité de la nuit déroba la connoissance ! Enfin le jour parut , & fit voir la perte qu'avoient faite les infideles. La mer étoit couverte de cadavres flottans , d'arcs , de turbans & des débris encore fumans de leurs galeres. Pour surcroît de disgraces , les canoniers du fort voyant alors à découvert

le pont ennemi chargé de soldats qui venoient au secours de leurs camarades, pointerent leurs canons contre ce pont, & le mirent en pieces : d'autres prétendent qu'il se brisa par la foule des infideles qui fuyoient. Ces barbares ne pouvant plus soutenir les efforts des chrétiens, malgré les menaces & les prieres de leurs officiers, abandonnerent l'attaque, prirent la fuite & chercherent leur salut dans les bâtimens qui les avoient amenés.

PIERRE
D'AUBUS-
SON.

Plusieurs chevaliers, à la tête de la garnison, les poursuivirent l'épée dans les reins, & en taillèrent en pieces un grand nombre. Merry ou Méderic Dupuy, que j'ai suivi en plusieurs endroits de cette relation, rapporte qu'un religieux de saint François, appelé Antoine Fradin, fut des plus ardens dans cette poursuite ; qu'on le vit le sabre à la main entrer dans la mer jusqu'à la ceinture, pour empêcher ces barbares de se rembarquer ; qu'il en tua plusieurs, auxquels il coupa la tête, & que les infideles perdirent en cette occasion plus de deux mille cinq cens hommes : ce qui ne se put pas faire, sur-tout dans un combat qui se passa pour la plus grande partie dans les ténèbres de la nuit, sans que l'ordre de son côté n'eût aussi perdu plusieurs chevaliers. On convient même qu'ils y furent presque tous blessés ; mais on n'en compte que douze de morts, & qui scellerent par la perte de leur vie, la profession qu'ils avoient faite de défendre la religion jusqu'à la dernière goutte de leur sang.

PIERRE
D'AUBUS-
ON.

Ce mauvais succès jetta les Turcs dans une consternation, suivie pendant trois jours d'un morne silence par tout le camp ; ils tomberent dans une espece d'inaction ; le général frappé lui-même de cet étonnement, ne savoit plus quel parti prendre ; mais comme il ne redoutoit pas moins la colere & le ressentiment de Mahomet, que l'épée des chevaliers, il sortit enfin de cette léthargie, & s'animant d'une nouvelle fureur, il continua le siège & ses attaques. Il n'y avoit point d'apparence de s'obstiner à celle de la tour ; ainsi il revint aux postes d'Italie & des juifs, qu'il fit battre de nouveau avec toute son artillerie. Mais pour ne pas laisser pénétrer par quel endroit il vouloit monter à l'assaut, il fit dresser d'autres batteries contre différens quartiers des murailles. Les relations de ce siège portent que de ces basilies & de ces grosses pieces qu'il avoit amenées, il en fut tiré trois mille cinq cens volées, qui mirent en poudre une grande partie des murailles, des tours & des ravelins. Il joignit aux terribles effets de ces machines infernales, le travail continuel des soldats & des prisonniers, dont les uns tâchoient de combler le fossé par des fascines & des terres transportées, & d'autres creusoient des mines, pouissoient des galeries, & préparoient des fourneaux pour achever de faire sauter ce qui restoit de fortifications debout. La place étoit ouverte de tous côtés ; mais l'endroit sur-tout de la basse-ville & du quartier des

juifs, paroissoit le plus ruiné & en plus grand péril.

PIERRE
D'AUBUS-
SON.

Dans cette extrémité, les chevaliers qui avoient en garde l'ingénieur Allemand, le conduisirent sur la breche, lui en firent envisager les ruines, les travaux des assiégeans, les fossés prêts d'être comblés, & lui demanderent le secours de son art contre tant de périls. A cette vue le traître ne put s'empêcher de laisser échapper une maligne joie; mais se renfermant aussi-tôt dans son caractère, il feignit de déplorer le malheur de Rhodes & des chevaliers. « Quel secours, *leur dit-il*, » pouvez-vous chercher dans une place » ouverte de tous côtés, environnée de cent » mille hommes tous prêts à monter à l'assaut, » & qui sera infailliblement emportée à la » premiere attaque »? Cependant, pour soutenir toujours son même rôle, il fut d'avis qu'on changeât les batteries de place, & par une nouvelle trahison qu'il avoit apparemment concertée avec le bacha avant que de s'en séparer, il les fit dresser dans les endroits les plus foibles de la ville, pour désigner aux Turcs où ils devoient adresser leurs coups. Sous prétexte de se vouloir rendre utile, il voulut pointer & tirer lui-même le canon; alors on s'apperçut que non-seulement il tiroit à coups perdus, mais encore qu'il attira de nouvelles canonades sur l'endroit d'où ses coups étoient partis. Ces diverses observations le rendirent plus suspect; on le mit au conseil de guerre; il se coupa plusieurs

PIERRE
D'AUBUS-
SON.

fois dans les interrogations que lui firent ses juges : & pour éclaircir ses contradictions, ayant été mis à la question, il avoua enfin qu'il n'étoit venu dans la place que par ordre exprès de Mahomet, & pour livrer, s'il le pouvoit, la place aux infideles; que quoiqu'il fût observé par les gardes du grand-maître, il n'avoit pas laissé de faire passer des avis très-utiles dans leur camp; que ce n'étoit pas la première place qu'il eût trahie, sous les apparences d'un feint repentir, & qu'il avoit lui seul causé la perte d'une infinité de chrétiens. On communiqua sa confession au grand-maître, qui envoya sur le champ ce fameux scélérat au supplice.

Mais quelques chevaliers Italiens & Espagnols ne laisserent pas de faire attention sur le péril où il avoit dit que la ville étoit d'être emportée au premier assaut : cela n'étoit même que trop visible : ils se communiquèrent leur frayeur réciproque ; la cabale grossit ; on tint des conférences secrètes, dont le résultat fut, que puisqu'on ne pouvoit plus sauver Rhodes, il n'étoit pas juste de sacrifier ce qui restoit de chevaliers au désespoir du grand-maître, & d'un homme qui ne vouloit pas survivre à la perte de sa principauté ; qu'il falloit malgré lui sauver les chevaliers & les habitans par une honorable composition. Ces murmures & de si indignes projets passerent bientôt jusqu'au palais. D'Aubusson en fut averti ; il fit appeller ces chevaliers : & comme s'il ne les eût

« plus considérés comme religieux de son ordre : « Messieurs, leur dit-il, si quelqu'un » de vous ne se trouve pas en sûreté dans la » place, le port n'est pas si étroitement blo- » qué, que je ne trouve le moyen de vous en » faire sortir. Prenant ensuite un air rempli de majesté, d'indignation & de colère : » Mais si vous voulez demeurer avec nous, » ajouta-t-il, qu'on ne parle jamais de com- » position, ou je vous ferai tous mourir ».

Ces paroles foudroyantes couvrirent de honte & de confusion ces chevaliers ; mais par un heureux effet, elles rappellerent dans leur cœur leurs anciens sentimens de valeur. Ils détestèrent leur foiblesse ; tous lui promirent de l'expier par leur sang, ou par celui des infidèles : & ils ne furent pas les derniers à s'exposer depuis aux plus grands périls. Il ne falloit pas des hommes moins déterminés pour résister aux attaques continuelles des Turcs. Le bacha faisoit battre la ville jour & nuit sans donner de relâche aux assiégés ; mais comme son principal dessein étoit de donner l'assaut du côté de la muraille des juifs, & que le fossé étoit encore profond, ses soldats par son ordre & à la faveur du canon, travaillèrent avec tant d'ardeur & de succès, qu'ils vinrent à bout de le combler : en sorte qu'il sembloit qu'un escadron de cavalerie pourroit entrer sans obstacle dans la ville.

Tout paroïssoit disposé pour un assaut : il n'y avoit plus ni fossés, ni murailles, ni tours qui empêchassent les Turcs d'y monter. Mais

le bacha qui appréhendoit encore plus la valeur héroïque des chevaliers, que les fortifications de l'art, & qui vouloit ménager ses troupes, envoya proposer au grand-maître une conférence, dans la vue de le réduire à se rendre sans attendre les dernières extrémités. Le grand-maître, pour avoir le tems de faire de nouveaux retranchemens, ne s'éloigna pas de cette proposition; la conférence se tint le lendemain sur le bord du fossé. Le bacha ne s'y trouva point, mais il y envoya de sa part un des principaux officiers de son armée; & le grand-maître de son côté, y députa frere Antoine Gaultier, châtelain de Rhodes. L'officier Turc, sans avoir rien de cet air superbe, & des manieres hautaines que la puissance formidable de Mahomet inspiroit à ses ministres, exhorta les chevaliers à prévenir tous les malheurs qui suivent la perte d'une place emportée d'assaut. Il dit au châtelain qu'une vigoureuse défense méritoit justement l'estime & les louanges mêmes de l'ennemi, si on pouvoit se flatter d'un heureux succès; mais que la valeur devoit avoir ses bornes; que c'étoit moins courage qu'une fureur téméraire, de se précipiter dans des périls dont on ne pouvoit échapper: qu'il y avoit même de l'inhumanité d'y entraîner un peuple innocent, sous prétexte de le défendre; que les murailles de la ville étoient rasées, les tours abattues, les fossés comblés, que Rhodes enfin n'étoit plus, ou n'étoit qu'un amas confus de décombemens & un

monceau de cendres, qui ne coûteroit au plus au bacha qu'un assaut de deux heures pour s'en rendre le maître. Prenant ensuite des manières radoucies & touchantes, il le conjura de porter le grand-maître & le conseil à prévenir par une sage composition, le massacre général des chevaliers & des habitans, le déshonneur des femmes & des filles, & toutes les horreurs inséparables d'une place emportée d'assaut & l'épée à la main.

Quoique le grand-maître n'eût point paru à cette conférence, il n'en étoit pas éloigné. Il entendit tout le discours artificieux du Turc, & ce fut par son ordre que le châtelain de Rhodes lui répondit que le bacha avoit été mal servi par ses espions, & qu'ils n'avoient pas bien reconnu l'état & les forces de la place; que si les Turcs osoient se présenter à l'assaut, ils trouveroient au défaut de la muraille, des fossés, des retirades & des retranchemens qui leur coûteroient bien du sang, avant que de s'en être rendus les maîtres; mais que quand ils n'auroient pas ces obstacles à vaincre, la ville étoit assez forte, tant qu'elle seroit défendue par les chevaliers; qu'ils n'avoient tous qu'un même cœur, un même esprit, & pour unique objet la défense de la foi & l'honneur & la gloire de leur ordre; que des hommes qui ne craignoient point la mort, étoient plus forts que des murailles & des bastions. C'est ainsi que se termina la conférence; l'envoyé du Turc se retira, & fit comprendre au bacha qu'il

Caoursin;
p. 10.

ne falloit point compter sur aucune composition , & qu'il n'y auroit que la force seule des armes qui décideroit du sort de Rhodes.

Le bacha honteux & irrité d'avoir fait inutilement une pareille démarche, jura dans le transport de sa colere , de faire passer tout au fil de l'épée. On aiguisa même par son ordre un grand nombre de pieux , pour empaler les chevaliers & les habitans ; il promit le pillage de la ville à ses foldats, & pour obliger les chevaliers à partager leurs forces , il fit porter en différens endroits des échelles & les machines nécessaires pour monter à l'assaut. Mais la véritable attaque & le principal effort de ses armes , devoit se faire au quartier des juifs , qui étoit le plus ruiné. Il ne restoit plus de vestige de muraille en cet endroit , comme nous l'avons dit ; le fossé étoit comblé ; & pour empêcher les chevaliers de se retrancher , & même de paroître sur les breches , plusieurs batteries de canons tirèrent pendant un jour & une nuit entiere sans relâche , & enlevoient tout ce qui y paroïssoit. Enfin , le lendemain 27 juillet , un peu après le soleil levé , les Turcs en bon ordre & avec un grand silence s'avancent , montent sans faire de bruit sur les remparts , & s'en rendent les maîtres sans trouver la moindre résistance. Les chrétiens qui étoient de garde , pour éviter la furie du canon qui battoit cet endroit sans relâche , se tenoient au pied d'un talu que les débris de la muraille avoient fait de leur côté ; & même la plûpart accablés de veilles

& de fatigues , étoient alors malheureuse-
ment endormis. Les Turcs fiers de ce pre-
mier succès arborent leurs drapeaux , & se
fortifient. Le bacha surpris agréablement d'un
si heureux commencement , fait avancer de
nouvelles troupes : le rempart en fut bientôt
couvert.

C'étoit fait de Rhodes sans un prompt se-
cours ; mais le grand-maître averti du péril
que couroit la place , fit déployer sur le champ
le grand étendard de la religion , & se tour-
nant vers des chevaliers qu'il avoit retenus
auprès de lui pour marcher aux endroits qui
seroient les plus pressés : « Allons , mes fre-
» res , leur dit-il avec une noble audace ,
» combattre pour la foi & pour la défense
» de Rhodes , ou nous ensevelir sous ses rui-
» nes ». Il s'avance aussi-tôt à grands pas à la
tête de ses chevaliers , & voit avec surprise
deux mille cinq cens Turcs maîtres de la
breche , du rempart , de tout le terre-plein
qui le bordoit. Comme les maisons & les rues
étoient bien plus basses , on ne pouvoit aller
à eux , & monter sur le haut du rempart , que
par deux escaliers qu'on y avoit pratiqués
autrefois , mais qui étoient alors couverts des
débris de la muraille. Le grand-maître prend
une échelle , l'appuie lui-même contre ce tas
de pierres , & sans s'étonner de celles que
les ennemis jettoient sur lui , monte le pre-
mier une demi-pique à la main ; les chevaliers ,
à son exemple , les uns avec des échelles , &
d'autres en gravissant parmi ces décombres ,

*Baptist. Ful-
gostus, de dic-
tis sacrisque
memorabili-
bus collecta-
neorum, l. 3.
c. 2, particu-
la penultima.*

tâchent de le suivre & de gagner le haut du rempart.

On vit dans cette occasion , contre ce qu'on se pratique ordinairement dans les sièges, les assiégés eux-mêmes monter à l'assaut, & les assaillans sur la défensive. Ces infidèles repoussent les chevaliers à coups de mousquet & de fleches, ou en roulant sur eux de grosses pierres. Toute la valeur de ces courages chevaliers fut obligée de céder à une si vigoureuse résistance, & plusieurs demeurèrent écrasés sous le poids des pierres qu'on leur jettoit. Le grand-maître lui-même fut renversé deux fois ; mais malgré la mort dont il étoit menacé, & qu'il voyoit présente de tous côtés, sans faire attention à deux blessures qu'il venoit de recevoir, il se relève, & à travers le feu continuel de la mousqueterie, de fleches & des pierres, il remonte courageusement, suivi de ses braves chevaliers, & se jette enfin sur le terre-plein que les Turcs occupoient. Pour-lors le combat devint plus égal, les chevaliers fondent l'épée à la main sur les infidèles : bientôt on se mêle de part & d'autre, & avec une fureur réciproque, tout combat, & tous veulent vaincre, les uns pour conserver leur premier avantage, & les autres pour regagner un poste d'où dépendoit le salut de la place. Le grand-maître se distingue encore plus par sa rare valeur que par sa dignité : il tua de sa main plusieurs officiers des Turcs, & il en précipita d'autres du haut des murailles.

La victoire commence à se déclarer pour lui ; les Turcs plient, & leurs bataillons s'éclaircissent. Le bacha qui s'en apperçut, fit avancer aussi-tôt pour les soutenir un corps de janissaires. Il étoit sur les aîles le sabre à la main, soit pour les animer, soit pour tuer ceux qui reculeroient. Il eut bientôt reconnu le grand-maître, moins encore à ses armes dorées, qu'aux grands coups qu'il donnoit. N'ayant pu le faire périr par le poison, comme nous l'avons dit, il engagea plusieurs janissaires par l'espoir de magnifiques récompenses, à venger par sa mort le sang de leurs compagnons. Douze de ses soldats les plus déterminés, pour le faire périr, se dévouèrent, pour ainsi dire, à la mort. Ils se jetèrent aussi-tôt dans la mêlée, chargent rudement les chrétiens, les écartent, pénètrent jusqu'à d'Aubusson, & malgré les chevaliers qui l'environnoient, lui portent plusieurs coups & lui font tout-à-la-fois cinq grandes blessures. L'ardeur dont il étoit animé, l'empêcha d'abord de les sentir : il combattit encore quelque tems avec sa valeur ordinaire. Les chevaliers s'étant apperçus du sang qu'il perdoit par ses plaies, le conjurèrent de se retirer ; mais ce grand homme, au lieu de déférer à leurs tendres prières : « Mourons » ici, mes chers freres, *leur dit-il*, plutôt » que de reculer. Pouvons-nous jamais mourir plus glorieusement que pour la défense » de la foi & de notre religion » ?

Ces sentimens héroïques, ses blessures, le

PIERRE
D'AUBUS-
SON.

fang qui en couloit, le desir de le venger, animèrent tellement les chevaliers & les soldats chrétiens, que furieux de leur douleur & comme des gens qui ne vouloient plus survivre à leur chef, ils s'abandonnent au travers des plus épais bataillons des infidèles, & en font un horrible carnage. Les Turcs épouvantés de leurs coups, les prennent pour d'autres hommes, ou pour quelque chose au dessus de l'homme même. Ils perdent avec le courage, l'esprit & le jugement : tous prennent la fuite ; & dans ce désordre & cette confusion, ils se tuent les uns les autres pour s'ouvrir un passage. Les chevaliers profitent de cette consternation ; & non contents d'avoir regagné la breche, ils en sortent & poursuivent les Turcs. En vain le bacha tâche de le rassurer : malgré ses promesses & ses menaces, tout fuit ; ils l'entraînent lui-même dans cette déroute générale ; & il fut trop heureux de trouver un asyle dans son camp, d'où il regagna ensuite ses vaisseaux & ses galeres, & se rembarqua avec autant de honte que de désespoir.

12 août.

Le grand-maître tout couvert de son sang, de celui des ennemis, & encore plus couvert de gloire, fut porté dans son palais où il recouvra sa santé en peu de tems. Dès qu'il se trouva en état de marcher, il fit dans l'église de S. Jean rendre grâces au Dieu des armées, de la victoire qu'il venoit de remporter ; & pour laisser des monumens durables de sa reconnoissance & de sa piété, il fit con-

truire trois églises en l'honneur de la sainte Vierge & des saints patrons de l'ordre ; il fit dans ces églises différentes fondations pour prier Dieu à perpétuité pour les ames des chevaliers qui avoient été tués pendant un siège aussi meurtrier. Les chevaliers vivans, & qui s'étoient le plus signalés, & jusqu'aux moindres soldats, eurent part à ses graces ; & pour consoler les payfans & les habitans de la campagne dont les infideles avoient ravagé les terres, il leur fit distribuer des grains pour les nourrir jusqu'à la prochaine récolte, & les déchargea pour plusieurs années des tributs qu'ils payoient avant le siège.

Si le grand-maître par sa victoire & sa libéralité rendit heureux tous les habitans de Rhodes, Mahomet au contraire, aux premières nouvelles qu'il eut de la levée du siège, entra dans des fureurs qui faisoient trembler : il vouloit faire étrangler son général & les principaux officiers de son armée : il n'y en eut aucun qui osât se présenter devant lui. Paléologue se crut bienheureux d'en être quitte pour la perte de sa dignité. Mahomet le relégua à Gallipoli. Après les premiers mouvemens de sa colere, & pour se consoler en quelque maniere lui-même, il dit tout haut que ses armes n'étoient heureuses qu'entre ses mains, & il résolut la campagne prochaine de se mettre à la tête de son armée.

Les préparatifs qu'il fit pour cela furent extraordinaires : il assembla jusqu'à trois cens mille hommes, & le rendez-vous général fut

dans la Bithynie, province voisine de la Lycie, où on prétendoit qu'il devoit s'embarquer pour passer dans l'île de Rhodes. D'autres soupçonnoient qu'un si grand armement regardoit le soudan d'Egypte, & ils se fondoient sur ce que le prince Zizim, un de ses enfans, étoit déjà entré dans la Syrie par son ordre. Quoi qu'il en soit, Mahomet avoit déjà passé le détroit, & il s'avançoit à grandes journées dans la Natolie, lorsqu'un coup du ciel arrêta le cours de ses entreprises. Une violente colique l'emporta dans une bourgade de Bithynie, appelée Teggiar-Tzair. Il mourut le 3 mai de l'an 1481 ; on porta son corps à Constantinople dans une mosquée de sa fondation : & quoique ce prince eût conquis deux empires, douze royaumes, près de plus de trois cens villes, l'épithaphe qu'on lui fit, & dont on prétend qu'il avoit donné lui-même le dessein, ne parla point de ses grandes actions. Comme si on les eût comptées pour rien en comparaison de ses derniers projets, on se contenta de mettre sur son tombeau neuf ou dix paroles Turques expliquées par celles-ci :

JE ME PROPOSERAI DE CONQUÉRIR
RHODES, ET DE SUBJUGUER LA SU-
PERBE ITALIE.

Mahomet par sa mort laissa les princes Bajazet & Zizim ses fils, héritiers d'un si vaste empire. Ils s'y trouverent encore trop à l'étroit ; aucun des deux ne voulut enten-

dre parler de partage : l'un & l'autre vou-
loient regner seuls. Caoursin, historien con-
temporain, & vice-chancelier de l'ordre de
saint Jean, prétend que Bajazet étoit l'ainé.
Jaligny, autre historien du même tems, at-
tribue le droit d'ainesse à Zizim : question
assez peu importante parmi une nation guer-
rière, où les armes avoient presque toujours
décidé de la couronne.

Bajazet aimoit l'étude plus que la guerre,
& il aimoit le vin encore plus que l'étude.
Les Turcs lui attribuent une traduction en
leur langue des ouvrages d'Averroës, célèbre
philosophe Arabe, l'ornement de Cordoue
où il étoit né. Zizim, moins voluptueux que
son frere, avoit toujours marqué une grande
impatience de marcher sur les traces de son
pere, & d'acquérir de la gloire par les armes.
On prétend que ces deux freres ne s'étoient
vus qu'une seule fois : Mahomet, jaloux jus-
qu'à la fureur de la souveraine puissance, les
avoit toujours tenus séparés, de peur qu'ils
ne s'unissent contre lui. Lorsque ce prince
mourut, Bajazet faisoit sa résidence à Amasie,
ville située sur la mer noire, à l'extrémité de
la Cappadoce : le séjour de Zizim étoit à
Magnésie, ville de la Carie.

Pendant l'éloignement de ces deux freres,
les bachas & les grands officiers de la cou-
ronne se partagerent sur le choix d'un em-
pereur. Chacun prit parti suivant son intérêt
ou son inclination. Mahomet alors grand-
visir ou premier bacha, & qui avoit succédé

PIERRE
D'AUBUS-
SON.

dans cette charge à Misac Paléologue, avoit plus de penchant pour Zizim. Mais le bacha Cherfec-Ogli, gendre de Bajazet, s'étant emparé des trésors de Mahomet, s'en servit pour gagner les janissaires de la Porte. Achmet-Geduc autre bacha, & le plus grand capitaine qui fût alors parmi les Turcs, étant revenu d'Italie, où il avoit conquis la ville d'Otrante, fit déclarer encore en faveur de Bajazet l'armée qu'il commandoit.

On fut surpris que ce général, né soldat, & élevé dans les armes, qui d'ailleurs du vivant de Mahomet, avoit eu des différens assez vifs avec Bajazet, l'eût préféré à Zizim, prince plein de valeur. Mais ce fût apparemment par des vues de politique, & par rapport à son intérêt particulier : il se flatta que sous un prince peu guerrier, & abîmé dans la débauche, il feroit plus nécessaire & plus considéré que sous la domination d'un sultan qui voudroit lui-même commander son armée. Quoi qu'il en soit, le parti de Bajazet, par l'adresse & l'habileté de ceux qui le conduisoient étant devenu le plus puissant, on proclama à Constantinople ce prince pour souverain ; & pour ne pas laisser le trône vuide, en son absence, ses partisans le firent remplir sous son nom par un de ses enfans appelé *Corcut*, jeune prince, qui, quoiqu'à peine âgé de huit ans, ne laissa pas de témoigner beaucoup de répugnance à en descendre, quand à l'arrivée du sultan son pere, il fut obligé de lui céder sa place.

Zizim, plus éloigné de Constantinople, fut averti plus tard de la mort de Mahomet; il se mit aussi-tôt en chemin pour s'y rendre. Mais ayant appris qu'il avoit été prévenu par son frere, & que cette capitale de l'empire s'étoit déclarée en sa faveur, il revint sur ses pas, rappella l'armée qu'il commandoit en Syrie, fit de nouvelles levées de troupes, s'empara de Burse & de toute la Bithynie, & résolut d'y attendre son ennemi.

Bajazet, pour l'empêcher de se fortifier dans l'Asie, fit marcher aussi-tôt contre lui ses meilleures troupes. Cette armée pour la plupart étoit composée de janissaires & de spahis, c'est-à-dire, de l'élite de l'infanterie & de la cavalerie Turque, & il y avoit joint un grand corps de troupes Européennes supérieures en force & en courage aux Asiaticques, la plupart amollies par les délices du pays. Ce qui rendoit cette armée encore plus redoutable, le vaillant Achmet révérend des soldats, en étoit général, & Bajazet qui lui étoit redevable de la faveur des armées, en lui confiant le commandement général, le rendit tout de nouveau arbitre de sa fortune & de l'empire.

Achmet ayant passé le Bosphore, entra dans l'Asie & prit le chemin de Burse. Zizim ne trouva pas à propos de s'y enfermer, & de s'y laisser assiéger. Il en sortit, marcha droit au-devant des troupes de son frere. On en vint bientôt aux mains; un grand empire devoit être le prix du victorieux. Zizim, pour l'emporter, fit des prodiges de valeur; ce prince,

PIERRE
D'AUBUS-
SON.

le sabre à la main , chargea tout ce qui se présenta devant lui : le combat fut sanglant & très-opiniâtre de part & d'autre : on ne faisoit point de quartier ni de prisonniers , & on fut quelque tems sans s'appercevoir de quel côté pencheroit la victoire. Mais Achmet , après avoir laissé jetter aux ennemis tout leur feu , s'étant mis à la tête du corps de réserve , & de troupes fraîches , qui n'avoient point encore combattu , chargea les Asiatiques si brutalement que ces troupes , la plupart composées de nouvelles levées , ne purent soutenir plus long-tems les efforts des Européens. En vain Zizim , pour tâcher de maintenir le combat , revint plusieurs fois à la charge avec ce qu'il put rallier de sa cavalerie. Les plus braves , & qui dans ce combat ne l'abandonnerent jamais , périrent presque tous à ses côtés. Achmet vint ensuite aisément à bout de l'infanterie : la plupart fut taillée en pieces : ce qui échappa à l'épée du victorieux , chercha son salut dans la fuite ; & la crainte de tomber au pouvoir de Bajazet , réduisit enfin Zizim à prendre le même parti.

A la faveur de la nuit qui survint , il se jeta dans un bois & s'y enfonça. Comme la nuit l'avoit empêché de connoître toute la grandeur de sa perte , il se flattoit de rallier le lendemain ses troupes , & de tenter de nouveau le sort des armes. Mais n'ayant pu rassembler que quarante cavaliers , & tout le reste ayant été tué ou dissipé , il ne fut plus question que de s'éloigner avec une extrême

diligence d'un endroit qui lui avoit été si malheureux , & qui pouvoit lui devenir encore plus funeste : le choix d'un asyle ne laissoit pas de l'embarrasser. Parmi ceux qui étoient restés auprès de lui , les uns proposoient l'Egypte , où regnoit le soudan Cait-Beï ; d'autres vouloient qu'il eût recours au Caraman , ou au grand-maître de Rhodes , tous ennemis déclarés des Turcs , ou jaloux de leur puissance. Zizim se détermina en faveur du soudan , le plus puissant des trois. Par des routes détournées , il gagna avec sa petite troupe la Syrie , pénétra dans la Palestine , se rendit à Jérusalem , visita la mosquée , qu'on appelloit le temple de Salomon , où il fit ses prières ; & après avoir traversé les déserts de l'Arabie , il arriva au Caire. Il fut reçu du souverain avec les honneurs & les cérémonies dus à sa naissance ; mais dans le fond avec l'indifférence que les princes ont ordinairement pour les malheureux. Cait-Beï ne jugea pas à propos de s'associer à sa mauvaise fortune ; & tous ses offices se terminerent à offrir à Zizim sa médiation auprès de son frere. Ce prince l'accepta plutôt par complaisance , & pour ne pas paroître la mépriser , que par aucune espérance d'un heureux succès. Le soudan fit partir aussitôt un émir pour Constantinople. Pendant son voyage , Zizim par dévotion fit celui de la Mecque , & à son retour il amena au Caire sa femme & ses enfans , que le soudan reçut avec beaucoup de politesse , & auxquels il promit une constante protection.

PIERRE
D'AUBUS-
SON.

L'émir que Cait-Beï avoit envoyé à Constantinople, n'y fut pas plutôt arrivé, qu'il entama sa négociation. Bajazet, par le conseil d'Achmet, son premier ministre, & pour amuser Zizim, fit dire au soudan d'Egypte qu'il donneroit volontiers à son frere une province dans l'Asie. Cait-Beï eût bien souhaité, pour affoiblir cet empire, qu'il y eût eu un peu plus de proportion dans ce partage ; mais comme après tout Bajazet étoit maître de l'empire entier, & que dans ce traité il prétendoit donner la loi, le soudan indifférent, comme la plupart des médiateurs, sur les intérêts de Zizim, fut d'avis qu'il acceptât la proposition de son frere ; & il lui représenta qu'une grande province en toute souveraineté étoit préférable à une guerre, dont le succès étoit incertain. Zizim qui aspirait à l'empire, & qui par son courage & son ambition s'en trouvoit plus digne que son frere, rejetta ces offres avec fierté. D'ailleurs il vit bien qu'on ne cherchoit qu'à le jeter dans un labyrinthe de négociations pleines de supercheries, & dont il ne verroit jamais la fin : il répondit donc au soudan que de si hautes prétentions de part & d'autre, & un démêlé de cette importance, ne pouvoient se décider que par la force des armes, & l'épée à la main.

Mais ne voyant pas ce prince dans la disposition d'armer en sa faveur, il se contenta de lui recommander sa femme & ses enfans, & il se retira auprès du Caraman, prince de Cilicie, dans lequel il crut trouver plus de

générosité & de résolution, & qui lui avoit même envoyé offrir jusqu'en Egypte, le secours de ses armes, & de joindre leurs forces contre Bajazet. Mahomet avoit enlevé à ce prince la Cappadoce, & cette partie de la Cilicie voisine du mont Taurus. Zizim s'étant rendu auprès de lui, lui promit, sous les sermens les plus solennels, de lui rendre ces provinces, si par le secours de ses armes il pouvoit monter sur le trône. Ces deux princes, dans une entrevue, se jurèrent une fidélité inviolable; le Caraman arma aussi-tôt, demanda du secours à ses alliés & à ses voisins. Le grand-maître qui en étoit du nombre, lui envoya cinq galeres chargées de soldats & d'artillerie, pour tenir la mer & défendre les côtes de son pays; & le Caraman tira en même tems différens secours de plusieurs petits princes mahométans, qui entrèrent dans la même ligue, contre une puissance qui sembloit vouloir engloutir toutes les autres.

Ces princes ayant joint leurs troupes avant qu'Achmet eût tiré les siennes de leurs quartiers d'hyver, s'avancerent jusques dans la plaine de Laranda, à l'extrémité de la Cappadoce. Bajazet fut surpris en apprenant que son frere étoit revenu d'Egypte pour lui disputer de nouveau l'empire. Il y alloit de sa couronne, & même de sa vie, de s'opposer à ses efforts. Achmet, à la vérité, étoit à la tête d'un grand corps de troupes, capable de combattre les ennemis; mais la défiance si naturelle aux hommes foibles, lui fit craindre que

PIERRE
D'AUBUS-
SON.

ce général ne se laissât séduire par son frère ; d'ailleurs ses ministres jaloux de la gloire que le visir acquerroit dans cette guerre , représenterent à ce prince , que dans une querelle qui lui étoit personnelle & si importante , les soldats auroient mauvaise opinion de sa valeur , s'il ne se montroit pas à la tête de ses armées. Ces motifs le déterminèrent à passer le Bosphore : il entra dans l'Asie. Son armée étoit composée de cent mille hommes : Achmet n'en avoit guère moins. Après qu'il eut joint le sultan , ce prince voulut faire la revue de toutes ses troupes : Achmet parut le premier ; mais au lieu de porter son épée ou cimeterre à son côté , Bajazet s'étant aperçu qu'il l'avoit attaché au pommeau de la selle de son cheval , lui cria : « Mon protecteur , tu t' » souviens de loin ; oublie les fautes de ma » jeunesse : remets ton épée à ton côté , & t'en » fers avec ta valeur ordinaire contre nos en- » nemis ».

Pour l'intelligence de ce fait particulier , il faut se souvenir de tout ce que nous avons dit de la guerre que Mahomet II avoit portée en Perse. Bajazet encore jeune l'y avoit suivi & il avoit même un commandement particulier sur un corps de troupes. Le sultan son père , qui n'étoit pas prévenu en faveur de sa capacité , ni de sa valeur , quelques heures avant de livrer bataille , ordonna à Achmet de visiter la ligne où commandoit Bajazet , & de voir si sa troupe étoit rangée en ordre de combat. Mais cet officier n'y ayant trouvé

que de la confusion , il ne put s'empêcher de lui en faire des reproches assez aigres : « Est-ce ainsi, Seigneur, *lui dit ce vieux guerrier*, » qu'un prince qui veut vaincre doit ranger ses soldats » ? Bajazet outré de ses reproches, lui dit qu'il le feroit un jour repentir de son insolence. « Et que me feras-tu ? *repartit le fier Achmet* : Je jure par l'ame de mon pere, que si tu parviens un jour à l'empire, je ne ceindrai jamais d'épée à mon côté pour ton service ».

PIERRE
D'AUBUS-
SON.

Tel fut l'événement qui donna lieu à Achmet de paroître dans la revue avec son épée attachée au pommeau de la selle de son cheval. Mais Bajazet avoit trop besoin de sa valeur & de son expérience, pour ne pas tâcher de lui faire oublier ce petit démêlé. La paix entre le prince & son général fut bientôt faite : on ne songea plus qu'à aller chercher les ennemis. On prétend que le général de Bajazet défit Zizim dans une seconde bataille : quelques auteurs rapportent que les alliés trop inférieurs en troupes pour tenir la campagne, à l'arrivée de Bajazet se retirèrent dans les détroits du mont Taurus.

Ce prince au désespoir que son frere lui eût échappé, pour le surprendre, lui envoya faire de nouvelles propositions ; & aux offres qu'il lui avoit déjà faites d'une province en toute souveraineté, il ajouta une pension de deux cens mille écus d'or, somme excessive pour le tems : *J'ai besoin d'un empire*, répondit fièrement Zizim à l'envoyé de son frere,

PIERRE
D'AUBUS-
SON.

& non pas d'argent. D'ailleurs, ce prince n'eut garde de se laisser éblouir par ces propositions ; d'autant plus qu'en même-tems qu'il lui faisoit témoigner l'envie qu'il avoit de bien vivre avec lui, il s'apperçut qu'Achmet s'en paroît insensiblement de tous les détroits de montagnes, & tâchoit de lui en fermer les issues. Le Caraman lui fit connoître, s'ils restoient plus long-tems en cet endroit, le péril où ils alloient être exposés ; l'un & l'autre n'ayant pas des forces suffisantes pour les opposer à celles de Bajazet, ils convinrent, en attendant que ce prince eût repris le chemin de Constantinople, de disperser leurs troupes, qui ne serviroient qu'à les faire suivre, & de se retirer l'un & l'autre dans des endroits où ils fussent en sûreté, soit par leur propre obscurité, ou par la puissance du prince auprès duquel ils se retireroient.

Le premier projet de Zizim étoit de se cacher avec peu de personnes dans les endroits les plus enfoncés de ces montagnes. Le Caraman fut d'un autre avis : il lui dit qu'il ne seroit peut-être pas encore assez en sûreté dans une caverne contre les recherches de son frère, qu'il avoit même intérêt, pour conserver les partisans secrets, qu'on le crût en vie, & toujours dans la disposition de revenir disputer l'empire : & il fut d'avis qu'il eût recours au grand-maître de Rhodes ; qu'il seroit plus sûrement dans ses états & avec plus de dignité, & que par le moyen même des chevaliers qui couvroient toutes les mers de l'Asie, il seroit

instruit de tout ce qui se passoit à Constanti-
nople & dans tout l'orient.

Zizim suivit ce conseil , & dépêcha au grand-maître un des seigneurs qui s'étoient attachés à sa personne & à sa fortune , pour lui demander un asyle. Mais cet envoyé fut arrêté par un parti de Bajazet , & ce prince vit par les lettres de son frere le dessein qu'il avoit formé de se retirer parmi les chrétiens. Il fit aussi-tôt quelques détachemens pour forcer le prince son frere dans les défilés où il étoit retiré , & en même-tems il en fit partir d'autres pour lui fermer tous les passages qui pourroient le conduire à quelque port de la Lycie. Il se flattoit de le tenir enfermé , & qu'il ne pourroit lui échapper ; mais Zizim ne voyant point revenir son premier courier , en dépêcha à Rhodes deux autres chargés pareillement de demander au grand-maître une retraite dans ses états , avec un sauf-conduit qui lui en assurât l'entrée & la sortie en toute liberté. Ce prince quitta ensuite le mont Taurus , & sous la conduite du Caraman qui lui servoit de guide , il s'approcha des côtes de la mer pour attendre la réponse de Rhodes. Le grand-maître , de concert avec le conseil , & après de mûres réflexions , crut qu'il étoit de l'honneur & même de l'intérêt de l'ordre de ne pas refuser un asyle à un si grand prince. Une escadre de vaisseaux fut aussi-tôt commandée pour l'aller recevoir , & dom Alvare de Zuniga , grand-prieur de Castille , fut chargé de cette commission , & du sauf-conduit qui

PIERRE
D'AUBUS
SON.

avoit été dressé dans la forme que les ambassadeurs de Zizim l'avoient demandé.

Ce commandant mit à la voile en même-tems que Zizim & le Caraman, qui se voyant poursuivis par les spahis, résolurent de se séparer, après s'être tendrement embrassés, & s'être juré une amitié inviolable. Le Caraman se rejetta dans les montagnes, d'où il reprit le chemin de quelques places qui lui restoient. Le prince Turc attendoit au bord de la mer des nouvelles de Rhodes ; mais voyant approcher un escadron de spahis, il se jeta dans une barque que le Caraman, de peur de surprise, avoit toujours tenue prête, & qui étoit cachée derrière un rocher.

À peine Zizim avoit quitté le rivage, qu'il vit paroître cette troupe de spahis qui ne l'avoient manqué que de quelques momens. Le prince se voyant en sûreté, fit arrêter sa barque ; & prenant son arc, il leur décocha une fleche à laquelle étoit attachée une lettre adressée à son frere, & conçue à-peu-près en ces termes :

LE ROI ZIZIM,

AU ROI BAJAZET SON FRERE
INHUMAIN.

« Dieu & notre grand prophete sont té-
« moins de la honteuse nécessité où tu me
« réduis de me réfugier chez les chrétiens.
« Après m'avoir privé des justes droits que
« j'avois à l'empire, tu me poursuis encore de
« contrée en contrée, & tu n'as point eu de

« tepos que tu ne m'aies forcé, pour sauver ma
 « vie, à chercher un asyle chez les chevaliers
 « de Rhodes, les ennemis irréconciliables de
 « notre auguste maison. Si le sultan notre pere
 « eût pu prévoir que tu profanerois ainsi le
 « nom si respectable des Ottomans, il t'auroit
 « étranglé de ses propres mains; mais j'espere
 « qu'à son défaut le ciel sera le vengeur de ta
 « cruauté, & je ne souhaite de vivre que pour
 « être le témoin de ton supplice ».

PIERRE
 D'AUBUS-
 SON.

Le commandant de cette troupe de spahis ramassa la lettre, & outré d'avoir manqué sa proie, il la porta à Bajazet. On prétend que ce prince en la lisant, ne put retenir quelques larmes qui échapperent malgré lui à la nature. Zizim prit en même-tems le large, & fit route du côté de Rhodes, pour découvrir s'il ne lui viendrait point de nouvelles des ambassadeurs qu'il avoit envoyés au grand-maître. Ce prince infortuné, incertain de son sort, erroit à l'aventure dans ces mers, lorsqu'il découvrit une escadre qui venoit à toutes voiles, & qui avoit la proue tournée du côté de la Lycie. La crainte que ce ne fussent des vaisseaux que son frere eût envoyés pour l'empêcher de gagner l'île de Rhodes, l'obligea de commander à son pilote de regagner promptement le rivage, & de le remettre à terre. Mais à une certaine distance, il découvrit le pavillon de Rhodes : & après des signaux dont il étoit convenu avec ses ambassadeurs, il les vit arriver dans une chaloupe avec un cheva-

PIERRE
D'AUBUS-
SON.

lier que dom Alvare de Zuniga envoyoit pour accompagner ces ambassadeurs, & pour assurer ce prince de la part du grand-maître qu'il feroit très-bien venu dans l'île de Rhodes : ce chevalier lui dit que le commandant de l'escadre qui étoit lieutenant-général du grand-maître, avoit été envoyé exprès pour l'y conduire sûrement. Zuniga s'avança ensuite pour saluer ce prince, entra dans sa barque, lui présenta une lettre & le sauva conduit du grand-maître. Après les complimens & les cérémonies ordinaires, il le fit passer dans un grand vaisseau qu'il commandoit, & qui prit la route de Rhodes : il y arriva bientôt. Le grand-maître n'en fut point plutôt averti, qu'il envoya le recevoir par les plus anciens commandeurs de la religion. Le grand-maître descendit lui-même de son palais, & fut à sa rencontre assez près du port : ils se donnèrent la main l'un à l'autre. Le grand-maître, après lui avoir réitéré, par le ministère d'un interprète, toutes les assurances qu'il lui avoit déjà données par son sauf-conduit, l'accompagna jusqu'à l'auberge de France, qui lui avoit été destinée pour son logement : dans la marche il lui céda la main droite. Zizik s'en étant apperçu, la voulut quitter, & lui fit dire qu'il ne convenoit pas aux captifs de prendre la place d'honneur sur leurs patrons.

« Seigneur, lui répartit obligeamment le grand-maître, des captifs de votre qualité tiennent le premier rang par-tout, & plutôt Dieu que vous eussiez autant de pouvoir dans Constantinople

« Constantinople , que vous en avez dans
« Rhodes » !

Le grand-maître , après l'avoir conduit à son appartement , le laissa entre les mains de plusieurs commandeurs & des officiers de sa maison , qui par leur politesse & leur bonne chere , tâcherent de causer quelque distraction au souvenir de ses malheurs, dont il paroissoit tout occupé. Matthieu Bosso , chanoine de Véronne , qui le vit quelques années après , & qui l'observa avec beaucoup d'attention , nous le représente dans une de ses lettres qui nous est restée , comme un homme qui avoit tout l'air d'un barbare , & d'un prince féroce & cruel. Il a , dit-il , la taille un peu au-dessus de la médiocre , le corps épais & ramassé , les épaules larges , l'estomac avancé , les bras forts & nerveux , la tête grosse , un œil louche , le nez aquilin , & si courbé , qu'il touche presque à la levre supérieure , qui est couverte d'une large moustache. En un mot , dit cet auteur , c'est le véritable portrait de son pere Mahomet , & tel qu'on le voit représenté dans plusieurs de ses médailles , qui me sont tombées entre les mains.

Les chevaliers n'oublioient rien pour divertir ce prince : ce n'étoient que parties de chasse , que tournois , que festins , que concerts ; mais cette dernière sorte de divertissement touchoit peu le sultan : & quoiqu'on lui eût fait entendre d'excellentes voix , il parut qu'il ne prenoit aucun plaisir à une si douce musique. Pour le réjouir , on s'avisa

PIERRE
D'AUBUS-
SON.

de faire venir un esclave Turc , qui avec une voix rude & peu harmonieuse , mais qu'il accompagnoit de mines & de postures ridicules , eut seul le privilège d'attirer ses applaudissemens.

Cependant le séjour d'un hôte de cette importance ne laissoit pas de causer beaucoup d'inquiétude au grand-maître. Il ne doutoit pas que Bajazet n'auroit pas plutôt découvert l'endroit de sa retraite , qu'il feroit tous ses efforts pour forcer l'ordre à le remettre entre ses mains. On ne pouvoit le lui refuser sans attirer dans l'île une seconde fois toutes les forces de l'empire Ottoman ; néanmoins la parole du grand-maître , son sauf-conduit , & la seule générosité naturelle , ne permettoient pas de le livrer à son cruel ennemi.

Pendant que d'Aubusson étoit agité par ces différentes considérations , on vit arriver un envoyé du gouverneur de Lycie province , comme nous avons dit , qui n'est séparée de l'île de Rhodes que par un canal d'environ dix-huit milles. Cet envoyé sous prétexte de proposer entre les sujets du grand-maître & les peuples de son gouvernement , une trêve marchande , & la liberté du commerce , étoit venu reconnoître Zizim s'étoit retiré à Rhodes ; & la conduite que le grand-maître tenoit à son égard. Le grand-maître le reçut bien , & parut ne pas s'éloigner des propositions qu'on lui faisoit. Mais l'envoyé qui avoit d'autres vues , sous prétexte qu'il attendoit de nouveaux ordres

de son maître , faisoit traîner la négociation , & on démêla bientôt le principal objet de son voyage. Le grand-maître , pour n'avoir pas plus long-tems sous ses yeux cet espion privilégié , termina promptement son traité , & le renvoya à son maître. Mais à peine en étoit-il défait , qu'il en arriva un autre , qui lui apporta une lettre de la part du bacha Achmet. Le grand-seigneur ne voulant pas s'exposer à un refus , lui avoit commandé d'entamer comme de lui-même une nouvelle négociation avec d'Aubusson. Ce ministre , qui par les services importans qu'il venoit de rendre à Bajazet , gouvernoit alors son empire avec une autorité absolue , écrivit au grand-maître pour l'exhorter à faire avec la Porte un traité de paix solide & constant à quoi il offroit son crédit & ses bons offices , s'il vouloit envoyer des ambassadeurs à Constantinople.

Le grand-maître sentit bien l'artifice , & que ces différens négociateurs ne cherchoient qu'à s'introduire dans Rhodes , & à trouver les moyens de se défaire de Zizim , soit par le fer ou le poison. Quoique le prince de Rhodes les regardât comme des assassins , cependant comme ils étoient revêtus , ou pour mieux dire masqués d'un caractère public , on dissimula leurs desseins. Tout ce que le droit des gens & la prudence permirent de faire en cette occasion , ce fut de congédier promptement ces envoyés : & le grand-maître se contenta de répondre simplement au pacha , que pourvu qu'on ne lui parlât



PIERRE
D'AUBUS-
SON.

pas de tribut , il ne s'éloignoit pas d'envoyer dans quelque tems des ambassadeurs à la Porte pour traiter avec lui d'une paix durable. On tint après cela , à Rhodes , différens conseils sur la conduite que l'ordre devoit tenir dans une affaire si délicate.

Quoique dans tous ces préliminaires il n'eût pas été fait la moindre mention de Zizim , d'Aubusson n'eut pas de peine à s'appercevoir que le fond de la négociation rouleroit toujours sur la personne de ce prince ; & que son frere ne s'en pouvoit pas rendre maître par la voie des traités , ou il tâcheroit de le faire empoisonner , ou qu'il l'attaqueroit à force ouverte , & qu'on reverroit bientôt toutes les forces des Ottomans inonder une seconde fois l'île de Rhodes. On tint là-dessus différens conseils ; & pour ne se point dessaisir d'un si précieux gage , on résolut , pour la sûreté même de ce prince , & en attendant qu'on vît quelle face prendroient les affaires de l'Orient , de le faire passer en France , & de l'envoyer résider dans quelque commanderie de l'ordre.

Le grand - maître , pour lui faire prendre de bon gré ce parti , lui représenta qu'il étoit de son intérêt de se dérober pour quelque tems aux violentes poursuites de son frere ; que quelque précaution que la religion prît , sa vie ne seroit jamais en sûreté à Rhodes , où tant de Grecs renégats pourroient , à la faveur de la langue , s'introduire , & malgré toutes les mesures que l'ordre pourroit prendre , le faire périr.

le fer ou par le poison ; au lieu que pendant son éloignement , l'ordre qui étoit entré en négociation avec le sultan , pourroit dans la suite ménager ses intérêts , & qu'il se chargeoit de lui rendre compte de tout ce qui se passeroit à la Porte à son sujet.

PIERRE
D'AUBUS-
SON.

Le prince Turc qui se voyoit sans ressource , consentit à tout ce qu'on lui proposa. Il laissa même , avant que de partir , un ample pouvoir au grand-maître pour traiter avec Bajazet en son nom , & suivant ce qui conviendrait le mieux à sa fortune & à sa sûreté. Cet acte fut accompagné d'un autre , dans lequel ce prince , après y avoir marqué toutes les obligations qu'il avoit au grand-maître , & à son ordre , s'engageoit , s'il recouvrait jamais l'empire , soit en son entier ou en partie , d'entretenir une constante paix avec les chevaliers , d'ouvrir tous ses ports à leurs flottes , de rendre tous les ans gratuitement la liberté à trois cens chrétiens de l'un & de l'autre sexe , & de payer cent cinquante mille écus d'or au trésor de la religion , pour la dédommager des dépenses qu'on auroit faites en sa faveur. Cet acte signé de sa propre main se garde encore dans les archives de Malthe , & il est daté du cinquième du mois de regeb , de l'année de l'hégire 887 : ce qui revient , selon notre manière de compter , au 31 d'août de l'an de grace 1482. Ce prince s'embarqua ensuite sous la conduite du chevalier de Blanchefort , neveu du grand-maître , qui par ses soins & sa complaisance , tâcha d'adoucir la tristesse dont ce prince fut

1481.

PIERRE
D'AUBUS-
SON.

faïsi en quittant son pays, & en passant dans une terre étrangere.

Pendant qu'il faisoit route du côté de la France, le grand-maître, suivant la parole qu'il en avoit donnée à Achmet, envoya à Constantinople en qualité d'ambassadeurs, les chevaliers Guy de Mont, Arnaud & Duprat. Bajazet qui voyoit d'Aubusson, arbitre de la fortune de son frere, fut ravi de leur arrivée. Ils en furent reçus avec beaucoup d'honneur; il leur donna pour commissaires & pour négociateurs de la paix, le visir Achmet & Misach Paléologue, qui depuis la mort de Mahomet, & pour s'être déclaré en faveur de Bajazet, avoit été rappelé à la Porte. La négociation pensa échouer dès l'ouverture de la conférence; Achmet, pour préliminaire, demanda que le grand-maître se reconnût pour vassal du grand-seigneur, & qu'en cette qualité il lui payât tribut. Cette proposition fut rejetée par les deux ambassadeurs avec beaucoup de hauteur. Le visir, le plus fier de tous les hommes, leur dit que son maître iroit en personne, & à la tête de cent mille hommes, lever lui-même ce tribut. Les ambassadeurs, sur de pareilles menaces, vouloient rompre la conférence, & se retirer; mais le bacha Paléologue ayant dit en langage Turc au visir, qu'il ne devoit pas ignorer que le sultan vouloit, à quelque prix que ce fût, conclure ce traité, on reprit la négociation, & les deux chevaliers montrèrent d'autant plus de fermeté, que Duprat, qui entendoit la langue Turque,

étoit par-là instruit des intentions du grand-seigneur. Achmet n'insista pas davantage; mais comme il croyoit que ce prince se déshonoroit par un pareil traité, il en abandonna la conduite à Paléologue.

Il en fallut venir ensuite au principal point, & qui tenoit le plus au cœur du sultan. Il s'agissoit de la personne de son frere : ses ministres demandoient qu'on le remît en son pouvoir. Les ambassadeurs comprirent bien que c'auroit été le livrer aux bourreaux; aussi ils rejetterent avec indignation une proposition si odieuse. Enfin on convint que le grand-maître s'engageroit de retenir toujours ce prince en sa disposition, & sous une garde exacte de plusieurs chevaliers, & qu'il ne le remettroit point à aucun prince chrétien ou infidele, qui pût se servir de son nom & de ses prétentions pour troubler le repos de l'empire; que pour l'entretien & la garde de ce prince, le sultan feroit remettre tous les ans à la religion trente-cinq mille ducats, monnoie de Venise; & qu'en particulier & séparément de cette somme, il en payeroit aussi tous les ans dix mille au grand-maître pour le dédommager des ravages que l'armée de Mahomet avoit faits dans l'île de Rhodes. La paix à ces conditions ayant été arrêtée, le traité fut signé par le sultan, qui envoya à Rhodes un de ses principaux ministres appelé Capitain, pour recevoir la ratification du grand-maître.

Le visir, naturellement fier, ne put entendre parler des pensions que le sultan s'étoit

PIERRE
D'AUBUS-
SON.

obligé de payer tous les ans , sans frémir d'indignation. Il se plaignit hautement que par un traité si honteux on avoit prostitué la gloire de l'empire ; & parmi ces discours , il lui échappa des railleries assez vives contre la personne même de son maître. Le sultan en fut bientôt instruit : on ne manque point à la cour de ces gens , qui par des rapports empoisonnés , & débités avec art , tâchent de perdre leurs ennemis. Achmet en avoit un très-dangereux dans la personne d'un bacha appelé Isaac , & dont il avoit autrefois épousé la fille. C'étoit cette même dame Turque dont le fils aîné de Mahomet devint éperduement amoureux , & à laquelle , dans la fureur de sa passion , son mari prétendoit qu'il avoit fait violence. On vient de voir , dans le commencement de ce Livre , que Mahomet , qui vouloir être le seul tyran de ses états , sous prétexte de rendre justice à Achmet , avoit fait mourir ce jeune prince , dont l'emportement lui fit craindre qu'il ne fût capable d'attenter à sa personne. Achmet , comme autrefois César , sans vouloir approfondir la conduite de sa femme , l'avoit répudiée : ce qui fit naître dans le cœur de son beau-pere , un desir violent de s'en venger. Ce bacha ne laissa pas échapper l'occasion que lui fournissoit l'imprudence d'Achmet : il rapporta au sultan les murmures & les railleries du visir , assaisonnés du poison dont les courtisans ne sont pas avares ; & sous prétexte de zèle pour le service du prince , il lui insinua que dans un visir

si puissant, & adoré des soldats, de pareilles rai-
lleries ne pouvoient partir que d'un homme
qui minutoit quelque révolte.

En pareille matière & sur-tout dans un gou-
vernement aussi despotique que celui des Turcs,
le seul soupçon est un crime. Bajazet, tou-
jours ombrageux & défiant, comme sont tou-
tes les personnes foibles, pour prévenir les
desseins qu'on attribuoit au visir, résolut de
s'en défaire : d'ailleurs il avoit de la peine à
voir tous les jours un homme dont la grandeur
des services étoit au-dessus des récompenses.
Par son ordre la plupart des grands de la Porte
furent invités à un superbe festin que leur fit
Bajazet. Contre leur loi, on y but beaucoup
de vin : le sultan qui avoit ses desseins particu-
liers, & qui vouloit faire parler le visir, fit
tomber le discours sur la paix qu'il venoit de
conclure avec le grand-maître, & il ajouta que
n'ayant plus d'ennemis, il vouloit diminuer
la solde des soldats, & même priver de leurs
emplois des officiers qui n'étoient pas affec-
tionnés au gouvernement. Achmet, le père
des gens de guerre, naturellement fier & im-
patient, prit feu, & dans la chaleur du vin, il
dit tout haut que l'affection des soldats étoit
le plus ferme appui du trône, & qu'un sultan
sur-tout, qui avoit encore un frère vivant,
seroit mal conseillé d'irriter la milice. On pré-
tend qu'il n'eut pas plutôt proféré ces paroles,
qu'un muet aposté exprès, à un signe que lui
fit le sultan, lui enfonça un poignard dans
le cœur. D'autres auteurs rapportent différem-

PIERRE
D'AUBUS-
SON.

ment ce qui se passa à la mort de ce ministre, qui fut différée de quelque tems. Selon ces écrivains, Bajazet, avant que de congédier les bachas, & pour joindre la libéralité à la magnificence du festin, leur fit présenter à chacun une veste de brocard avec une coupe remplie de pieces d'or ; mais on ne mit devant le visir qu'une veste noire, qu'il regardoit comme un triste augure de sa destinée : il fut confirmé dans les pressentimens qu'il en avoit, lorsque voulant suivre ceux qui se retiroient, le sultan lui ordonna de rester, sous prétexte d'une affaire importante, dont il vouloit l'entretenir. Achmet ne doutant plus qu'il alloit être étranglé, s'écria plein de fureur : « Cruel » tyran, puisque tu me voulois faire mourir, » pourquoi m'as-tu forcé d'offenser Dieu » en buvant d'une liqueur défendue » ?

Par ordre de Bajazet, on commença par le charger de coups, & les muets ensuite le mirent en état de l'étrangler. Mais le chef des eunuques, qui étoit son ami particulier, voyant son maître ivre de vin & de colere, se jetta à ses pieds. « Seigneur, *lui dit-il,* » ne te presse point de le faire mourir ; tu » fais combien il est cher à tes janissaires. » attends jusqu'à demain, pour voir de quelle » maniere ils apprendront les nouvelles de sa » mort ; & pour-lors tu en décideras suivant » ta volonté absolue ».

La peur, le plus puissant ressort qu'on put faire agir auprès de ce prince foible & timide, eut son effet ordinaire. Bajazet différa

la mort d'Achmet, & le fit jeter à demi-nud & chargé de fers dans un cachot. Son fils, qui l'attendoit à la porte du ferrail, ne le voyant point sortir, en demanda des nouvelles aux autres bachas; mais la plupart étoient si ivres, que tout ce qu'il en put tirer, c'est qu'il avoit paru que le grand-seigneur étoit fort irrité contre lui. Ce jeune seigneur tremblant pour sa vie, court au corps-de-garde des janissaires, & dans un vaste logis où ils se retirent quand ils ne sont point de garde; là, fondant en larmes, & adressant la parole aux plus anciens : « Mes chers compagnons, *leur*

» *dit-il*, le sultan vient de faire arrêter mon
 » pere : souffrirez-vous, braves soldats, qu'on
 » fasse périr cruellement votre général, avec
 » lequel, depuis tant d'années, vous mangez
 » du pain & du sel » ?

Les janissaires, à ces nouvelles, prennent les armes, s'assemblent, marchent droit au ferrail, & demandent avec de grands cris qu'on leur en ouvre les portes : le bruit de ce tumulte passe bientôt jusques dans l'appartement de Bajazet. Ce prince, après avoir délibéré sur le parti qu'il avoit à prendre, & dans la crainte d'être détrôné par cette milice en fureur, parut à une fenêtre, un arc à la main : « Que voulez-vous, mes com-
 » pagnons, *leur dit-il*, & quelle est la cause
 » de ce tumulte ? Tu l'apprendras tout-à-
 » l'heure, *s'écrierent-ils*, ivrogne de philo-
 » sophe. Où est Achmet ? nous voulons le
 » voir, ou nous saurons venger sa mort »

Le timide sultan voyant toute cette milice en fureur & animée contre lui : « Achmet, » *leur dit-il*, est dans mon ferrail, plein de » vie ; & je ne l'ai retenu que pour conférer » avec lui d'affaires de conséquence ». Le sultan étoit si effrayé de la contenance & des menaces des janissaires, qu'il commanda qu'on l'amenât promptement. Il parut à la porte du ferrail, la tête & les jambes nues ; & pour tout vêtement, il n'avoit qu'une simple camisole, comme un homme destiné à la mort, & qu'on alloit exécuter. Les janissaires indignés de voir ce grand capitaine traité si indignement, arrachèrent un turban à un des principaux officiers de la Porte, & le mirent sur la tête d'Achmet. Ils commanderent en même-tems qu'on lui apportât une veste ; & après l'en avoir revêtu, ils le conduisirent jusque dans son palais avec de grands cris, & comme s'ils eussent remporté une victoire signalée.

Le visir, soit par grandeur d'ame, ou qu'il craignît qu'on ne lui fît un nouveau crime de l'affection des soldats, les conjura d'user plus modestement de leur avantage. « Bajazet, » *leur dit-il*, est notre souverain : & » qui fait si je ne me suis pas attiré son in- » dignation par ma faute » ? Enfin par ses prières, il vint à bout de calmer la sédition ; mais il apprit par son expérience, qu'on ne remporte jamais d'avantage sur son souverain, qui ne soit à la fin funeste à son auteur. Bajazet dissimula quelque tems son ressentiment ; le visir rentra en apparence dans ses

bonnes graces ; mais dans un voyage, que fit la cour à Andrinople , & lorsque les craintes sembloient être dissipées, le sultan le fit étrangler. Tel fut le sort d'un des plus grands capitaines de l'empire Ottoman ; mais qui , pour s'être cru trop nécessaire , se rendit suspect à son maître , & odieux aux autres bachas.

PIERRE
D'AUBUS-
SON.

Pendant qu'une scène si tragique se passoit à la Porte, le prince Zizim arriva heureusement sur les côtes de Provence. Le grand-maître l'avoit fait précéder par un ambassadeur qui demanda de sa part au roi Louis VI, qui re-
gnoit alors en France, la permission pour le prince d'entrer dans ses états, & même d'y séjourner pendant quelque tems. Le roi, qui ne prenoit aucun intérêt aux affaires d'orient, y consentit sans peine. Le prince Turc, selon Jaligni, historien contemporain, fut conduit d'abord dans la province de la Marche, chez un seigneur de cette province, appelé Boissami, beau-frere du grand-maître, & qui avoit épousé la souveraine d'Aubusson, sa sœur. Zizim, après y avoir fait quelque séjour, se retira dans la commanderie de Bourgneuf : & les chevaliers, qui, sous prétexte de lui faire compagnie, lui servoient de gardes, le logerent dans une tour qu'ils avoient fait construire exprès pour le mettre à couvert des entreprises de Bajazet ; peut-être aussi pour l'empêcher de se tirer de leurs mains, & de vouloir s'échapper comme quelque tems après ils eurent lieu de l'en soupçonner.

PIERRE
D'AUBUS-
SON

En effet, ce malheureux prince, au lieu de l'accueil & des secours qu'il s'étoit flatté de recevoir du roi de France, se voyoit avec douleur éloigné de sa patrie & de ses amis, relégué dans une terre étrangère, confiné dans une espèce de prison : & quelque soin que prissent les chevaliers qui l'avoient en garde, de le divertir, il ne pouvoit s'empêcher de les regarder comme ses geoliers, & les ennemis mortels de sa maison. Ces réflexions le jetterent dans une humeur sombre, qui fut bientôt suivie d'une maladie dangereuse, & qui faisoit même craindre pour sa vie.

Un chevalier de ceux qui étoient préposés à sa garde, touché de ses malheurs, & pour le tirer de cette profonde douleur où il étoit enseveli, lui conseilla de demander au roi de France une entrevue : & il le flatta qu dans une conférence il pourroit intéresser ce prince dans sa disgrâce, & en tirer des secours suffisans pour tenter encore une fois le sort des armes.

Le prince, comme tous les malheureux, se livra aux premières lueurs d'espérance qu'on lui donna, & il fit dire au roi qu'il souhaitoit de l'entretenir. Le roi occupé de ce qui se passoit chez ses voisins, & sur-tout parmi les Anglois & chez le duc de Bourgogne, ne s'embarassoit guère des affaires de l'orient. Cependant, pour soutenir le caractère de roi très-chrétien, il répondit à ce prince, qu'à la vérité il seroit ravi de le voir, & même d'entrer en souverain dans ses inté-

rêts, si la religion n'y mettoit pas un obstacle invincible; mais que s'il vouloit se faire chrétien, & abjurer les erreurs dans lesquelles il avoit été malheureusement élevé, il s'engageoit à le ramener dans ses états à la tête d'une puissante armée, qui ne le céderoit ni en chefs habiles, ni en nombre de troupes, à toutes les forces de l'empire Ottoman; & que s'il ne jugeoit pas à propos de tenter de nouveau le sort des armes, la France lui offroit une seconde patrie, & qu'il lui donneroit dans ce royaume des grandes terres & des seigneuries assez considérables pour y pouvoir vivre avec tout l'éclat & la dignité convenables à sa haute naissance.

PIERRE
D'AUBU
SON.

Le prince Turc n'eut pas de peine à s'appercevoir que la proposition du roi n'étoit qu'un honnête prétexte pour se dispenser de lui accorder l'entrevue qu'il lui avoit demandée, & le secours qu'il en espéroit. Outre les préjugés de l'éducation, à ne considérer ses intérêts que par des vues d'une politique humaine, il ne pouvoit pas quitter la secte de Mahomet, sans passer parmi les mahométans pour un renégat, & sans se voir abandonné de ses meilleurs amis, & de tous ses partisans; ainsi ce prince, sans s'arrêter davantage à la France, tourna toutes ses espérances du côté de l'orient, dont il attendoit des nouvelles avec la dernière impatience. Il ne fut pas long-tems sans en recevoir, mais elles ne lui furent guère agréables. Il apprit avec autant de surprise que de douleur, que les chevaliers de Rhodes, les ennemis immor-

PIERRE
AUBUS-
ON.

tels des Ottomans , après différentes négociations , qui s'étoient passées à Constantinople & à Rhodes , étoient à la fin convenus d'un traité , mais dont malheureusement la perte de sa liberté étoit le fondement & le prix ; que le grand-maître , au préjudice de son fauf-conduit & de la parole qu'il lui avoit donnée si authentiquement , s'étoit engagé , tant que les Turcs ne violeroient pas ce traité , de le tenir toujours éloigné , & sous la garde des chevaliers , qui en répondroient : que Bajazet de son côté s'étoit obligé de payer tous les ans au grand-maître & à la religion quarante-cinq mille ducats.

Le traité fut décoré par ceux qui le dressèrent , de prétextes honnêtes , dont les princes ne manquent guère ; mais qui après tout , ne mettoient pas l'ordre à l'abri du reproche d'avoir violé son fauf-conduit. Bajazet paya cette somme très-exactement , & même d'avance , & dans le dessein de gagner entièrement l'amitié du grand-maître , il lui envoya peu après la main droite de saint Jean-Baptiste , patron de l'ordre , qui avoit été apportée anciennement d'Antioche à Constantinople , & que Mahomet , à la prise de cette ville , avoit fait mettre dans son trésor , apparemment pour la richesse du reliquaire , ou pour trafiquer la relique même avec quelque prince chrétien. Quoique les Turcs traitent d'idolâtrie notre vénération pour les corps saints , Bajazet ne laissa pas de la faire transporter avec beaucoup de cérémonie jusqu'à Rhodes ; ce

qui fait voir que dans la plûpart des souverains , la religion va bien loin après l'intérêt de l'état.

PIERRE
D'AUBUS-
SON.

Cependant comme la liberté est le premier bien des hommes , & le plus précieux , il ne faut pas s'étonner si le malheureux Zizim fut frappé de la plus violente douleur , en voyant qu'on venoit de trafiquer de la sienne au poids de l'or. Ce traité le jettoit dans des fureurs qu'il n'est pas aisé d'exprimer : il invoquoit la mort comme le seul terme d'une si cruelle disgrâce ; & dans ses transports , on craignoit à tout moment qu'il n'attentât même à sa vie. En vain les chevaliers qui étoient préposés pour sa garde , tâchoient de le consoler , par la considération qu'il ne s'étoit rien passé à Constantinople & à Rhodes que pour son salut même , & que pour l'empêcher de tomber entre les mains d'un implacable ennemi. Ils lui représentoient que sa prison seroit bien moins longue qu'il ne pensoit ; qu'il devoit tout espérer du bénéfice du tems , & qu'il naîtroit infailliblement des conjonctures qui permettroient au grand-maître de le faire retourner dans ses états avec autant de gloire que de sûreté. Le malheureux prince n'étoit point susceptible de ces motifs vagues & douteux de consolation : l'idée affreuse d'une prison perpétuelle se présenteoit à tout moment à son esprit : toutes les raisons & toutes les honnêtetés de ses gardes ne pouvoient l'en distraire.

L'éclat que faisoit sa douleur , passa bientôt au-dehors de sa prison. En même-tems que

l'on plaignoit le sort de Zizim , on blâmoit la conduite du grand-maître. On disoit qu'il y avoit eu de l'inhumanité à vendre la liberté d'un prince , qu'on ne pouvoit au plus que mettre à rançon. D'autres ajoutoient qu'il étoit étonnant qu'un ordre aussi noble , & que des chevaliers , les ennemis perpétuels des mahométans , pour un vil intérêt , se fussent érigés en geoliers aux gages de Bajazet ; & qu'ils laissassent échapper une occasion si favorable d'allumer parmi ces infideles une guerre dont tous les ennemis des Ottomans auroient pu se prévaloir.

Caourfin , vice-chancelier de l'ordre , historien contemporain , & qui étoit alors à Rhodes , a tâché d'épargner ce reproche aux chevaliers , par les avantages que les princes chrétiens , dit-il , tirèrent de la détention du prince Ottoman : & cet auteur , apparemment peu scrupuleux , pour justifier le manque de parole du grand-maître , soutient qu'on avoit fait en cela un moindre mal , que si en observant exactement le sauf-conduit , on eût attiré les armes de Bajazet dans l'île de Rhodes , & dans les autres états des princes chrétiens.

Guillaume
Jaligny ,
62. 63. 65.
66. édit. du
ouvrage.

Mais si on suit Jaligny , autre historien aussi contemporain , il n'y eut de la part du grand-maître , ni sauf-conduit , ni parole donnée. Zizim , comme on le peut voir dans cet historien , se trouva prisonnier de bonne guerre ; & par conséquent le grand-maître put disposer de sa liberté comme il le jugea à propos pour le bien de son ordre.

Comme ces historiens, tous deux contemporains, l'un ministre & confident du grand-maître, l'autre secrétaire de Pierre de Bourbon, se trouvent opposés sur le même fait, nous n'avons point trouvé assez de lumière dans l'un ou l'autre de ces deux écrivains, pour pouvoir prendre un parti avec sûreté; & nous en laissons le jugement au lecteur, qui trouvera dans le cinquième volume de cet ouvrage, une dissertation sur cette matière (a).

PIERRE
D'AUBU-
SON.

Soit que Zizim eût été fait prisonnier de bonne guerre, soit que les chevaliers, sous prétexte de ne pas irriter un prince aussi puissant que le sultan, eussent violé leur sauf-conduit, on ne peut disconvenir que le pape Sixte IV, Ferdinand, roi de Castille, d'Aragon & de Sicile, un autre Ferdinand de la même maison, & roi de Naples, les Vénitiens, & sur-tout Matthias Corvin, fils de Huniade, & alors roi de Hongrie, grand capitaine, & comme son père, la terreur des Turcs, faisoient tous de grandes instances auprès du grand-maître, pour mettre Zizim à la tête de leurs armées, dans la vue de se servir de son nom pour ranimer les partisans secrets qu'il avoit dans l'empire Ottoman. Mais la plupart de ces princes étoient divisés; quelques-uns même se faisoient actuellement la guerre: & il faut rendre cette justice au grand-maître, aussi sage politique,

(a) Les textes mêmes de Caourfin & de Jaligny sont imprimés en entier dans le second tome de l'édition in-4. de l'histoire de Malthe, p. 538.

que grand capitaine , qu'il craignoit que si le fort des armes contre le Turc ne leur étoit pas favorable , il n'y en eût d'assez perfides , ou du moins d'assez foibles , pour acheter la paix de Bajazet en lui livrant son frere & son ennemi. D'Aubusson faisoit un bien plus digne usage du pouvoir qu'il avoit sur la personne de Zizim : & par la seule crainte qu'il donnoit au grand-seigneur , de mettre son frere à la tête de toutes les forces de la religion , & de le montrer aux mécontents qui étoient en grand nombre dans ses états , il tenoit , pour ainsi dire , les forces de ce puissant prince enchainées ; & ce fut par ce moyen qu'il l'empêcha pendant toute la vie de Zizim , d'attaquer l'Italie , & de venir fondre avec ses armées sur les états des ennemis de la loi mahométane.

Le pape , dans l'impatience de voir les armes des princes chrétiens tournées contre les infideles , se laissa persuader , que s'il avoit une fois la personne de Zizim en son pouvoir , il viendrait aisément à bout de réunir toutes les forces de l'Europe contre les Turcs. Ce pontife venoit de succéder à Sixte IV , sous le nom d'Innocent VIII. Il étoit Génois de naissance , & de l'illustre maison de Cibo , originaire de l'île de Rhodes , où son pere étoit né. Il ne se vit pas plutôt sur la chaire de saint Pierre , qu'il en donna avis aux chevaliers , qu'il regardoit comme les souverains de sa maison , & il les fit assurer par un nonce qu'il envoya exprès à Rhodes , de l'estime & de l'affection qu'il conservoit pour

un ordre aussi illustre & aussi utile à tous les princes chrétiens. Mais ce nonce déclara en même-tems au grand-maître, que sa sainteté, pour le bien de toute la chrétienté, pour tenir le Turc en respect, ne feroit pas fâché de faire venir le prince Zizim à Rome, ou du moins dans quelque place forte de l'Italie.

PIERRE
D'AUBUS-
SON.

Le grand-maître représenta au nonce qu'il étoit à craindre qu'un pareil changement ne donnât beaucoup d'ombrage à Bajazet; & que ce prince, pour s'en venger, & pour prévenir les desseins du pape, ne portât ses armes en Italie. D'ailleurs, qu'en retirant Zizim des mains des chevaliers, on pourroit faire soupçonner qu'ils n'en usoient pas bien à son égard, & que cela déshonoreroit son ordre. Le nonce fit passer ces raisons à Rome; mais le pape fut inflexible: il fit de nouvelles instances pour qu'on envoyât incessamment des ordres au chevalier Blanchefort, devenu grand-prieur d'Auvergne, de conduire lui-même le prince Turc à Rome. Le grand-maître, par déférence pour les ordres du pape, nomma deux ambassadeurs, qui se rendirent auprès du saint pere; & il choisit pour cet emploi Philippe de Cluys, de la langue de France, bailli de la Morée, & Guillaume Caoursin, vice-chancelier de l'ordre, & dont nous avons l'histoire de tout ce qui se passa à Rhodes au sujet du prince Zizim.

Si on doit juger de la conduite qu'ils tinrent dans leur négociation, par les avantages

PIERRE
D'AUBUS-
SON.

qu'ils en tirèrent , il faut convenir que c'étoient de très-habiles ministres : car pour la personne seule de Zizim , qu'ils s'engagerent de livrer au pape , ils en obtinrent des graces importantes. Innocent , par ce traité , s'engagea solennellement à ne jamais conférer aucunes commanderies au préjudice des langues & du droit d'ancienneté , quand même elles vaqueroient en cour de Rome : & par une bulle expresse de l'an 1489 , il déclara que les biens de l'ordre ne pourroient être compris dans les rôles des bénéfices que les papes s'étoient réservés , ou qu'ils pourroient se réserver dans la suite : & en cas que Bajazet irrité de ce changement , cessât de payer la pension de Zizim , pour en dédommager par avance les chevaliers de Rhodes , il supprima les ordres du saint Sépulchre & de saint Lazare , qu'il réunit à celui de saint Jean : « Afin » d'empêcher , *dit ce pontife dans sa bulle* , » que des chevaliers si nécessaires à la chrétienté , ne succombent sous la puissance formidable des Turcs ». Les intérêts du grand-maître ne furent pas oubliés dans ce traité : & le pape s'engagea aussi-tôt qu'on lui auroit remis le prince Zizim , d'envoyer à ce grand-maître le chapeau de cardinal ; dignité éminente , à la vérité , mais peu convenable à un homme de guerre , & sur-tout à un souverain.

Ce traité ayant été conclu à la satisfaction commune du pape & du grand-maître , ils envoyèrent de concert des ambassadeurs au

roi Charles VIII, fils & successeur de Louis XI, pour lui en faire part, & demander son consentement. Ils ne trouverent aucun obstacle de ce côté-là ; mais pendant que ces ambassadeurs étoient encore en France, il survint un autre ministre de la Porte, que Bajazet envoyoit au roi. Ce sultan, qui avoit une attention continuelle sur la conduite que les chevaliers tenoient à l'égard de son frere, ne fut pas long-tems sans être averti des desseins du pape, & des négociations de ses ministres. Il fit aussitôt partir un de ses principaux officiers pour traverser cette négociation. Cet ambassadeur ayant débarqué en Provence, en donna avis à la cour, & se mit en chemin pour s'y rendre. Mais le roi, à l'exemple de son pere, s'étant fait un scrupule de donner audience à un infidele, le ministre de Bajazet s'arrêta à Riez, suivant l'ordre qu'il en reçut par un courier exprès ; en sorte qu'il se vit obligé de négocier par écrit, & il envoya en cour les propositions dont il étoit chargé.

Bajazet, par sa lettre, prioit le roi de livrer le sultan Zizim à son ministre, ou du moins, de ne pas souffrir qu'il sortît de ses états. Pour l'engager à lui accorder l'effet de sa demande par quelque chose de plus précieux que l'or ou des pierreries, il lui offroit toutes les reliques que l'empereur Mahomet son pere avoit trouvées à la prise de Constantinople, & dans toute l'étendue de son empire. Il ajoutoit qu'il étoit actuellement en guerre avec le soudan d'Egypte ; qu'il espéroit le

PIERRE
D'AUBUS-
SON.

chasser bientôt de la Syrie, de la Palestine, & du royaume de Jérusalem; & que s'il en pouvoit venir à bout, il s'engageoit de remettre cette dernière couronne sur sa tête comme sur celle du plus puissant prince qui suivit la loi du Messie.

Quoique le roi fût jeune, plein de courage & avide de gloire, il ne fut guère en prise à cette dernière proposition. Il y avoit déjà longtemps que la plupart des princes chrétiens étoient rebutés de ces voyages de long cours, & de ces pieuses expéditions qui avoient coûté à leurs ancêtres des sommes immenses, & le plus pur sang de leur noblesse. L'on n'étoit guère plus prévenu en faveur des reliques qui venoient de l'orient depuis le sac de Constantinople; & les Grecs en avoient apporté aux Latins une si grande quantité de fausses, que les plus superstitieux n'avoient plus cet empressement & ce respect qui n'est dû qu'aux véritables. Ainsi le ministre de la Porte fut renvoyé, au rapport de Philippe de Com-
 nes, sans avoir vu le roi, sans avoir pu rien obtenir: au lieu que ce prince fit dire aux agens du pape & de l'ordre, qu'ils pou-
 voient partir quand ils le jugeroient à pro-
 pos: qu'il consentoit qu'ils fissent passer le prince Zizim en Italie; & qu'il seroit ravi que le saint pere en pût tirer des avantages considérables pour le bien de la religion. Cependant comme Charles VIII avoit des vues secrètes de porter un jour ses armes en orient, & contre les Turcs, il ne don-

Observations
sur l'hist. de
Charles VIII.
p. 186. édit.
du Louvre.

na ce consentement qu'à condition que Zizim resteroit toujours à la garde des chevaliers François, & que le pape s'obligerait sous le dédit de dix mille ducats, de ne le remettre à aucun autre souverain, sans sa participation.

Le malheureux Zizim, après avoir passé de l'orient en Europe, & de Rhodes dans le fond de l'Auvergne, se trouve livré aux gens du pape, qui le conduisent en Italie. Il y arriva sans obstacle; & pour lui déguiser ce changement d'esclavage, on ne le reçut pas avec moins de pompe & de magnificence, qu'on en auroit employé à l'entrée d'un roi chrétien. Le cardinal d'Angers, & Franciscain Cibo, fils naturel du pape Innocent VIII, mais qu'il avoit eu avant que d'entrer dans les ordres sacrés, allèrent à sa rencontre à deux milles de Rome, & le saluerent de la part du souverain pontife. Doria, capitaine des gardes d'Innocent, l'attendit à la porte de la ville, où l'on commença la marche de cette cavalcade. Quelques Turcs domestiques de Zizim, & qui ne l'avoient pas voulu abandonner, parurent les premiers. On vit ensuite passer les gardes du pape, ses chevaux-légers, ses gentilshommes, ceux des cardinaux, & la noblesse de Rome. Le seigneur de Faucon, ambassadeur de France, relevoit l'éclat de cette marche par un équipage magnifique, & une riche & nombreuse livrée: le vicomte de Monteil, frere du grand-maitre, & qui avoit acquis tant de gloire à la défense de Rhodes, marchoit immédiate-

ment après , à côté du seigneur Franciscain Cibo. Le prince Turc venoit ensuite monté sur un superbe cheval , & suivi du grand-prieur d'Auvergne & des autres chevaliers qui étoient chargés de sa garde. La marche étoit fermée par le maître de chambre d'Innocent , & par une foule de prélats Italiens & de la cour du saint pere. Le prince Turc fut conduit dans un appartement du vatican qu'on lui avoit préparé , & le lendemain l'ambassadeur de France & le grand-prieur d'Auvergne le conduisirent à l'audience du pape.

Zizim étant entré dans la salle d'audience , y trouva le pape sur son trône , accompagné des cardinaux & de toute sa cour. Ce prince le salua à la manière de sa nation ; mais quelques instances que lui en fît le maître des cérémonies , ce fut sans faire aucune génuflexion , & sans vouloir s'abaisser à ses pieds , comme font les princes chrétiens : le pape ne l'en reçut pas moins gracieusement. Zizim lui demanda sa protection avec la même hauteur que si ce pontife eût eu besoin de la sienne. Innocent lui répondit avec bonté : il fut depuis traité avec beaucoup d'égards , quoiqu'il fût toujours gardé par des chevaliers. Mais comme il voyoit beaucoup de monde , & qu'il pouvoit même recevoir plus facilement des nouvelles de l'Asie , il se trouva moins malheureux à Rome qu'à la tour de Bourgneuf.

Le roi de France , par des raisons particulières , s'intéressoit à la conservation de Zizim. Ce prince , jeune , puissant & ambi-

tieux, aspirait au titre d'empereur : il vouloit se servir un jour de la personne de Zizim pour se rendre maître de Constantinople, de la Romanie & de la Morée. André Paléologue, neveu de Constantin dernier empereur, lui avoit cédé tous ses droits sur cet empire : l'Albanie, la Grece & la Romanie nouvellement conquises par Mahomet, & encore peuplées de chrétiens, lui tendoient les mains, & imploroient son assistance. Le roi, pour pénétrer dans ces grandes provinces, avoit besoin de quelques ports dans l'Italie & dans les royaumes des deux Siciles. Son conseil le fit appercevoir du droit qu'il avoit sur la couronne de Naples : ce droit étoit fondé sur le testament de Charles IV, roi de Sicile & de Jérusalem, neveu du roi René, de la maison d'Anjou, qui avoit institué son héritier universel Louis XI, son cousin, & après lui le dauphin son fils, qui regnoit alors sous le nom de Charles VIII. Voilà un droit certain, & auquel il ne manquoit que des forces suffisantes pour le faire valoir. Le roi & son conseil résolurent, avant que de passer en Grece, de s'attacher à cette entreprise. Ils y étoient d'ailleurs portés par Ludovic Sforce, régent des états de Milan, & ennemi secret de la maison d'Aragon, dont une branche regnoit à Naples depuis près de soixante ans.

La guerre d'Italie fut résolue avant que de rien entreprendre du côté de la Grece. Cependant comme le roi de France prévoyoit qu'il

PIERRE
D'AUBUS-
SON.

auroit besoin dans cette dernière expédition de la personne de Zizim, il envoya des ambassadeurs au pape Innocent; & nous voyons dans leur instruction, qu'il leur ordonne de faire souvenir ce pontife des engagements qu'il avoit pris avec lui au sujet du frère du grand-seigneur, c'est-à-dire, de ne disposer jamais sans sa participation: mais ces négociations furent interrompues par la mort du pape; & Zizim, qui sous son pontificat avoit trouvé quelque adoucissement à sa mauvaise fortune, retomba par cette mort dans de nouveaux malheurs.

Le cardinal Rodrigue de Borgia succéda à Innocent, sous le nom d'Alexandre VI. Ce pontife, si on peut lui donner ce nom, acheta la tiare & les suffrages de quelques-uns de ses confrères à deniers comptants; mais dès qu'il se vit assuré de la papauté, il se vengea de la perte de son argent sur ces simoniaques par l'exil, le fer & le poison. Sous son pontificat, évêchés, bénéfices, dignités ecclésiastiques, dispenses, l'usage même des sacrements, tout fut vénal. Il vendoit en détail ce qu'il avoit acheté en gros, & il employoit le produit à entretenir des femmes de débauche: il n'eut point de honte de revêtir de la pourpre, & d'élever au cardinalat plusieurs de ses bâtards, souillés de toutes sortes de crimes & d'infamies.

Le malheureux Zizim se trouva par sa situation en la puissance d'Alexandre; & ce tyran, pour être en état de disposer à son gré de la

liberté, & même de sa vie, le tira des mains des chevaliers, qu'il congédia, le fit enfermer dans le château Saint-Ange, & en donna avis à Bajazet. Ce prince, qui craignoit que le pape ne le remit en liberté, s'obligea de lui payer tous les ans quarante mille ducats : d'autres disent qu'Alexandre en tiroit jusqu'à soixante mille par an.

PIERRE
D'AUBUS-
SON.

Cependant le roi, toujours entêté de ses premiers desseins de conquêtes, fait des levées extraordinaires : son armée se trouve composée de trois mille six cents hommes d'armes, de six mille archers, six mille arbalétriers, huit mille piquiers, & autant d'arquebusiers : tout cela accompagné d'un prodigieux train d'artillerie. Toute l'Italie frémit aux nouvelles d'un si puissant armement. Le pape, dont tous les cardinaux demandoient la déposition, trembloit au seul bruit de la marche des François; mais comme c'étoit un habile homme & un grand politique, il tourna ses vues du côté de Constantinople; & il se flatta, s'il étoit poussé par ses ennemis, & tant qu'il seroit maître de la personne de Zizim, de tirer de Bajazet de puissans secours, soit en argent, soit en troupes, pour soutenir la guerre contre les François.

Ce fut dans cette vue qu'il lui dépêcha secrètement un nonce, pour lui faire part des desseins & de l'armement de Charles VIII. On voit dans l'instruction donnée à ce nonce, appelé George Bozzarde, qu'il le charge d'avertir le grand-seigneur, que le roi de

PIERRE
D'AUBUS-
SON.

Observations
sur Philippe
de Comines,
sur l'année

1494.

France s'avance à la tête d'une puissante armée, pour enlever de ses mains le sultan Gem ou Zizim son frere, dans la vue de s'en servir pour le détrôner; qu'il est bien résolu avec le roi de Naples son allié, de s'opposer à son entreprise, & de l'empêcher sur-tout d'approcher de Rome; mais qu'il ne peut soutenir la guerre contre un si puissant prince sans un prompt secours, & qu'il lui fera plaisir de lui faire payer incessamment les quarante mille ducats qui lui sont dûs pour la pension du prince son frere. Il ajoutoit dans cette instruction qu'il donna à son ambassadeur, qu'il fît connoître au grand-seigneur, que le soudan d'Egypte, avec lequel sa hauteffe étoit en guerre, lui avoit envoyé un ambassadeur chargé de lui offrir des sommes immenses, s'il vouloit lui remettre le prince Zizim, mais qu'il avoit rejeté cette proposition, & que rien n'étoit capable de le détacher de ses intérêts.

Le pape par ce détour adroit, & en faisant connoître les offres du soudan d'Egypte, insinuoit au grand-seigneur que la voie de l'enchere lui étoit ouverte, & qu'il ne tiendroit qu'à lui d'obtenir la préférence. Bajazet entendit bien ce langage; & comme il n'avoit point d'intérêt plus pressant que de se défaire de son frere, nous voyons par ses lettres au pape, qu'il le conjure de le délivrer par une prompte mort, de l'inquiétude que lui cause sa vie. « Saint pere, lui dit-il, Zizim dans le fond d'une prison ne vit pas, il ne fait

« que languir : il est plus qu'à demi-mort. C'est lui rendre un bon office , que de l'envoyer par une mort entière dans des lieux où il jouira d'un repos éternel ». C'est ainsi que s'en expliquoit ce tyran , en écrivant à un autre tyran : & pour le déterminer à ce meurtre , il s'engage par cette lettre , si-tôt qu'il aura fait périr son ennemi , de lui faire remettre trois cens mille ducats , qu'il pourra , dit-il , employer en acquisitions de terres & de seigneuries considérables pour ses enfans. Le pape , auquel la vie d'un homme ne coûtoit rien , quand il s'agissoit de son intérêt , convint sans peine des conditions du traité. Mais comme il tiroit tous les ans quarante mille ducats de tribut de la vie de Zizim , & que d'ailleurs il tenoit par-là Bajazet en respect , il jugea à propos de différer l'exécution de ce traité , jusqu'à ce qu'il vît quel seroit le succès de l'entreprise de Charles VIII , & si ce prince seroit assez puissant en Italie pour lui enlever son prisonnier.

Mais il fut bien surpris , quand il apprit que le roi avoit déjà passé les Alpes , & qu'il étoit entré dans l'Italie sans trouver d'obstacles & de résistance. En effet , tout plia devant lui ; il ne fallut ni sièges , ni batailles ; la plupart des villes envoyoient bien loin au-devant de lui , pour lui présenter leurs clefs ; & on disoit que , pour une si grande conquête , il avoit eu moins besoin de capitaines que de fourriers , qui alloient , comme ils en

PIERRE
D'AUBUS-
SON.

auroient usé en France, marquer, la craye la main, les logis où il devoit coucher. C'est ainsi que ce jeune prince, devenu conquérant avant que d'avoir tiré l'épée, parvint jusqu'à Rome : & pour comble de bonheur, comme les portes de la ville n'eussent pas été assez grandes pour l'y introduire, la nuit même qu'il arriva, il s'écroula au moins vingt toises des murailles, qui tomberent d'elles-mêmes par leur antiquité.

Le pape craignant de tomber entre les mains du roi de France, & qu'il ne lui fit faire son procès, comme les principaux du sacré college l'en sollicitoient, s'enferma dans le château Saint-Ange. Ses crimes passés se présenterent alors à son souvenir avec toute leur horreur. Ses infâmes débauches, sa simonie, ses empoisonnemens, ses meurtres & ses assassinats s'éleverent contre lui. Les cardinaux, témoins & ennemis de ces vices, le citoyen Romain, & le soldat François réunis dans un même sentiment, crioient tout haut qu'il falloit purger la terre & l'église de ce monstre. Dans une si cruelle situation, où tout le monde l'abandonnoit, il ne s'abandonna pas lui-même : il avoit des trésors immenses, & autant d'habileté que d'argent, pour faire tête à l'orage : ainsi pendant que ses ennemis le regardoient comme un homme perdu, à force de présens, & par la promesse qu'il fit d'un chapeau de cardinal à Briçonnet, ministre, il le gagne, & par son crédit, la plupart des favoris du jeune roi.

Cette grande affaire se tourna en négociation, & se civilisa : on ne parla plus des crimes d'Alexandre : tout se réduisit à le retirer du parti des Aragonnois. Il promit tout ce qu'on voulut, bien résolu de ne tenir ses promesses qu'autant de tems qu'il y feroit forcé par une puissance supérieure. Ainsi le traité fut bientôt conclu : il convint de s'attacher à l'avenir inviolablement aux intérêts de la France : & pour gage de sa parole, il donna en ôtage le cardinal de Borgia, ou de Valence son fils, appelé depuis le duc de Valentinois, le héros de Machiavel, & sans contredit le plus méchant homme qu'il y eût alors au monde, si son pere n'eût pas été vivant. Par le traité, & en qualité d'ôtage, il devoit suivre le roi à la guerre pendant quatre mois. Pour sauver l'honneur de la pourpre, son pere le revêtit de la dignité de légat du saint siége ; mais ce qui lui fut encore plus sensible que de voir son fils suivre les étendards de la France, c'est qu'il fut obligé à la fin de livrer Zizim au roi. On voit par le traité qui se fit à ce sujet, que ce prince s'obligeoit après l'expédition de Naples, de le renvoyer au pape & à Rome ; qu'en attendant, le roi obtiendrait du grand-maître & du conseil de l'ordre, une décharge en sa faveur, comme il leur en avoit donné une pareille, lorsqu'il avoit tiré Zizim de leurs mains ; & que, tant que ce prince vivroit, lui seul percevrait les quarante mille ducats que le sultan payoit pour sa subsistance : toutes conditions qu'il ne

stipula avec tant de soin, que pour cacher ses mauvais desseins. Car ce tigre, pour tenir parole au Turc, & pour se moquer de celle qu'il avoit donnée au roi, fit empoisonner Zizim (a) avant que de le lui livrer; & le malheureux prince ne fut pas plutôt arrivé avec le roi à Terracine, qu'il y trouva la fin de sa vie. La fuite précipitée du fils du pape, qui à la faveur des ténèbres, s'évada la nuit, fit connoître les perfides auteurs de cet empoisonnement.

Cette funeste nouvelle passa bientôt à Rhodes: d'Aubusson en fut frappé d'horreur & d'étonnement. Il se reprochoit même, & peut-être avec assez de raison, d'avoir remis à Innocent VIII, un prince qui s'étoit livré à l'ordre sur la foi d'un sauf-conduit; & qui, quand même il seroit venu prendre des chaînes à Rhodes, ne pouvoit jamais être traité que comme un prisonnier de guerre. Mais ce qui augmentoit la douleur du grand-maître, c'est qu'il étoit obligé de la dissimuler, & qu'il ne lui étoit pas permis de poursuivre la vengeance d'un crime si affreux. Dans cette situation si triste, le grand-prieur d'Auvergne, son neveu, lui apporta des lettres du roi de France, qui le prioit de se rendre auprès de lui pour conférer ensemble du dessein qu'il

(a) Perstringunt nonnulli Venetos Turcico corruptos auto operam dedisse, ut veneno Zizimus necaretur; alii autem Alexandrum pon-

tificem carpunt, qui Zizimum lento tabo infectum Gallo regi tradiderit. Rinaldi, *Annales Ecclesiast.* anno 1495.

avoit formé de porter ses armes dans la Grece, & dans les états du grand-seigneur.

PIERRE
D'AUBU
SON.

Charles VIII, que la fortune sembloit conduire par la main, venoit de se rendre maître du royaume de Naples, que le jeune Ferdinand lui avoit abandonné. La facilité qu'il trouvoit dans des conquêtes que personne ne lui disputoit, lui faisoit espérer le même succès contre les Turcs. C'étoit le sujet de la lettre qu'il avoit écrite au grand-maître : elle étoit également honnête & pressante. Ce prince lui disoit obligeamment qu'il l'avoit choisi comme un des plus grands capitaines du siècle, pour guide dans un si sainte entreprise. Mais le grand-maître ne se laissa pas éblouir par ses louanges, & encore moins par un projet qui avoit plus d'éclat que de solidité. Ce vénérable vieillard, du fond de son palais, entretenoit des intelligences secrètes dans toutes les cours des princes chrétiens, & jusques dans le serrail du grand-seigneur. Il apprit que ce prince, délivré des inquiétudes que lui avoit causées son frere, tant qu'il avoit vécu, armoit alors puissamment ; & dans cette conjoncture, il n'étoit pas de la prudence du grand-maître d'abandonner Rhodes & les îles de la religion. Mais ce qui l'empêcha sur-tout de partir, c'est qu'il reçut des avis fideles de divers endroits, que le roi, bien loin de pouvoir passer dans le levant, seroit trop heureux de regagner la France ; que l'armée qu'il avoit conduite en Italie, étoit considérablement diminuée par

les garnisons qu'il avoit fallu mettre en différentes places, par les maladies, & encore plus par les débauches des soldats. D'ailleurs, qu'il se formoit une puissante ligue contre ce prince, dont Alexandre VI étoit le principal moteur; que Bajazet, à la sollicitation de ce pontife avoit envoyé un ambassadeur à Venise pour menacer ces républicains d'une cruelle guerre, s'ils ne se déclaroient incessamment contre le roi de France; qu'ils étoient entrés d'autant plus volontiers dans cette ligue, qu'ils étoient bien aises de n'avoir pas pour voisin un prince si puissant; que c'étoit par leur bayle que le grand-seigneur avoit appris les premières nouvelles de la mort de l'infortuné Zizim, & qu'en faveur des Turcs, ils avoient fait arrêter l'archevêque du Duraz, qui pour faciliter les conquêtes de Charles VIII, entretenoit des intelligences secrètes parmi les Grecs de l'Illyrie, nouveaux sujets de la Porte, & que ces politiques avoient envoyé au sultan tous les papiers & les mémoires de ce prélat.

On ajoutoit dans ces avis, que l'empereur Maximilien I, Ferdinand, roi d'Espagne, Ferdinand, roi chassé de Naples, Ludovic, duc, ou usurpateur de Milan, le marquis de Mantoue, & plusieurs autres petits princes d'Italie, négocioient actuellement à Venise, & qu'on prétendoit que la ligue avoit été signée le dernier de mars. Le grand-maître renvoya au roi le chevalier de Blanchefort, pour lui faire part de ces avis, qui ne se

trouverent que trop bien fondés. Tous ces princes prirent les armes ; leur armée étoit composée de vingt mille hommes de pied , & de trente-quatre mille chevaux.

Le roi vit bien que dans cette occasion il falloit surseoir l'entreprise du levant : il ne songea qu'à aller chercher de nouvelles forces en France : il en prit le chemin avec les débris de l'armée qu'il en avoit amenée. Les ennemis qui avoient près de soixante mille hommes , s'opposèrent à son passage ; on en vint aux mains. Les alliés, quoique supérieurs en forces, mais de différens avis, & peu unis entr'eux, se présentèrent à la vérité de bonne grace au combat ; mais après une première charge, la plupart se retirèrent en caracolant. Il sembloit qu'ils ne fussent venus que pour faire des tournois : & les Stradiots, cavalerie légère à la solde des Vénitiens, s'étant jettés sur le bagage qu'on leur avoit abandonné exprès, & comme un leurre pour les occuper, le roi à la tête de sa noblesse & de ses hommes d'armes, s'ouvrit un passage l'épée à la main, & continua son chemin, sans n'avoir perdu que trente ou quarante soldats, & après avoir tué trois mille cinq cens hommes, parmi lesquels se trouverent Rodolphe, oncle du marquis de Mantoue, trois autres princes du nom de Gonzague, & dix-huit seigneurs Italiens.

Charles VIII revint dans ses états avec plus de gloire que d'utilité. Le royaume de Naples lui échappa par sa retraite ; & comme l'avoit bien prévu le grand-maître, on ne

PIERRE
D'AUBUS-
SON.

parla plus en France du voyage d'outre-mer ni de la conquête de Constantinople. Le pape délivré de la crainte des armes du roi, & de l'appréhension que ce prince offensé faisoit de sa mauvaise vie & de ses fourberies, ne fît faire son procès, ne se contraignoit plus depuis que l'armée de France eut repassé les monts, & il retomba dans ses désordres.

Les chevaliers de Rhodes ne furent pas à l'abri de la dureté de son gouvernement. Ce pontife qui ne pouvoit pas ignorer les services que les chevaliers rendoient continuellement à la chrétienté, prétendit, sans égard pour les privilèges de la religion, être le seul maître de toutes les dignités & commanderies de l'ordre; & le prieuré de Catalogne étant venu à vaquer avec la commanderie de Nouvelles, il les conféra à Louis Borgia, son neveu, quoique le grand-maître en eût déjà pour son frere François Bolssolx, Catalan de nation, un des plus illustres chevaliers de la langue d'Aragon.

Une entreprise aussi violente causa de grandes plaintes dans tout l'ordre; on écrivit par des ambassadeurs à Ferdinand, qui regnoit alors en Aragon & dans la Castille. Ce prince qui dans les guerres qu'il soutenoit contre les Maures de Grenade, n'avoit pu se procurer de secours plus assuré que celui des chevaliers Espagnols, entra dans leurs justes ressentimens. Il fit assurer le grand-maître qu'il maintiendrait hautement la nomination qu'il avoit faite de son chevalier Bolssolx, & que tant qu'il vivroit,

il ne souffriroit point qu'on disposât à son préjudice & contre les droits de la religion, d'aucune commanderie. Ferdinand écrivit en même-tems au pape, & lui représenta qu'il n'y avoit point d'états dans toute la chrétienté où l'institut & les armes de cette généreuse milice ne fussent en singulière vénération; que ces illustres chevaliers étoient les protecteurs nés de toutes les nations chrétiennes, qui navigeoient dans la Méditerranée; que depuis la fondation de l'ordre, ils escortoient en tout tems les pèlerins que la dévotion conduisoit à la terre sainte, & pour visiter le sépulchre du Sauveur des hommes; qu'étant devenus plus puissans par la conquête de l'île de Rhodes, ils ne se servoient de leurs forces, comme sa sainteté en étoit bien instruite, que pour secourir les princes chrétiens contre les infidèles; qu'ils y employoient leur bien, leur sang & leur vie, que l'ordre perdoit tous les jours ses plus braves chevaliers dans ces guerres saintes, & qu'il y en avoit peu qui en revinssent sans blessure; que c'étoit en vue & par reconnaissance de ces services si importans, que la plupart des souverains de la chrétienté avoient donné à un ordre si utile, les biens dont les commanderies étoient composées, & qu'il n'y en avoit point qui ne vît avec chagrin qu'on entreprit de changer cette disposition; qu'eux-mêmes souffriroient impatiemment qu'on fît passer en des mains étrangères le bien que leurs prédécesseurs avoient acquis si légitimement, & par tant de travaux; qu'après tout,

PIERRE
D'AUBUS-
SON.

on ne pouvoit les en dépouiller sans rallentir leur zele, diminuer les forces qu'ils tenoient en mer, & abandonner tous les chrétiens qui navigeoient, en proie aux barbares & aux infideles.

Alexandre se rendit aux raisons, ou pour mieux dire, à l'autorité du roi d'Aragon & de Castille. Ce pontife n'ignoroit pas qu'à travers des plaintes des chevaliers Espagnols, il étoit échappé des invectives contre les liaisons avec le grand-Turc. Il étoit de son honneur d'effacer les mauvaises impressions que l'empoisonnement de Zizim donnoit contre lui. Pour dissiper ces bruits si préjudiciables à sa réputation, il fit proposer par ses nonces à la plupart des princes chrétiens de former une puissante ligue contre les infideles. Il déclara hautement qu'il en vouloit être le chef; & pour éblouir ceux qui pourroient douter de la sincérité de ses intentions, il nomma le grand-maître pour généralissime de l'armée chrétienne. Un pareil choix déterminâ la plupart des souverains de l'Europe à prendre les armes. L'empereur Maximilien, Louis XII, roi de France, ceux de Castille, de Portugal & de Hongrie, les Vénitiens, & la plupart des princes d'Italie entrèrent dans cette ligue. Alexandre en fit passer la nouvelle à Rhodes: il exigea de la religion qui pour son contingent elle entretint pendant la guerre quatre galeres & quatre barques armées: il promit d'en fournir quinze pour sa part; & il marquoit à d'Aubusson par un

lettre particuliere, que l'évêque de Trivoli, son nonce, les faisoit armer actuellement dans le port de Venise.

Quelque positive que fût cette promesse, le grand-maître qui connoissoit l'esprit artificieux du pape, avoit bien de la peine à s'y fier; & sur des pressentimens qu'il croyoit bien fondés, il auroit refusé le généralat, si le conseil de l'ordre ne lui eût représenté qu'il y avoit des conjonctures où il falloit donner quelque chose au hasard; qu'à la vérité on avoit à craindre que le pape, malgré cette grande ostentation de zele qu'il affectoit, n'entretînt toujours secrètement des intelligences avec la Porte; mais que dans une croisade & une guerre générale, entreprise contre les infideles, il n'étoit point permis à la religion de demeurer dans une inaction qui déshonoreroit le courage des chevaliers, & qu'ils devoient être les premiers à prendre les armes, & les derniers à les quitter.

Le grand-maître sentit bien que dans de pareilles occasions, on ne pouvoit pas toujours suivre exactement les lumieres de la prudence: & une lettre très-obligeante qu'il reçut en ce tems-là de Louis XII, roi de France, acheva de le déterminer. Ce prince, si bon juge du mérite, après avoir donné de justes louanges à la valeur & à l'expérience du grand-maître, lui marquoit qu'il envoyoit dans la Méditerranée plusieurs vaisseaux armés & chargés de troupes de débarquement: que Philippe de Cleves-Ravestein commandoit

PIERRE
D'AUBUS-
SON.

cette petite flotte, & que son instruction portoit expressement de lui obéir, & de n'agir que par ses ordres. Le grand-maître & le conseil, pour répondre dignement à ce que toute la chrétienté attendoit de l'ordre, firent des efforts extraordinaires, & mirent en mer une flotte considérable, composée de vaisseaux de haut bord, de galeres, de galiotes & de barques armées. Tous ces vaisseaux étoient sur le fer, & attendoient les galeres du pape, & les vaisseaux François que commandoit Ravelstein. Mais cet officier, bien loin de se conformer aux instructions du roi son maître, & pour s'attirer à lui seul tout l'honneur de la campagne, alla d'abord, sans consulter le grand-maître, assiéger la capitale de l'île de Metelin.

Les Vénitiens tenoient la mer avec trente galeres: on attendoit toujours celles du pape, & Ravelstein se flattoit qu'avec ce secours il auroit la gloire de cette conquête. Mais il ne fut pas long-tems sans s'appercevoir que cette entreprise passoit ses forces. La place étoit revêtue de forts bastions: une nombreuse garnison, composée pour la plupart de janissaires, la défendoit; d'ailleurs le général François n'avoit pas assez de troupes pour l'inveſtir entièrement, & les Turcs y faisoient entrer tous momens de nouveaux secours. Ravelstein après avoir perdu beaucoup de monde en différentes attaques, se vit obligé de lever le siège; & sous prétexte que la saison étoit trop avancée, il reprit le chemin des côtes é

France. Le général Vénitien écrivit au grand-maître que les François avoient entrepris & levé le siège de Metelin fans sa participation ; il ajoutoit qu'il ne falloit point compter sur les quinze galeres du pape, qui ne subsistoient qu'en idée, qu'il ne lui en connoissoit que deux, dont le duc de Valentinois son fils se servoit actuellement contre le prince de Piombino, & qu'on ignoroit en Italie que le pontife armât contre le Turc. La ligue subsista encore quelque tems, pendant lequel les chrétiens enleverent aux infideles l'île de Sainte-Maure. Ce fut tout le fruit qu'on retira de cette union des princes chrétiens. La guerre qui s'éleva dans le royaume de Naples entre les François & les Espagnols, la rompit ; & le pape, bien loin d'intervenir pour concilier ces deux puissances, n'oublia rien pour fomenter leurs divisions. Les Vénitiens abandonnés des principaux de leurs alliés, firent une paix particuliere avec la Porte. Ladislas, roi de Hongrie, fit un pareil traité avec Bajazet ; & il n'y eut que les chevaliers de Rhodes, qui sans tirer aucun secours du pape & des autres souverains de l'Europe, & avec les seules forces de la religion, continuerent la guerre contre les infideles.

Les galeres de l'ordre tenoient alors la mer ; elles rencontrèrent le long des côtes de Syrie & de l'Egypte une flotte de navires Turcs & Sarrafins, partis du port d'Alexandrie, où ils avoient chargé de riches marchandises, &

PIERRE
D'AUBUS-
SON.

qu'ils portoient à Constantinople. Le chevalier de Villaragut, châtelain d'Emposte, commandoit cette escadre ; il battit & tourna en fuite l'escorte de cette riche flotte, dont il s'empara, & qu'il conduisit dans le port de Rhodes. Mais quelque considérable que fût cette prise, elle ne consola point le grand-maître de la tiédeur & de la négligence de ses alliés. Il employa inutilement tous ses offices, & les prières les plus pressantes pour ranimer la ligue, & pour engager le pape à tenir sa parole la campagne suivante. Ce pontife qui avoit assez fait pour sa réputation, d'avoir formé une ligue, ne songeoit uniquement qu'à procurer des établissemens considérables à César Borgia, le plus cher de ses enfans. Il vouloit faire un souverain de ce bâtard, & élever sa fortune sur les ruines des premières maisons d'Italie.

Les autres princes alliés, à son exemple, n'étoient occupés que de leurs intérêts particuliers. Le grand-maître ne pouvant rien espérer d'utile pour la chrétienté sous un tel pontificat, en attendit le changement, tourna tous ses soins vers l'intérieur de son état, & ne pensa qu'à régler les mœurs des chevaliers & du peuple.

Par un édit autorisé du conseil, il bannit de l'île de Rhodes & de tous les états de la religion les juifs qui y étoient établis depuis plusieurs siècles. L'aversion héréditaire de cette nation pour la personne adorable de Jesus-Christ, les rendit odieux au grand-

maître. D'ailleurs ils ruinoient les sujets de la religion par d'énormes usures, & on les accusoit même de certains trafics encore plus honteux & plus infâmes.

Du même fond de piété & par le même esprit de religion, le grand-maître fit de sévères réglemens contre les blasphémateurs, & les étendit depuis contre le luxe de certains chevaliers qui portoient des habits trop riches & trop chargés d'ornemens. Ce digne chef d'un ordre si saintement établi, & aussi bon religieux lui-même que grand capitaine, ordonna que tous les chevaliers, conformément à ce qui s'étoit toujours pratiqué dans la religion, n'auroient tous que des habits simples, uniformes, d'une seule couleur, & sans toutes ces vaines parures que le faste & l'ambition avoient inventées; & que si quelqu'un étoit assez hardi pour contrevenir à ce statut, outre sept jours de jeûnes, & deux de discipline, auxquels il étoit condamné, son habit seroit encore confisqué au profit des pauvres. Tous les anciens commandeurs, & les plus zélés des chevaliers donnerent de grandes louanges à d'Aubusson au sujet de cette sage ordonnance. On vit disparaître aussi-tôt les étoffes de différentes couleurs, les dorures, les riches pelleteries, & tout l'attirail de la vanité, si peu convenable à des religieux, qui au pied des autels avoient fait le vœu solennel de pauvreté. En effet, que pouvoit-on penser de voir ces religieux se parer comme des femmes, peut-être pour

PIERRE
D'AUBUS-
SON.

PIERRE
D'AUBUS-
SON.

les séduire, & ne garder plus de leur profession, qu'une simple croix, qu'ils n'auroient pas même portée, si elle ne leur eût servi de titre pour les prétentions qu'ils avoient sur les biens de l'ordre? Heureusement en reprenant l'habit modeste de la religion, la plupart en reprirent l'esprit: & l'ordre retrouva plusieurs saints religieux dans la personne de ces braves chevaliers.

Pendant que le grand-maître par de si dignes soins s'occupoit à maintenir la discipline régulière dans son ordre, il sembloit que le pape en eût conjuré la ruine. Alexandre, toujours avide de biens, & entêté sur-tout d'un pouvoir despotique, conféroit les plus riches dignités de la religion à ses parens & à des séculiers, & il en dispoit sans la participation du grand-maître, sans égard pour la nature des biens qui appartenoient à un ordre souverain, & contre tous les droits & privilèges de la religion. Un procédé si injuste & si violent affligea sensiblement d'Aubusson: il en écrivit à ce pontife en des termes très-forts, & tel qu'un véritable zèle peut inspirer; mais il n'en reçut pour toute réponse que la continuation des mêmes injustices; & il apprit qu'Alexandre avoit encore depuis ses remontrances, promis le grand-prieuré de Castille dom Henri de Toledé.

Ces tristes nouvelles jetterent le grand-maître dans une mélancolie qui lui causa la fin une maladie mortelle. Ce généreux vieillard, qui aimoit si sincèrement son ordre

dont il connoissoit le mérite & toute l'utilité, ne put surmonter sa douleur. Le mal devint insensiblement plus fort que tous les remèdes de la médecine. Il en fut accablé sans rien perdre de sa fermeté ordinaire, & il vit arriver la mort dans son lit avec la même intrépidité qu'il l'avoit envisagée tant de fois à la guerre dans les plus grands périls. Ainsi mourut, âgé de plus de quatre-vingts ans, Pierre d'Aubusson, grand-maître de l'ordre de saint Jean de Jérusalem, un des plus grands capitaines de son siècle, révérend de tous les souverains qui vivoient de son tems, l'amour & les délices de ses chevaliers, le pere des pauvres, le sauveur de Rhodes, l'épée & le bouclier de la chrétienté, & aussi distingué par une piété solide, que par sa rare valeur.

Sa naissance étoit illustre : il étoit issu d'une des plus nobles & des plus anciennes maisons de la France, & dont l'origine se cache si avant dans l'obscurité des premiers siècles de cette monarchie. Dès l'an 887, un seigneur du nom d'Aubusson, au rapport d'Aimard de Chabanois, fut fait vicomte dans la province de Limosin par le roi Eudes. Le même historien qui vivoit en 1029, pour rendre plus recommandable la naissance de Turpin, évêque de Limoges, dit qu'il étoit oncle de Robert, vicomte d'Aubusson. Mais quelque illustres qu'aient été les ancêtres de ce grand-maître, il tiroit sa principale gloire de ceux de ces seigneurs, qui s'étoient signalés dans les guerres de la terre sainte. Ce fut à leur

exemple qu'il se dévoua sous l'étendard de saint Jean à la défense des chrétiens. On vient de voir dans l'histoire de sa vie qu'il leur fut aussi utile, que redoutable aux infidèles. L'ordre après sa mort recueillit sa succession mais on peut dire que le trésor le plus riche qu'il lui laissa, fut le souvenir de sa gloire, & l'exemple de ses vertus.

Fin du septième Livre.



LIVRE HUITIÈME.

SI les grands-maîtres sont mortels, on peut dire que la religion de saint Jean est immortelle, & que cette espece de gouvernement républicain fondé sur des loix invariables, & toujours animé par un sage conseil, peut perdre son chef ou quelques-uns de ses membres sans rien perdre de sa solidité. Quoi qu'il arrive, c'est toujours le même esprit qui y regne : l'histoire du grand-maître d'Aubusson nous en fournit un grand exemple. L'ordre par la sagesse & le zele de son successeur, ne s'aperçut pas de sa perte. Ce successeur fut frere **EMERI D'AMBOISE**, d'une maison ancienne & très-noble, & qui étoit alors illustrée par le fameux George d'Amboise, frere du grand-maître, archevêque de Rouen, cardinal & légat du saint siége, & premier ministre de la France.

**EMERI
D'AMBOISE.**

Le nouveau grand-maître étoit dans ce royaume, quand le chevalier de Graveston, par ordre du conseil, lui apporta le decret de son élection. Ce chevalier avoit été chargé de lui représenter combien l'ordre avoit besoin des bons offices du roi de France auprès du pape, qui continuoit contre les droits & les privilèges de la religion, à disposer en faveur de ses créatures, de toutes les commanderies qui vaquoient dans la langue

EMERI
D'AMBOISE.

d'Italie. On se plaignoit même que par des graces expectatives, il anticipoit sur les vacantes; que pour une modique somme d'argent, il exemptoit des chevaliers, non-seulement de la résidence dans Rhodes, si nécessaire en ce tems-là pour acquérir & pour conserver le droit d'ancienneté, mais encore, ce qui étoit sans exemple, qu'il en avoit dispensé plusieurs des vœux solennels de la religion. Tout étoit vénal dans la cour de cet avare pontife; personne, même dans ses états, n'étoit riche impunément; & quand les prétextes lui manquoient pour s'approprier le bien d'autrui, il avoit à ses gages des empoisonneurs qui par leur art funeste, faisoient vaquer les plus riches commanderies & les premières dignités de l'église.

On s'étonnoit que dans une place si sainte Dieu souffrit si long-tems un monstre qui le déshonorait; mais si sa justice fut lente, elle n'en fut pas moins rigoureuse; & ce pontife périt par l'instrument ordinaire de ses cruautés : son dernier crime lui fut fatal.

Il y avoit long-tems que le pape & son conseil envahissoient en espérance la succession du cardinal Adrien Cornette, qui passoit pour le plus riche des cardinaux en argent comptant; mais comme ce vieillard vivoit trop long-tems à leur gré, ils résolurent de l'empoisonner. Le pape l'invita à une fête dans une vigne voisine de Rome : le poison fut préparé dans une bouteille de vin dont on ne devoit servir qu'à ce cardinal. Mais le pape

& le Valentinois étant arrivés avant lui dans ce jardin, & ayant soif, l'échançon qui avoit le secret des bouteilles ne s'étant pas trouvé dans le moment qu'ils demandoient à boire, un autre domestique leur présenta du vin de la bouteille empoisonnée, & ils en burent. Alexandre déjà avancé en âge, quelques remèdes qu'on lui fît, ne put résister à la violence du poison. C'est ainsi que mourut le pape Alexandre VI, « dont les débordemens publics, dit le pere Daniel dans son histoire de France, » les perfidies, l'ambition démesurée, l'avarice insatiable, la cruauté & l'irréligion en avoient fait l'exécration de toute l'Europe, dans une place où l'on ne devoit être élevé que par les mérites des vertus contraires à tous ces horribles vices » (a). Le duc de Valentinois d'une constitution plus forte, & aidé de différens remèdes, n'en mourut pas à la vérité; mais après ce terrible accident, il ne fit que traîner une vie languissante: & il la perdit depuis en voulant reconnoître une petite place qu'il avoit assiégée.

C'est ainsi que l'église universelle, & l'ordre de saint Jean en particulier furent délivrés de deux tyrans, qui par leur mauvais exemple & leur injuste gouvernement, sembloient en avoir conjuré la ruine. Le grand-maitre ayant appris leur mort, & ne se

EMERI
D'AMBOISE.

1. Edit. t. 2.
p. 721.

(a) Historia arcana, sive de Capellæ Alexandri VI papæ
viti Alexandri VI, papæ; clerici ceremoniarum magis-
tri. Excerpta ex Diario Johannis Burchardi Argentinen-
sis. Edita à Godefr. Guillelmo Leibnizio.

EMERI
D'AMBOISE.

croyant plus nécessaire à la cour de France, se disposa à partir pour Rhodes : il prit congé du roi. Ce prince le combla de caresses, lui fit présent d'un morceau de la vraie croix ; & il lui donna en même-tems comme une marque de l'estime qu'il faisoit de sa valeur, l'épée que le roi saint Louis avoit portée dans les guerres d'outre-mer : présent convenable au chef d'un ordre animé du même esprit que ce saint roi. Le grand-maître, avant que de partir, se rendit au parlement : les chambres étoient alors assemblées pour la vérification des bulles qui concernoient la légation du cardinal d'Amboise, son frere. Il représenta à cette auguste compagnie qu'il n'avoit pas voulu partir pour ses états sans prendre congé de la cour, laquelle il assura en général & en particulier de ses bons offices.

Le voyage du grand-maître fut heureux, il arriva sans obstacles à Rhodes, & donna fond au mole de S. Nicolas. Il fut reçu avec toutes les cérémonies ordinaires en pareille occasion. Pour être instruit de l'état où le trouvoit le corps entier de la religion, il convoqua un chapitre général. Il s'y fit différens réglemens pour la manutention de la discipline, & pour établir un bon ordre dans l'administration des finances : des soins aussi importans étoient nécessaires pour prévenir les mauvais desseins des Turcs & des Sarrasins. Bajazet & le soudan d'Egypte irrités contre les chevaliers qui dominoient dans toutes les mers du levant, avoient fait secrètement

une ligue pour détruire une puissance qui ruinoit le commerce de leurs sujets. Le grand-seigneur délivré de l'inquiétude que lui avoit causée jusqu'alors la vie de son frere, ne pouvoit pardonner aux chevaliers d'avoir reçu dans leur île, un fils de ce malheureux prince, appelé Amurat, qui ne se croyant pas en sûreté dans les états du soudan, s'étoit réfugié à Rhodes. Bajazet, pour s'en venger, avoit donné ordre à tous les corsaires qui navigeoient sous sa banniere, de faire des descentes dans toutes les îles qui dépendoient de la souveraineté du grand-maître. Le soudan, de son côté, étoit convenu de mettre sur pied une puissante armée pour faire le siège de Rhodes; mais comme il manquoit de bois dans ses états pour la construction des vaisseaux, le grand-seigneur lui prêta quatre galeres armées, & permit à l'ambassadeur de ce prince d'acheter dans le port de Constantinople plusieurs navires marchands, pour les charger de bois, de fer, de voiles & d'autres agrès nécessaires. Outre ce secours, ce ministre obtint encore du grand-seigneur en faveur du soudan son maître, la permission de faire couper des bois dans les forêts qui sont voisines du mont Negro, & le long du golfe d'Aïazzo : ce golfe, comme on fait, joint ensemble la Cilicie & la Syrie. Ces préparatifs n'avoient pas seulement pour objet la guerre de Rhodes. Le soudan appelé Campson Gauri, en destinoit une partie contre les Portugais, qui se rendoient redouta-

EMERI
D'AMBOISE.1505.
Ozorius, l. 3,
6. 4.
Mat. l. 3, c. 2.
Hist. génér.
de Portugal,
par Lequien,
tome 2.

bles le long des côtes de la mer rouge, & dans tout l'orient. On devoit apporter ces bois tous façonnés dans le port d'Alexandrie, d'où on les auroit transportés sur des chameaux à Suez, petite ville assise sur la dernière extrémité de la mer rouge, & vers l'endroit où les Israélites traversèrent autrefois cette mer à pied sec sous la conduite de Moïse.

Emmanuel, roi de Portugal, un des plus grands rois de cette nation, faisoit alors la guerre à Naubeadarin, roi de Calicut : le commerce des épiceries avoit attiré les Portugais dans ses états situés le long de la côte de Malabar, dans la presqu'île en-deçà du Gange. Ce fut en cet endroit qu'aborderent les Portugais, quand ils découvrirent les îles orientales. Ils furent reçus d'abord par ces peuples avec beaucoup d'humanité ; mais ayant abusé de leur facilité, & s'étant voulu rendre les maîtres du pays, ils en furent chassés. Les Portugais y revinrent avec de puissantes flottes : le roi du pays ne se trouvant pas des forces capables de résister à ces étrangers, eut recours au foudan d'Egypte. Pour l'intéresser dans la défense, il lui fit représenter par un ambassadeur, que les Portugais sembloient avoir entrepris la conquête de l'orient, & la destruction de la sainte loi du prophète ; & que ces Européens étoient sur le point d'étendre leurs conquêtes jusque dans les lieux pour lesquels les véritables musulmans ont le plus de vénération. Pour exciter tout le zèle & toute l'indignation d

ce prince , il engagea le roi d'Aden , que l'honneur d'être de la race de Mahomet distinguoit parmi les rois d'Arabie , de lui dépêcher de son côté un ambassadeur pour lui faire les mêmes remontrances.

Campson qui entre ses titres prenoit celui de protecteur de la Mecque , les assura d'un puissant secours ; & il y étoit aussi sollicité secrètement par les Vénitiens , qui jaloux du commerce que les Portugais faisoient en orient , envoyèrent un ambassadeur au soudan. Cet ambassadeur mena avec lui différens ouvriers , soit pour fondre de l'artillerie , ou pour travailler à la construction des vaisseaux ; on devoit sur-tout les employer à construire des galeres , vaisseaux absolument nécessaires dans le port de Suez , où les grands bâtimens ne trouvent pas un fond assez sûr pour y pouvoir aborder.

Tel étoit le sujet qui avoit engagé Campson à demander à Bajazet la permission de tirer des bois des forêts de la Cilicie. Pendant que ces ouvriers étoient occupés à ces sortes d'ouvrages , le grand-seigneur fit sortir de ses ports une flotte composée d'un grand nombre de galiotes , de flûtes , & de diverses sortes de bâtimens chargés de troupes & commandés par un fameux corsaire appelé Camali , qui fut joint dans cette expédition par d'autres corsaires qui tous avoient ordre , comme nous le venons de dire , de faire des descentes dans les îles des chevaliers , & d'y mettre tout à feu & à sang. Mais ils furent

EMERI
D'AMBOISE.

prévenus par les soins & la vigilance du grand-maître; différens corps de cavalerie qui avoient à leur tête les plus braves chevaliers étoient de garde le long des côtes de l'île de Rhodes; & ces corsaires ayant tenté d'y faire une descente, les troupes qu'ils avoient mises à terre, ne se furent pas plutôt avancées dans le pays, qu'elles se virent investies par les Rhodiens. La plupart furent taillés en pieces, & Camali, après avoir recueilli ceux qui purent échapper à l'épée des chevaliers, remit à la voile, courut les îles de Simia, de Tilo & de Nissario, où il n'eut pas un succès plus avantageux. Il se flattoit de s'en dédommager par la conquête de l'île de Lango; dans ce dessein, il fit tourner les proues de ses vaisseaux de ce côté-là; & il n'en étoit pas loin, quand il apprit que le grand-maître y avoit jetté une troupe considérable de chevaliers commandés par frere Raymond de Balagner, ancien chevalier, redouté dans toutes ces mers par sa valeur & par son expérience.

Toute cette expédition se termina par une descente dans l'île de Lero, qui doit être moins considérée comme une île que comme un rocher & un écueil: Camali mit à terre cinq-cens Turcs, qui commencerent à battre le château avec toute l'artillerie de leurs vaisseaux. Le gouverneur de cette petite place étoit un ancien chevalier de la langue d'Italie, qui étant alors malade à l'extrémité, laissa le soin de la défense à un jeune chevalier Piémontois, à peine âgé dix-huit ans, appelé

Paul Simeoni. Ce gouverneur n'ayant pour garnison & pour secours que quelques pauvres habitans qui cultivoient les endroits de l'île les moins arides, ne laissa pas de faire bonne contenance, & de répondre avec tout le feu de sa place à celui des infideles; mais comme il vit que leur artillerie avoit abattu un grand pan de muraille de son château, pour intimider les ennemis & les empêcher de monter à l'assaut, il fit habiller en chevaliers, & avec la croix blanche, les habitans de l'île, & même leurs femmes: cette nouvelle milice par son ordre bôrdoit en foule la breche. Les Turcs les prenant pour autant de chevaliers, & croyant que c'étoit un secours qui au bruit du canon étoit arrivé de nuit dans l'île, leverent le siège avec précipitation, dans la crainte d'être surpris par les galeres de l'ordre: & la religion fut redevable de la conservation de cette place à la fermeté & à l'adresse du jeune Simeoni.

Le soudan d'Egypte en exécution du traité qu'il avoit avec Bajazet, avoit envoyé dans ces mers sept flûtes, espece de vaisseaux longs de bas bord, & qui vont à voiles & à rames. Ces flûtes étoient chargées de troupes de débarquement, & le dessein du commandant étoit de tenter l'entreprise de Lango. Deux de ces vaisseaux qui en faisoient comme l'avant-garde, s'étant avancés loin des autres pour reconnoître, furent découverts par les sentinelles du château. Le gouverneur fit sortir aussi-tôt du port deux galeres, qui après

avoir pris le large, revinrent sur ces flûtes & leur couperent le chemin de la retraite. Les Sarrafins ne se sentant pas assez forts pour leur résister, & ne pouvant rejoindre leur escadre, gagnèrent la côte de Lango, donnèrent des proues en terre, débarquerent, s'enfuirent, & se cachèrent dans l'île. Les chevaliers sachant bien que cette proie ne leur pouvoit échapper, sans s'amuser à les poursuivre, remarquerent les deux flûtes, y firent entrer des soldats & des matelots chrétiens avec deux chevaliers, qui reprirent la route que tenoient auparavant les infideles. Les cinq autres flûtes qui s'avançoient tranquillement voyant les deux autres qui les précédoient, les joignirent sans aucune défiance: mais elles furent bien surprises de s'en voir attaquées. Elles le furent encore davantage, quand elles apperçurent sortir de derriere un cap de l'île les deux galeres de la religion qui les investirent, & qui après une vive attaque, les obligerent de se rendre. On mit à la chaîne tous ces infideles aussi-bien que ceux qui s'étoient sauvés dans l'île, & qui furent bientôt découverts & arrêtés.

Ce petit avantage fut suivi d'une entreprise bien plus considérable, que fit un des vaisseaux de la religion. Il partoit tous les ans d'Alexandrie, une grande caraque, qui portoit d'Egypte en Afrique, à Thunis & jusqu'à Constantinople des soieries, des épiceries, & toutes sortes de marchandises, que les sujets du soudan tiroient des Indes par

la mer rouge. Ce vaisseau étoit d'une grandeur si extraordinaire, qu'on prétend que la cime du grand mât des plus grandes galeres n'approchoit pas de la hauteur de la proue de cette énorme machine. A peine six hommes en pouvoient-ils embrasser le mât. Ce bâtiment avoit sept étages, dont deux alloient sous l'eau : outre son fret, les marchands & les matelots nécessaires à sa conduite, il pouvoit encore porter jusqu'à mille soldats pour sa défense. C'étoit comme un château flottant, armé de plus de cent pieces de canon ; les Sarrafins appelloient cette caraque la reine de la mer : les chevaliers sous le regne d'Aubusson avoient tenté plusieurs fois de la joindre & de l'attaquer, sans en pouvoir venir à bout. L'ordre sous son successeur fut plus heureux : d'Amboise ayant appris qu'elle étoit en mer, ordonna au chevalier de Gastinau, commandeur de Limoges, & qui montoit le premier vaisseau de guerre de la religion, de tâcher de rencontrer la caraque, de la combattre, mais d'employer plus d'adresse que de force pour s'en rendre maître, & sur-tout sans la brûler ni la couler à fond. Le commandeur, en exécution de ses ordres, mit à la voile faisant la route de Candie, & fut attendre la proie qu'il cherchoit, un peu au-delà de cette île. La caraque parut bientôt, & découvrit l'armateur chrétien ; mais les Sarrafins fiers de leurs forces, & de la supériorité de leur artillerie & de leur feu, ne s'écarterent point de leur route. Ils regar-

H vj



EMERI AMBOISE. doient au contraire avec mépris, & comme une témérité, que le chrétien se tint à leur chemin, & semblât attendre des chaînes, & se livrer entre leurs mains.

Cependant le chevalier fit toujours route, & se voyant à la portée du canon, il envoya un de ses officiers dans son esquif, sommer le capitaine de la caraque de lui livrer son vaisseau. Le Sarrafin lui répondit que ce vaisseau appartenoit au soudan son maître; que par son ordre il le montoit depuis plusieurs années sans qu'il eût trouvé dans ces mers aucun ennemi assez hardi pour l'attaquer, & qu'il le chargeoit de dire à son commandant, qu'il avoit sur son bord une troupe de braves musulmans, qui perdroient la vie, plutôt que de perdre leur honneur & leur liberté. Le chevalier ayant reçu cette réponse, & comme s'il eût voulu mettre une pareille affaire en négociation, renvoya son officier à ce Sarrafin pour lui représenter que ses supérieurs l'avoient chargé de l'attaquer fort ou foible; qu'il ne pouvoit se dispenser de leur obéir, & qu'il leur offroit seulement, s'ils vouloient se rendre, de leur faire bon quartier, sinon qu'il les brûleroit ou couleroit à fond. A la faveur de ces pour-parlers & des allées & des venues de l'officier chrétien, le commandeur qui n'avoit pour but que de les amuser, s'avançoit toujours, & se trouva insensiblement bord à bord de la caraque; en sorte que les Sarrafins ayant menacé cet envoyé de le jeter à la mer,

s'il revenoit chargé de pareilles propositions, il ne fut pas plutôt rentré dans le vaisseau de la religion, que le commandeur lâcha une bordée de son canon chargé de cartouches, qui tua le capitaine Sarrafin. La plupart des officiers, & tout ce qui se trouva de soldats & de matelots sur le tillac, les marchands, les matelots & ce qui restoit de soldats dans la caraque, étonnés d'une salve si meurtrière, & voyant qu'on se préparoit à leur lâcher une seconde bordée, calèrent les voiles & offrirent de se rendre. Le commandeur obligea les principaux à passer dans son vaisseau, en même-tems qu'il fit entrer dans le leur des officiers & des matelots pour en prendre la conduite. On ne peut exprimer toutes les richesses qui se trouverent dans cette prise, outre de très-grosses sommes d'argent & de pierreries dont les marchands étoient chargés.

Le soudan, pour les racheter & ses autres sujets, envoya plusieurs balles de poivre, gingembre, canelle, gérosie, & un grand nombre de riches tapis, des camelots & différentes sortes de marchandises de grand prix. Peu de jours après, les vaisseaux de la religion prirent encore proche les côtes de Chypre trois navires des Sarrafins dont on envoya vendre les marchandises en France; & du produit de cette vente, les agens de l'ordre envoyèrent à Rhodes du canon, des armes & des provisions de guerre.

Le soudan irrité de tant de pertes, résolut d'augmenter son armement de mer, & d'avoir

EMERI
D'AMBOISE.

1510.

toujours un certain nombre de galeres dans la Méditerranée & dans la mer rouge. Ce prince envoya vingt-cinq vaisseaux de différentes grandeurs dans le golfe d'Aïazzo pour en transporter le bois qu'il y avoit fait couper & façonner, & dont il prétendoit construire de nouveaux bâtimens.

Le grand-maître bien instruit de l'arrivée de la flotte Egyptienne dans le golfe, & de la destination de cet armement contre un prince chrétien, résolut de s'y opposer. Il en fit la proposition au conseil. Plusieurs grands-croix trouvoient l'entreprise dangereuse par rapport aux forces du soudan, mais comme la religion étoit plus puissante en mer que ce prince, & d'ailleurs que le conseil étoit persuadé de la sagesse & de la prudence du grand-maître, son avis prévalut, & on lui permit de tirer du trésor tout l'argent nécessaire pour cette expédition. On arma par son ordre une grande caraque, & on mit en mer en même-temps quatre galeres de la religion, & jusqu'à dix-huit vaisseaux de différentes grandeurs. Comme il s'agissoit dans cette guerre des intérêts du roi de Portugal, le grand-maître donna le commandement des galeres à André d'Amaral de cette nation, & de la langue de Castille, commandeur de la *Vera-Cruz* chevalier plein de courage, habile dans la marine, mais fier, présomptueux, & trop prévenu de sa valeur & de sa capacité.

Les vaisseaux étoient sous les ordres du chevalier de Villers de l'Isle-Adam; le grand-

maître l'avoit choisi pour cet emploi par rapport à l'estime où il étoit dans l'ordre, & qu'il avoit méritée par sa valeur & par la sagesse de sa conduite dans le commandement. Les galeres étant sorties du port de Rhodes gagnèrent l'île de Chypre, & allèrent terre à terre le long des côtes de cette île. Mais le commandeur de l'Isle-Adam, pour éviter les bonnaces, s'élargit en mer; & les uns & les autres, selon qu'ils en étoient convenus, se rendirent par différentes routes au cap de Saint-André, qui se trouve au levant du royaume de Chypre. Quand toute la flotte de la religion fut réunie, on tint conseil sur la manière dont on devoit attaquer les infideles. Les deux chefs, je veux dire d'Amaral & l'Isle-Adam, se trouverent d'avis opposés. Le François proposoit d'attendre & de surprendre les vaisseaux chargés de bois quand ils seroient en mer; d'Amaral vouloit qu'on allât les attaquer dans le fond du golfe, sans considérer qu'ils pouvoient être défendus par des batteries dressées sur le rivage; & il prétendoit faire recevoir son avis comme une loi, en même-tems qu'il rejettoit avec mépris celui de l'Isle-Adam. Les esprits s'aigrirent; les deux généraux étoient prêts d'en venir aux mains: mais le François plus modéré, & qui craignoit que cette querelle ne fît échouer l'entreprise, donna son ressentiment au bien commun de la religion, & il se rendit à l'avis de d'Amaral. Toute la flotte se montra à découvert, & on entra à pleines voiles dans le golfe. Le comman-

deur des Sarrafins étoit neveu du foudan : ce prince plein de valeur, ayant aperçu la flotte de Rhodes, fit entrer dans ses vaisseaux ce qu'il avoit de troupes à terre, leva l'ancre, vint au-devant des chevaliers, & leur présenta la bataille. Il y avoit sur la flotte chrétienne d'excellens pilotes accoutumés de naviger dans ces mers, & qui par leur adresse gagnèrent le vent sur les ennemis : mais ces infideles ne s'en battirent pas avec moins de courage. L'artillerie des deux côtés étoit également bien servie ; & les généraux combattirent & firent combattre leurs soldats comme des gens qui ne vouloient pas survivre à leur défaite. Le feu continuel du canon, de la mousqueterie, le fracas des vaisseaux, plusieurs démâtés ou coulés à fond, tout cela de part & d'autre fit périr beaucoup de monde, & sans qu'au bout de trois heures que duroit un combat si opiniâtre, on pût démêler de quel côté penchoit la victoire : & vraisemblablement, si on eût continué à se battre seulement de loin & à coups de feu, la bataille n'auroit pas fini si-tôt : mais les chevaliers par ordre & à l'exemple de leurs chefs, s'attachèrent à l'abordage, & la plupart pressée à la main sautèrent dans les vaisseaux ennemis. Cela fit changer la face du combat, & comme d'homme à homme un chevalier surpassoit un soldat Sarrafin en courage & en adresse, les Egytiens perdirent plusieurs vaisseaux. La plupart de ces infideles se jetèrent dans leurs esquifs, d'autres, à la nage,

tâchent de gagner le rivage. Ceux qui furent assez heureux pour y arriver, se sauvèrent dans les bois & dans les montagnes : il n'y eut que leur général qui aima mieux se faire tuer que d'abandonner son vaisseau ou de se rendre.

Les chevaliers prirent dans ce combat onze navires, quatre galeres, & coulerent le reste à fond. Ils débarquerent ensuite des troupes qui poursuivirent les fuyards, en reprirent la plupart qu'ils firent esclaves ; & après avoir mis le feu aux bois que les Egyptiens avoient façonnés, ils retournerent à Rhodes, & rentrerent dans le port avec les vaisseaux & les galeres qu'ils avoient enlevés aux ennemis, & avec un grand nombre de prisonniers qu'on avoit faits dans cette expédition.

Toutes ces prises dédommagerent amplement le trésor des frais qu'il avoit fallu faire pour cet armement, sur-tout dans un tems où les chevaliers, par un esprit de désappropriation, consacroient au bien commun de la religion, non-seulement leurs prises, mais encore les épargnes qu'ils pouvoient faire sur les revenus des commanderies qu'ils possédoient ; tel étoit en ce tems-là frere Charles l'Aleman de la Roche-Chinard, de la langue de Provence, grand-prieur de Saint-Gilles, qui ne prenant sur ses biens qu'un très-frugal entretien, employa pendant toute sa vie le produit de son prieuré à la décoration des autels, ou à la défense & à l'utilité de la religion : & on remarque que pendant

EMERI
D'AMBOISE.

1511.

le magistère du grand - maître d'Aubuffon, il envoya à Rhodes les statues des douze apôtres qu'il avoit fait faire de vermeil, & qui pesoient deux cens marcs d'argent; qu'on y porta depuis de sa part un agneau d'or représentant le Sauveur des hommes, les statues de la sainte Vierge & de saint Jean-Baptiste, pareillement d'or massif, & du poids de quatre-vingts marcs; un calice, de riches paremens pour les autels: & cette année, il fit présent à l'église priorale, de quinze tableaux qui coûtoient mille écus chacun, avec une croix de fin or, de la forme que la portoient les chevaliers, & du poids de trente marcs. Enfin ce même chevalier fit bâtir de ses deniers un magnifique palais pour servir d'auberge aux chevaliers de la langue de Provence, auxquels il envoya encore quatre canons avec leurs affuts pour servir à la défense de la place. Il ne lui restoit avant sa mort qu'une somme de dix mille écus, il la déposa en faveur du corps de la religion, à la banque de Saint-Georges de Gènes, dans la vue qu'en cas que Rhodes fût assiégée, les chevaliers trouvassent ce secours tout prêt pour acheter des armes & des provisions de guerre: toutes dispositions si chrétiennes & si religieuses, que nous avons cru être obligés d'en conserver la mémoire & de les proposer pour exemple aux commandeurs, qui sous ce titre honorable, ne sont cependant que de simples administrateurs des revenus qui appartiennent au corps de l'ordre, & au com-

mun trésor. C'étoit dans ce même esprit que le grand-maître d'Amboise pendant tout son magistère employa les biens attachés à sa dignité, soit au soulagement des pauvres dont il étoit considéré comme le pere, soit aux fortifications qu'il fit faire à Rhodes. La mort le surprit dans de si louables occupations, âgé de soixante-dix-huit ans, dont il avoit employé la meilleure partie dans la pratique des vertus chrétiennes : prince sage, habile dans le gouvernement, heureux dans toutes ses entreprises, qui enrichit son ordre des dépouilles des infideles, sans s'enrichir lui-même ; qui mourut pauvre & qui n'en laissa point dans ses états.

Nous pouvons appliquer avec justice au grand-maître d'Aubusson ce qu'on rapporte du bienheureux Raimond Dupuy, le premier des grands-mâtres militaires de cet ordre, c'est que la plûpart de ses élèves avoient été ses successeurs. En effet, dans la perte que la religion venoit de faire du grand-maître d'Amboise, on ne crut point la pouvoir mieux remplacer que par l'élection de frere GUI DE BLANCHEFORT, grand-prieur d'Auvergne, neveu du grand-maître d'Aubusson, & qui avoit eu tant de part durant son magistère au gouvernement de l'ordre, & sur-tout à la garde & à la conduite du prince Zizim.

 GUI DE
BLANCHE-
FORT.

Pendant que des couriers étoient partis de Rhodes pour porter en France & au prieur de Blanchefort les nouvelles de son élection, le conseil de l'ordre reçut un bref de Jules II,

GUI DE
BLANCHE-
FORT.

qui étoit alors sur la chaire de saint Pierre pour inviter les principaux chevaliers à se rendre incessamment au concile de Latran, que ce pontife avoit fait tenir pour balancer l'autorité de l'assemblée convoquée à Paris contre lui, à la requête de l'empereur Maximilien premier, de Louis XII, roi de France, & de cinq cardinaux. Le pape par son bref marquoit au conseil de l'ordre qu'il avoit destiné la garde du concile aux chevaliers de saint Jean. Le dessein de ce pape guerrier étoit d'attirer dans son parti & dans son armée un corps considérable des chevaliers de saint Jean. Mais le conseil bien instruit qu'il s'agiroit moins dans ce concile des intérêts de la religion, que des projets ambitieux de Jules, qui avoit allumé la guerre dans tous les états de la chrétienté, ne jugea pas à propos de prendre parti dans ces mouvements qui avoient si peu de rapport à son institut. Il s'excusa sur l'absence, & l'éloignement du nouveau grand-maître, de faire aucun détachement considérable à ce sujet. Cependant, pour déférer en quelque manière aux ordres du pape, le premier supérieur spirituel de la religion, on ordonna au chevalier Fabrice Carette, amiral de l'ordre, qui résidoit alors à la cour de Rome en qualité de procureur-général de la religion, de tirer de l'Italie & des états du pape un nombre de chevaliers, & d'aller à leur tête offrir ses services à ce pontife.

Le desir de ménager les princes chrétiens

n'étoit pas le seul motif qui avoit fait prendre un parti si sage au conseil ; des nouvelles qui étoient venues à Rhodes d'un puissant armement que les Turcs faisoient dans tous leurs ports, avoient déterminé le lieutenant du magistère, tout le conseil, à ne laisser sortir aucun chevalier de l'île de Rhodes. On dépêcha en même-tems au grand-maître le chevalier Jean de Fournon pour le conjurer de s'y rendre au plutôt. Le commandeur Carette qui avoit acquis tant de gloire au siège de Rhodes, reçut ordre d'y amener lui-même avec la permission du pape, deux vaisseaux chargés de grains, de recrues, & différens renforts pour les garnisons du fort Saint-Pierre, & de toutes les îles de la religion : & on y envoyoit en même-tems des compagnies de chevaliers pour veiller à la défense & à la conservation de ses places.

Les nouvelles qui se répandirent en Europe de l'armement des Turcs, précipiterent le départ du grand-maître, & quoiqu'il fût actuellement dangereusement malade, rien ne put l'arrêter. Il s'embarqua à Ville-Franche proche Nice, mais la mer augmenta considérablement sa maladie. Les chevaliers qui l'accompagnoient se voyant à la hauteur de Drépano, ville de Sicile, voulurent lui persuader d'y relâcher, & de se faire porter à terre; mais ce grand-maître qui préféroit les intérêts de son ordre à sa propre vie, craignant, s'il y mouroit, que le pape averti de sa mort avant l'élection de son successeur,

**GUI DE
BLANCHE-
FORT.**

n'entreprît de disposer de la grande-maîtrise, ordonna qu'on tint toujours la route de Rhodes. Après quelques jours de navigation, le trouvant à la hauteur de l'île de Zante, il sentit les approches de la mort. Il l'envisagea avec la même fermeté qu'il avoit fait paroître dans tant de combats où il s'étoit trouvé; & après avoir satisfait aux devoirs d'un chrétien & d'un véritable religieux, il donna ses derniers momens à la conservation de la souveraineté & de l'indépendance temporelle de la religion. Pour prévenir quelque entreprise de la cour de Rome sur la liberté des suffrages, il ordonna aux chevaliers qui étoient à sa suite, que si-tôt qu'il seroit expiré, & avant que les nouvelles de sa mort pussent être portées en Italie, ils fissent partir une caravelle armée d'excellens rameurs, qui portassent en diligence à Rhodes les nouvelles de sa mort. Ses dernières volontés furent exécutées ponctuellement: la caravelle arriva à Rhodes le 13 décembre: on assemble le lendemain le chapitre, dans lequel l'amiral **CARETTE** fut élu pour grand-maître: dignité qui lui avoit été prédite par le grand-maître d'Aubusson, comme nous l'avons rapporté dans le septième livre de cet Ouvrage, & qu'il avoit méritée, tant par des actions pleines de valeur, que dans les différentes négociations qu'il avoit conduites auprès des princes chrétiens avec beaucoup de sagesse & d'habileté.

1513.
13 décembre.

**FABRICE
CARETTE.**

Il n'eut pas plutôt pris possession de cette

éminente place, qu'il convoqua un chapitre général. Comme on croyoit être à la veille d'un siège, la plupart des réglemens qui s'y firent, roulèrent sur la subsistance des chevaliers nécessaires à la défense de Rhodes, & sur les provisions de guerre. Le grand-maître se chargea de tout, & moyennant une somme de quarante mille écus qu'il devoit tirer du trésor par an, il s'engagea de nourrir cinq cens cinquante chevaliers qui résidoient actuellement dans le couvent. On lui assigna une autre somme de vingt-trois mille écus pour les frais extraordinaires de l'artillerie, & pour l'entretien du sultan Amurat, fils de Zizim, qui s'étoit fait chrétien, & auquel la religion avoit accordé pour sa résidence le château de Feracle dans l'île de Rhodes, où il vivoit avec beaucoup d'édification. Le grand-maître, par le moyen d'un riche marchand de Lyon, appelé Laurensin, fit venir une artillerie nombreuse de France, & il y envoya en même-tems pour résider en qualité d'ambassadeur de l'ordre, frere Philippe de Villiers de l'Isle-Adam, dont nous avons parlé, hospitalier & grand-prieur de France, & qui dans ce royaume, devoit faire la fonction de visiteur & de lieutenant du grand-maître.

La guerre qu'on appréhendoit à Rhodes de la part des Turcs, fut suspendue par des dissensions domestiques, qui s'éleverent à la Porte & dans la maison Ottomane. Bajazet regnoit encore, prince gouteux & valétudinaire,

uniquement sensible aux plaisirs de la table, ou à la découverte de quelque secret de la nature, philosophe oisif & voluptueux, mais peu habile souverain.

Ce prince avoit trois fils, Achomat, Corcut & Selim : le premier, soit politique ou penchant naturel, passoit sa vie dans la mollesse & dans une indigne oisiveté. Corcut dont nous avons déjà parlé, & que les janissaires, après la mort de Mahomet II, son ayeul, avoient placé sur le trône pour en assurer la possession à son pere, affectoit un grand air de dévotion, & on ne le trouvoit jamais qu'avec un Alcoran entre les mains. Selim, le plus jeune des trois, aimoit les armes, & n'oublioit rien pour en acquérir la réputation. Parmi trois princes d'un caractère si différent, Bajazet eût bien voulu faire reconnoître Achomat pour son successeur, la ressemblance & la conformité du goût pour les plaisirs causoient cette prédilection. Selim averti de ses intentions, n'oublia rien pour les traverser : il fit mettre les janissaires dans ses intérêts : les soldats gagnés par l'argent de Selim, n'attendoient qu'une occasion pour éclater.

Le grand-seigneur & le roi de Perse trop puissans & trop voisins pour vivre long-tems en bonne intelligence, s'étoient déclaré la guerre. Les janissaires, milice toujours redoutable à ses souverains, quand ils ne savent pas s'en faire craindre, avant que de marcher en campagne, demandèrent hautement un prince pour les commander ;

& il fallut que ce prince fût Selim , malgré Bajazet , qui leur avoit nommé pour général son fils aîné. Ils poussèrent encore plus loin leur insolence : ils exigèrent du foible Bajazet pour sûreté de leur solde , à ce qu'ils disoient , qu'il remit les clefs du trésor à leur nouveau général. Le malheureux vieillard entendit bien ce langage : il descendit du trône , & quitta Constantinople pour se retirer à Demotique , maison de plaisance qu'il avoit fait bâtir sur les bords de la mer majeure. Mais Selim qui se défioit toujours de son inclination pour Achomar , le fit empoisonner par son médecin : il fit depuis étrangler ses deux freres , leurs femmes & leurs enfans. Ce furent là les degrés par lesquels il s'éleva à la souveraine puissance : à cela près grand capitaine , toujours à cheval , infatigable , sobre , insensible aux plaisirs , & uniquement touché de la gloire , qu'il chercha toute sa vie dans les périls de la guerre.

L'ambition de ce prince , son courage , sa puissance , les forces de son empire , tout alarmoit ses voisins. Ismael , roi de Perse , en sentit les premiers efforts. Selim porta ses armes dans ses états , passa l'Euphrate , lui donna bataille , le défit , & emporta la ville célèbre de Tauris. Le Persan , pour se soutenir contre un ennemi si redoutable , chercha à faire différentes alliances avec les princes ses voisins. Il envoya au grand-maître un ambassadeur , qui , à la faveur d'un habit de marchand , & par le moyen d'un

Turc habitant de Tarse en Cilicie, & pensionnaire de la religion, perça au travers des états de Selim, & se rendit à Rhodes. Il y fut reçu avec toute la considération qui étoit due à la grandeur de son maître, & par rapport à l'importance de l'affaire qu'il étoit venu négocier. Ce ministre traita avec le conseil, & conclut une ligue contre l'ennemi commun. Campson Gauri, soudan d'Egypte, auquel Selim n'étoit pas moins redoutable, entra dans ce traité. Le grand-seigneur instruit de ces différentes négociations, envoya des ambassadeurs au Caire pour détacher le sultan de la ligue; mais n'en ayant pu venir à bout, il tourna l'effort de ses armes contre ce prince, & conquit en moins de quatre ans la Syrie, la Palestine, les places maritimes de la mer rouge, une partie de l'Arabie, toute l'Egypte, & après avoir détruit entièrement la monarchie des Mamelus, il laissa le gouvernement de l'Egypte à Caïrberg, & celui de la Syrie à Gazelle, deux seigneurs des principaux officiers des Mamelus, qui, au préjudice de la fidélité qu'ils devoient à leurs souverains, étoient passés dans le parti du Turc. Selim couvert de gloire par tant d'exploits, retourna à Constantinople : il donna aussitôt tous ses soins pour équiper deux cens galeres qu'il destinoit pour faire la conquête de l'île de Rhodes.

La précaution si nécessaire à un conquérant, d'être instruit des fortifications d'une place qu'il veut assiéger, l'obligea d'envoyer

pour espion à Rhodes, un médecin juif. Ce traître, pour être moins suspect, se fit baptiser : sa capacité, & le besoin qu'on en avoit, l'introduisirent bientôt dans les principales maisons de la ville ; & quand il eut découvert les endroits foibles de la place, il en rendit un compte exact aux ministres de la Porte. Pendant qu'on travailloit sans relâche dans les arsenaux aux préparatifs nécessaires à cette entreprise, Selim tomba malade de la pierre, d'autres disent d'un cancer dans les reins, dont il mourut à l'âge de quarante ans, après avoir ruiné & détruit l'empire des Mamelus, soumis la Syrie & la Palestine, triomphé de toutes les forces de la Perse, conquit les villes maritimes de la mer rouge, une grande partie de l'Arabie, & réduisit l'Égypte entière dans une simple province de son empire : toutes conquêtes qu'il acheva en moins de huit ans de regne.

1520.

Soliman II, son fils unique, lui succéda dans le gouvernement de ce vaste empire, & il en prit possession presque en même-tems que Charles-Quint fut élu empereur d'Allemagne. Soliman étoit à peine âgé de vingt ans. Gazelle, gouverneur de la Syrie, avoit été fidèle à Selim qu'il craignoit, & dont il redoutoit la puissance ; mais se croyant délivré de ses engagemens par la mort de ce prince, il n'en eut pas plutôt appris les nouvelles, qu'il songea à relever l'empire des Mamelus ; & il ne désespéra pas d'en occuper le trône. Il ne manquoit ni de courage, ni de capacité pour la conduite d'un aussi grand dessein,

FABRICE CARETTE. mais comme il ne se trouvoit pas des forces suffisantes pour résister seul à la puissance formidable des Turcs , il dépêcha secrètement un de ses confidens à Caïrberg , gouverneur de l'Egypte, pour tâcher de l'engager dans la révolte qu'il méditoit. Son agent lui représenta de sa part que sous le regne d'un jeune prince, qu'il traitoit d'enfant , rien ne seroit plus aisé & plus glorieux pour l'un & pour l'autre , que de joindre leurs forces , & de les employer à délivrer leur nation de la tyrannie des Turcs.

Mais Caïrberg préféra une fortune toute faite, & des plus grandes dont pût jouir un particulier , au succès incertain d'une entreprise aussi délicate , dont d'ailleurs , quand elle auroit réussi , Gazelle auroit peut-être recueilli seul tout le fruit. Ainsi , pour éloigner de lui tout soupçon d'infidélité, il fit mourir l'envoyé de Gazelle , & dépêcha en même - tems un courier à la Porte pour informer le grand-seigneur & ses ministres des projets dangereux du gouverneur de Syrie.

Soliman envoya aussi-tôt contre lui une puissante armée , commandée par le bacha Ferrate , un des plus habiles généraux de l'empereur son pere. Gazelle ne voyant point revenir son agent , se douta bien qu'il avoit été trahi par le gouverneur de l'Egypte. Comme il étoit embarqué trop avant pour reculer , & que la seule délibération si on demeurera fidele à son souverain , est une infidélité punissable , il rappella auprès de lui ce qui restoit de Mamelus dispersés en diffé-

rens endroits. Toute la Syrie, par ses ordres, prit les armes, & il envoya en même-tems des ambassadeurs à Rhodes pour obtenir du grand-maître un train d'artillerie, dont il avoit besoin pour résister à leur ennemi commun.

Le grand-maître ravi de voir renaître la guerre entre les infideles, lui envoya aussitôt des canons, de la poudre, & d'autres provisions de guerre, avec d'excellens officiers d'artillerie. Gazelle s'en servit utilement : & quoiqu'il attendît à tous momens l'armée des Turcs, qui étoit en marche, il ne laissa pas d'assiéger Tripoli, Barut, & plusieurs autres places de la Phénicie, dont il se rendit maître. Il fallut interrompre ses conquêtes par l'arrivée du bacha Ferrate. Quoique l'Egyptien eût moins de troupes, il vit bien qu'il ne pouvoit trouver son salut que dans une victoire : il marcha droit aux Turcs ; les deux armées en vinrent bientôt aux mains ; la victoire fut long-tems disputée. Gazelle, à la tête de ses Mamelus, soutint pendant six heures entieres tout l'effort des armes des Turcs ; il rallia plusieurs fois ses troupes, combattit toujours à leur tête, & tua de sa main plusieurs officiers des janissaires ; enfin après avoir perdu la plûpart de ses soldats, accablé par le nombre, & enveloppé de tous côtés, il se fit tuer plutôt que de se rendre. Il tomba percé de coups sur un tas de Mamelus qui avoient eu un pareil sort, & sa mort mit fin à cette guerre, & éteignit absolument cette redoutable mi-

lice, qui depuis plus de deux cens ans dispo-
soit à son gré du trône de l'Egypte.

Le grand-seigneur ne fut pas long-tems
sans être instruit des liguees dans lesquelles les
chevaliers de Rhodes étoient entrés contre
le sultan Selim son pere. Ses ministres lui
représentèrent que ces chevaliers par leurs
flottes & leurs armemens, étoient maîtres de
la mer : que plusieurs fois ils avoient enlevé
des convois qu'on envoyoit en Syrie & en
Egypte ; qu'ils tenoient dans leurs fers plu-
sieurs officiers Turcs qu'ils avoient faits pri-
sonniers ; qu'il sortoit à tous momens de Rho-
des & des autres îles de la religion, des cor-
saires qui troubloient le commerce de ses su-
jets : & pour achever de l'irriter, ils le firent
souvernir des secours que Gazelle en avoit
tirés pour soutenir sa rebellion. Soliman ré-
solut de porter la guerre dans cette île, & il
fut principalement affermi dans ce dessein par
des mémoires que le sultan Selim avoit laissés,
& dans lesquels ce prince marquoit, que pour
assurer les frontieres de son empire, il falloit
en Europe s'emparer de la ville de Belgrade,
& de l'île de Rhodes en Asie.

Mais Soliman, avant que de s'engager dans
deux entreprises si difficiles, & se voyant ma-
ître d'un si puissant empire, voulut affermir
sa domination sur des principes & des regles
de conduite bien différentes de celles que
ses prédécesseurs avoient suivies. Avant le
regne de Soliman, la force seule décidoit
souverainement de la paix ou de la guerre

avec les princes voisins ; en même - tems qu'un barbare despotisme étoit l'unique loi dans le dedans de l'état. Les bachas pilloient impunément le peuple ; & le prince à son tour pressoit ces éponges , & pour s'enrichir , en faisoit souvent mourir les plus puissans : sous un pareil gouvernement, on n'étoit pas innocent si on étoit riche. Soliman tint une conduite toute opposée ; il ne fit jamais la guerre sans la déclarer , & il ne la déclaroit jamais sans avoir des prétextes plausibles , dont après tout , les princes habiles ne manquent guère. Ses sujets sous son regne virent , peut-être pour la première fois , regner la justice & l'équité. Ce prince , le plus grand qu'il y ait eu dans cette monarchie , fit publier dans tous ses états , que tous ceux qui avoient été dépouillés injustement de leurs biens par son pere & par ses ancêtres , n'avoient qu'à s'adresser à lui , & qu'il leur feroit justice. Les usurpateurs des biens destinés à l'entretien des temples & des mosquées , furent punis sévèrement : il rétablit l'autorité des tribunaux , méprisée sous les regnes précédens. Plusieurs cadis ou juges qui avoient prévariqué dans leurs charges , furent condamnés à mort : à l'égard des grands & des bachas , il ne les fit pas mourir , parce qu'ils étoient riches ; mais il punit seulement ceux qui l'étoient devenus par des concussions , & en abusant de leur pouvoir : en un mot , il déclara la guerre au vice , à l'injustice & à la violence , avant que de porter ses

armes contre les ennemis de sa loi.

Tel étoit Soliman, lorsqu'il entreprit de faire la guerre aux chrétiens. Ce prince ayant appris qu'Amurat II & Mahomet II avoient échoué aux sièges de Belgrade & de Rhodes, se flatta qu'une pareille entreprise honorerait ses premières armes. Il avoit résolu de commencer par le siège de Belgrade ; mais pour empêcher les Hongrois d'armer de bonne heure pour leur défense, ses ministres, par son ordre, laissèrent croire qu'il en vouloit uniquement à l'île de Rhodes.

Le grand-maître, pour prévenir ses desseins, fit faire une nouvelle enceinte de murailles dans les endroits de la ville qui lui parurent en avoir le plus de besoin. On augmenta les fortifications de la place ; on remplit les magasins de grains & de provisions de guerre & de bouche. A la prière de ce vigilant grand-maître, le pape envoya au secours de la religion trois galions bien armés ; & François I, roi de France, y fit passer en même-tems neuf galères, quatre brigantins & quatre barques armées : cette petite flotte arriva heureusement à Rhodes, sous les ordres du baron de Saint-Blancard. Mais Soliman n'eut pas plutôt fait éclater ses desseins par le siège de Belgrade, que ces vaisseaux étrangers reprirent le chemin de leur pays.

La Hongrie avoit alors pour souverain un jeune prince encore mineur, appelé Louis, fils de Ladislas ; ou pour mieux dire, on

voyoit dans ce royaume autant de souverains qu'il y avoit de grands en état de se faire respecter. Une jalousie réciproque les rendoit plus ennemis les uns des autres, que des infidèles mêmes, & caufoit dans l'état des divisions qui le déchiroient. Le grand-seigneur voulant leur cacher ses desseins, avoit envoyé au jeune roi un ambassadeur, pour lui faire part de son élévation à l'empire : mais au lieu de recevoir ce ministre avec les égards dûs à son caractère, les seigneurs du conseil le traitèrent comme un espion, & l'empêchèrent de retourner vers son maître.

Tel fut le prétexte de la guerre : Soliman offensé qu'on eût violé si indignement le droit des gens, après en avoir demandé inutilement raison, fit partir le bacha Pyrrhus à la tête d'un grand corps de cavalerie, qui investit la ville de Belgrade, ancienne capitale de la contrée, appelée Rascie. Cette place, bâtie sur la pointe d'une colline, au confluent de la Save avec le Danube, outre cette fortification naturelle, étoit entourée par une double enceinte de murailles, flanquées de distance en distance par de grosses tours munies d'artillerie ; & on voyoit sur une éminence qui commandoit la ville, un château appelé anciennement *Taurunum*. Il étoit alors revêtu de toutes les fortifications que l'art y avoit pu ajouter, & passoit pour imprenable.

Soliman suivit de près le bacha, & parut bientôt à la tête d'une armée formidable. On

FABRICE
CARETTE.

ouvrit la tranchée; le canon fut mis en batterie, & les Turcs n'oublièrent rien pour avancer leurs travaux. Toute l'Europe avoit les yeux ouverts sur le siège d'une place qu'on regardoit comme un des boulevards de la chrétienté. Les chevaliers de Rhodes sur-tout s'y intéressoient le plus par la considération que si le Turc emportoit Belgrade sans être traversé par les princes chrétiens, un pareil succès le détermineroit à entreprendre ensuite le siège de Rhodes.

1521.

Pendant qu'on étoit agité de cette inquiétude, le grand-maître tomba malade, & mourut assez brusquement. C'étoit un prince libéral, magnifique, charitable, aimant le peuple, & voulant être aimé; &, ce qui étoit rare en ce tems-là, savant dans les langues mortes, & qui parloit avec facilité la plupart de celles qui étoient en usage de son tems. La religion fit dans cette conjoncture, une perte d'autant plus considérable, que les chevaliers étant à la veille d'entrer en guerre avec la Porte, eussent pu tirer beaucoup de secours de la plupart des princes chrétiens dont il étoit estimé, & avec lesquels, pendant son ambassade de Rome, il avoit souvent négocié.

L'ordre ne pouvant pas demeurer sans chef, après les obseques de Carette, on s'assembla pour lui donner un successeur. Frere André d'Amaral ou du Merail, chancelier de l'ordre, & grand-prieur de Castille, dont nous avons parlé au sujet de ses différens avec le chevalier de l'Isle-Adam, de

manda cette éminente place avec autant de hauteur & de confiance, que s'il eût cru faire grâce à l'ordre de la vouloir bien accepter. Il n'en eût pas été indigne, s'il ne se fut pas rendu lui-même le premier cette justice : sa présomption & le mépris qu'il faisoit de ses vicaux, lui attirèrent un refus général ; & tous les suffrages se trouverent partagés seulement entre le chevalier Thomas d'Ocray, grand-prieur d'Angleterre, & frere PHILIPPE DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, hospitalier & grand-prieur de France. L'Anglois étoit distingué par un génie élevé, un grand usage de traiter avec les souverains, auprès desquels il avoit été employé dans des ambassades importantes ; & on faisoit même attention dans la conjoncture de la guerre dont Rhodes étoit menacée, à des richesses considérables que ce chevalier possédoit. L'Isle-Adam de son côté avoit acquis dans l'ordre une grande considération & une estime générale par la sagesse de sa conduite dans tous ses emplois, & par des manieres ouvertes, pleines de franchise & de droiture, & que l'ambition & l'hypocrisie ne peuvent contre-faire long-tems.

Ce seigneur étoit alors absent ; il n'eut pour partisan dans cette assemblée, que la mémoire de ses services, & le souvenir de ses vertus. Ce fut uniquement à une réputation si bien établie, qu'il dut le plus grand nombre des suffrages qui le proclamèrent grand-maître. Tous les chevaliers applau-

VILLIER
DE L'ISLE
ADAM.

1521.
22 janvier

VILLIERS
DE L'ISLE-
ADAM.

dirent au choix que les électeurs avoient fait : ce fut une joie universelle dans toute l'île. Il n'y eut que d'Amaral qui fut outré de douleur ; & dans les premiers transports de sa colère , il lui échappa de dire à un commandeur Espagnol de ses amis , que l'Isle-Adam seroit le dernier grand-maître qui regneroit à Rhodes (a).

Le tems , au lieu d'adoucir la violence de son ressentiment , ne fit que l'augmenter. De son animosité particulière contre la personne du grand-maître , on prétend qu'il passa à une haine outrée contre tout l'ordre ; & toujours agité des furies qui lui déchiroient le cœur , il résolut d'éteindre la religion même , & d'étouffer la mere qui l'avoit nourri. Plein de ces funestes desseins , voici à-peu-près de quelle maniere Bosio rapporte qu'il les conduisit. Il s'en ouvrit , dit-il , à un esclave Turc qu'il avoit pris à la guerre , homme d'esprit , & qu'il avoit reconnu capable de conduire une intrigue ; cet esclave , qui , dans cette

(a) Le Diable , ingratitude & fureur avoient tellement offusqué les yeux de sa pensée , que nullement se pouvoit contenir ; mais à chaque propos il se coupoit , & ne pouvoit dissimuler sa trahison. Un jour entre les autres ayant le siège , il dit devant plusieurs gens de bien , qu'il voudroit que son ame fût au diable , & que Rhodes & la religion fût perdue. Et pareillement le jour que le très-illustre seigneur qui est à présent , fut prononcé grand-maître , il dit à un commandeur de la nation Espagnole , homme de bien , & ami sien , que ledit seigneur , élu grand-maître , seroit le dernier maître de Rhodes.

Relation du second siège de Rhodes par le commandeur de Bourbon , imprimée en entier dans l'édition in-quarto de l'Histoire de Malthe , tom. II , p. 626.

négociation entrevit les moyens de recouvrer
 sa liberté, entra dans ses vues : & sous pré-
 texte d'aller dans son pays chercher le prix
 de sa rançon, se rendit secrètement à Con-
 stantinople avec une lettre pour le grand-sei-
 gneur. Le chancelier exhortoit Soliman à
 former le siège de Rhodes; & pour lui en faire
 voir la facilité, il avoit joint à sa lettre une
 ample instruction qui contenoit l'état présent
 de cette ville, les endroits les plus foibles
 de la place, le nombre des chevaliers & des
 troupes préposés à sa défense, ce qu'il y avoit
 de provisions & de munitions de bouche &
 de guerre pour soutenir un siège. Il ajoutoit
 que le conseil venoit de faire abattre une
 partie du bastion d'Auvergne, pour le refaire
 sur des fondemens plus solides; & que, si
 sa hauteesse vouloit se presser de faire avan-
 cer son armée, il trouveroit la place toute
 ouverte de ce côté-là, & hors de défense.
 Soliman étoit encore en Hongrie, l'esclave
 de d'Amaral en son absence remit son paquet
 aux ministres qu'il avoit laissés à Constanti-
 nople, on l'envoya par un courier exprès au
 grand-seigneur. Ce prince fut ravi de trouver
 dans Rhodes même un partisan secret, qui,
 entrant par sa dignité dans tous les conseils,
 pourroit lui faire passer des avis sûrs & fideles.
 On lui renvoya son esclave avec des promesses
 d'une récompense magnifique, s'il contribuoit
 au succès des desseins de sa hauteesse. Le chan-
 celier, à ce que dit Bosio, toujours plein de
 fureur, & enyvré de sa passion, fut charmé

VILLIERS
DE L'ISLE-
ADAM.

de voir un acheminement à sa vengeance : & de peur qu'on ne fût surpris du retour de son esclave, il publia qu'il n'étoit revenu que pour lui apporter sa rançon. Cet excès de confiance pour un esclave qu'il avoit laissé partir sur sa parole, le retour de cet esclave, & les caresses que lui faisoit ce chancelier, ne laisserent pas de paroître bien extraordinaires ; mais l'autorité de ce seigneur, & la crainte d'avoir pour ennemi un homme fier, hautain, & connu pour être implacable dans sa haine, étouffa ces soupçons, ou du moins, empêcha qu'on ne les fit éclater.

Cependant le nouveau grand-maître ayant reçu les nouvelles de son élection, se disposa à partir. Comme il étoit bien instruit que Rhodes étoit menacée d'un siège, il en fit part à tout son ordre par une citation générale qu'il envoya dans tous les états de la chrétienté. Il ramassa ce qu'il put recueillir des réponses, qu'il employa en provision de guerre ; & après avoir pris congé du roi en Bourgogne, il se rendit à Marseille, où il s'embarqua. Il montoit la grande caraque, & le reste de son train, de son équipage, & des munitions de guerre qu'il portoit à Rhodes, suivoit dans quatre felouques. Malheureusement, à la hauteur de Nice, le feu prit dans la caraque par la négligence d'un officier de bouche : l'embrasement se communiqua bientôt en différens endroits de ce vaisseau ; les voiles & les cordages furent en un instant réduits en cendres, & des tou-

billons de flammes & de fumée augmentoient un objet si terrible & empêchoient même le service du matelot. Dans ce désordre & la confusion ordinaire en pareils accidens, chacun vouloit se précipiter dans la mer pour gagner le rivage, ou se sauver dans les felouques qui n'étoient pas éloignées; mais le grand-maitre défendit, sous peine de la vie, qu'on sortit du vaisseau. Une nouvelle crainte, & le respect pour ses ordres, firent l'office de la fermeté, les plus timides se rendirent à leur poste: on travailla ensuite de concert à éteindre le feu: on en vint à bout, & la caraque fut sauvée par ceux mêmes qui la vouloient abandonner.

A peine l'Isle-Adam avoit échappé au péril du feu, qu'un autre élément, qui n'est pas moins redoutable, le jetta dans de nouveaux dangers: il s'éleva une tempête; la mer s'émut, les vents souffloient avec violence, & soulevoient les flots; le pilote n'étoit plus le maître de son gouvernail; & comme si le ciel eût été de concert avec la mer pour faire périr la caraque, le tonnerre après avoir grondé long-tems, tomba sur ce vaisseau, entra dans la chambre de poupe, tua neuf hommes, & brisa l'épée du grand-maitre, sans endommager le fourreau. Les matelots ne manquerent pas de tirer de fâcheux présages de ces différens accidens; & je ne fais si les chevaliers qui accompagnoient l'Isle-Adam, furent exempts de ces préjugés, dans un tems sur-tout où les Turcs menaçoient l'île de Rhodes, & où

VILLIERS
DE L'ISLE-
ADAM.

Bosio, t. II.
l. 18. p. 626.

la foi pour les augures étoit fort respectée. Mais le grand-maître, sans s'arrêter à ces vains pronostics, entra dans le port de Syracuse, fit radoubber ses vaisseaux, & se dispo-
soit à continuer sa route, lorsqu'on lui donna avis que Curtogli, fameux corsaire, & chef du grand-seigneur, l'attendoit à son passage avec une puissante escadre de galeres & de vaisseaux, fort supérieure à son escorte. Ce corsaire, outre l'espérance du butin, avoit formé cette entreprise dans le dessein de venger la mort de deux de ses freres, qui avoient péri dans des combats contre les chevaliers; & il avoit encore en vue, s'il pouvoit enlever quelques felouques, & prendre quelques chevaliers, de délivrer par un échange son troisième frere qui étoit actuellement esclave à Rhodes.

Les principaux citoyens de Syracuse tâchèrent de persuader à l'Isle-Adam, d'éviter la rencontre de ce corsaire, redoutable dans les mers par ses forces & par sa valeur; mais ce grand homme qui n'avoit jamais connu de péril, sortit du port, fit mettre toutes les voiles au vent, reconnut le cap de Mallé, appelé Saint-Ange, où les infideles l'attendoient, passa de nuit, & arriva heureusement à Rhodes. Il y fut reçu avec les cérémonies ordinaires, & avec la joie & le respect qui étoient dus à sa dignité & à son mérite. Sa présence augmenta, pour ainsi dire, le courage & la confiance des chevaliers. Il sembloit que sa personne seule tint lieu d'une armée: personne

ne craignoit plus un siège : plusieurs même le souhaitoient pour y trouver de fréquentes occasions d'y signaler leur valeur : & Soliman, si redouté en Hongrie, n'étoit guère appréhendé dans l'île de Rhodes.

Ce jeune prince venoit de se rendre maître de Belgrade. L'heureux succès de ce siège lui en fit espérer un pareil contre la ville de Rhodes ; & outre le desir d'acquérir de la gloire par une conquête si importante, il étoit porté à cette entreprise par les plaintes continuelles de ses sujets négocians, qui devenoient souvent la proie des chevaliers ; & sur-tout par les remontrances du musti, qui lui représentoit incessamment que ces armateurs chrétiens troubloient le pèlerinage de la Mecque, & qu'il étoit obligé en conscience d'arrêter leurs courses. Soliman fort zélé pour sa religion, étoit assez disposé à tourner ses armes de ce côté-là ; mais comme c'étoit un prince sage, & qui ne faisoit aucune entreprise sans la communiquer à son conseil, il y mit cette affaire en délibération.

Quelques bachas lui en représenterent toutes les difficultés, les fortifications de la place, la valeur des chevaliers, & même des habitans, la plupart corsaires, les puissans secours que le grand-maître tireroit infailliblement de la chrétienté ; que cette étincelle pourroit causer un grand embrasement & produire une ligue & une croisade de tous les souverains de l'Europe ; & qu'en différens siècles, ses illustres ancêtres, & des

VILLIERS
DE L'ISLE-
ADAM.

soudans d'Egypte , ayant voulu tenter cette conquête , y avoient perdu beaucoup de troupes sans y pouvoir réussir.

Mustapha au contraire , qui avoit épousé la sœur de Soliman , général plein de courage & qui avoit pénétré l'inclination secrète du sultan , en bon courtisan , lui représentoit que toute la valeur des chevaliers ne résisteroit jamais à ses armes victorieuses , qu'il avoit un si grand nombre de troupes & si aguerries , qu'il pourroit couvrir l'île entière de ses nombreuses armées , au lieu que le grand-maître n'avoit pour sa défense qu'une poignée de chevaliers ; qu'on n'avoit rien à craindre des princes chrétiens actuellement en guerre , & acharnés les uns contre les autres , que l'empereur Charles-Quint avoit mieux aimé laisser prendre Belgrade , dont la prise ouvroit même un passage dans les états héréditaires de sa maison , que de faire la paix avec le roi de France , ou de tirer des armées qu'il opposoit au prince , quelque secours en faveur du roi de Hongrie son allié ; qu'après tout c'étoit une espèce de déshonneur à la maison Ottomane , dans ce point de grandeur & d'élévation où elle étoit parvenue , de souffrir plus long-temps au milieu de son empire , une république de corsaires , qui dominoient dans ces mers , troubloient le commerce de la Syrie , de la Palestine & de l'Egypte , & rançonnoient les sujets ; que l'île de Rhodes & les autres de la religion , servoient d'asyle aux esclaves fugitifs , aux mécontents & aux rebelles.

& ce qui étoit le plus à considérer, qu'on n'ignoroit pas que dans des tems de paix entre les princes chrétiens, les grands-mâtres s'en étoient toujours prévalus pour leur proposer la conquête du royaume de Jérusalem ; que pour une pareille entreprise, l'objet de leurs vœux & de leurs desirs, ils avoient offert toutes les forces de leur ordre, & que tant que ces chevaliers seroient maîtres en orient du port de Rhodes, capable de recevoir les flottes chrétiennes, on auroit toujours à craindre quelque cfoisade de la part des princes d'occident.

VILLIERS
DE L'ISLE-
ADAM.

Soliman préféra ce dernier avis, comme le plus conforme à cette ambition inséparable d'une si grande puissance. Pyrrus & les autres bachas, quoique d'un sentiment contraire renoncèrent avec soumission à celui du souverain ; la guerre contre les chevaliers, & le siège de Rhodes furent résolus. Le sultan nomma le bacha Mustapha son favori & son beau-frere pour général de l'armée de terre, Curtogli pour grand-amiral, le bacha Achmet, habile ingénieur, pour conduire les travaux du siège ; & il voulut que Pyrrus son ancien gouverneur, & qui avoit toute sa confiance, servît de conseil à Mustapha, jeune général, qui pouvoit n'avoir pas autant de prudence & de capacité, que de courage & de valeur. Après cette distribution d'emplois, le sultan voulant pressentir la disposition de l'Isle-Adam, lui écrivit par un ambassadeur qu'il lui dépêcha exprès, pour le féliciter en apparence sur son élévation à la

VILLIERS
DE L'ISLE-
ADAM.

dignité de grand-maître. Il lui proposa même d'entretenir ensemble la paix & une bonne correspondance ; mais il finissoit la lettre en lui faisant part de la prise de Belgrade, comme s'il eût voulu l'intimider par la crainte d'un fort pareil à celui de cette malheureuse ville. Comme le style de ces sortes de lettres fait mieux connoître le caractère des princes & les mœurs de leur siècle, que de simples extraits, nous avons cru que le lecteur ne seroit pas fâché de voir ici celle de Soliman & les réponses du grand-maître ; la lettre de Soliman étoit écrite en Grec, & conçue à-peu-près en ces termes :

Bosio, t. II.
l. 18. p. 627. « SOLIMAN, SULTAN, par la grace de
» Dieu, roi des rois, souverain des souve-
» rains, très-grand empereur de Bizan-
» & de Trébizonde, très-puissant roi de
» Perse, de l'Arabie, de la Syrie & de l'E-
» gypte, seigneur suprême de l'Europe &
» de l'Asie, prince de la Mecque & d'Alep,
» possesseur de Jérusalem, & dominateur de
» la mer universelle ;

» A Philippe Villiers de l'Isle-Adam, grand-
» maître de l'île de Rhodes, salut.

» Je te félicite de ta nouvelle dignité,
» de ton arrivée dans tes états : je souhaite
» que tu y regnes heureusement & avec es-
» core plus de gloire que tes prédécesseurs.
» Il ne tiendra qu'à toi d'avoir part dans notre
» bienveillance. Jouis donc de notre amitié.

& comme notre ami , ne fois pas des der-
 niers à nous féliciter des conquêtes que nous
 venons de faire en Hongrie , où nous nous
 sommes rendus maîtres de l'importante pla-
 ce de Belgrade , après avoir fait passer par
 le tranchant de notre redoutable épée tous
 ceux qui ont osé nous résister.

« Adieu. De notre camp , ce & de
 l'hégire , ce . . . »

Cette lettre fut lue en plein conseil ; & on
 fut surpris que pendant que Soliman offroit ,
 pour ainsi dire , la paix d'une main , de l'autre ,
 il fit une ostentation de sa puissance redouta-
 ble , & même que ses vaisseaux insultassent ceux
 de la religion , ou ceux qui navigeoient sous
 la bannière de l'ordre. Le grand-maître ne
 put pas de répondre à ce prince , mais en
 ces termes , comme on va voir , qui pouvoient
 lui faire comprendre qu'on étoit également
 disposé à Rhodes à faire la paix , ou à conti-
 nuer la guerre.

PHILIPPE VILLIERS DE L'ISLE-
 ADAM , GRAND-MAÎTRE
 DE RHODES.

A Soliman , sultan des Turcs.

« J'ai fort bien compris le sens de la let-
 tre que ton ambassadeur m'a apportée : tes
 propositions d'une paix entre nous , me sont
 aussi agréables , qu'elles feront peu de plaisir

VILLIERS
 DE L'ISLE-
 ADAM.

VILLIERS
DE L'ISLE-
ADAM.

» à Curtogli. Ce corsaire à mon passage de
» France, n'a rien oublié pour me surprendre
» mais n'ayant pu réussir dans son projet, &
» ne pouvant se résoudre à sortir de ces mers
» sans nous avoir causé quelque dommage
» est entré dans la rivière de Lycie, & a tâché
» d'enlever deux vaisseaux marchands qui pa-
» toient de nos ports. Il avoit même investi une
» barque appartenante à des Candiots ; mais
» des galeres de l'ordre que j'ai fait sortir du
» port de Rhodes, l'ont contraint de lâcher
» prise : & de peur de tomber lui-même en no-
» tre puissance, il a cherché son salut dans une
» prompte fuite. Adieu..... de Rhodes
» ce.... ».

Comme les Turcs n'étoient pas fort scrupuleux sur le droit des gens, le grand-maître jugea pas à propos d'envoyer sa lettre sans escorte, conduit, par un chevalier qu'ils auroient pu retenir. On en chargea un Grec, simple habitant de la ville de Rhodes. Soliman & ses ministres connurent bien par la lecture de cette lettre qu'ils avoient affaire à un prince d'un caractère ferme & intrépide, & qui ne se laisseroit épouvanter aisément. Le bacha Pyrrus, vieillard aussi habile dans la politique que dans l'art militaire, proposa dans le conseil qu'on écrît de rechef au grand-maître, pour lui faire une nouvelle ouverture de paix ; qu'on lui marquât qu'on n'avoit osé présenter sa lettre au grand-seigneur, à cause de la bassesse du porteur ; mais que s'il vouloit envoyer à

Porte un de ses principaux chevaliers, il y VILLIERS
 avoit lieu d'espérer que sa négociation se ter- DE L'ISLE-
 mineroit par une paix solide. Le but de ce mi- ADAM.
 nistre étoit d'attirer à Constantinople quel-
 qu'un des premiers de l'ordre, de se rendre
 maître ensuite de sa personne, & d'en tirer à
 force de tourmens des lumières sur l'état de
 la place, & les forces de la religion, afin de
 conférer ce qu'il en apprendroit, avec les avis
 qu'il recevroit de d'Amaral, & de pouvoir
 assurer s'il devoit entièrement compter sur
 ses correspondances avec ce chancelier. Ce
 n'est pas que Soliman ne reçût d'ailleurs
 les mêmes avis du médecin juif dont nous
 avons parlé. Ce perfide le pressoit continuel-
 lement d'avancer son armement; mais comme
 les traîtres, pour se faire mieux écouter di-
 minuent toujours les difficultés d'une entre-
 prise dont ils sont les auteurs, le grand-sei-
 gneur & son conseil, peut-être dans la crainte
 d'une double trahison, auroient été bien aises,
 avant que de s'engager dans ce siège, de sa-
 voir par le rapport de quelque chevalier, si
 les avis qu'ils recevoient de leurs espions
 étoient fideles, & s'il n'y avoit point d'exa-
 gération dans leurs relations.

Le grand-seigneur entra dans les vues de
 son ministre; & pour tâcher, sous prétexte
 de quelque négociation, d'attirer les cheva-
 liers à Constantinople, il voulut qu'on dépê-
 chât un nouveau courrier à Rhodes au nom
 même de Pyrrus. Ce bacha écrivit au grand-
 maître, pour l'assurer que le sultan étoit



VILLIERS
DE L'ISLE
ADAM.

très-disposé à traiter sincèrement de la paix mais que dans la crainte d'offenser la majesté d'un si grand prince, on n'avoit osé lui présenter sa lettre, à cause de la bassesse de son agent ; que s'il vouloit charger d'une autre lettre quelque seigneur de son conseil, muni de pouvoirs suffisans, il feroit volontiers son introducteur à la Porte. Il ajoutoit, que le grand-seigneur surpris de n'avoir point de réponse à sa première lettre, en avoit donné une seconde au courier, & qu'il ne doutoit pas qu'il n'y répondît conformément à ce qu'exigeoit la majesté & la puissance redoutable d'un si grand empereur. Le courier en effet fut chargé d'une lettre de Soliman pour le grand-maître, dans laquelle ce prince, comme on va voir, pour l'obliger à rechercher la paix, faisoit une grande ostentation de ses desseins & de ses forces.

« On nous a assuré, lui disoit-il, que la
» lettre que notre grandeur t'avoit écrite,
» t'a été rendue, & qu'elle t'a causé plus
» d'étonnement que de plaisir. Assure-toi que
» je ne me contente pas de la prise de Bel-
» grade ; mais que je me propose d'en faire
» dans peu une autre aussi importante, de
» laquelle tu feras bientôt averti ; toi &
» tes chevaliers ne sortez guère de ma mé-
» moire ».

Comme cette seconde lettre avoit plus l'air d'un cartel & d'une déclaration de guerre,

te, que d'un préliminaire de paix, le grand-
 maître crut être obligé d'y répondre avec
 autant de hauteur.

VILLIERS
 DE L'ISLE-
 ADAM.

« Je ne suis point fâché, *lui dit-il dans*
sa réponse, que tu te souviennes de moi
 & des chevaliers de mon ordre; tu me
 parles de la conquête que tu as faite en
 Hongrie, & du dessein où tu es, à ce que
 tu me mandes, de faire une autre entre-
 prise dont tu esperes le même succès; mais
 fais réflexion que de tous les projets que
 forment les hommes, il n'y en a point de
 plus incertains que ceux qui dépendent du
 sort des armes. Adieu ».

Le grand-maître ayant cru devoir répondre
 avec fermeté aux menaces indirectes de Soli-
 man, ne laissa pas d'écrire en particulier à
 Pyrrus, que si le sultan son maître souhaitoit
 la paix plus sincèrement qu'il ne paroïsoit par
 ses lettres, il n'avoit qu'à lui envoyer des
 otages, ou du moins un sauf-conduit scellé du
 grand sceau de l'empire; qu'après l'avoir reçu,
 il seroit partir pour Constantinople un cheva-
 lier des plus considérables de son ordre, pour
 écouter les propositions qu'on lui voudroit
 faire. Mais un brigantin de la religion, com-
 mandé par un frere servant, ayant été enlevé par
 les Turcs proche de Rhodes, on prit cet acte
 d'hostilité pour une déclaration de guerre.

Le grand-maître s'y prépara avec toute
 l'habileté & les précautions d'un ancien capi-

taine, qui avoit vieilli dans l'exercice des armes ; il fit creuser les fossés , & réparer les anciennes fortifications, auxquelles il en ajouta de nouvelles. Pour priver les Turcs de fourrage , on coupa par son ordre les grains, quoiqu'ils ne fussent pas encore mûrs ; des maisons de plaifance & même des églises situées au dehors de la ville , furent rasées, & les matériaux emportés dans la ville, de peur que les ennemis ne se servissent de ces ruines pour élever des plate-formes , & y placer leur artillerie. Par une autre précaution, & pour avoir des pionniers, on fit entrer dans la ville les payfans de la campagne, & on y rappella en même-tems tous les aventuriers & les armateurs, qui sous la bannière de l'ordre, faisoient la course contre les infideles, & trouvoient un asyle dans le port de Rhodes.

Mais il falloit pourvoir à la subsistance de ce peuple, aussi-bien qu'à celle des chevaliers, des citoyens & de la garnison. Ce furent les premiers soins de l'Isle-Adam : il nomma pour cela trois commissaires ; & afin qu'ils fussent plus autorisés, il les choisit parmi les grands-croix. Le premier fut Gabriel de Pomerole, grand-commandeur, & lieutenant général du grand-maître ; Jean Bouck, turcopolier, & de la langue d'Angleterre , fut le second, & le chancelier d'Amaral fut nommé pour le troisième : ces trois seigneurs visiterent exactement tous les magasins. Quoiqu'ils les trouvassent la plupart remplis, le grand-maître persuadé que dans ces occasions , ce qu'on appelle suffisant,

ne fuffit pas toujours, propofa dans le confeil de faire venir inceffamment de Naples, de Sicile & de Candie une plus grande quantité de bleds, de vins, de poudre & d'armes, & même de tâcher de tirer de l'île de Candie cinq cens archers, & des gens de trait, en quoi les Candiots avoient excellé de tout tems par-deffus les nations les plus aguerries.

Le chancelier qui avoit vendu fa foi aux infideles, felon le rapport du bâtard de Bourbon, pour éloigner cet effet des précautions du grand-maître, repréfenta que par des nouvelles qui venoient des îles chrétiennes de l'Archipel, on apprenoit que l'armement des Turcs regardoit moins les îles de la religion que celle de Chypre, & peut-être l'Italie même; que depuis près de quarante ans qu'il étoit dans la religion, il avoit obfervé plufieurs fois que les Turcs avoient caufé plus de dépense à l'ordre par l'inquiétude que donnoient leurs armemens, que s'ils avoient attaqué Rhodes à force ouverte; qu'à la vérité on ne pouvoit donner de trop juftes louanges aux foins que prenoit le grand-maître, mais qu'on pouvoit en différer encore pour quelque tems l'exécution, de peur d'épuifer le trésor de l'ordre à force de préparatifs, & pour fe garantir d'un orage qui vraifemblablement iroit fondre ailleurs.

Le grand-maître qui ne connoiffoit pas les motifs de ces perfides confeils, ne les attribuoit qu'à un efprit d'épargne mal réglé; mais il déclara qu'il avoit des lettres d'un efion sûr

ILLIERS
E L'ISLE-
ADAM.

& fidele qu'il entretenoit à Constantinople, & qui l'assuroit que le siège de Rhodes étoit le seul objet de l'armement du grand-seigneur; que ce prince avoit défendu de laisser sortir de ses ports aucun vaisseau qui fît la route de l'île; qu'on préparoit avec un grand soin un train de grosse artillerie, & qui ne s'emploie que dans les sièges; que Soliman avoit fait forger une grande quantité d'outils pour remuer la terre, & que la plûpart des troupes prenoient la route de la Lycie, où elles devoient s'embarquer pour passer dans l'île de Rhodes. Le grand-maître ajouta que dans une affaire si importante, il ne falloit pas écouter une politique trop timide, & qu'il valoit mieux hasarder quelque dépense, que de voir l'île inondée d'ennemis, avant que d'avoir pourvu à sa défense.

L'avis de l'Isle-Adam prévalut: on tira des bleds de Naples & de Sicile; il n'y eut que la poudre qui manqua dans la suite du siège par la trahison du chancelier, qui fit un faux rapport de ce qui s'en trouvoit dans les magasins. On auroit manqué pareillement de vin par la même perfidie: d'Amaral, sous prétexte de ménage & d'épargne, avoit rejeté les propositions des trois marchands de Rhodes, qui offroient d'en fournir la ville à un prix raisonnable. Mais le grand-maître qui portoit ses vues de tous côtés, envoya en Candie un frere servant appelé Antoine Bosio, oncle de l'auteur qui a écrit les annales de cet ordre, & il le chargea de faire une ample

provision de vin , & de tâcher en même-tems d'obtenir du gouverneur de l'île, la permission d'y lever cinq cens hommes d'infanterie. Bosio étant arrivé à Candie , n'eut pas de peine à recouvrer des vins : il en chargea quinze grips ou brigantins , & il eut même l'adresse de gagner un jeune gentilhomme Vénitien appelé Bonaldi , qui avoit actuellement dans le port de Candie un vaisseau chargé de vin pour Constantinople ; il l'engagea à changer de route pour aller débarquer à Rhodes la charge de son vaisseau.

Ce frere servant ne trouva pas la même facilité pour lever des soldats. Non-seulement le gouverneur lui en refusa la permission ; mais comme il redoutoit le ressentiment de Soliman , il fit faire défense à son de trompe à qui que ce soit , sous peine de punition corporelle , de prendre parti avec l'agent du grand-maître , & de fortir de l'île. Mais l'habile Rhodien ne laissa pas de faire sa recrue , & plus de cinq cens hommes déguisés en marchands & en matelots , s'embarquerent dans des brigantins , sans que le gouverneur s'en apperçût , ou voulût s'en appercevoir. Cet adroit négociateur , avant de mettre à la voile , rendit un nouveau service à la religion. Il y avoit alors dans l'île de Candie un excellent ingénieur appelé *Gabriel Martinengue* , gentilhomme Bressan , sujet de la république , & d'une maison illustre & ancienne : le sénat lui avoit donné une pension de douze cens écus pour avoir soin des fortifications dans

ILLIERS
E L'ISLE-
ADAM.

toutes les places qui se trouvoient dans cette île. Bosio qui prévint combien un si habile homme seroit utile dans une place assiégée, lui proposa de venir à Rhodes partager avec les chevaliers la gloire qu'ils espéroient acquérir dans la défense de leur île. Martinengue plein de valeur, & aussi brave soldat que grand ingénieur, s'y offrit de bonne grace, supposé qu'on pût obtenir congé du gouverneur.

Bosio partit pour Rhodes avec ses soldats & sa provision de vin : il y arriva heureusement; & après avoir rendu compte au grand-maître de son voyage, il l'entretint de la négociation qu'il avoit entamée avec Martinengue. Le grand-maître sentit bientôt tout l'avantage qu'on pourroit tirer d'un si habile homme dans la conjoncture présente; il renvoya Bosio en diligence à Candie avec une lettre pour le gouverneur, où il le prioit très-instamment d'accorder à cet officier un congé pour venir défendre une place qui servoit de boulevard aux îles mêmes de la république. Le gouverneur refusa hautement ce congé; il envoya même querir Martinengue, auquel il défendit expressément de sortir de l'île. Mais cet officier sans s'embarrasser des suites, se déguisa, & de concert avec Bosio, se rendit secrètement au bord de la mer, & il s'y embarqua dans une felouque qui l'attendoit dans une cale écartée de l'île.

Le gouverneur ayant été averti que l'ingénieur étoit disparu, en fit faire une recherche exacte dans les principales maisons. Il envoya

à la sienne où il fit confisquer tous ses effets ; & ne doutant pas qu'il ne se fût embarqué dans quelque navire passager , il envoya à sa poursuite deux galeres avec ordre de le ramener mort ou vif. Martinengue & Bosio se voyant poursuivis , firent abattre le mât de la felouque , retirèrent les rames dans leur vaisseau , le serrent contre un rocher de l'île , le firent couvrir de voiles faites de toile grise , & à-peu-près de la même couleur que le rocher contre lequel cette felouque étoit rangée. Par cet artifice , & peut-être par des ordres secrets du gouverneur , ils échapperent aux galeres : & après qu'elles furent rentrées dans le port , ils mirent à la voile ; passerent la nuit à travers quelques vaisseaux Turcs , qui à la faveur de la langue Grecque que parloit Bosio , crurent ce brigantin de leur escadre , & arriverent à Rhodes. Martinengue fut reçu avec joie par le grand-maître qui connoissoit sa naissance , & son habileté. Les principaux commandeurs , à son exemple , le comblèrent de caresses ; chacun s'empressoit de lui marquer combien on étoit touché de son mérite. Martinengue de son côté étoit charmé de se voir estimé par un corps de milice si bon juge de la valeur , & composé de tout ce qu'il y avoit de plus illustres dans tous les états de la chrétienté. De ces sentimens peut-être trop humains , il passa bientôt à ceux d'une vénération particuliere , en considérant que ces chevaliers & ces hommes de guerre se préparoient en chrétiens & en véritables religieux

VILLIERS
DE L'ISLE-
ADAM.

à la défense de la religion sous un habit de soldat, & avec un équipage militaire; il admiroit leur désappropriation, une foi vive, un détachement sincère de toutes les choses du siècle : il voyoit sur-tout avec édification que la plupart ne se préparoient à soutenir un siège qui devoit être fort meurtrier, que par l'usage fréquent des sacremens.

Ces réflexions firent naître sa vocation : il se voyoit lui-même sans une préparation aussi sainte exposé aux mêmes périls : Dieu parla à son cœur, il courut au palais du grand-maître, se jeta à ses pieds ; & pénétré du desir de sacrifier sa vie pour la défense de la foi, il conjura ce prince de l'honorer de la croix de l'ordre : le grand-maître le releva, & l'embrassa tendrement en l'assurant qu'il alloit proposer au conseil sa demande & ses pieuses dispositions. Il n'y eut pas deux avis différens : on fut ravi dans l'ordre d'y associer un si excellent homme : le grand-maître lui donna l'habit, reçut ses vœux en pleine assemblée : & pour reconnoître la générosité avec laquelle il avoit abandonné son patrimoine & de grosses pensions qu'il tiroit de la république de Venise, l'ordre lui assigna une pension de douze cens écus, jusqu'à ce qu'il fût pourvu d'une commanderie ou d'un prieuré de pareille valeur. Pour surcroît de grace, le grand-maître fit le lendemain le nouveau chevalier grand-croix : on lui donna en même-tems la sur-intendance générale sur toutes les fortifications ; & le grand maréchal, le général né

de toutes les troupes de l'ordre , partagea en quelque maniere son autorité avec lui : par considération pour sa grande capacité , il l'admit dans le commandement & dans l'autorité que sa charge lui donnoit sur toutes les troupes qui se trouvoient dans l'île.

Par les conseils & par les soins de Martingue , on rétablit les murailles & les tours ; on éleva les remparts , & l'on construisit des ravelines devant les portes de la ville. Il fit faire des casemates dans les flancs des bastions ; & dans la contrescarpe du fossé , des fourneaux , & comme des mines chargées de poudre , où on pouvoit mettre le feu par une trainée pratiquée sous terre : au-dedans de la place , il fit faire de nouveaux forts , des coupures , des fossés , des retranchemens , des barricades , & toutes les choses nécessaires qu'un aussi habile homme , & qui prévoyoit l'avenir , pouvoit opposer contre les attaques des alliés.

Pendant que la religion profitoit si utilement de ses lumieres & de ses rares talens , sur-tout à la veille d'un siège , il y eut une espece de désertion parmi des chevaliers de la langue d'Italie. Les principaux de cette nation se plainquirent au grand-maître & au conseil que le pape Adrien VI , qui venoit de succéder à Léon X , disposoit souverainement , & à leur préjudice , de toutes les commanderies d'Italie : & ils demanderent la permission d'aller à Rome lui en porter leurs plaintes. Le grand-maître ne jugea pas à propos dans la

conjoncture présente , de leur accorder ce congé qu'ils sollicitoient ; son refus les irrita , & d'Amaral qui ne perdoit aucune occasion de pouvoir affoiblir la religion , leur insinuoit qu'ils devoient prendre eux-mêmes la permission qu'on leur refusoit , que l'Isle-Adam, François de nation , n'aimoit point la langue d'Italie ; qu'il n'étoit peut-être pas fâché , pour les tenir toujours dans une espee d'humiliation , que le pape leur enlevât des commanderies attachées à leur langue ; que ce grand-maître ne faisoit même courir tous les bruits d'un siège prochain , que pour pouvoit sous ce prétexte , disposer plus librement des fonds qui étoient dans le trésor de l'ordre ; qu'après tout ils seroient déshonorés , si après avoir répandu tant de fois leur sang pour la défense de la religion , ils se voyoient par une odieuse distinction privés seuls des récompenses dues légitimement à leurs services.

Les chevaliers Italiens séduits par ces perfides conseils , sortirent de Rhodes sans permission , & se retirèrent dans l'île de Candie. Le grand-maître justement indigné d'une défobéissance si scandaleuse , fit faire leur procès , comme à des rebelles & à des déserteurs : & le conseil par une sentence , les priva de l'habit. Quelque juste que fût ce jugement , la religion y perdoit un grand nombre de chevaliers pleins de valeur ; quelques-uns de leurs amis , & mieux intentionnés que le chancelier , du consentement secret du grand-maître , passerent à Candie ;

& après être entrés adroitement dans leurs plaintes & dans leur ressentiment, ils leur représenterent qu'on ne pouvoit plus douter du siège de Rhodes, qu'on verroit au premier jour l'île inondée par les Turcs, & que quelque juste que fût le motif de leur voyage à Rome, ils ne pourroient pas empêcher leurs ennemis de publier qu'ils ne l'avoient entrepris dans une pareille conjoncture, que pour éviter les périls où alloient être exposés tous leurs confreres.

La certitude du siège de Rhodes, & la crainte d'être soupçonnés d'un motif si lâche, étoufferent tout leur ressentiment: ils revinrent à Rhodes se jeter aux pieds de l'île-Adam; & pour obtenir le pardon de leur faute, ils protestèrent de la laver dans leur sang, & dans celui des infideles. Le grand-maître les reçut comme un bon pere, & après leur avoir fait une sage correction sur leur désobéissance, ce sage vieillard les embrassa tendrement, leur rendit l'habit, & leur promit que quand la religion seroit débarrassée de la guerre dont elle étoit menacée, tout l'ordre s'intéresseroit dans leur affaire; qu'il en feroit la sienne propre, & qu'il espéroit que sur des plaintes si justes, les souverains de la chrétienté ne lui refuseroient pas leurs bons offices auprès du pape.

Cet orage étant heureusement calmé, le grand-maître fit partir en toute diligence des chevaliers pour toutes les cours de l'Europe, & pour tâcher d'obtenir du pape & des princes

chrétiens un prompt secours : mais l'événement fit voir que l'ordre ne devoit compter que sur ses propres forces. La plupart de ces princes occupés des guerres qui étoient entr'eux, & de leurs intérêts particuliers, négligerent ceux de la religion ; & le pape même, quoique pontife vertueux, mais qui devoit la tiare au crédit & à la recommandation de l'empereur Charles-Quint dont il avoit été précepteur, n'osa sans sa participation disposer des troupes ou des fonds du saint siège.

Frere Jacques de Bourbon, commandeur d'Oisemont, & fils naturel de Louis de Bourbon, élu évêque de Liege, prince de la maison de France, nous apprend dans la relation qu'il nous a laissée du siège de Rhodes, que sur les instances que le chevalier d'Anfoyville fit de la part du grand-maître au roi de France, ce prince religieux, qui affectionnoit l'ordre, lui donna un pouvoir de faire armer tous les vaisseaux qu'il trouveroit dans les ports de Provence, & de les conduire à Rhodes. Mais les commandans de cette province craignant d'être attaqués par les armées de l'empereur, différèrent d'exécuter ces ordres ; il fallut retourner à la cour en solliciter de nouveaux & plus précis : pendant ces voyages l'hiver survint, & le tems favorable de mettre en mer se passa.

Ce fut apparemment par une disgrâce semblable qu'une puissante caraque que le chevalier Hyferant, de la langue d'Auvergne,

avoit frettée à Gènes, & qui étoit chargée de provisions de guerre & de bouche, échoua proche de Monegue; quoiqu'on soupçonnât en ce tems-là que la mer & les vents avoient moins contribué à cet accident que la politique des Génois, qui ne vouloient point s'attirer le ressentiment des Turcs. Il n'est pas moins difficile de savoir à quoi on doit attribuer l'inaction de Fabrice Pignatelli, prieur de Barlette, de Charles Quesvalle, de Lully de Saint-Etienne, & de Jean-Baptiste Caraffa, bailli de Naples, qui par ordre du grand-maître & des deniers de l'ordre, ayant acheté un grand nombre de provisions de guerre & de bouche, n'en firent passer aucune partie au secours de Rhodes.

Le grand-maître, dans l'incertitude de ces secours éloignés, mit toute sa confiance dans la protection du ciel, & dans la valeur de ses chevaliers; en homme de guerre, & en grand capitaine, il n'oublia aucune des précautions nécessaires pour n'être pas surpris par les infidèles. Il commença ces soins si dignes de son courage, par une revue générale de ce qu'il y avoit de chevaliers & de troupes réglées: il n'y trouva qu'environ six cens chevaliers & quatre mille cinq cens soldats: & ce fut avec cette poignée de gens de guerre qu'il entreprit de défendre sa place contre les inondations de ces armées effroyables que Soliman mettoit en campagne dans toutes ses entreprises. Les bourgeois de Rhodes à la vérité prirent les armes, & on en forma quelques compagnies,

on rappella les armateurs Rhodiens qui étoient en mer, qui s'enfermerent dans la ville, & qui furent chargés de la défense du port. On destina les payfans de la campagne pour servir de pionniers; mais on ne put tirer dans la suite aucun service du petit peuple de la ville, qui ne favoit que craindre, & qui fuyoit le péril. Le grand-maître chargea frere Didier Tholon de Sainte-Jaille, bailli de Manosque, du soin de l'artillerie, & les chevaliers de Nuères & Britto, de la conduite des travaux sous les ordres du bailli de Martinengue. Les esclaves de Rhodes & ceux qui appartenoient à des particuliers, furent employés à creuser les fossés, & aux fortifications qu'on ajouta au bastion d'Auvergne: on répara les moulins; on fit construire de nouveaux fours; le port fut fermé par une double chaîne; l'une devant son embouchure, & l'autre en dedans, depuis la tour de Saint-Nicolas, jusqu'à la tour des moulins: & de peur que les infidèles ne tâchassent de s'emparer du môle, comme ils l'avoient tenté dans le siège précédent, & qu'à la faveur de cette jettée, ils ne pénétraient jusqu'à la porte de Sainte-Catherine, on coula à fond à l'entrée du Mandranche plusieurs vaisseaux chargés de pierres, les murailles furent en même-tems bordées d'artillerie: on porta des armes, des grenades, des pots à feu & de grosses pierres sur les remparts & dans les bastions: jamais on n'avoit vu plus de diligence & plus d'ordre.

Les chevaliers & les gentilshommes Grecs,

le bourgeois comme l'officier, le soldat & le matelot ; les prêtres mêmes & les religieux ,
 chacun s'occupoit avec promptitude & sans confusion à ce qui lui étoit prescrit. Le grand-maître se trouvoit par-tout ; lui seul conduisoit ces différens travaux ; sa présence & sa capacité les avançoient encore plus que ne faisoient tant de mains qui y étoient employées, & peu de princes & de gouverneurs ont fait voir dans une place assiégée une aussi parfaite intelligence de l'art militaire , jointe à une valeur tranquille & incapable d'être troublée par la grandeur & les différentes sortes de périls dont il fut depuis environné.

Mais pour mieux faire connoître l'importance & l'utilité de ses soins , quoique dans le livre précédent nous ayons parlé de la situation de cette place, peut-être qu'il ne sera pas inutile d'en étendre la relation, & de l'augmenter du récit des fortifications qu'on y avoit ajoutées depuis le dernier siège.

La ville de Rhodes , comme nous l'avons dit , est située au bord de la mer , sur une colline qui se termine par une pente douce dans une plaine : ce qui en rendoit la circonvallation aisée. Elle est divisée en haute & basse ville ; le palais du grand-maître étoit placé dans la haute ville , à laquelle il servoit de château, & en même-tems de citadelle. Tous les chevaliers étoient logés auprès du palais du grand-maître , & dans un même quartier, & les séculiers avec les personnes mariées , soit bourgeois ou artisans, occupoient la basse

ville. Cette place, du côté qu'elle regarde la campagne, paroît de figure ronde; & si on la confidere du côté de la mer, elle représente un croissant parfait. Il y a deux ports: le plus grand est quarré & spacieux, mais il n'est pas sûr, quand certains vents viennent à souffler. A l'entrée de ce port à main droite, on trouvoit la tour de Saint-Nicolas, ouvrage de la libéralité de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne. Cette tour, garnie d'artillerie, étoit attachée à un bastion, qui étoit derriere, & elle avoit une courtine qui venoit jusqu'aux murs de la ville, & faisoit un des côtés du port. De l'autre côté, & vis-à-vis de cette tour, il y avoit un vieux château que les chevaliers nommoient le château Saint-Ange. Ce château & cette tour distans l'un de l'autre de plus de cinquante toises, avoient été construits sur les deux rochers, sur lesquels on prétend qu'étoient posés anciennement les pieds de ce grand colosse de bronze, entre les jambes duquel les plus grands vaisseaux passaient, dit-on, avec toutes leurs voiles. Le bastion auquel la tour de Saint-Nicolas étoit attachée, étoit sur le bord de la mer, garni de neuf grosses pieces de canon, qui défendoient l'entrée du port de quelque côté que ce fût. Le petit port ou le port des galeres étoit couvert du côté de la mer, d'une langue de rocher qui tient à la terre ferme, & sur laquelle étoit bâti un château appelé par les chevaliers le château de Saint-Elme ou de Saint-Erme. Ce port est plus sûr que le grand,

& peut contenir plusieurs galeres ; mais sa bouche est si étroite, qu'il n'y en peut entrer qu'une à la fois. On la fermoit tous les soirs avec une chaîne qui tenoit à une petite tour, tout au bout d'un môle qui avance vingt-cinq ou trente pas dans la mer ; l'autre bout de la chaîne s'attachoit à une piece de rocher qui tient à la terre à sept ou huit pas de ce château. A côté du port des galeres, on trouvoit l'arsenal où on les construit ; & vis-à-vis du bastion qui est entre les deux ports, il y a une grosse tour avec son fossé, sur laquelle on voyoit trois grosses pieces de canon qui défendoient l'entrée de ce dernier port. Au-dessus du palais du prince & des auberges des langues, on voyoit s'élever un grand nombre d'églises, parmi lesquelles celle de saint Jean, patron de l'ordre, étoit remarquable par la grandeur de son vaisseau, & par la hauteur & la délicatesse de son clocher. Tous ces superbes bâtimens, joints aux fortifications anciennes & nouvelles, rendoient Rhodes une des plus belles villes de l'orient. Elle étoit entourée d'une double, d'autres disent d'une triple enceinte de murailles fortifiées par treize grosses tours antiques, dont il y en avoit cinq renfermées dans une espece de ravelin & de bastions, que les historiens du tems appellent des boulevards ; & ces boulevards étoient enveloppés par des barbicanes, ou de fausses brayes, & par des ouvrages avancés : le fossé étoit large & profond ; la contrescarpe revêtue & palissadée. Tout ce qui étoit découvert aux

environs de la place , se trouvoit exposé à un nombre infini de batteries composées de canons de différens calibres , selon la proximité ou l'éloignement des endroits qui étoient en vue. Rhodes présentoit de tous côtés un front redoutable , & depuis le glacis jusqu'à la place , ce n'étoient que fortifications entassées les unes sur les autres , & que batteries , qui ne souffroient point qu'on en pût approcher impunément.

Nous avons dit sur la foi des historiens de tems , qu'il y avoit cinq boulevards ou bastions. Le grand-maître en confia la défense à cinq anciens chevaliers , qui en plusieurs occasions avoient donné des preuves de leur capacité & de leur courage. On chargea le chevalier du Mesnil de défendre le bastion d'Auvergne ; frere François des Carrieres fut mis dans celui d'Espagne ; Nicolas Huzi devoit commander dans celui d'Angleterre ; Berenger de Lioncel dans celui de Provence ; & Andelot Gentil entreprit de défendre le bastion d'Italie. Le grand-maître distribua en même-tems la meilleure partie de ses troupes sur les remparts , & il les partagea selon les quartiers. Frere Raimond Ricard , le plus ancien commandeur de la langue de Provence , devoit à la tête d'une brigade veiller au poste qui en portoit le nom. Raimond Roger , de la langue d'Auvergne , étoit préposé pour le quartier de sa langue ; Joachim de Saint-Aubin , avec les chevaliers François , se chargea de la défense de la muraille , depuis la tour Franque

jusqu'à la porte de Saint-Ambroise ; & depuis
 cette porte , jusqu'à celle de Saint-Georges ,
 les Allemands étoient postés sous la conduite
 du commandeur Valdners ; Guillaume Ouazon
 commandoit dans le quartier des Anglois ;
 Georges Emar dans celui d'Italie ; Jean de
 Barbaran , & Ernard Solliers , devoient dé-
 fendre les postes de Castille & d'Aragon ,
 dont les fossés n'étoient ni assez larges ni assez
 profonds. Le quartier appelé Sainte-Marie
 de la Victoire étoit encore plus foible ; le
 grand-maître se chargea de sa défense , quitta
 son palais , & se logea au pied de la muraille
 avec quelques chevaliers qu'il avoit réservés
 pour combattre sous ses ordres & avec lui.

VILLIERS
 DE L'ISLE-
 ADAM.

Outre cette distribution , le grand-maître
 choisit encore quatre seigneurs grands-croix ,
 qu'on nomma *Capitaines du secours* , pour
 en porter avec les compagnies qu'ils comman-
 doient , aux endroits qui seroient les plus
 pressés. Le premier de ces capitaines fut
 d'Amaral , dont on ne soupçonnoit point
 encore la fidélité. Il fut chargé de soutenir
 ceux qui devoient défendre les postes d'Au-
 vergne & d'Allemagne ; frere Jean Bouc ,
 turcopolier de l'ordre & chevalier de la langue
 d'Angleterre , fut destiné pour le quartier
 d'Espagne & d'Angleterre ; frere Pierre de
 Cluys , grand-prieur de France , devoit sou-
 tenir ceux de sa nation , & les postes de Castille
 & de Portugal ; & frere Grégoire de Morguet ,
 grand-prieur de Navarre , se chargea de
 marcher au secours des postes de Provence &

d'Italie. Le grand-maître ajouta à ces quatre seigneurs, frere Gabriel de Pomerols, son lieutenant-général, qui, sans avoir de poste & de quartier affecté, devoit se porter dans tous les endroits où il en seroit besoin : & le grand-maître à la tête de ses gardes, commandés par le chevalier de Bonneval, de la langue d'Auvergne, se réserva la même fonction.

Nous avons vu qu'avant le premier siège, on avoit apporté dans la ville une statue de la sainte Vierge, qui étoit révérée dans une église consacrée en son nom, & bâtie sur le mont Philerme. On prit la même précaution avant ce second siège, & tout le clergé & le peuple furent en procession la prendre dans son église, la porterent dans la ville dont elle étoit regardée comme la protectrice, & la déposerent dans l'église de saint Marc.

La tour de Saint-Nicolas étant considérée comme le poste le plus important, & comme la clef de Rhodes, le grand-maître en confia la défense à frere Guyot de Castelane, de la langue de Provence, ancien chevalier, qui s'étoit distingué par un grand nombre d'actions de valeur. Vingt chevaliers & trois cens hommes d'infanterie entrèrent dans cette forteresse, sous ses ordres ; on donna six cens hommes aux chevaliers Claude de Saint-Prix, & Jean Boniface, tous deux François, & à Lopez Dañala, & Hugues Capons, Espagnols, pour faire tour à tour nuit & jour les rondes par la ville, & pour y entretenir le bon ordre,

avec pouvoir de juger à mort les malfaiteurs, sans l'appel au grand-maître. Ce prince craignant que les quatre grands-croix qu'il avoit choisis pour capitaines de secours, ne fussent pas suffisans dans la suite pour en porter dans tous les endroits qui seroient attaqués, en ajouta quatre autres ; savoir, Anastase de Sainte-Camelle, Guyot Dazas, chevaliers François; Marin Fursin, & Raimond Marquet, Espagnols ; & il donna à chacun une compagnie de cent cinquante hommes. Le grand-maréchal, suivant les droits de sa charge, remit le grand étendard de la religion à Antoine de Grolée, de la province de Dauphiné, chevalier d'une insigne valeur, & bien digne d'un dépôt aussi honorable. Le chevalier de Tinteville, parent du grand-maître, fut nommé pour porter l'enseigne du saint Crucifix ; & le chevalier Henri de Mausseile, attaché à la maison du grand-maître, & un de ses officiers, portoit son étendard particulier.

Pendant que l'Isle-Adam étoit occupé à assigner aux chevaliers leurs emplois, & les quartiers qu'ils devoient défendre, on vit que les Turcs faisoient de nuit des signaux avec du feu sur l'endroit des côtes de Lycie, qui étoit opposé à l'île de Rhodes. Le grand-maître, pour ne rien négliger, ordonna à un chevalier François, appelé Menneitou, de prendre sa flûte, & d'aller avec un Rhodien appelé Jaxi, qui parloit la langue Turque, pour reconnoître ce que signifioient ces feux. Le chevalier François, en exécution de ces

VILLIERS
DE L'ISLE-
ADAM.

*Relation du
commandeur
de Bourbon,*
P. 13.

ordres, se mit en mer, & ayant abordé assez près de la côte, il apperçut proche d'une fontaine plusieurs soldats Turcs, déguisés en marchands. Jaxi leur demanda le motif de leurs signaux, & en même-tems des nouvelles d'un marchand Turc qu'il connoissoit, & qui avoit négocié autrefois à Rhodes. On lui répondit que ce marchand n'étoit pas éloigné, qu'il alloit arriver, & que s'il vouloit se mettre à bord, il pourroit le voir. Le Rhodien s'en dispensa, à moins qu'ils ne voulussent envoyer un ôtage à son commandant: les Turcs y consentirent, l'échange se fit: mais Jaxi ne fut pas plutôt à terre, que ces perfides, contre le droit des gens, le garotèrent, le conduisirent avec une extrême diligence à Constantinople, & le remirent au bacha Pyrrus, l'auteur de cette trahison. Menneton croyoit bien s'en venger sur l'ôtage Turc; mais quand il fut arrivé à Rhodes, il le trouva que ce n'étoit qu'un misérable payfan, qu'ils avoient couvert d'une veste de soie, & dont le grand-maître & le conseil ne purent avoir aucun éclaircissement.

Cependant Pyrrus ayant en son pouvoir le Rhodien, tâcha d'en tirer des lumières sur l'état de la ville de Rhodes; & n'en ayant pu rien apprendre par caresses, & sous l'espoir de magnifiques récompenses, il lui fit donner pendant plusieurs jours une question si violente, que le Grec n'en pouvant soutenir les douleurs, l'instruisit de ce qu'il vouloit savoir, & mourut peu après. Pyrrus fit part au grand-

seigneur de la déposition du Rhodien , & apprit à son maître qu'il n'y avoit pas dans Rhodes plus de cinq ou six mille hommes en armes. Soliman résolut aussi-tôt d'en commencer le siège ; mais comme il s'étoit fait une loi de n'entreprendre aucune guerre sans une déclaration préalable , il en chargea un exprès , qui se rendit en Lycie , & qui suivant l'usage fit les signaux ordinaires avec du feu , comme l'avoient pratiqué ceux qui avoient enlevé Jaxi.

Le grand-maître , qui ignoroit sa mort , crut d'abord que les Turcs le renvoyoient. Le chevalier Boniface d'Aluys , par son ordre , fit avec une galere le recevoir. Etant arrivé proche de la côte , il apperçut quelques Turcs à cheval , qui sans faire mention de Jaxi , lui dirent qu'il étoit venu des lettres du grand-seigneur pour le grand-maître ; que s'il vouloit attendre un peu de tems , on alloit les apporter : & ils inviterent le truchement de la galere de descendre à terre pour les prendre. Mais le chevalier d'Aluys craignant une supercherie pareille à celle qu'on avoit faite au chevalier de Mennetou , ne le voulut pas permettre. Dans la crainte même que ce ne fût une autre embûche , & qu'il ne survînt des vaisseaux pour s'emparer de la galere , il leur fit dire qu'il alloit partir à l'instant , & que s'ils avoient des lettres à envoyer au grand-maître , ils pouvoient les lui remettre. Les Turcs le voyant prêt à voguer , lierent le paquet de lettres avec une pierre , & le

jetterent dans son bord. Il porta ce paquet au grand-maître, qui l'ouvrit en plein conseil. On y trouva une lettre de Soliman en forme de déclaration de guerre, adressée au grand-maître, & à tous les chevaliers, & aux citoyens & habitans de Rhodes, & ce cartel étoit conçu à-peu-près en ces termes :

« Les brigandages que vous exercez con-
 » tinuellement contre nos fideles sujets, &
 » l'injure que vous faites à notre impériale
 » majesté, nous engagent à vous comman-
 » der que vous ayez à nous remettre inces-
 » samment l'île & la forteresse de Rhodes.
 » Si vous le faites de bon gré, nous jurons
 » par le Dieu qui a fait le ciel & la terre,
 » par les vingt-six mille prophètes, par les
 » quatre musaphis qui sont tombés du ciel,
 » & par notre grand prophète Mahomet,
 » que vous pourrez sortir de l'île, & les
 » habitans y demeurer, sans qu'il vous soit
 » fait le moindre tort ; mais si vous ne désé-
 » rez pas promptement à nos ordres, vous
 » passerez tous par le fil de notre redou-
 » table épée ; & les tours, les bastions & les
 » murailles de Rhodes seront réduits à la
 » hauteur de l'herbe qui croît au pied de
 » toutes ses fortifications ».

Cette lettre ne surprit pas beaucoup le conseil ; & on résolut, si le grand-seigneur attaquoit l'île, de n'y répondre qu'à coups de canon. Mais avant que les ennemis parussent, & qu'on fût obligé d'entrer en action, le grand-maître ordonna qu'on s'y préparât
 par

par des jeûnes & des prières : il en donnoit l'exemple le premier ; & quand le soin du gouvernement lui laissoit quelques momens libres, il les passoit au pied des autels. Fontanus, historien contemporain, & témoin oculaire de ce qui se passa dans ce siège, dans la relation qu'il nous en a laissée, rapporte que les chevaliers & les citoyens de l'ordre n'avoient pas moins de confiance dans ses prières que dans sa valeur, & qu'on disoit communément que sous un prince si pieux le ciel étoit intéressé à la conservation de ses états.

Comme l'île de Rhodes étoit habitée par deux nations différentes, chaque peuple avoit son métropolitain, à la nomination des grands-maîtres. Léonard Balestein remplissoit alors cette dignité à l'égard des Latins, & un caloyer, appelé Clément, étoit archevêque des Grecs. Ces deux prélats vivoient dans une parfaite union, & n'étoient occupés que du soin d'entretenir la paix entre leurs diocésains. L'archevêque Latin excelloit dans le talent de la parole ; c'étoit un des plus eloquens prédicateurs de son siècle. Cependant comme les Turcs traitoient leurs sujets Grecs plus favorablement que les Latins, le grand-maître, craignant que ceux de cette nation qui habitoient les îles de la religion, ne se laissassent séduire par cette distinction, engagea les deux métropolitains à exhorter dans leurs sermons leurs diocésains à combattre courageusement contre ces ennemis de la foi. Ces deux prélats s'en acquitterent avec

VILLIERS
DE L'ISLE-
ADAM.

beaucoup de zele ; ils y réussirent sans peine , & la fidélité des Rhodiens pour l'ordre fut inébranlable. C'est qu'ils avoient un attachement inviolable pour la véritable religion & que la domination des chevaliers avoit toujours été juste & modérée , ce qui est le lien le plus sûr entre le souverain & ses sujets.

Cependant la flotte des Turcs mit à la voile ; elle étoit précédée par trente galeres : celui qui les commandoit , en passant le long des côtes de l'île de Lango , y débarqua quelques troupes pour la ravager : mais ces pillards à leur descente furent chargés si vigoureusement par Préjan de Bidoux , grand-prieur de Saint - Gilles , gouverneur de cette île , qu'après y avoir perdu quelques soldats , ils furent contraints de se rembarquer. Ce commandant ayant appris des prisonniers qu'il avoit faits , que ces galeres , & tout le corps de la flotte qui les suivoit , alloient droit à Rhodes , après l'avoir vu passer , envoya demander au grand-maître la permission de se rendre auprès de lui pour servir la religion pendant le siège. Le grand-maître qui connoissoit la capacité & sa longue expérience dans le métier de la guerre , fut également touché de son zele & de son courage. Il lui envoya avec joie les ordres qu'il demandoit. Dès que ce généreux chevalier les eut reçus , il se jeta dans un brigantin , & à la faveur de la nuit il entra dans le port de Rhodes sans avoir été découvert par les Turcs , qui tenoient la mer.

Le grand-maître l'embrassa tendrement, & le combla de louanges; & pour ne pas laisser ses talens & sur-tout sa vigilance sans emploi, il lui donna la commission de visiter les différens postes de la place, & de commander conjointement avec le bailli de Manosque à toutes les batteries.

On fit venir en même-tems des îles de la religion & sur-tout de celle de Nizzaro, la plupart des habitans, gens courageux, accoutumés à aller en course & à combattre les infideles. Le grand-maître prit cette résolution, parce que dans cette guerre, il s'agissoit uniquement de sauver la capitale, & que si l'ordre s'y maintenoit, les autres îles se pourroient conserver, ou du moins se recouvrer plus aisément. Quand ces habitans furent débarqués, on les fit entrer avec des vivres dans les châteaux de Lindo, de Féracle, & dans les autres forteresses de l'île: des chevaliers pleins de valeur s'y renfermerent pour les commander: ils avoient ordre, s'ils étoient alliés, d'y tenir le plus long-tems qu'ils pourroient pour gagner du tems, & reculer le siège de la capitale; & si les infideles ne les attaquoient pas, d'aller souvent en parti, & de tâcher de surprendre ceux qui s'écarteroient du gros de l'armée.

La flotte Turque, après avoir reconnu les côtes de Lycie, parut enfin à la vue de Rhodes, & s'arrêta en une place qui n'en étoit éloignée que de huit milles, ou environ trois lieues; mais n'y ayant pas trouvé un bon fond,

& cet endroit étant d'ailleurs exposé dans cette saison aux vents d'occident, Curtogli fit lever l'ancre, mit à la voile, & alla surgir de l'autre côté de l'île, & dans une cale de bonne tenure, appelée *Parambolin*, à six milles de la ville. Il s'y rendit depuis des ports de Syrie, de Palestine & d'Égypte, un grand nombre de vaisseaux & de galeres, chargés de troupes & de munitions; en sorte que quand les Turcs eurent rassemblé toutes leurs forces, on comptoit dans cette flotte jusqu'à quatre cens voiles; & l'armée de terre étoit composée de cent quarante mille hommes, sans compter soixante mille pionniers, que Soliman avoit tirés des frontieres de Hongrie, & des montagnes de Servie, de Bosnie & de Valaquie où la plupart avoient été élevés à fouiller la terre & à conduire des mines.

Le grand-maître, à l'approche des ennemis, quitta son palais, & vint se placer auprès de l'église de sainte Marie de la Victoire, pour être plus à portée de secourir les postes qui seroient attaqués. Pendant les treize premiers jours les infideles ne firent aucun mouvement, leurs galeres, les vaisseaux plats, & les barques transportoient continuellement leurs troupes des ports de Fisco & de Macry, dans l'île de Rhodes, & on travailla en même-tems à mettre à terre la grosse artillerie & les provisions de guerre & de bouche. Quand tout fut débarqué, on tint un grand conseil sur différentes opérations de l'armée : plusieurs officiers étoient d'avis

qu'on s'attachât d'abord au château de Lindo, & aux autres forteresses de l'île que les chevaliers avoient fait construire pour arrêter les descentes. Ils représentèrent que les troupes qui étoient dans ces places pourroient surprendre & traverser les convois & tailler en pièces les cavaliers qui s'écarteroient pour aller au fourage : mais le bacha Périou Pyrrus, fils d'un renégat Epirote, s'opposa à ce sentiment, en représentant que si on vouloit se rendre maître de ces petites places, on perdrait un tems précieux ; qu'il falloit aller droit à la capitale, dont la conquête feroit tomber nécessairement tous ces châteaux ; & qu'à l'égard des partis qui pourroient inquiéter les convois & les fourageurs, pour n'en avoir rien à craindre, il n'y avoit qu'à leur donner des escortes si fortes, que les chrétiens n'osassent les attaquer.

Le général se déclara pour le dernier avis, & Rhodes fut investie. On commença à ouvrir la tranchée hors de la portée du canon, & quand on fut plus près de la ville, les infidèles dressèrent une batterie qui fut bientôt démontée par l'artillerie de la place. Il ne paroissoit rien dans la plaine, qui ne fût foudroyé par le canon ; & dans de fréquentes sorties, les chevaliers tuèrent un grand nombre de Turcs, nettoyerent la tranchée, & comblèrent ces premiers travaux. Les Turcs les recommencerent, dressèrent de nouvelles batteries, & quoique couvertes de mantelets, de gabions & d'épaulemens, les chevaliers,

par un feu continuel, ruinoient tous ces ouvrages, & faisoient périr ceux qui servoient l'artillerie des infideles. L'épée achevoit ce que le canon n'avoit pu faire ; on étoit tous les jours aux mains, & il ne se fit point de sorties, où ce qu'il y avoit de Turcs dans la tranchée, ne fût taillé en pieces.

Les soldats Turcs accoutumés à faire des pronostics des premiers combats, n'en auguroient rien d'heureux pour le succès du siège ; les janissaires & même leurs officiers trouverent la valeur des chevaliers si supérieure à tout ce qu'on leur en avoit dit, qu'ils se plaignoient qu'on les avoit amenés à la boucherie. D'ailleurs, par la sage précaution du grand-maître, l'île étoit comme déserte, sans habitans, sans vivres & sans fourage ; & le soldat ne pouvoit s'écarter pour en recouvrer, sans rencontrer des partis fortis des châteaux de l'île : & ces partis toujours cachés en différentes embuscades, tuoient sans quartier tout ce qui tomboit entre leurs mains. Une guerre si pénible & si meurtrière, les fortifications extraordinaires de Rhodes, le feu continuel de l'artillerie, des sorties fréquentes, peu de vivres qu'on ménageoit avec soin, parce qu'on n'en pouvoit tirer qu'au-delà de la mer, nulle espérance du butin, encore moins de récompense en l'absence du souverain, peu de confiance à un jeune général élevé dans les délices du ferrail ; tout cela excitoit le dégoût & même les murmures de l'officier comme du soldat. La mutinerie

sous un chef qui n'étoit pas assez accrédité succéda aux murmures ; & s'il falloit faire une attaque ou repousser une sortie, les troupes ne s'y portoient qu'avec répugnance , & comme des gens qui ne croyoient pas pouvoir vaincre ni éviter d'être vaincus. Enfin la crainte du péril diminua l'obéissance , & fit cesser le respect pour le commandement.

Le bacha Péri , que Soliman avoit chargé en particulier de l'instruire exactement de tout ce qui se passeroit dans ce siège , crut être obligé de lui donner avis du découragement de son armée : & il lui marquoit par sa lettre qu'il n'y avoit que sa présence qui pût dissiper les semences de rebellion , & ranimer le courage de ses soldats. Les bachas qui étoient restés auprès du sultan , & qui composoient son conseil , n'étoient pas d'avis qu'il se commît aux hasards de la mer ; mais ce prince jaloux de sa gloire , qui avoit devant les yeux l'exemple de Selim son pere & des sultans ses ancêtres , persuadé d'ailleurs que la présence seule du souverain surmonte les plus grandes difficultés , résolut de se mettre à la tête de son armée , & il partit pour la Lycie avec un corps de quinze mille hommes.

Pendant que ce prince étoit en chemin , une simple femme Turque , & esclave d'un bourgeois de Rhodes , soit par zele pour sa fausse religion , ou dans la vue de recouvrer sa liberté , forma seule une entreprise dont cent mille Turcs ne pouvoient venir à bout.

Comme les chevaliers & les infideles étoient tous les jours aux mains , pour faire une diversion qui facilitât les attaques des Turcs , elle résolut de mettre le feu aux principaux endroits de la ville : mais parce qu'elle ne pouvoit pas exécuter seule ce projet , elle le communiqua à d'autres esclaves de son pays & de sa religion. Ces esclaves par les mêmes motifs dont elle étoit animée , & à sa persuasion , entrèrent dans ce complot. Cette femme trouva le moyen de faire avertir les généraux Turcs de son dessein , & de concert avec eux elle assigna aux conjurés le jour & le quartier où elle devoit allumer cet incendie général. Ces mesures étoient si bien prises , que Rhodes auroit succombé sous l'entreprise de cette femme : mais heureusement le secret de la conjuration échappa à quelqu'un des esclaves : ils furent aussi-tôt arrêtés , & tous à la question avouèrent leur conjuration ; il n'y eut que la femme , qui , sans rien confesser , souffrit la plus violente torture. Mais ses complices dans la confrontation lui ayant soutenu qu'elle seule les avoit engagés dans cette conspiration , ses juges la firent pendre. On écartela tous les autres conjurés , & leurs membres furent attachés à différents endroits de la ville , pour intimider les autres esclaves , & tous ceux qui pourroient être tentés de former une pareille entreprise.

Cependant le sultan , après avoir traversé la Carie & la Lycie , arriva à Portofisco. Ses vaisseaux l'y vinrent prendre avec les troupes

qui lui servoient d'escorte, & il se rendit dans l'île de Rhodes & dans son camp, où il fut reçu au bruit de l'artillerie, des tambours, des trompettes & des autres instrumens militaires. Sa présence étouffa les murmures des soldats, & fit naître la crainte du châtiment. Ce prince déclara qu'il n'étoit venu que pour punir une armée rebelle, & pour faire décimer des soldats qu'il traitoit de lâches : mais le bacha Péri, qui avoit beaucoup de crédit sur son esprit, lui représenta que c'étoient les janissaires, & même les plus braves de ce corps, qui avoient paru les plus mutins ; qu'il ne les pouvoit châtier sans décourager les autres, & que dans un siège aussi difficile, & de cette importance, il falloit dissimuler leur faute, ou se contenter de la leur faire sentir par des reproches qui ranimassent leur courage.

Ce prince, après avoir concerté avec son ministre la conduite qu'il devoit tenir avec les troupes, ordonna qu'elles parussent devant lui sans armes ; & il les fit environner par les quinze mille hommes qu'il avoit amenés au siège : on lui avoit préparé un trône élevé & magnifique. Ce prince armé de sa majesté, y monta d'un air fier & superbe, & il y demeura quelque tems assis sans rien dire, & jettant de tous côtés des regards terribles, que le soldat épouvanté prenoit pour les avant-coureurs de la mort. Alors rompant ce funeste silence : « Si j'avois, *leur dit-il,* » à parler à des soldats, je vous eusse permis » de paroître devant moi avec vos armes ;

VILLIERS
DE L'ISLE-
ADAM.

» mais puisque je suis réduit à adresser la
» parole à de malheureux esclaves, plus foi-
» bles & plus timides que des femmes, &
» qui ne peuvent pas soutenir seulement le
» cri des ennemis, il n'est pas juste que des
» hommes si lâches déshonorent nos armes &
» les marques de la valeur. Je voudrois bien
» savoir si, quand vous avez abordé dans
» cette île, vous vous êtes flattés que ces
» croisés seroient encore plus lâches que
» vous, & que dans la crainte de vos armes,
» ils vous apporteroient les leurs, & présen-
» teroient servilement leurs mains & leurs
» pieds aux fers dont il vous plairoit de les
» charger? Pour vous désabuser d'une erreur si
» ridicule, sachez que dans la personne de ces
» chevaliers, nous avons à combattre l'élite
» des chrétiens; des hommes courageux, élé-
» vés dès leur plus tendre jeunesse dans la
» profession des armes, des lions cruels & fé-
» roces, avides du sang des musulmans, &
» qui ne céderont jamais leur repaire qu'à
» une force supérieure. C'est leur courage qui
» a excité le nôtre : en les attaquant, j'ai cru
» trouver une entreprise & des périls digne
» de ma valeur. Est-ce de vous, troupes lâ-
» ches & efféminées, que je dois attendre une
» conquête, vous qui avant que d'avoir vu
» l'ennemi, fuyez sa présence, & qui auriez
» déjà déserté, si la mer dont vous êtes envi-
» ronnés, n'y mettoit un obstacle? Mais avant
» qu'une pareille disgrâce m'arrive, je ferai
» une justice si sévère des lâches, que leur

« supplie retiendra dans le devoir ceux qui
 « seroient tentés de les imiter ».

VILLIER
 DE L'ISLE
 ADAM.

A peine ce prince eut-il cessé de parler, que sur un signal qui fut fait à ces soldats armés, qui environnoient les autres, ils tirèrent leurs épées, comme pour massacrer leurs camarades. Ces malheureux, à l'aspect de ces armes nues, & dont la pointe étoit tournée contr'eux, se jetterent à genoux, & avec de grands cris, implorerent la miséricorde du sultan. Pour lors Péri & les autres généraux, de concert avec ce prince, s'approchèrent avec un profond respect de son trône, & le supplierent dans les termes les plus soumis de pardonner à des soldats qui dans d'autres occasions, dit Péri, l'avoient bien servi; mais qu'un méchant génie & une terreur panique avoient malheureusement séduits. Ce sacha ajouta qu'ils étoient prêts de laver leurs fautes dans leur sang, & que sa tête répondroit toujours à sa hauteur de leur repentir. Quoique Soliman ne cherchât qu'à remettre ses troupes dans le devoir, cependant pour soutenir toujours à leurs yeux le caractère d'un prince irrité, & pour engager le soldat à effacer le souvenir de sa lâcheté par quelque action hardie, & d'une valeur extraordinaire, « Je suspens à votre prière, dit-il à » Péri, la punition des coupables; c'est à » eux à aller chercher leur grace dans les » bastions & sur les boulevards de nos ennemis ». Il congédia ensuite l'assemblée.

Le discours de ce prince, mêlé à propos

Lvj



de sévérité & de clémence, rendit aux troupes leur première audace & leur ancienne valeur. Les officiers sur-tout, pour dissiper la mauvaise opinion que le prince avoit prise de leur courage, demandèrent avec empressement d'être placés aux postes les plus exposés. Ceux mêmes qui, avant l'arrivée de Soliman, avoient blâmé cette entreprise, la trouvoient alors facile & glorieuse : on eut dit que c'étoient d'autres hommes ; tous brûloient d'ardeur de signaler leur courage, & , à proprement parler, ce n'est que de ce jour qu'on doit compter le commencement du siège.

Les soldats & les pionniers poussèrent la tranchée sans relâche ; on y travailloit le jour comme la nuit, & ils étoient relevés tour-à-tour par différens corps, qui se succédoient les uns aux autres. Le grand-maître les voyant soutenus par de gros détachemens, ne jugea pas à propos de continuer les sorties où il perdoit plus par la mort d'un seul chevalier, que Soliman par celle de cinquante soldats. Ainsi les infidèles, n'ayant rien à craindre que le feu de la place, travaillèrent avec tant d'activité, qu'ils conduisirent leurs travaux jusqu'à la contr'escarpe : & pour rendre leurs lignes plus solides, ils les revêtirent par dehors de poutres & de madriers bien liés ensemble : on augmenta ensuite les batteries, d'où, pendant plusieurs jours, on tira continuellement contre la ville. Les Turcs se flattoient d'en ruiner dans peu les fortifications ; mais ils furent avertis par

ce juif qui leur servoit d'espion dans Rhodes, qu'à peine leur canon avoit effleuré les crénaux de la muraille, soit que leurs batteries fussent mal placées, ou que le canon ne fût pas bien pointé. Il ajouta que les chevaliers, du haut du clocher de S. Jean, découvroient tout ce qui se passoit dans leur camp & aux environs, & que si les chrétiens s'avisent de pointer sur ce clocher quelque pièce d'artillerie, ils pourroient tuer le sultan lorsqu'il venoit visiter ses travaux, ou ceux qui portoient ses ordres. Ces avis déterminèrent les alliés à changer les batteries de place; ils en dressèrent une entr'autres contre le clocher de S. Jean, que les premiers coups de canon jetterent à bas.

Ces barbares trouvant Rhodes couverte & enterrée, pour ainsi dire, sous ses fortifications, résolurent d'élever deux cavaliers d'une hauteur supérieure à ces ouvrages, & qui commandassent la ville & ses boulevards. Les soldats & les pionniers par ordre du général, apportèrent pendant plusieurs jours des terres & des pierres, qu'ils plaçoient entre les postés d'Espagne & d'Auvergne, vis-à-vis le bastion d'Italie. Comme ces deux endroits étoient vus à découvert par le canon de la place, on ne peut exprimer le nombre prodigieux de soldats & de pionniers Turcs qui périrent dans ce travail; mais Mustapha pour l'avancer, ne faisoit pas grand scrupule de prodiguer la vie de ces misérables; & on vit à la fin paroître comme deux collines plus

hautes de dix à douze pieds , que la muraille , & qui la commandoient absolument.

Le général & les autres bachas partagerent ensuite les attaques ; Mustapha se chargea de celle du boulevard d'Angleterre ; Péri , de celle du poste d'Italie : le bacha Achmet , grand ingénieur , de l'attaque des bastions d'Espagne & d'Auvergne : mais comme ils paroissoient défendus par une nombreuse artillerie & par un grand nombre de chevaliers , le sultan voulut que ce dernier bacha fût soutenu par l'aga des janissaires. Le beglier-bei de l'Anatolie commandoit dans la tranchée opposée au poste de Provence , & le beglier-bei de Romanie devoit attaquer la tour de Saint-Nicolas : tous ces généraux faisoient faire un feu continuel.

Le poste d'Allemagne fut le premier attaqué ; les Turcs dressèrent plusieurs batteries contre la muraille. On ne croyoit pas qu'étant sans terre-plein , elle pût résister long-tems à la violence du canon : mais le grand-maître s'y transporta aussi-tôt , & la fit appuyer en dedans par de la terre , des poutres , des fascines : & comme l'artillerie , qui étoit placée sur la porte de son palais dans un lieu élevé , voyoit à découvert les batteries des infideles , les canonniers chrétiens les ruinèrent , & mirent en pieces leurs gabions & leurs mantelets ou parapets. Il en fallut refaire de nouveaux , qui ne durèrent pas plus long-tems que les premiers ; le canon de la ville foudroyoit tout : & celui des infideles

au contraire mal servi & pointé sur un endroit aussi élevé battoit toujours sur une même ligne, passoit par-dessus la muraille, & tiroit à coups perdus : apparemment que ces canoniers ignoroient encore l'usage de plonger, & de tirer de haut en bas, & contre le pied du mur.

Le bacha, rebuté du peu d'effet de ses batteries, les transporta contre la tour de Saint-Nicolas. Nous avons vu dans le livre précédent, & pendant le magistère du grand-maître d'Aubusson, le peu de succès des attaques du bacha Paléologue : celle du beglier-bei de Romanie ne fut pas plus heureuse. Ce bacha battit la tour avec douze gros canons de fonte : mais il eut le chagrin de voir son canon démonté, & ses batteries ruinées par celle de la tour. Pour prévenir cet effet de l'adresse des canoniers chrétiens, il résolut de ne tirer que de nuit : & pendant le jour il enterroit son canon & ses gabions dans le sable : on le remettoit sur sa plate-forme, si-tôt que la nuit étoit venue : plus de cinquans coups de canon porterent contre l'endroit de la muraille qui regardoit l'occident, & la firent crouler dans le fossé.

Le bacha s'applaudissoit de l'effet de cette batterie nocturne, & il se flattoit d'emporter cet ouvrage au premier assaut : mais il fut bien étonné de voir paroître derrière les ruines une nouvelle muraille terrassée avec son parapet, & bordée d'artillerie qui en défendoit les approches : il falloit se résoudre

à recommencer tout de nouveau à battre cette seconde muraille.

Soliman en ayant été averti, l'envoya reconnoître, on lui apprit que cette tour étoit l'endroit de la place le plus fort, non-seulement par sa situation sur un rocher qui étoit à l'épreuve de la fappe & de la mine, mais encore par tous les ouvrages qu'on y avoit ajoutés depuis le dernier siège; & que sous l'empire de Mahomet II, son ayeul, le bacha Paléologue avoit été obligé d'abandonner cette attaque. Ces considérations déterminèrent ce prince à transporter ailleurs ses batteries: Mustapha, par son ordre, s'attacha aux principaux bastions de la place: une prodigieuse artillerie les battit jour & nuit pendant un mois entier. Le chevalier de Barbaran qui commandoit à celui d'Espagne, fut emporté d'un coup de canon: il fut remplacé par le chevalier Jean d'Omedes, depuis grand-maître de la langue d'Aragon, qui, en défendant ce poste, perdit peu de jours après un œil d'un coup de mousquet. Les Turcs battoient en même-tems tous ces bastions: celui d'Angleterre fut le plus endommagé: une nouvelle muraille qu'on y avoit faite, fut entièrement ruinée par le canon des infideles; mais l'ancienne résista à toute la furie de l'artillerie: le grand-maître y accourut, & ayant reconnu que les Turcs s'opiniâtroient à cette attaque, il se logea au pied de la muraille; & dans la crainte d'un assaut, il fit entrer cinquante chevaliers de renfort dans ce bastion.

Celui d'Italie étoit encore plus maltraité : dix-sept pieces de canon qui tiroient jour & nuit, renverserent presque toute la muraille. L'Isle-Adam, par le conseil de Martinengue, pour avoir le tems de faire des coupures & des retranchemens derriere la breche avant que les infideles pussent monter à l'assaut, fit sortir deux cens hommes commandés par un frere-servant appellé Barthelemi, & par Benoît Scaramose, ingénieur & élève de Martinengue : ils se jetterent dans la tranchée l'épée à la main, surprirent les Turcs, tuerent ou mirent en fuite tout ce qui se présenta devant eux : & avant que de se retirer, comblèrent plusieurs toises de la tranchée. Les Turcs ne manquerent pas, comme l'avoit prévu l'habile ingénieur, d'accourir pour les repousser ; mais comme ils étoient obligés de passer par un endroit découvert, l'artillerie de la place, qu'on avoit pointée de ce côté-là, en tua un grand nombre ; & à la faveur d'un feu continuel, les chrétiens, qui avoient fait cette sortie, rentrerent dans la ville sans aucune perte considérable.

Pendant cette escarmouche, une partie des chevaliers creusoient des fossés, faisoient des traverses & des retirades pour empêcher les ennemis de se loger sur la breche ; d'autres à coups de mousquets tuoient tout ce qui osoit en approcher. Le canon de la place alloit chercher les plus éloignés : rien ne paroissoit qui ne fût aussi-tôt foudroyé ; la plûpart des batteries des infideles furent ruinées ;

gabions, mantelets, tout étoit mis en pièces, & les épaulemens n'empêchoient point que ceux qui servoient l'artillerie ne fussent emportés par celle de la ville.

Un renégat, grand-maître de l'artillerie de Soliman, & fort entendu dans son métier, eut les deux jambes emportées d'un coup de canon, qui tua encore cinq hommes de l'éclat des madriers qu'il avoit fracassés. Les Turcs, sans se rebuter, redressoient leurs batteries, tiroient continuellement ; & ils avoient un si grand nombre de canons & tant de poudre, qu'ils rasoient souvent en une heure les ouvrages que les chrétiens avoient eu bien de la peine à rétablir en plusieurs jours. Les chevaliers commençoient même déjà à manquer de poudre. D'Amaral, comme nous l'avons déjà dit, étoit un des commissaires nommés avant le siège pour visiter les magasins. On prétend que pour favoriser les Turcs, & mettre les chevaliers hors d'état de pouvoir long-tems continuer leur défense, il avoit déclaré au conseil qu'il s'étoit trouvé dans la place plus de poudre qu'il n'en faudroit pour soutenir le siège pendant un an entier. On ne fut pas long-tems sans s'appercevoir du contraire : ce qu'on avoit de poudre étoit diminué si considérablement, qu'on en auroit bientôt manqué absolument ; mais le grand-maître qui avoit fait provision de salpêtre, donna tous les chevaux de son écurie pour le broyer par le moyen des moulins qui étoient dans la place ; le bailli de Manosque, & le che-

valier Parisot , furent chargés de la conduite de cet ouvrage. Cependant comme on n'avoit pas autant de salpêtre qu'on en auroit eu besoin, les officiers d'artillerie furent obligés de tirer moins souvent, de ménager la poudre, & de la réserver pour les assauts qu'on prévoyoit que les Turcs donneroient à la place, quand les breches auroient été élargies.

A ce malheur causé, à ce qu'on prétend, par la trahison du chevalier Portugais, en succéda un autre, que causerent de jeunes chevaliers pendant une fausse allarme que les Turcs donnerent au poste d'Auvergne. On ramenoit du travail une bande d'esclaves d'environ cent vingt hommes, occupés ordinairement à creuser la terre, ou à traîner des pierres & des poutres pour faire des retranchemens. Ces jeunes chevaliers les ayant rencontrés, & par forme de jeu & folâtrant, en ayant frappé quelques-uns, d'anciens chevaliers qui accouroient au poste d'Auvergne sur les signaux qu'on avoit faits en conséquence de l'allarme que les Turcs avoient donnée, crurent que ces esclaves, dans l'impatience de rompre leurs chaînes, s'étoient révoltés, & que ces jeunes chevaliers les attaquoient sérieusement. Dans cette pensée, ils tombèrent sur ces malheureux l'épée à la main, les taillèrent en pieces, & par cette fâcheuse méprise ils firent mourir des hommes innocens & se priverent eux-mêmes du secours qu'ils tiroient de ces esclaves, qui auroient même remplacé les pionniers chrétiens, dont la plû-

part périssoient tous les jours, soit par le canon ennemi, soit par des coups de mousquet & de fusil d'un gros calibre, qui portoit jusques sur les brèches & dans la ville.

Le général Turc ayant reconnu que c'étoient des paysans qui, sous les ordres de Martinengue, & sans ménager leurs vies, faisoient des baricades, des coupures & des retranchemens le long des brèches, avoit choisi dans son armée une quantité de chasseurs accoutumés à tirer fort juste. Il les avoit placés sur des éminences les plus proches de la place, & sur des cavaliers qui la commandoient, d'où à coup d'arquebuse ils abattoient tout ce qui paroissoit sur les remparts. Martinengue qui voyoit tuer ses ouvriers sans les pouvoir mettre à couvert du feu des ennemis, pour contre-batteries, fit élever sur les toits des plus hautes maisons, de petites pieces de campagne, qui de leur côté tuèrent beaucoup de ces chasseurs; mais dix de ces arquebusiers mis hors de combat, ne dédommageoient pas la religion de la mort d'un seul soldat chrétien ou pionnier : la ville réduite à un petit nombre de défenseurs, n'en pouvoit perdre sans voir avancer sa ruine : & le grand-maître pour la reculer, n'avoit de ressource que dans un prompt secours, ou en prolongeant le siège, & en tâchant de gagner l'hiver & la saison où il croyoit que la flotte Turque ne pourroit tenir la mer.

La guerre jusqu'alors ne s'étoit faite entre les assiégeans & les assiégés, qu'à coups de feu,

& quoique celui des Turcs, par la multitude de leurs canons & l'abondance de poudre fût fort supérieur, cependant ils n'étoient point encore maîtres d'un pouce de terrain dans les bastions & dans les ouvrages avancés de la place. Les retirades & les retranchemens tenoient lieu des murailles abattues; on ne pouvoit emporter ces nouveaux ouvrages que par un assaut; & pour y monter, il falloit tenter la descente du fossé, ou le combler. Soliman qui avoit un nombre prodigieux de pionniers dans son armée, en fit différens détachemens, les uns pour jeter de la terre & des pierres dans le fossé; mais les chevaliers à la faveur des cazemates enlevoient la nuit les décombrés qu'on y avoit jettés le jour: les autres pionniers étoient employés à creuser des mines dans cinq endroits différens, dont chacune conduisoit son approche vers le bastion opposé. Quelques-unes furent éventées par la vigilance de Martinengue, auquel on est redevable de l'invention de découvrir avec des peaux tendues & des tambours, en quel endroit se faisoit le travail.

Les Turcs avoient travaillé avec tant d'adresse, que les différens rameaux de ces mines alloient de l'un à l'autre, & tous, pour faire plus d'effet, aboutissoient au même endroit. Martinengue en reconnut une au milieu du fossé de Provence, qui commençoit à l'église de saint Jean. De la Fontaine, ingénieur, la fit ouvrir aussi-tôt, en chassa les mineurs à coup de grenades, & y jetta des barils de

VILLIERS
DE L'ISLE-
ADAM.

poudre qui brûlerent & étoufferent les Turcs qui étoient dans ces conduits souterrains. Mais quelques soins qu'il prît, il ne put éviter que les infideles ne fissent jouer deux mines, l'une après l'autre, sous le bastion d'Angleterre, dont l'effet fut si violent qu'elles renverserent plus de six toises de la muraille, & dont les ruines comblèrent le fossé.

La breche se trouva si large, & la montée si facile, que plusieurs bataillons des infideles qui attendoient le succès de la mine, se présenterent aussi-tôt à l'assaut avec de grands cris, & le sabre à la main. Ils gagnèrent d'abord le haut du bastion, y planterent sept enseignes, & s'en feroient rendus maîtres, s'ils n'avoient rencontré derriere une traverse qui les arrêta. Les chevaliers revenus de l'étourdissement qu'avoit causé le bruit effroyable de la mine, accoururent au bastion & chargerent les Turcs à coup de mousquets, de grenades & de pierres. Le grand-maître, dans le moment que la mine joua, étoit dans une église voisine, où il imploroit au pied des autels, le secours du ciel, que les princes de la terre lui refusoient. Il jugea bien à l'horrible fracas qu'il entendit, que l'éclat qu'avoit fait la mine, feroit suivi d'un assaut; il se leva aussi tôt, & dans le moment que les prêtres de cette église, pour commencer l'office entonnoient cette priere préliminaire, *Deus, in adjutorium meum intende; Seigneur, venez à mon secours: J'accepte l'augure*, s'écria le pieux grand-maître, & se

tournant vers quelques anciens chevaliers qui
 l'avoient accompagné : « Allons, mes freres,
 » leur dit-il, changer le sacrifice de nos louan-
 » ges dans celui de nos vies, & mourons s'il le
 » faut, pour la défense de notre sainte loi ».

VILLIERS
 DE L'ISLE-
 ADAM.

Il s'avance aussi-tôt la pique à la main,
 monte sur le bastion, joint les Turcs, écarte,
 renverse & tue tout ce qui ose lui résister ; il
 arrache les enseignes ennemies, & regagne
 impétueusement le bastion. Le général Mus-
 tapha, qui de la tranchée vit la consternation
 & la fuite de ses soldats, en sort le sabre à la
 main, tue les premiers fuyards qu'il rencontre,
 & fait voir aux autres qu'ils trouveroient en-
 core moins de sûreté auprès de leur général
 que sur la breche. Il s'y avance lui-même avec
 audace ; la honte & ses reproches ramènent à
 sa fuite les fuyards ; le combat se renouvelle ;
 la mêlée devient sanglante ; le fer & le feu
 sont également employés de part & d'autre ;
 on se tue de loin & de près à coups de mous-
 quet ou d'épée : on en vient jusqu'à se prendre
 corps à corps, & le plus fort ou le plus adroit
 tue son ennemi à coup de poignard. Les Turcs
 en butte aux arquebusades, aux pierres, aux
 grenades & aux pots à feu, abandonnent enfin
 la breche, & tournent le dos ; en vain leur
 général tâche par menaces & par promesses
 de les rappeler ; tous s'écartent, tous fuient.
 Mais ils trouverent en fuyant la mort qu'ils ap-
 préhendoient de rencontrer dans le combat ;
 & de différens endroits de la place, on fit un
 feu si continuel d'artillerie sur le pied de la

breche, qu'on prétend que dans cette dernière occasion ils perdirent trois mille hommes, & trois sangiacs, ou gouverneurs de places.

Un si grand avantage coûta à la religion le grand-maître d'artillerie, le chevalier d'Argillemont, capitaine ou général des galeres, le chevalier de Maufelle, qui portoit l'étendard du grand-maître, & plusieurs autres chevaliers qui furent tués en combattant vaillamment.

Il ne se passoit presque point de jour qui ne fut signalé par quelque nouvelle attaque. Chaque officier général, pour plaire au grand-seigneur, tâchoit, aux dépens de la vie des soldats, d'avancer les travaux dont il s'étoit chargé. Le bacha Péri, ancien capitaine, malgré son âge avancé, se distinguoit par des entreprises continuelles : il s'étoit attaché au bastion d'Italie, & ne laissoit en repos les assiégés ni jour ni nuit. Dans l'espérance d'emporter cet ouvrage, il fit cacher derrière un cavalier qu'on avoit élevé sur les bords du fossé, un gros corps d'infanterie ; & le 13 de septembre, à la pointe du jour, & lorsque les assiégés épuisés par la fatigue & par des veilles continuelles s'étoient laissés surprendre au sommeil, il fit monter ses troupes à l'assaut, qui couperent d'abord la gorge aux sentinelles, passerent la breche, & étoient prêts d'emporter les retranchemens, lorsque les Italiens honteux de voir les ennemis si près d'eux, se poussèrent avec fureur contre ces infideles,

infideles, qui ne se défendoient pas avec moins de courage & de résolution.

VILLIERS
DE L'ISLE
ADAM.

Le combat se maintint long-tems par la valeur des uns & des autres. Le bacha étoit à découvert sur le bord du fossé, d'où il leur envoyoit continuellement de nouveaux secours; mais pendant qu'il les exhortoit à mériter les récompenses que le grand-seigneur destinoit aux plus braves, un coup de mousquet tua à ses côtés le gouverneur de l'île de Negrepont, jeune seigneur d'une rare valeur, & favori de Soliman. Péri, qui craignoit que le grand-seigneur ne lui imputât la mort de son favori, ou pour la venger, redoubla ses efforts. Le grand-maître que sa valeur & son amour pour son ordre rendoient présent à toutes les attaques, accourut au secours avec une troupe particuliere de chevaliers attachés à sa personne. » Allons, *dit-il à ceux qui l'environnoient*, repousser les Turcs; il ne faut pas craindre des gens à qui tous les jours nous faisons peur ». Il charge en même-tems les infideles, l'esponton à la main. Les chevaliers de la langue d'Italie, sous ses yeux & à son exemple, font des prodiges de valeur: tous s'exposent aux plus grands périls. Plusieurs furent tués dans cette occasion; & on leur doit cette justice, qu'après le grand-maître, Rhodes, ce jour-là, fut sauvé par leur courage & leur intrépidité.

Péri jugeant bien qu'il s'opiniâtreroit en vain à une attaque défendue par le grand-maître, se contenta d'entretenir le combat,

VILLIERS
DE L'ISLE-
ADAM.

& ayant tiré ce corps d'infanterie de derrière le cavalier, dont ils étoient couverts, il se mit à leur tête, & alla attaquer un ouvrage construit du tems du grand-maître Carette, & qu'il prétendoit surprendre. Ses troupes se présentèrent à l'assaut avec beaucoup de résolution; mais elles n'en trouverent pas moins dans le chevalier d'Andelot, qui défendoit cet ouvrage. Les citoyens & les habitans accoururent à son secours; les Turcs se virent bientôt accablés de grenades, de pierres, de bitume & d'huile bouillante : l'artillerie qui étoit sur les flancs des bastions voisins, enfilant les fossés, fit un carnage horrible de ces infidèles. Péri, après avoir perdu beaucoup de monde dans ces deux attaques, se vit forcé malgré lui de faire sonner la retraite.

Les janissaires rebutés de tant d'attaques inutiles, murmuroient hautement contre une entreprise où ils voyoient périr tous les jours les plus braves de leurs compagnons. Le vizir Mustapha craignant que ces plaintes ne passassent jusqu'à Soliman, & que ce prince, comme la plupart de ses semblables, ne prétendît le rendre responsable des mauvais succès, résolut de donner un nouvel assaut au bastion d'Angleterre, & quelque nombre de soldats qu'il en coûtât à son maître, d'emporter la place, ou d'y périr lui-même au pied des retranchemens. Il communiqua son dessein au bacha Achmet, qui étoit campé, & qui commandoit dans le quartier opposé aux postes d'Espagne & d'Auvergne. Ces deux généraux

convinrent , que pendant que le visir attaque-
 roit le bastion d'Angleterre , Achmet pour
 partager les forces des assiégés , feroit mettre
 le feu aux mines qu'il avoit fait creuser , & à
 la faveur des ruines , tâcheroit de son côté de
 monter sur les breches & de s'y loger : cette
 entreprise s'exécuta le 17 de septembre. Mus-
 tapha , à la tête de cinq bataillons , sortit de
 la tranchée ; les troupes soutenues de sa pré-
 sence , gravirent sur les ruines & sur les débris
 de la muraille , monterent fièrement à l'as-
 saut , gagnèrent la breche , & malgré tout le feu
 des assiégés , pénétrèrent jusqu'aux retranche-
 mens , sur lesquels elles planterent même quel-
 ques enseignes. Mais elles ne conserverent
 pas long-tems ce premier avantage ; une foule
 de chevaliers Anglois qui avoient à leur tête
 un commandeur de cette nation , appelé Jean
 Bouk , sortirent de derriere les retranche-
 mens , & soutenus par Préjan , grand-prieur
 de S. Gilles , & par le commandeur Christo-
 phe Valdner , de la langue d'Allemagne , firent
 une si furieuse charge , que les infideles fu-
 rent obligés de plier. Ils se retiroient , quoi-
 qu'en bon ordre & toujours en combattant.
 Mustapha , plus brave soldat qu'habile géné-
 ral , leur amene lui-même du secours ; le
 combat recommence avec une fureur égale :
 le général Turc se jette au travers des che-
 valiers , en tue plusieurs de sa main : & s'il
 eût été suivi par ses soldats , Rhodes étoit
 en grand danger. Mais l'artillerie de la place ,
 les petites pieces sur-tout qui étoient poin-

VILLIERS
 DE L'ISLE-
 ADAM.

tées contre la breche , & un grand nombre d'arquebusiers , qui tiroient derriere les retranchemens , firent un si grand feu , que les infideles , sans écouter les menaces de Mustapha , abandonnerent la breche , & l'entraînerent lui-même dans leur fuite. Quelque glorieux que fût ce succès pour la religion , les chevaliers ne laisserent pas de l'acheter bien cher : on perdit dans cette occasion les commandeurs Bouk & Valdner , & plusieurs chevaliers Anglois & Allemands , & la plupart des principaux officiers.

Le bacha Achmet ne fut pas plus heureux dans son entreprise que le général Mustapha : ce commandant ayant fait mettre le feu aux mines , comme il en étoit convenu , celle qui étoit sous le poste d'Auvergne fut éventée , & n'eut point d'effet. La mine qui joua sous le poste d'Espagne , renversa environ deux toises d'un ouvrage avancé qui servoit d'avant-mur. Les Turcs se présentèrent aussi-tôt pour s'en emparer ; mais ils trouverent sur les ruines un gros de chevaliers Espagnols , qui leur en défendirent les approches : on se battit quelque tems de loin & à coups de mousquets ; mais comme les Turcs , ferrés & en bon ordre , s'avançoient pour forcer les assiégés , le chevalier du Mesnil , capitaine du boulevard ou bastion d'Auvergne , & le chevalier de Grimeaux , firent tirer l'artillerie de leurs postes si à propos & si souvent au travers de ces bataillons épais de janissaires , que ces soldats , quoique braves , & l'élite de l'armée , n'en

pouvant effuyer plus long-tems la fureur , se disperferent d'eux - mêmes , & regagnerent leurs tranchées.

Soliman perdit ce jour-là trois mille hommes , & la religion , outre les chefs dont nous venons de parler , eut encore plusieurs chevaliers de tués dans ces deux occasions , & entr'autres , Philippe d'Arcillan , Espagnol d'extraction , qui par sa rare valeur mérita qu'on conservât la mémoire de son nom. Préjan de Bidoux , grand - prieur de Saint-Gilles , qui prenoit pour son poste tous ceux qui étoient attaqués , reçut un coup de mousquet qui lui perçoit le cou , mais dont il guérit heureusement.

Ce fut en ce tems-là qu'on découvrit la trahison du médecin juif , qui par ordre de Selim étoit autrefois établi dans Rhodes , où il servoit d'espion aux Turcs : on le surprit jettant dans leur camp une lettre attachée à une fleche. Il fut aussi-tôt arrêté , & sur des indices si formels , ayant été mis à la question , il avoua qu'il avoit toujours donné avis aux infideles des endroits foibles de la place , & de tout ce qui s'y passoit , & lorsqu'il avoit été arrêté , que c'étoit la cinquième lettre qu'il leur avoit fait tenir par la même voie. Ses juges le condamnerent à être écartelé : on prétend qu'il mourut chrétien. Cette confession du christianisme étoit très-suspecte ; aussi elle lui fut inutile , s'il ne l'avoit fait que pour sa vie , & il subit le supplice qu'il avoit si justement mérité.

Cependant , Soliman irrité du peu de pro-

grès que faisoient ses armes, tint un grand conseil de guerre, où il appella ses principaux capitaines : on y ouvrit différens avis ; Mustapha qui , pour complaire à son maître avant le siège , en avoit représenté l'entreprise comme très-facile , redoutant alors sa colere & son ressentiment , proposa de donner un assaut général , & d'attaquer la ville en même-tems par quatre endroits différens. « Il semble, *dit-il*,
 » que nous fassions la guerre de concert avec
 » nos ennemis , & que par générosité nous ne
 » voulions les combattre qu'à forces égales.
 » Nous n'attaquons qu'un poste à la fois ; &
 » comme ces chevaliers y portent toutes
 » leurs forces , il ne faut pas s'étonner si de
 » braves gens & l'élite de la chrétienté , résis-
 » tent à nos soldats. Mais si toute l'armée en-
 » vironne la place , qu'on en fasse des détache-
 » mens qui montent à l'assaut dans tous les en-
 » droits où il y a des breches , & qu'on ait
 » soin de fortifier les assaillans par des secours
 » continuels , les Rhodiens pour lors obli-
 » gés de se partager , ne soutiendront jamais
 » nos efforts ».

Le grand-seigneur approuva cet avis : l'assaut général fut indiqué pour le 24 de septembre ; & Soliman , pour inspirer une nouvelle ardeur à ses soldats , fit publier qu'il leur accordoit le pillage de Rhodes , s'ils pouvoient l'emporter l'épée à la main. Les Turcs firent précéder l'assaut dont nous allons parler, par un feu continu de leur canon ; & pour élargir les breches , ils battirent pendant deux jours

continuels les bastions d'Angleterre & d'Espagne, le poste de Provence, & le terre-plein d'Italie. La veille de l'assaut, le grand-maître, au mouvement qu'il apperçut dans le camp ennemi, se douta bien qu'il alloit être attaqué. Les chevaliers, à son exemple & par ses ordres, redoublèrent leurs soins : mais quoiqu'ils eussent à craindre pour tous les endroits qui étoient ouverts dans la vaste enceinte des murailles, cependant ils se virent contraints de se régler sur le peu de troupes qui leur restoient ; & on se réduisit à distribuer les anciens commandeurs, & les principaux chefs dans les postes que la violence des attaques, l'ouverture des breches, & le défaut des fortifications exposoient aux plus grands dangers.

Le grand-maître ayant pris ses armes, visita tous les quartiers pour reconnoître la disposition de ses troupes, & les exhorter à une généreuse défense ; & s'adressant aux chevaliers qu'il trouvoit dans leurs postes : « J'offenserois votre courage, *leur disoit-il*, si par de simples paroles j'entreprendois de le fortifier ; & je vous dirois inutilement ce que votre valeur vous a tant de fois inspiré en pareilles occasions. Considérez seulement, mes chers freres, que nous allons combattre pour la religion & pour la défense des autels, & qu'une glorieuse victoire doit être la récompense de notre valeur, ou Rhodes, le plus fort rempart de la chrétienté nous servir de tombeau ». S'il rencontroit des bourgeois & des habitans : « Songez, *leur disoit-il*,

» qu'outre la défense de la foi, vous avez pris
 » les armes pour votre patrie, pour vos fem-
 » mes, pour vos filles & pour tous vos enfans:
 » combattez généreusement, mes amis, pour
 » les sauver de l'infamie dont ces barbares
 » les menacent: leur liberté, la vôtre, vo-
 » tre sang, votre honneur & vos biens sont
 » entre vos mains, & dépendent de votre
 » courage ».

Ce peu de mots prononcés avec une ardeur héroïque, attendrirent si fort les cœurs, que les uns & les autres, les bourgeois comme les chevaliers, le Grec & le Latin, protestèrent hautement de n'abandonner leurs postes que par la mort: & s'embrassant fraternellement, les yeux baignés de larmes, ils se dirent comme le dernier adieu, sans plus songer à autre chose qu'à vaincre ou à mourir.

Les Turcs, dès la pointe du jour, redoublèrent leurs batteries, sur-tout contre les postes qu'ils vouloient attaquer, non-seulement pour élargir les breches, mais encore afin d'être moins vus en marchant à travers de la fumée de l'artillerie. Ils monterent fièrement à l'assaut en quatre endroits différens; on n'avoit point vu depuis le commencement du siège tant de résolution, sur-tout parmi les janissaires, qui combattoient à la vue du jeune sultan.

Ce prince, pour les animer par sa présence, s'étoit placé sur une colline voisine, où on lui avoit dressé un échaffaut, d'où comme d'un amphithéâtre il pouvoit juger sans

péril, de la valeur de cette courageuse milice. Le canon de la place commence à tonner : on vient aux coups de mousquets, d'arbalètes, & de fleches. Les chevaliers montrent de tous côtés leur intrépidité ; les soldats leur obéissance & leur courage : les uns brûlent les assaillans avec des huiles bouillantes & des feux d'artifices ; d'autres roulent sur eux de gros quartiers de pierre, ou les percent à coups d'espontons. Ce fut au bastion d'Angleterre qu'il y eut plus de sang répandu ; c'étoit le plus foible de la place, le plus vivement attaqué, & aussi le mieux défendu. Le grand-maitre y accourut ; d'un côté, sa présence inspire une nouvelle ardeur aux chevaliers ; de l'autre, l'espérance du butin encourage le soldat Turc. Jamais ces infideles n'avoient fait voir une si grande ardeur ; ils montent sur les ruines des murailles à travers des boulets, des dards & des pierres ; rien ne les arrête, & il y en eut plusieurs qui, du haut des machines que ces infideles avoient approchées des murailles, se jettoient à corps perdu sur les remparts, où ils étoient bientôt massacrés. Les chevaliers précipiterent les Turcs du haut de la breche dans le fossé : on renverse les échelles ; & le canon de la place fait un carnage si terrible, que les Turcs plient, reculent & sont prêts à abandonner l'assaut. Mais le lieutenant du général, qui commandoit à cette attaque, officier révééré des soldats pour sa rare valeur, les ramene au combat ; il monte le premier sur la breche, y plante

une enseigne. Heureusement pour les assiégés, un coup de canon parti du poste d'Espagne, le renverse dans le fossé ; sa mort devoit naturellement refroidir l'ardeur de ses soldats. Le desir de la venger fit naître en ce moment un sentiment contraire, & une espece de rage & de fureur dans les cœurs : ils se précipitent dans le péril, contents de périr, pourvu qu'ils puissent tuer un chrétien. Mais toute leur impétuosité ne put pas faire reculer d'un pas les chevaliers. Les prêtres, les religieux, les vieillards, & jusqu'aux enfans, tous veulent avoir leur part du péril, & repoussent les ennemis avec des pierres, du soufre & de l'huile bouillante.

Des femmes ne le céderent pas en assiduité aux pionniers, ni en courage aux soldats : plusieurs perdirent la vie en défendant leurs maris & leurs enfans. L'histoire fait mention d'une Grecque (a) d'une rare beauté, &

(a) Mulier una græcanici sanguinis, quæ cum arcis præfecto consuetudinem habebat, ut eum agnovit fortiter dimicando occisum, amplexa duos venusto corpore & amabili indole pueros, quos defuncto genuerat, postquam maternæ pietatis oscula extrema libasset & notam crucis christi lacrymantium, periturorumque frontibus impressisset, ferro atrox femina jugulavit, & trementes adhuc exeunte simul sanguine & spiritu artus cum cæteris quæ cara habebat in ædentissimum

rogum conjecit, ne hostis (dicebat) vilissimus vivis aut mortuis geminâ nobilitate corporibus potiretur. Et cum dicto induens cari amatoris pallidamentum madidum multo adhuc sanguine, accepta framea in hostes tendit, ibi egregia bellatrix, & omnium sæculorum memoriâ dignissima virago, confertas inter hostium phalanges, more virorum fortiter bellando occubuit. *Jacobi Fontani, de bello Rhodio l. 2. p. 159. Francofurti ad Manum.*

maitresse d'un officier qui commandoit dans ce bastion , & qui venoit d'être tué. Cette fille outrée de la mort de son amant , & ne lui voulant pas survivre , après avoir baisé deux jeunes enfans qu'elle avoit eus de lui , & leur avoir fait le signe de la croix sur le front : « Il vaut mieux , mes chers enfans , leur dit-elle les larmes aux yeux , que vous mouriez par mes mains , que par celles de nos impitoyables ennemis , ou que vous soyez réservés à d'infames plaisirs , plus cruels que la mort ». Alors pleine de fureur , elle prend un couteau , les égorge , jette leurs corps dans le feu , se revêt des habits de cet officier encore teints de son sang , se saisit de son sabre , court sur la breche , tue le premier Turc qui s'oppose à elle , en blesse d'autres , & meurt en combattant aussi vaillamment qu'auroit pu faire l'officier le plus courageux , & le soldat le plus déterminé.

On ne se battoit pas avec moins de fureur & d'opiniâtreté aux autres attaques. Le plus grand péril fut au poste d'Espagne ; l'aga des janissaires , qui commandoit de ce côté-là , marcha à l'assaut à la tête de ses soldats : l'artillerie de la place en tua un grand nombre avant qu'ils fussent parvenus au pied de la breche. Ceux des Turcs qui peuvent traverser le fossé , vont sapper le mur , & demeurent souvent ensevelis sous les ruines ; d'autres plantent des échelles : quelques uns entassent les corps morts de leurs compagnons , gagnent le haut de la muraille mal-

ILLIERS
L'ISLE-
ADAM.

gré toute la résistance des assiégés, & pénétrèrent jusqu'aux retranchemens, où on prétend qu'ils planterent jusqu'à trente enseignes. Malheureusement pour les chevaliers, ceux de cet ordre qui étoient de garde au bastion d'Espagne, penserent être surpris pour ne s'être pas tenus sur leurs gardes. Les Turcs n'ayant fait aucune démonstration de les vouloir attaquer, ces chevaliers qui se reprochoient d'être inutiles dans ce poste, & qui voyoient que les Turcs pressioient fort le bastion d'Italie, coururent au secours, & ne laisserent sur le bastion d'Espagne que quelques sentinelles. Ces soldats mêmes, contre toutes les regles de la guerre, abandonnerent leur poste pour aider à des canonniers à transporter quelques pieces de canon, qu'ils vouloient pointer contre le poste que l'aga des janissaires attaquoit. Des Turcs cachés derriere des ruines voyant ce bastion abandonné, montent sans être découverts, gagnent le haut de cet ouvrage, s'en rendent maitres, taillent en pieces les canonniers, arrachent les enseignes de la religion, plantent celles de Soliman en leur place, & par des cris de victoire invitent leurs camarades à se joindre à eux; l'aga y envoya un détachement de ses janissaires.

Le grand-maitre averti de cette surprise, y accourut aussi-tôt, fait pointer l'artillerie du bastion d'Auvergne contre l'ouverture que le canon ennemi avoit faite à celui d'Espagne, empêche les Turcs d'en approcher:

& d'une autre batterie qui voyoit le bastion , il fait tirer sur ceux qui s'en étoient emparés , & qui tâchoient de se loger. D'un autre côté , le commandeur de Bourbon , par son ordre , suivi d'une troupe de braves soldats , entre par la cazemate dans le bastion , monte jusque sur le haut & sur la plate-forme l'épée à la main , pour en chasser les infideles. Il en trouve une partie de tués par le canon , il taille en pieces le reste , relève les enseignes de l'ordre , abat celles des Turcs , tourne l'artillerie de ce bastion contre ceux qui montoient à une breche faite à l'endroit de la muraille qu'on appelloit le poste d'Espagne. L'aga s'y maintenoit malgré la défense courageuse des chevaliers ; le grand - maître y revient à la tête de ses gardes , & se jette au milieu des infideles avec une ardeur , qui par des motifs différens ne faisoit pas moins craindre ses chevaliers que ses ennemis. Le combat recommence avec une nouvelle fureur ; le soldat encore sain , le blessé & le mourant confondus ensemble , après six heures de combat , manquent plutôt de force que de courage. Le grand-maître craignant que ses soldats épuisés par une si longue résistance ne fussent accablés par la multitude des ennemis , tira de la tour de Saint-Nicolas deux cens hommes commandés par des chevaliers. Ces gens frais & reposés firent changer la face du combat ; les janissaires commencerent à reculer , & se voyant pressés par ces braves soldats , ils abandonnent la breche , & tâchent

de regagner leurs tranchées. Soliman, pour couvrir la honte de cette fuite, & pour sauver l'honneur de ses troupes, fait sonner la retraite, après avoir laissé sur la breche ou au pied des murailles plus de quinze mille hommes, & plusieurs capitaines de grande réputation, qui périrent dans ces différens assauts.

Les Rhodiens, à proportion, ne firent pas une perte moins considérable ; & outre les soldats & les habitans, il y eut un grand nombre de chevaliers tués dans ces attaques, parmi lesquels on comptoit le chevalier du Fresnoi, commandeur de la Romagne, le commandeur de Sainte - Camelle, Provençal, Olivier de Tressac, de la langue d'Auvergne, & frere Pierre Philippe, receveur du grand-maître. Le chevalier Jean de Roux, dit Parnides, d'un coup de canon eut la main emportée, dont il venoit de tuer sept Turcs : il y eut peu de chevaliers qui revinssent de ce combat sans blessure, & à peine en resta-t-il de sains pour continuer le service.

Le sultan devenu furieux par le mauvais succès de cette entreprise, s'en prit à Mustapha son général, qui par complaisance pour son maître l'avoit conseillée, & il commanda qu'il fût tué à coups de fleches : triste récompense de ses services, mais à laquelle, sous le gouvernement des infideles, des esclaves & des courtisans ferviles sont souvent exposés. L'armée étoit rangée en bataille pour être témoin de la mort de son général, & ce malheureux étoit déjà attaché

au funeste poteau , lorsque le bacha Péri ou-
 tré du supplice qu'on faisoit souffrir à son ami ,
 en fit surseoir l'exécution , persuadé que So-
 liman , après être revenu de sa colere , ne fe-
 roit pas fâché qu'on eût épargné cette tache
 à sa gloire. Comme il avoit élevé ce jeune
 prince dès son enfance , & qu'il avoit conservé
 beaucoup de pouvoir sur son esprit , il fut se
 jeter à ses pieds , & lui demanda la grace
 de Mustapha. Mais il apprit par sa propre
 expérience , que les lions ne s'appriivoient
 point ; Soliman encore dans les premiers trans-
 ports de sa colere , jaloux de son autorité , &
 irrité qu'il y eût dans tout son empire un
 homme assez hardi pour surseoir l'exécution
 de ses ordres , le condamna sur le champ à
 la même peine. Les autres bachas consternés ,
 pour le fléchir , se prosternerent tous à ses
 pieds ; le sultan revenu de son emportement ,
 se laissa toucher à leurs larmes ; il accorda
 la grace de Mustapha & de Péri : mais il ne
 voulut plus voir Mustapha , & l'éloigna de-
 puis , sous prétexte d'un autre emploi.

Ce prince désespérant d'emporter cette
 place , paroissoit déterminé à lever le siège ,
 & on prétend que des compagnies entieres
 & les gros bagages commençoient à filer
 vers la mer pour se rembarquer ; mais un
 soldat Albanois sorti de la ville , se rendit
 au camp des Turcs , & les assura que la plû-
 part des chevaliers avoient été tués ou blef-
 sés au dernier assaut , & que ce qui en res-
 toit , n'étoit pas capable d'en soutenir un

autre. On prétend que le rapport de ce déferteur fut confirmé par une lettre d'Amaral, qui marquoit au grand-seigneur que les assiégés étoient réduits à la dernière extrémité.

Ces différens avis le déterminèrent à continuer le siège, & pour faire voir à ses troupes & aux assiégés qu'il étoit résolu de passer l'hiver devant la place, on commença par son ordre à bâtir sur le mont Philermé une maison destinée à lui servir de logement: il donna en même-tems le commandement de l'armée au bacha Achmet, habile ingénieur, & qui changea de méthode dans la conduite de ce siège. Il résolut de ménager le sang des soldats, & avant que de les ramener à l'assaut, de le préparer par un nouveau feu, sur-tout par la sappe & la mine, & par d'autres ouvrages souterrains, en quoi il excelloit.

Ce nouveau général s'attacha d'abord au bastion d'Espagne, dont le fossé étoit plus étroit & moins profond, & afin d'en faciliter la descente, son artillerie pendant plusieurs jours battit cet ouvrage avec tant de fureur, qu'il en ruina toutes les défenses: il n'y eut que la barbacane ou fausse braye, que le canon, à cause de son peu d'élévation, ne put endommager. Le général infidèle résolut de pousser la tranchée jusqu'à cet ouvrage, qui couvroit le pied de la muraille; mais cette tranchée étant vue du poste d'Auvergne, fut foudroyée par le canon des chevaliers. Les Turcs, pour s'en mettre à couvert, éleverent au-devant de la tranchée une mu-

raille épaisse ; mais ils ne purent achever ces différens travaux sans perdre un nombre infini de soldats & de pionniers ; aucun n'osoit se découvrir qu'il ne fût aussi-tôt exposé au feu de l'artillerie ou de la mousqueterie : & les chevaliers en même-tems jettoient continuellement des grenades & des pots à feu dans leurs ouvrages. Le général Turc, pour en empêcher l'effet , fit dresser le long de la courtine une galerie avec des planches couvertes de peaux de bœufs nouvellement écorchés , & sur lesquelles le feu n'avoit point de prise. A la faveur de ce nouvel ouvrage , il fit sapper la muraille pendant que d'autres compagnies de pionniers & de mineurs travailloient continuellement à pénétrer sous les bastions de la place , & à y établir des chambres & des fourneaux.

La sappe ayant fait tomber plusieurs toises de murailles du poste d'Espagne , les barbares se présentèrent pour monter à l'assaut ; mais ayant pénétré jusqu'à la breche , ils se virent arrêtés par de nouveaux retranchemens bordés d'artillerie , & dont le feu continuel , après leur avoir tué un grand nombre de leurs plus braves officiers , & une foule prodigieuse de soldats , contraignit les autres de se jeter dans leurs tranchées.

Le bailli Martinengue toujours en action , & pour empêcher ces infideles de venir reconnoître les travaux qu'il faisoit au-dedans de la place , fit ouvrir des canonnières dans

les murailles de la contr'escarpe, qui étoit de son côté, d'où à coup d'arquebuses, les chevaliers tuoient tous ceux qui osoient en approcher. Les Turcs à son exemple en firent autant de leur côté ; c'étoit un feu continuel de part & d'autre. Malheureusement un coup parti de la tranchée, & tiré au hasard, frappa Martinengue dans l'œil, dans le moment qu'à la faveur d'une canonnière il examinoit les travaux des ennemis : il tomba de ce coup, & on le crut blessé à mort. La religion dans une pareille conjoncture, n'eut pu faire une plus grande perte : lui seul dirigeoit la valeur des chevaliers, & déterminoit les tems & les endroits où ils devoient porter leurs armes.

Le grand-maître ayant appris sa blessure, accourut aussi-tôt en cet endroit, & le fit porter dans son palais : par ses soins, & selon les vœux des chevaliers & de tout le peuple, il guérit depuis de sa blessure. Le grand-maître en son absence prit sa place, & se chargea de la défense du bastion d'Espagne. Le chevalier de Cluys, grand-prieur de France, le commandeur de Sainte-Jaille, bailli de Manosque, celui de la Morée, & les plus anciens chevaliers de l'ordre, restèrent auprès du grand-maître, pour partager avec lui les périls & la gloire de cette défense. Il s'y passa de part & d'autre des actions d'une valeur extraordinaire : c'étoient tous les jours de nouveaux combats. On devoit être surpris qu'un si petit nombre de chevaliers qui

n'avoient plus pour se couvrir que quelques retirades & de foibles retranchemens , eussent pu tenir si long-tems contre le nombre prodigieux des assaillans , si ce petit nombre d'assiégés n'avoit été composé d'anciens chevaliers d'une valeur éprouvée en mille autres occasions , & qui dans celle-ci étoient tous résolus de sacrifier leurs vies pour la défense des autels. On est bien fort & bien redoutable quand on ne craint point la mort.

L'histoire , en parlant de leur zele & de leur courage , n'a qu'une sorte d'éloge pour tous ces généreux soldats de Jesus-Christ. Ce n'est pas qu'il ne se trouvât parmi ces guerriers des talens différens , & plus ou moins de capacité dans l'art militaire ; & nous serions justement repréhensibles , si nous ne rendions pas la justice qui est due à la mémoire du grand - maître , qui pendant trente - quatre jours que dura la blessure & la maladie du bailli Martinengue , demeura dans le retranchement fait sur le bastion d'Espagne , sans en vouloir sortir , & sans prendre aucun repos ni jour , ni nuit , que pendant quelques momens qu'on lui jettoit un matelas au pied de ce retranchement : tantôt soldat & tantôt pionnier , mais toujours général ; si on en excepte cette ardeur qui le faisoit combattre comme un jeune chevalier , & qui le précipitoit dans le péril avec moins de précaution qu'il ne convenoit à un souverain.

A l'exemple du grand-maître qui se ménageoit si peu , ce qui restoit de chevaliers

dans les principaux postes de la place prodiguoient tous les jours leurs vies , soit à la défense des breches & des retranchemens , & souvent dans des combats souterrains , quand il s'agissoit de rencontrer les mineurs , & d'éventer les mines : il ne se passoit point de jour qu'on n'en vint aux mains en différens endroits. Outre le bastion d'Espagne , qui étoit presque entièrement ruiné , les Turcs s'étoient principalement attachés aux postes d'Angleterre , de Provence & d'Italie. Le grand nombre de troupes dont leur armée étoit composée , fournissoit aisément à tant d'attaques ; les murailles étoient rasées en plusieurs endroits , & les breches si grandes , qu'on vit les Turcs rangés en bataillon monter à l'assaut du bastion d'Angleterre. Les chevaliers qui en avoient entrepris la défense , bordoient les remparts l'épée à la main , & faisoient de leurs corps un nouveau parapet. Ils étoient secondés par l'artillerie de la place , qui de différens endroits battoit le pied de la breche. Les Turcs , sans s'épouvanter du nombre des morts , se poussent avec fureur contre les chevaliers , les joignent , combattent corps à corps , & autant par leur multitude que par leur courage , les forcent de reculer. Ces généreux défenseurs se voyoient au moment d'être accablés par la foule de leurs ennemis , lorsque le chevalier de Morgut , grand-prieur de Navarre , & un des capitaines du secours , comme on les appelloit alors , accourut avec sa troupe , rétablit le

combat, força à son tour ces infideles de reculer, & par de nouveaux efforts, les réduisit à la fin, après avoir perdu plus de six cens hommes, à faire sonner la retraite, & à abandonner cette attaque.

VILLIER:
DE L'ISLE
ADAM.

Mais si la religion dans la personne des chevaliers avoit de si braves défenseurs, elle nourrissoit aussi dans son sein, & même parmi ses principaux chefs, un traître qui n'oublioit rien pour avancer la perte de Rhodes & la ruine de tout l'ordre. On voit bien que je veux parler du chancelier d'Amaral : voici à-peu-près de quelle maniere le commandeur de Bourbon, dans sa relation du siège de Rhodes, rapporte un événement si tragique.

D'Amaral, dit cet auteur, toujours agité des furies qui lui déchiroient le cœur, & sans être touché du sang de ses confreres, qu'il voyoit répandre tous les jours, persifloit dans les intelligences criminelles qu'il entretenoit avec les Turcs. Un de ses valets-de-chambre, appelé Blaise Diez, qui avoit toute sa confiance, se rendoit avec un arc à des heures indues au poste d'Auvergne, d'où, quand il croyoit n'être pas apperçu, il jettoit dans le camp ennemi une lettre attachée à une fleche. Ses voyages fréquents au même endroit, & sur-tout dans une place aliégée, firent naître d'abord quelque soupçon ; mais comme on ne lui avoit point vu jeter ses lettres, & d'ailleurs qu'il appartenoit à une personne de grande autorité, ceux qui avoient observé ses démarches sur-

tives, n'osèrent d'abord en parler, de peur de s'attirer le ressentiment d'un homme puissant & vindicatif. Il n'y eut qu'un seul chevalier, qui passant par-dessus toute considération, & voyant ce domestique revenir souvent au même endroit, en avertit secrètement le grand-maître. Par son ordre, on arrêta aussitôt ce domestique; il fut ensuite interrogé par les juges de la châtellenie, qui n'étant pas satisfaits de ses réponses équivoques, le firent appliquer à la question. Il n'en eut pas si-tôt senti les premiers traits, qu'il avoua que par le commandement de son maître, il avoit jetté plusieurs lettres dans le camp des Turcs, pour avertir ces infideles des endroits les plus foibles de la place. Il ajouta qu'il leur avoit fait savoir que dans les derniers assauts, la religion avoit perdu la plûpart de ses chevaliers; d'ailleurs, que la ville manquoit de vin, de poudre, & de munitions de guerre & de bouche; mais que quoique le grand-maître fût réduit à l'extrémité, cependant il ne falloit pas se flatter que le grand-seigneur se rendît maître de cette place, que par la force de ses armes.

Cette déposition fut portée au conseil, & par ses ordres, on arrêta le chancelier, qui fut conduit à la tour de Saint-Nicolas. Deux commandeurs grands-croix s'y rendirent avec les magistrats de la ville pour instruire son procès: on lui lut la déposition de son domestique, qui lui fut ensuite confronté, & qui lui soutint que c'étoit uniquement par son

ordre qu'il s'étoit transporté plusieurs fois au poste d'Auvergne, d'où il avoit jetté ses lettres dans le camp des infideles. Cette déposition se trouva soutenue par celle d'un prêtre Grec, chapelain de l'ordre, qui vint déclarer aux juges, que passant un jour par la barbacane du bastion d'Auvergne, pour reconnoître les travaux des ennemis, il avoit trouvé dans un endroit écarté le chancelier avec ce même domestique, qui tenoit une arbalète avec son carreau ou sa fleche quarrée, à laquelle il s'aperçut qu'il y avoit un papier attaché; que le chancelier, qui regardoit alors par une canonnière, s'étant retourné, parut surpris de le voir si près de lui; qu'il lui demanda fièrement & avec un ton de colere, ce qu'il cherchoit; & qu'ayant reconnu que sa présence dans cet endroit lui étoit désagréable, il s'étoit retiré avec précipitation.

Diez convint de la déposition du prêtre Grec, & de toutes ses circonstances. Ce domestique, qui peut-être se flattoit à force de charger son maître, d'échaper au supplice, ajouta que c'étoit le chancelier qui avoit attiré dans l'île les armes du grand-seigneur, par les avis qu'il lui avoit fait passer de l'état de la place, & en lui envoyant jusqu'à Constantinople cet esclave dont nous avons parlé, & qui conduisit toute cette négociation. On fit en même-tems souvenir le chancelier, que le jour de l'élection de l'Isle-Adam, il n'avoit pu s'empêcher de dire qu'il seroit le dernier grand-maître de Rhodes. D'Amaral, sans s'étonner, &

VILLIERS
DE L'ISLE-
ADAM.

confronté une seconde fois avec son domestique & le prêtre Grec, traita Diez de coquin & d'imposteur, & dont la déposition, dit-il, n'étoit que l'effet du ressentiment qu'il avoit conservé des châtimens que sa mauvaise conduite lui avoit attirés. Il nia tous les faits avancés par le prêtre Grec, avec une fermeté qui ne devroit se trouver qu'avec l'innocence : il fallut enfin en venir à la question. Mais avant que de l'y appliquer, ses juges qui étoient ses confrères, pour lui en épargner les douleurs, & aussi pour tâcher d'en tirer la connoissance de ses complices, le conjurerent dans les termes les plus pressans, de les aider par un aveu sincère de ses fautes, à le sauver ; mais le chancelier rejetta leur office avec indignation, & il leur demanda fièrement s'ils le croyoient assez lâche, après avoir servi la religion pendant plus de quarante ans, pour se déshonorer à la fin de sa vie par l'aveu d'un crime dont il étoit si incapable. Il soutint la question avec la même fermeté ; il avoua seulement que dans la conjoncture de l'élection du grand-maître, & dans un tems où les Turcs menaçoient Rhodes d'un siège, n'étant pas prévenu, dit-il, en faveur du courage & de l'habileté de l'Isle-Adam, il lui étoit échappé de dire qu'il seroit peut-être le dernier grand-maître de Rhodes ; & se tournant vers ses juges, il leur demanda si une parole que l'émulation & la concurrence à la même dignité lui avoit arrachée, méritoit qu'on mît le grand-chancelier de l'ordre entre les mains des bourreaux ? Mais ses juges

juges persuadés de son intelligence criminelle avec les Turcs, ne se laisserent pas éblouir à ses protestations, personne ne prit ses récriminations contre Blaise Diez pour des preuves de son innocence : le maître & le valet furent condamnés à mort. Le chancelier par sa sentence devoit avoir la tête coupée ; Diez être pendu ; leurs corps mis ensuite par quartiers, & exposés à la vue des Turcs sur les principaux bastions de la place. Le valet fut le premier exécuté ; il étoit né juif ; mais il s'étoit converti , & il déclara au supplice qu'il mourroit bon chrétien. Avant que de faire mourir d'Amaral, on tint une assemblée dans la grande église de saint Jean , à laquelle le bailli de Manosque présida. Le criminel y fut amené ; on lui lut la sentence, qui ordonnoit qu'il seroit dégradé & dépouillé de l'habit de l'ordre : ce qui fut pratiqué avec les cérémonies prescrites par les statuts. On le livra ensuite à la justice séculière, qui le conduisit dans ses prisons ; & le jour suivant il fut porté en chaise dans la place publique , où il devoit être exécuté. Il vit les apprêts de son supplice , & les approches de la mort avec une fermeté digne d'une meilleure cause ; mais le refus qu'il fit dans cette extrémité de se recommander à la protection de la sainte Vierge , dont le prêtre qui l'assistoit lui présentoit l'image , ne donna pas bonne opinion de sa piété. Fontanus , historien contemporain , & témoin oculaire , parlant de la mort des deux grands-croix , chargés au commencement du

VILLIERS
DE L'ISLE-
ADAM.



siège avec d'Amaral de la visite & du soin des munitions de guerre & de bouche, & qui avoient été tués aux assauts, ajoute en parlant du chancelier, mais sans le nommer: *Dieu dit cet auteur, avoit réservé le dernier triumvir à une mort honteuse, & qu'il avoit bien méritée.* Cependant les services rendus à la religion depuis tant d'années; sa fermeté au milieu des plus cruels tourmens de la question; cette fidélité si ancienne & si recommandable de la noblesse Portugaise pour ses souverains, & dont il y a dans l'histoire tant d'illustres exemples, tout cela auroit pu balancer la déposition d'un domestique; & peut-être qu'on n'auroit pas traité si rigoureusement le chancelier, si, quand il s'agit du salut public, le seul soupçon n'étoit pas pour ainsi dire, un crime que la politique ne pardonne guère.

Quoi qu'il en soit, & pour continuer la relation de ce fameux siège, Soliman rebuté de sa durée, & du peu de succès de ses mineurs, ordonna à Achmet de recommencer ses batteries, & de disposer ses soldats pour un assaut général. Rhodes étoit alors en spectacle à tout l'univers: les Turcs se flattoient de l'emporter à la fin l'épée à la main: & les chevaliers, réduits à un petit nombre, & plutôt cachés & ensevelis, que fortifiés dans ce qui leur restoit de terrain, attendoient avec impatience pour faire lever le siège, le secours que les princes chrétiens leur faisoient espérer inutilement depuis si long-tems. Mais

l'empereur Charles-Quint & François I, roi de France, attachés si opiniâtrément l'un contre l'autre, n'osoient se défaire de leurs forces, ni les partager : & les autres souverains de l'Europe, dont la plupart avoient pris parti entre ces deux princes, ou qui craignoient une invasion dans leurs états, de peur de surprise, se tenoient toujours armés. Le pape même, appelé Adrien VI, pontife pieux & savant, mais tout dévoué à l'empereur, ayant été conjuré par le cardinal Julien de Médicis, ancien chevalier de l'ordre, de faire passer à Rhodes sur ses galeres un corps d'infanterie, qui étoit alors aux environs de Rome, le nouveau pontife s'en excusa, sur le prétexte qu'étant peu versé dans les affaires du gouvernement, il ne pouvoit pas se défaire de ses troupes pendant que toute l'Italie étoit en armes. Mais il y a bien de l'apparence qu'il n'osa en disposer sans la participation de l'empereur son bienfaiteur ; & par complaisance pour ce prince, au lieu de les envoyer à Rhodes, il les fit passer dans le Milanois & dans la Lombardie, où elles furent employées contre les François.

Ainsi le grand-maître & ses chevaliers, après avoir mis toute leur confiance en Dieu, se virent réduits à n'espérer de secours que celui qu'ils pourroient tirer de l'ordre même : encore furent-ils si malheureux, qu'ils ne purent recevoir un convoi considérable que des chevaliers François avoient fait partir du port de Marseille sur deux vaisseaux.

VILLIERS
DE L'ISLE-
ADAM.

L'un de ces vaisseaux, après avoir été battu plusieurs jours de la tempête, coula à fond à la hauteur de Monaco; & l'autre, après avoir perdu ses mâts par l'effort de la même tempête, échoua sur les côtes de Sardaigne, & se trouva hors d'état de tenir la mer. Les Anglois ne furent pas plus heureux : le chevalier Thomas de Nieuport s'étant embarqué avec plusieurs chevaliers de sa nation, & portant à Rhodes des vivres & de l'argent, fut battu par la même tempête, qui le porta contre une plage déserte, où il échoua. Le chevalier Aulano, de la langue d'Aragon, & prieur de Saint-Martin, se flattoit d'entrer dans le port de Rhodes; mais il fut rencontré dans l'Archipel par des galeres Turques, auxquelles, après un long combat, il n'échappa qu'avec peine. L'Isle-Adam abandonné, pour ainsi dire, de tout secours humain, ne s'abandonna pas lui-même. Ce grand homme fit voir dans cette extrémité le même courage qui le portoit si souvent sur la breche, & contre ses ennemis. Par son ordre, les chevaliers qui résidoient dans les îles voisines dépendantes de Rhodes, & dans le château de Saint-Pierre, les abandonnerent pour conserver la capitale de l'ordre; & sur de légères barques & de petits brigantins, ils y transporterent ce qui s'y trouva de soldats, d'armes & de vivres. Le grand-maître, réduit à l'extrémité, prit ce parti dans l'espérance de recouvrer un jour ces îles, s'il se pouvoit maintenir dans Rhodes. Mais comme on avoit déjà tiré de ces différens endroits de pareils

secours, ce dernier, la seule espérance des VILLIERS DE L'ISLE-ADAM. chevaliers, leur fit plutôt voir leur foiblesse, qu'il n'augmenta leurs forces. Le grand-maître dépêcha en même-tems en Candie le chevalier Farfan, de la langue d'Angleterre, pour tâcher d'en tirer des vivres, & il envoya un autre chevalier, appelé des Reaux, à Naples, pour hâter le secours qui étoit retardé par la rigueur de la saison; mais tous ses soins furent inutiles, & il sembloit que la mer & les vents eussent conjuré la perte de l'île de Rhodes, & de cet armement, la dernière espérance des assiégés.

Les Turcs, auxquels des transfuges avoient représenté ce secours comme plus puissant & plus prochain qu'il n'étoit, pour le prévenir, redoublèrent leurs efforts. Achmet, qui sous les ordres de Soliman avoit toute la conduite du siège, dressa une batterie de dix-sept canons contre le bastion d'Italie, dont il acheva de ruiner les fortifications. Il poussa ensuite la tranchée jusqu'au pied de la muraille; & pour n'être point endommagé par l'artillerie de la place, il fit couvrir ces nouveaux ouvrages par des poutres & des madriers très-épais. Ses pionniers percerent ensuite la muraille, & pénétrèrent jusques sous les retranchemens, d'où ils tiroient la terre qui les soutenoit, & qu'ils firent crouler; en sorte que les chevaliers se virent contraints de se retirer plus avant dans la place: & le grand-maître, qui ne parloit point des attaques, voyant les infidèles maîtres de la meilleure partie du terre-

plein de ce bastion, fut réduit à faire abattre l'église de saint Pantaléon, & la chapelle Notre-Dame de la Victoire, pour empêcher les Turcs de s'y loger : & il se servit des matériaux de ces deux églises pour construire de nouvelles barricades, & des retranchemens qui empêchassent l'ennemi de pénétrer plus avant dans la place.

Le général Turc eut le même succès au bastion d'Angleterre. Après que son artillerie l'eut foudroyé pendant plusieurs jours, & qu'il en eut rasé les murailles & ruiné les retranchemens, plusieurs chevaliers proposèrent de l'abandonner, mais de charger auparavant les mines, pour faire sauter les premiers des ennemis qui s'y jetteroient. Dans le conseil qui se tint là-dessus, on remontra que dans l'extrémité où on étoit réduit, le salut de la place dépendoit de la prolongation du siège, pour donner le tems d'arriver au secours qu'on attendoit ; qu'ainsi il n'y avoit point un pied de terrain qu'il ne fallût disputer aux ennemis le plus long-tems qu'on pourroit. Ce dernier sentiment prévalut ; & quoique ce bastion fût entièrement ruiné par les mines & par le feu de l'artillerie, le chevalier Bin de Malicorne s'offrit généreusement de le défendre ; & malgré les attaques continuelles des Turcs, il le conserva avec beaucoup de gloire jusqu'à la fin du siège.

Les Turcs ne laissèrent pas plus en repos les chevaliers qui défendoient les postes d'Italie & d'Espagne : ils s'adressèrent aux premiers le

22 novembre. Ils s'étoient emparés, comme nous le venons de dire, de la meilleure partie du terre-plein d'Italie; à peine les chevaliers en avoient pu conserver un tiers: & les uns & les autres enterrés dans des ouvrages souterrains, n'étoient plus séparés que par des planches & des madriers. Les Turcs qui se voyoient maîtres de la plus grande partie de ce terre-plein, entreprirent d'en chasser entièrement les chevaliers. Un bataillon de ces infideles du côté de la mer monta à l'assaut, pendant qu'une autre troupe attaqua l'épée à la main leurs retranchemens. Mais ils trouverent partout la même valeur & la même résistance; & quoique les chevaliers, dans des attaques si meurtrieres, eussent perdu beaucoup de monde, ils ne laisserent pas de repousser les infideles, qui furent obligés de se retirer.

Ce ne fut que pour revenir peu de jours après en plus grand nombre: l'attaque fut précédée par une mine qu'ils firent jouer sous le bastion d'Espagne. Elle fit crouler un grand pan de la muraille: & pour empêcher que les assiégés ne fissent de nouveaux retranchemens derriere cette breche, une batterie de leurs plus gros canons pendant un jour & une nuit tira continuellement contre cet endroit. Le 30 de novembre, les Turcs revinrent dès la pointe du jour à l'assaut, pendant que le bacha Péri attaquoit de nouveau le terre-plein d'Italie. Mais le principal effort des infideles se fit contre le bastion d'Espagne; les Turcs en grand nombre, & soutenus des meilleures

troupes de leur armée, s'avancèrent fierement jusqu'à la breche malgré tout le feu de l'artillerie & de la mousqueterie des assiégés : leur grand nombre l'emporta sur tout le courage des Rhodiens, & ils pénétrèrent jusqu'aux retranchemens que le bailli de Martinengue y avoit faits avant sa blessure. Mais au son des cloches qui annonçoit le péril où se trouvoit la ville, le grand-maître, le prieur de Saint-Gilles, le bailli de Martinengue, qui n'étoit pas encore bien guéri de sa blessure, accoururent de différens endroits avec la plupart des chevaliers & des habitans : chacun ne prenant plus l'ordre que de son courage, & peut-être de son désespoir, & tous sans ménager leurs vies, se poussèrent avec une espee de fureur contre les Turcs. Ces infideles ne faisoient pas paroître moins de courage; on se battoit corps à corps avec un avantage égal, & sans qu'on pût prévoir quel seroit le succès de ce terrible combat. Heureusement pour Rhodes, il survint une pluie extraordinaire; il tomba du ciel des torrens d'eau qui entraînent la terre qui servoit d'épaulement à la tranchée des infideles. L'artillerie du poste d'Auvergne, les voyant alors à découvert, en tua un grand nombre. D'autres batteries qu'on avoit placées sur les moulins du Cosquin, & la mousqueterie des chevaliers tirant continuellement sur la breche & contre les ennemis qui s'y étoient logés, en firent un si horrible carnage, que ceux qui purent échapper à la furie du canon, malgré toutes les menaces de leurs officiers,

regagnerent avec précipitation leur tranchée & leur camp.

VILLIER
DE L'ISLE
ADAM.

Les Turcs ne furent pas plus heureux à l'attaque du terre-plein d'Italie : le bacha Péri qui la conduisoit, après avoir perdu ses plus braves soldats, & ayant appris le mauvais succès de l'attaque du bastion d'Espagne, voyant d'ailleurs ses troupes noyées d'eau, fit sonner la retraite. Tel fut le succès d'une journée qui devoit être la dernière de la liberté de Rhodes : mais que le grand-maître & ses chevaliers furent conserver, en ne se conservant point eux-mêmes, & en prodiguant leurs vies sans aucun ménagement.

Soliman ne put voir revenir ses troupes en désordre & fuyant, sans entrer en fureur : il y avoit près de six mois qu'il étoit avec deux cens mille hommes devant cette place sans l'avoir pu emporter : le chagrin qu'il en eut, & la crainte que les princes chrétiens ne s'unissent à la fin pour lui faire lever le siège, le tint renfermé plusieurs jours dans sa tente, sans se laisser voir à ses capitaines. Personne n'osoit se présenter devant lui : il n'y eut que le bacha Péri son ancien gouverneur, & qui avoit ses entrées privilégiées, qui hasarda de l'aborder. Cet adroit ministre, pour l'adoucir, lui représenta que ses troupes étoient logées sur les principaux bastions ; qu'il étoit maître d'une partie de la place ; qu'un dernier assaut l'emporteroit ; qu'à la vérité on avoit affaire à des désespérés, qui se feroient tous tuer plutôt que de se rendre : mais que ces chevaliers

étoient réduits à un petit nombre ; que les habitans, la plupart Grecs de nation, n'avoient pas le même courage ni le même intérêt à s'opiniâtrer à la défense de la place, & qu'il étoit persuadé qu'ils ne refuseroient pas une composition où ils trouveroient la sûreté de leurs vies, & la conservation de leurs biens : le sultan approuva son avis, & le chargea de l'exécution.

Péri par son ordre fit jetter dans la place plusieurs lettres au nom du grand-seigneur, dans lesquelles il exhortoit les habitans à se soumettre à son empire, & il les menaçoit en même-tems des plus cruels supplices, eux, leurs femmes & leurs enfans, s'ils étoient emportés d'assaut. Le bacha fit agir ensuite un Génois qui étoit dans le camp de Soliman, & qui s'approchant du bastion d'Auvergne, demanda la permission de parler. Ce Génois appelé *Hierôme Monile*, affectant une fausse compassion, dit qu'étant chrétien, il n'avoit pu se résoudre à voir la perte prochaine, & le massacre de tant de chrétiens ses freres, qui seroient accablés par la puissance formidable de Soliman ; que leurs fortifications étoient détruites, les retranchemens ruinés, & l'ennemi déjà logé dans la place ; qu'ils devoient prévenir sagement les suites fâcheuses d'une ville emportée l'épée à la main, & que peut-être il ne seroit pas impossible d'obtenir de Soliman une composition sûre, & même honorable. Le commandant du bastion, par ordre du grand-maître, lui fit réponse que les

chevaliers de saint Jean ne traitoient avec les infideles que l'épée à la main; & de peur que ses discours artificieux ne fissent quelque impression sur l'esprit des habitans, il lui commanda de se retirer. Cet adroit agent du bacha ne se rebuta point: il revint deux jours après au même endroit, sous prétexte d'avoir des lettres à rendre à un Génois qui étoit dans la place. Mais le commandant lui ayant fait dire de se retirer, il déclara qu'il étoit porteur d'un paquet de Soliman pour le grand-maître: nouveau prétexte pour entrer en négociation, mais que le grand-maître éluda par le refus qu'il fit de le recevoir. Il craignoit que les apparences seules d'un traité ne ralentissent le courage des soldats & des habitans; & pour obliger ce négociateur à s'éloigner, on lui tira quelques coups de mousquet. Un Albanois déserteur de la place, & qui étoit passé au service de Soliman, parut ensuite sur la scene: après les signaux ordinaires, il demanda à être reçu dans la place pour présenter au grand-maître une lettre dont le sultan l'avoit chargé: mais il ne fut pas mieux reçu que le Génois. Le grand-maître appréhendant de décourager ses troupes, refusa de lui donner audience, & on lui déclara que dans la suite, indépendamment des chamades & du caractère d'envoyé, on tireroit sur tous ceux qui oseroient approcher de la place.

Cependant les voyages fréquens de ces envoyés, & les lettres du grand-seigneur, que le bacha avoit pris soin de jeter dans la

ville, ne laisserent pas de produire l'effet qu'il en avoit attendu. La plupart des habitans, Grecs de religion, commencerent à faire entr'eux des assemblées secretes; les plus mutins, ou pour mieux dire, les plus lâches & les plus timides, représentèrent que la plupart avoient perdu leurs parens & leurs amis dans tant d'assauts; qu'ils étoient eux-mêmes à la veille de périr: que l'ennemi étoit retranché dans la place, & qu'à la première attaque, ils se verroient accablés par la multitude formidable des infideles; qu'il y avoit long-tems qu'ils étoient résolus à mourir, mais qu'ils ne pouvoient envisager sans une douleur mortelle, le déshonneur & l'esclavage de leurs femmes, de leurs filles & de leurs enfans; qu'on pouvoit prévenir de si grands malheurs par une bonne composition; & qu'après tout, quoi qu'en pussent dire les chevaliers, l'exemple de tant d'autres états chrétiens, qui vivoient paisiblement sous la domination des Turcs, faisoit voir qu'ils pourroient comme eux, & en payant un léger tribut, conserver leur religion, & même les biens de la fortune.

De pareils discours, répétés en différentes assemblées, déterminèrent les plus considérables des habitans à s'adresser à leur métropolitain: ils le conjurerent de prendre pitié de son peuple, & de représenter au grand-maître que s'il ne traitoit promptement avec le grand-seigneur, ils ne pourroient éviter d'être les premières victimes de la fureur du soldat

victorieux, & que lui-même verroit les églises profanées, les reliques précieuses des saints foulées aux pieds, & les femmes & les vierges exposées à la brutalité des infideles. Ce prélat entra dans de si justes considérations, & il porta au grand-maître les remontrances & les prières de son peuple. L'Isle-Adam rejetta d'abord avec une noble fierté les premières propositions du métropolitain, & il lui déclara que lui & ses chevaliers, après s'être enfermés dans Rhodes, avoient élu leur sépulture sur les breches, & dans les derniers retranchemens de la place, & qu'il espéroit que les habitans, à leur exemple, ne montreroient pas moins de courage.

Mais le métropolitain les trouva dans une disposition bien différente: la peur d'un côté, & le desir de la paix de l'autre, avoient pris le dessus dans les esprits; de nouveaux députés revinrent le lendemain, & s'adresserent directement au grand-maître; ils lui déclarerent que s'il ne donnoit ordre à la conservation des habitans, ils ne pourroient pas se dispenser de prendre eux-mêmes les moyens les plus convenables pour mettre en sûreté & la vie & l'honneur de leurs femmes & de leurs enfans.

Le grand-maître craignant justement que le désespoir ne fît naître une funeste division dans la place, qui en avançât la perte, les renvoya au conseil. Pendant qu'on délibéroit sur une matiere si importante, trois marchands frapperent à la porte de la salle: après y avoir été introduits, ils présenterent une requête signée

ILLIERS
E L'ISLE-
ADAM.

des principaux habitans , par laquelle ils supplioient la religion de pourvoir au salut de leurs femmes & de leurs enfans : ils insinuoient à la fin de cette requête , que si on n'y avoit égard , ils se croyoient obligés par toutes les loix divines & humaines , à ne pas les abandonner à la fureur & à la brutalité des infideles. Le grand-maitre , avant que de leur répondre , fit appeller les chevaliers qui commandoient dans les différens postes , pour être instruit par leur bouche de l'état & des forces de la place. Il s'adressa particulièrement au grand-prieur de Saint-Gilles , & au bailli Martinengue , qui depuis peu de jours avoient repris les armes & la défense de la place. Ces deux grands hommes , qui avoient tant de fois exposé leur vie dans les occasions les plus périlleuses , déclarerent , l'un après l'autre , qu'ils croyoient être obligés en conscience , & sur leur honneur , de représenter à l'assemblée que la place n'étoit plus tenable ; que les Turcs avoient avancé leurs travaux dans la ville plus de quarante pas en avant , & plus de trente en travers ; qu'ils y étoient fortifiés d'une maniere , qu'on ne pouvoit plus se flatter de les en chasser , ni de reculer davantage pour se retrancher ; que tous les pionniers & les meilleurs soldats avoient été tués ; qu'on n'ignoroit pas combien la religion avoit perdu de chevaliers ; que la ville manquoit également de provisions de guerre & de bouche , & qu'à moins d'un prompt & puissant secours , on ne voyoit aucune ressource ; qu'on devoit même

craindre qu'à la première attaque, les chrétiens ne fussent accablés par la puissance formidable & par le nombre des infidèles.

VILLIERS
DE L'ISLE-
ADAM.

Tout le conseil, sur le rapport de ces deux capitaines si braves & si entendus dans le métier de la guerre, opina à traiter avec Soliman. Le grand-maître seul fut d'un sentiment contraire; & sans rien rabattre de sa constance & de sa magnanimité ordinaire, il leur représenta que depuis tant de siècles que leur ordre faisoit la guerre aux infidèles, les chevaliers, dans les occasions les plus dangereuses, avoient toujours préféré une mort sainte & glorieuse, à la conservation d'une vie fragile; qu'il étoit disposé à leur en donner l'exemple, & qu'il les conjuroit, avant que de prendre un si fâcheux parti, d'y faire encore de sérieuses réflexions.

Les principaux du conseil lui repartirent, que s'il n'étoit question que de leur perte particulière, ils mourroient tous volontiers à la suite & à son exemple; qu'ils étoient disposés à sacrifier leur vie; qu'en prenant l'habit de religion, ils l'avoient dévouée à Dieu, mais qu'il s'agissoit du salut des habitans; que si les infidèles emportoient la place l'épée à la main, & dans un assaut, ils contraindroient les femmes, les enfans & toutes les personnes foibles à renoncer à la foi: qu'ils feroient de la plupart des habitans des esclaves ou des renégats, & que les églises, & sur-tout les reliques qu'on révéroit depuis si long-tems dans Rhodes, seroient profanées par ces



infideles , & deviendroient l'objet de leur mépris & de leurs railleries. Le grand-maitre céda enfin à de si pieuses considérations , & on résolut à la premiere ouverture de paix que feroit le sultan , d'y répondre & d'entrer en négociation.

Le grand-seigneur inquiet d'un secours dont les chevaliers prenoient soin de répandre le bruit , ne pouvant ni prendre la place , ni aussi pour son honneur lever le siège , tenta par de nouvelles propositions d'ébranler la fermeté & la constance des chevaliers : par son ordre , on arbora une enseigne sur le haut de l'église de sainte Marie , & dans un quartier nommé les Lymonitres.

Le grand-maitre de son côté en fit planter aussi une autre sur un moulin qui étoit à la porte du Cosquin. A ce signal , deux Turcs , qui à leur habillement paroissoient des officiers considérables , sortirent des tranchées , & s'avancerent vers cette porte : ils y furent rencontrés par le prieur de Saint-Gilles & par le bailli de Martinengue , auxquels sans s'expliquer ils remirent seulement une lettre du grand-seigneur pour le grand-maitre. Cette lettre contenoit une sommation de lui rendre la place , avec des offres avantageuses , si on la lui remettoit sur le champ , & aussi avec des menaces de faire tout passer au fil de l'épée si on différoit plus long-tems. Le conseil ordinaire de l'ordre & le grand-conseil furent d'avis d'écouter les conditions que ce prince offroit : on convint des ôtages de part &

d'autre. La religion députa à Soliman le chevalier Antoine Grolée, dit Passim, & Robert Perrucey, juge de Rhodes, qui parloient tous deux avec facilité le Grec vulgaire; les Turcs de leur côté envoyèrent dans Rhodes un neveu du général Achmet, & un des interpretes de Soliman, dans lequel ce prince avoit une entière confiance. Le chevalier de Grolée & son adjoint furent admis à l'audience du grand-seigneur, qui leur dit qu'il étoit disposé à les laisser sortir paisiblement de l'île & de l'orient, s'ils lui rendoient promptement Rhodes, le fort de Saint-Pierre, Lango & les autres petites îles de la religion; mais que si par une téméraire défense, ils s'opiniâtroient plus long-tems contre sa puissance redoutable, il mettroit tout à feu & à sang. Les deux envoyés demandèrent à entrer dans la place, pour communiquer ses intentions au grand-maître & au conseil; mais les Turcs renvoyèrent seulement Perrucey, avec ordre de rapporter incessamment une réponse décisive; & le général Achmet retint dans sa tente le chevalier de Grolée qu'il traita honorablement. En mangeant ensemble, & dans la chaleur du repas, il lui avoua que le sultan son maître avoit perdu à ce siège quarante-quatre mille hommes, qui avoient péri par les armes des chevaliers, sans compter un nombre presque aussi considérable qui étoient morts de maladies & de froid depuis le commencement de l'hiver.

Pendant les préliminaires de cette négociation, des jeunes gens & des bourgeois les moins considérables, qui n'avoient point eu de part à la requête que les principaux d'entr'eux avoient présentée au grand-maître, coururent en tumulte à son palais pour se plaindre qu'il traitât avec l'ennemi sans leur participation; que c'étoit les livrer à une nation perfide, & qui faisoit gloire de manquer de parole aux chrétiens, & qu'ils aimoient mieux mourir tous les armes à la main, que d'être taillés en pieces après la capitulation, comme l'avoient été les habitans de Belgrade. Le grand-maître accoutumé aux bravades & à la vanité des Grecs, répondit sans s'émouvoir, que la prudence n'avoit pas permis de rendre publics les motifs de la négociation, de peur que le grand-seigneur instruit du mauvais état de la place ne la rompît, & que ses troupes ne revinssent à un assaut, & qu'on craignoit de manquer de forces suffisantes pour le soutenir, mais qu'il étoit ravi de les trouver si bien disposés à la défense de leur patrie; qu'ils le verroient toujours à leur tête, & prêt à répandre la dernière goutte de son sang pour la conservation de la place; qu'ils se souvinssent seulement à la première occasion, d'y apporter le même courage, & toute la résolution dont ils se faisoient honneur dans leurs discours & devant leur souverain.

Comme on ne faisoit pas grand fond sur les vains propos de quelques fanfarons, le grand-maître & le conseil, après avoir appris par un

de leurs envoyés la disposition du sultan, jugerent à propos de lui dépêcher deux autres ambassadeurs : on choisit pour cet emploi dom Raimond Marquet, & dom Lope Debas, tous deux Espagnols, qui dans l'audience qu'ils eurent du grand-seigneur, lui demanderent trois jours de trêve pour régler la capitulation, & pour concilier les intérêts des habitans, en partie Latins & en partie Grecs.

Mais ce prince, toujours inquiet des bruits qui étoient répandus dans son armée d'un prochain secours, rejetta la proposition d'une trêve ; & pour déterminer le grand-maître à traiter promptement, il commanda à ses officiers qu'on recommençât à tirer, & que tout se préparât pour un assaut général. Il renvoya en même-tems un des nouveaux envoyés ; mais il retint l'autre, apparemment pour reprendre la négociation, si les armes n'avoient pas un prompt & heureux succès.

Les batteries commencerent à tirer de part & d'autre : mais plus foiblement du côté des chevaliers, qui réservoient le peu de poudre qui leur restoit pour les assauts qu'ils ne pouvoient éviter. Le grand-maître voyant l'attaque recommencer, envoya chercher ces habitans qui lui avoient parlé avec tant d'ostentation de leur courage : il leur dit qu'il étoit tems d'en donner des preuves, & on publia en même-tems à son de trompe un ordre de se rendre incessamment aux postes avancés, avec défense de désemparer ni jour ni nuit, sous peine de la

vie. Ces bourgeois obéirent à ce ban pendant quelques jours ; mais un jeune homme épouvanté du péril où il avoit été exposé par l'artillerie des ennemis , s'étant retiré dans sa maison à la faveur de la nuit , le grand-maître l'y envoya prendre ; & pour l'exemple & la manutention de la discipline , le conseil de guerre le condamna à être pendu.

Quoique toutes les fortifications de Rhodes fussent ruinées , & que la ville ne fût , pour ainsi dire , qu'un monceau de pierres & de terre , les chevaliers s'étoient toujours maintenus dans la barbacane du bastion d'Espagne , où le grand-maître s'étoit logé pour le mieux défendre ; les Turcs l'attaquèrent le 17 du mois de décembre.

Le combat fut sanglant & très-opiniâtre ; on se battit presque tout le jour de part & d'autre avec une égale animosité ; le grand-maître & le peu de chevaliers qui lui restoit , alloient , pour ainsi dire , au-devant des coups , & plutôt que de survivre à la perte de la place , cherchoient la mort qui sembloit les fuir. Enfin ils firent de si généreux efforts , qu'après avoir fait un grand carnage des ennemis , ils les forcerent de se retirer. Mais ces infidèles animés par les reproches du sultan , revinrent le lendemain à l'assaut , & ils s'y présentèrent en si grand nombre , que les chevaliers accablés par leur multitude , se virent réduits à abandonner cet ouvrage , & se jetterent dans la ville pour la défendre jusqu'à l'extrémité , & s'ensevelir sous ses ruines.

Les bourgeois épouvantés du péril prochain, abandonnoient leurs postes, & se retiroient les uns après les autres : il fallut que le grand-maître & les chevaliers fissent seuls les gardes ordinaires ; & si ces généreux soldats de Jesus-Christ ne s'étoient tenus sur les breches, la ville auroit été surprise & emportée d'assaut. Enfin tous les habitans vinrent en corps supplier le grand-maître de reprendre la négociation, & ils le supplièrent seulement de trouver bon qu'ils pussent envoyer au camp avec ses ambassadeurs, deux députés pour conserver leurs intérêts dans la capitulation : le grand-maître y consentit : la bourgeoisie nomma Pierre Singlifico & Nicolas Vergati ; & le chevalier de Grolée qui avoit renoué la négociation avec le général Achmet, les conduisit au camp, & le pria de les présenter au grand-seigneur. Mais avant que d'être admis à son audience, le grand-maître, dans l'espérance, quoiqu'incertaine, d'un secours, & pour allonger la négociation, l'avoit chargé de faire voir à Achmet un ancien traité que le sultan Bajazet avoit fait avec le grand-maître d'Aubusson, par lequel il donnoit sa malédiction à celui de ses successeurs qui violeroit la paix qu'il avoit conclue avec les chevaliers de saint Jean : le grand-maître avoit chargé son ambassadeur de cet acte, pour pressentir si Soliman zélé observateur de sa loi, pourroit être disposé moyennant une somme considérable d'argent, à lever le siège. Mais Achmet n'eut pas plutôt jetté les

VILLIERS
DE L'ISLE-
ADAM.

yeux sur ce papier, qu'il le mit en pieces, le foula aux pieds, & chassa de sa présence l'ambassadeur & les députés du peuple : enfin n'y ayant plus de secours à espérer, ni de forces dans la ville pour se défendre, le grand-maître renvoya l'ambassadeur & les députés au camp; & après qu'ils eurent salué le grand-seigneur, ils travaillèrent avec Achmet à dresser la capitulation, dont les principaux articles contenoient : que les églises ne seroient point profanées, & qu'on n'obligeroit point les habitans de livrer leurs enfans pour en faire des janissaires; que l'exercice de la religion chrétienne seroit libre; que le peuple seroit exempt d'imposition pendant cinq ans; que tous ceux qui voudroient sortir de l'île, en auroient la permission; que si le grand-maître & les chevaliers n'avoient pas assez de vaisseaux pour les porter jusqu'en Candie, il leur en seroit fourni par les Turcs; qu'ils auroient le tems & l'espace de douze jours, à compter de celui de la signature du traité, pour embarquer leurs effets; qu'ils pourroient emporter les reliques des saints, les vases sacrés de l'église de saint Jean, les ornemens, leurs meubles & leurs titres, & tout le canon dont ils avoient coutume de se servir pour armer leurs galeres; que tous les forts de l'île de Rhodes, & des autres îles qui appartenoient à la religion, & le château de Saint-Pierre seroient remis aux Turcs; que pour faciliter l'exécution de ce traité, l'armée Ottomane s'éloigneroit de quelques milles; que pendant

son éloignement, le sultan enverroit quatre mille janissaires commandés par leur aga, pour prendre possession de la place, & que le grand-maître, pour sûreté de sa parole, donneroit en ôtage vingt-cinq chevaliers, entre lesquels il y auroit deux grands-croix, avec vingt-cinq bourgeois des principaux de la ville. Ce traité ayant été signé par l'ambassadeur & les députés d'une part, & par le général Achmet au nom du sultan, & ratifié par le grand-maître & les seigneurs du conseil, les otages dont on étoit convenu se rendirent au camp, & l'aga des janissaires entra en même-tems dans la ville avec une compagnie de ses soldats, & en prit possession.

Pendant que de part & d'autre on travailloit à l'exécution du traité, on apperçut en mer une flotte nombreuse, qui à voiles déployées, & avec un vent favorable tenoit la route de l'île. Les Turcs toujours inquiets sur le secours que les chevaliers attendoient depuis si longtemps, ne douterent plus que ce ne fussent des vaisseaux des princes d'occident, qui s'avançoient pour faire lever le siège. On courut aux armes de tous côtés. Soliman & ses généraux n'étoient pas sans de vives inquiétudes ; mais la flotte approchant des côtes de l'île, on reconnut des croissans aux pavillons ; & après que la flotte eut débarqué les troupes dont elle étoit chargée, on apprit qu'elle venoit des frontières de Perse, & que Soliman voyant ses soldats rebutés de tant d'attaques inutiles, & dans l'espérance que de nouveaux

foldats se porteroient avec plus d'ardeur dans les assauts, avoit commandé au bacha Ferrat de les amener avec le plus de diligence qu'il pourroit. Il est à présumer que si ces nouvelles troupes avoient débarqué plutôt, les chevaliers n'auroient pas eu une composition si honorable du sultan; mais comme on avoit commencé à exécuter la capitulation, Soliman ne voulut point se prévaloir de ce secours, ni manquer à sa parole.

Deux jours après la signature du traité, le général Achmet eut une conférence avec le grand-maître dans le fossé du poste d'Espagne; & après différens discours qu'ils eurent entr'eux au sujet de l'attaque & de la défense de Rhodes, il lui dit que le grand-seigneur souhaitoit le voir; & il lui insinua que, de peur d'irriter ce jeune prince, il ne devoit pas songer à partir avant que d'avoir salué son vainqueur. Le grand-maître craignant de le trouver irrité de la longue résistance qu'il avoit faite à ses armes, & même du nombre prodigieux de soldats que ce prince avoit perdus à ce siège, avoit de la répugnance à se livrer entre ses mains; mais d'un autre côté il appréhendoit par son refus de lui fournir un prétexte qu'il cherchoit peut-être, de ne pas tenir sa parole: ainsi ce grand homme, qui pendant le siège s'étoit exposé dans les plus grands périls, passa par-dessus toute considération, & résolut de se sacrifier encore une fois pour le salut de ses frères. Il se rendit le lendemain de grand

matin dans le quartier & à l'entrée de la tente du sultan ; les Turcs par orgueil , & par une grandeur barbaresque , l'y laissèrent pendant presque toute la journée , sans lui présenter à boire ni à manger , exposé à un froid rigoureux , à la neige & à la grêle qui tomboient en abondance. On l'appella sur le soir , & après l'avoir revêtu , & les chevaliers de sa compagnie , de vestes magnifiques , on l'introduisit à l'audience du sultan. Ce prince fut touché de la majesté qui éclatoit dans toute la personne du grand-maître ; & pour le consoler il lui fit dire par son truchement , « que la conquête , ou la perte des empires étoient des jeux ordinaires de la fortune ». Il ajouta , pour tâcher d'attacher un si grand capitaine à son service , qu'il venoit de faire une dure expérience du peu de fond qu'il y avoit à faire sur l'amitié & l'alliance des princes chrétiens dont il avoit été si indignement abandonné ; & que s'il vouloit embrasser sa loi , il n'y avoit ni charges , ni dignités dans l'étendue de son empire , dont il ne fût disposé à le gratifier. Le grand-maître aussi zélé chrétien que grand capitaine , après l'avoir remercié de la bonne volonté qu'il lui témoignoit , lui répondit qu'il seroit indigne de ses graces , s'il étoit capable de les accepter ; qu'un aussi grand prince seroit déshonoré par les services d'un traître & d'un renégat , & il se contenta de supplier Soliman de vouloir bien ordonner à ses officiers qu'on ne le troublât point dans sa retraite & dans son embarquement. Soliman lui fit dire qu'il

VILLIERS
DE L'ISLE-
ADAM.

y pouvoit travailler tranquillement ; que sa parole étoit inviolable , & en signe d'amitié , & peut-être par une ostentation de sa grandeur , il lui présenta sa main à baiser.

Cependant au préjudice du traité & de promesses si positives du grand-seigneur, cinq jours après que la capitulation eut été signée, quelques janissaires , sous prétexte de venir visiter leurs camarades , qui , avec leur aga , avoient pris possession de la place , s'y répandirent , pillèrent les premières maisons qui se trouverent proche la porte du Cosquin, se jetterent dans les églises qu'ils profanèrent, fouillèrent jusques dans les tombeaux des grands-mâîtres , où leur avarice leur avoit fait croire qu'ils trouveroient des trésors : de-là, comme des furies , ils passerent dans l'infirmerie , le monument le plus célèbre de la charité des chevaliers , en chasserent les malades , & pillèrent la vaisselle d'argent dans laquelle ils étoient servis ; & ils auroient porté encore plus loin leur violence , si sur les plaintes du grand-mâitre , le général Achmet qui savoit les intentions du grand-seigneur , n'eût fait dire à leur aga , que sa tête répondroit du pillage & de l'emportement de ces soldats. En effet , le grand-seigneur avide de gloire , & jaloux de sa réputation , vouloit que les chevaliers en se retirant dans les différens états de la chrétienté , y portassent avec les nouvelles de la conquête de Rhodes , la réputation de sa clémence & de la foi inviolable de ses paroles : & ce fut peut-être le sujet qui

l'engagea , en visitant sa nouvelle conquête , d'entrer dans le palais du grand-maître.

VILLIERS
DE L'ISLE
ADAM.

Ce prince le reçut avec les marques de respect qui étoient dues à un monarque si puissant. Soliman , dans cette visite si extraordinaire aux grands-seigneurs, l'aborda d'une manière affable , l'exhorta à supporter avec courage ce changement dans sa fortune ; il lui fit dire par Achmet , dont il s'étoit fait accompagner , qu'il pouvoit travailler tout à loisir à embarquer ses effets , & que s'il n'avoit pas assez du tems dont on étoit convenu , il le prolongeroit volontiers. Il se retira ensuite avec les assurances qu'il donna de nouveau au grand-maître d'une fidélité inviolable dans l'exécution de la capitulation ; & se tournant vers son général en sortant du palais : « Ce n'est pas sans quelque peine , *lui dit-il* , que j'oblige ce chrétien à son âge de sortir de sa maison ».

L'Isle-Adam fut obligé de la quitter avant même le terme dont on étoit convenu ; & ayant appris que le sultan se dispoisoit à partir dans deux jours pour Constantinople , il ne jugea pas à propos de rester dans l'île à la merci des officiers qui y commanderoient , & qui pendant l'éloignement du grand-seigneur , se feroient peut-être un mérite de donner au traité des explications conformes à la haine & l'animosité qu'ils avoient contre les chevaliers. Ainsi ne jugeant pas qu'il eût de sûreté à rester plus long-tems parmi des barbares peu scrupuleux sur le droit des gens , il ordonna aux chevaliers & à ceux des

habitans qui voudroient suivre la fortune de l'ordre, de porter incessamment dans les vaisseaux de la religion ce qu'ils avoient de plus précieux.

Ce funeste embarquement se fit de nuit avec une précipitation & un désordre qu'il est difficile d'exprimer : rien n'étoit plus touchant que de voir ces malheureux citoyens chargés de leurs meubles, & suivis de leurs familles, abandonner leur patrie. On entendoit de tous côtés un bruit confus d'enfans qui pleuroient, de femmes qui se plaignoient, d'hommes qui maudissoient leur mauvaise fortune, & de matelots qui crioient les uns après les autres. Le grand-maître seul dissimuloit sagement sa douleur ; les sentimens de son cœur n'alloient point jusques sur son visage ; & dans cette confusion, il donnoit ses ordres avec la même tranquillité que s'il n'eût été question que de faire partir pour la course une escadre de la religion. Outre les chevaliers, il fit embarquer plus de quatre mille habitans de l'île, hommes, femmes & enfans, qui pour ne pas rester sous la domination des infideles, s'attachèrent à la fortune de l'ordre, & abandonnerent leur patrie.

Le prince Amurat, ce fils de l'infortuné Zizim, eut bien voulu aussi suivre le grand-maître, & il étoit convenu avec lui qu'il se rendroit sur son bord avec toute sa famille : mais Soliman, qui le vouloit avoir en sa puissance, le faisoit observer de si près, que malgré tous les déguisemens dont il se couvrit,

il ne put approcher de la flotte : & il fut ré-
 duit à se cacher dans les débris des maisons
 que le canon des Turcs avoit ruinées. Le
 grand-maître n'ayant pu le sauver, après avoir
 pris congé du grand-seigneur , monta le der-
 nier sur son vaisseau. Le premier jour de jan-
 vier , toute la flotte , à son exemple , appa-
 reilla ; & le peu de chevaliers qui restoit
 d'un siège si long & si meurtrier , se virent
 réduits à la triste nécessité d'abandonner l'île
 de Rhodes avec les places & les autres îles
 qui dépendoient de la religion , & où tout
 l'ordre de saint Jean de Jérusalem regnoit
 avec tant de gloire depuis près de deux cens
 vingt ans.

VILLIER
 DE L'ISL
 ADAM.

Fin du huitième Livre.



LIVRE NEUVIÈME.

VILLIERS
DE L'ISLE-
ADAM.

PENDANT que l'heureux Soliman triomphoit de la disgrâce des chevaliers de Rhodes, & que ce prince, qui ne comptoit pour rien la perte de ses foldats, s'applaudissoit d'une conquête si glorieuse; le grand-maître, avant que de sortir du port de Rhodes, & en exécution du traité qu'il venoit de faire avec le sultan, dépêcha des brigantins, des felouques & des vaisseaux de transport au commandeur d'Airasque, gouverneur du château de Saint-Pierre, & à Perrin du Pont, bailli de Lango, avec ordre d'abandonner les places où ils commandoient, d'embarquer incessamment tous les chevaliers qui étoient dans leurs gouvernemens, & les habitans sujets de la religion, qui les voudroient suivre, & de se rendre en diligence dans l'île de Candie, où il faisoit dessein de s'arrêter quelque tems pour les attendre, & pour recueillir le prince Amurat, fils de Zizim, s'il pouvoit s'échapper, & ceux des habitans de l'île de Rhodes, qui par la précipitation de son départ, n'auroient pu s'embarquer en même-tems que lui. Ce prince, accompagné de tous ses chevaliers, & suivi d'un grand nombre de familles Rhodiennes, mit ensuite à la voile. Sa flotte étoit composée de cinquante vaisseaux, soit galeres, galiotes, brigantins, & felouques de différentes grandeurs; il montoit la grande ca-

raque, où il avoit fait entrer les principaux ^{VILLIER}
commandeurs, & sur-tout les chevaliers ma- ^{DE L'ISL}
lades & les blessés; & on peut dire que ce ^{ADAM}
grand vaisseau en les portant, portoit toute
la fortune de l'ordre.

Il seroit difficile d'exprimer l'affliction des
habitans de l'île de Rhodes, lorsqu'ils se
virent contraints d'abandonner leurs biens,
leurs maisons & leur patrie. Pendant que
cette petite flotte ne fut pas bien éloignée,
ils avoient tous les yeux attachés sur cette
île: mais ils ne l'eurent pas plutôt perdue de
vue, que la douleur éclata par leurs cris &
par leurs larmes: ce n'étoit pourtant encore
que le commencement de leurs peines.

Après quelques jours de navigation, ils
furent surpris par une violente tempête, qui
dispersa cette petite flotte parmi les îles de
l'Archipel: les galeres sur-tout souffrirent
beaucoup par le défaut d'un nombre suffisant
de forçats & de rameurs. Soliman, avant le
départ du grand-maître, en avoit tiré tous
les esclaves ses sujets, ou de sa religion:
& les chrétiens qui les avoient remplacés
volontairement, peu faits à cet exercice,
troubloient plutôt le service, qu'ils n'y étoient
utiles. Plusieurs vaisseaux par l'effort de la
tempête, furent démâtés: quelques-uns
trop chargés, coulerent bas. Les malheureux
Rhodiens, pour prévenir un pareil accident,
jetterent dans la mer leurs ballots & leurs
effets: enfin après avoir lutté contre un si
furieux orage pendant trois jours & trois

nuits, le vent diminua, les vagues s'abaissèrent, l'espérance commença de reprendre place dans les cœurs : & les vaisseaux qui étoient dispersés, gagnèrent les uns après les autres différens ports ou golfes de l'île de Candie.

Le grand-maître, qui montoit la grande caraque, s'arrêta à la vue & dans la rade de la ville de Setia : d'autres se retirèrent d'abord dans le port de Spina-Longa. Comme il n'y avoit pas deux vaisseaux ensemble, ils arriverent les uns après les autres ; ce fut même cette dispersion qui les conserva ; & si les vents par leur violence ne les eussent pas séparés, ils se seroient infailliblement brisés les uns contre les autres, en sorte que la rencontre d'un vaisseau auroit été aussi funeste que celle d'un écueil.

Tous ces petits vaisseaux, de différens endroits où ils s'étoient mis à l'abri, se réunirent auprès du grand-maître. On vit arriver presque en même-tems le commandeur d'Aïrafque, le bailli de Lango, tous les chevaliers qui étoient sous leurs ordres, & la plupart des habitans des îles & des places de la religion, qui, plutôt que de rester sous la domination des Turcs, voulurent suivre la fortune de leurs souverains. Après que tout ce peuple fut débarqué, l'Isle-Adam en fit une revue générale, & il s'y trouva, hommes, femmes & enfans, près de cinq mille personnes. Mais parmi ceux qui venoient d'esfuyer cette rude tempête, la plupart étoient malades, languissans & abattus : tous se trou-

voient sans vivres , sans subsistance , & quelques-uns dont on avoit jetté les hardes dans la mer , à demi nuds & sans linge.

Le grand-maître , qui avoit soutenu avec tant de fermeté la perte de ses états , à la vue de ce peuple désolé , ne put contenir ses larmes : il fit venir à ses dépens des villes voisines des vivres , des étoffes , jusqu'à de la toile pour rhabiller ceux qui en avoient besoin. Ce prince joignant à des secours si solides , des secours animés par la charité , les assura que l'ordre partageroit toujours avec eux des biens sur lesquels , leur dit-il , les pauvres avoient toujours les premiers droits. Le peuple ne répondit à des sentimens si tendres & si touchans , que par des vœux pour la durée d'une vie si bienfaisante : chacun accourut pour lui baiser la main ; tous l'appelloient leur pere : & ce nom si doux aux ames généreuses , fit plus de plaisir à ce grand homme que le titre de prince & de seigneur qui étoit dû à sa dignité.

Il n'avoit pas plutôt débarqué proche de Sétia , qu'il en avoit envoyé donner avis au gouverneur & à la régence de l'île. Ce gouverneur lui dépêcha aussi-tôt le noble Paul Justinien , pour lui offrir tous les secours dont il pourroit avoir besoin , & pour l'inviter à se transporter avec tout son peuple dans la ville capitale , où il trouveroit des vivres en abondance. Le grand-maître , quoique mécontent de ces républicains , ne laissa pas de s'y rendre. Le gouverneur accompagné du

ILLIERS
E L'ISLE-
ADAM.

noble Dominique Trevisan , général des galeres de la république , des magistrats & des principaux de l'île , le furent recevoir à la descente de son vaisseau : ils l'aborderent avec de grandes démonstrations de compassion pour la perte de Rhodes , mais si tardives , que le grand-maître , dans un entretien particulier qu'il eut depuis avec le général des galeres , ne put s'empêcher de lui reprocher la timide politique du sénat , qui ayant dans le port de Candie plus de soixante galeres , avoit vu prendre Rhodes sans daigner y jeter le moindre secours.

Le général Vénitien ne répondit à de si justes plaintes , que par un silence plein de confusion ; & pour éviter de si fâcheuses explications , il l'exhorta de rester dans l'île jusqu'à ce que l'hyver & la rigueur de la saison fussent passés. Mais le grand-maître outré de l'insensibilité avec laquelle ces républicains avoient vu la perte de Rhodes , lui témoigna que si tôt qu'il auroit fait raccommoder ses vaisseaux endommagés par la tempête , il continueroit sa route , & que son dessein étoit de se rendre incessamment en Italie , pour délibérer avec le pape , du lieu où l'on fixeroit le chef-d'ordre , & la résidence de la religion.

Pendant qu'il faisoit travailler avec une extrême diligence à radoubes ses vaisseaux , Léonard Balestrin , métropolitain Latin de Rhodes , arriva en Candie avec son clergé & plusieurs habitans. Soliman les avoit chassés sous prétexte qu'ils n'étoient ni Rhodiens ,

ni Grecs , & qu'il ne vouloit souffrir dans ses états aucun Latin. Le grand-maître qui révéroit la vertu de ce prélat, le reçut bien , lui assigna une pension sur le trésor de l'ordre : & Balestrin ayant pris depuis l'habit de la religion , il le nomma pour prieur de l'église , alors la première dignité ecclésiastique de l'ordre , qui lui donnoit entrée dans le conseil , & la première place après le grand-maître.

Entre différens événemens qui s'étoient passés depuis le départ du grand-maître , l'archevêque lui apprit que le grand-seigneur avoit donné des ordres si précis pour faire chercher le fils de Zizim , que cet infortuné prince avoit été bientôt découvert , & qu'on l'avoit amené devant Soliman avec ses quatre enfans , deux garçons & deux filles ; que le sultan , qui avoit tant d'intérêt de perdre cette famille , & qui cependant évitoit avec soin la réputation de prince cruel , pour pouvoir s'en débarrasser sous un prétexte plausible , lui demanda , comme s'il l'eût ignoré , quelle religion il professoit ; que ce prince lui avoit répondu avec beaucoup de fermeté , que lui & ses enfans étoient chrétiens ; que Soliman , sous prétexte de le punir d'une prétendue apostasie , l'avoit fait étrangler avec ses deux fils ; & qu'il avoit fait faire cette cruelle exécution à la tête de son armée , afin d'ôter à des mécontents , & à quelque imposteur , le prétexte d'armer quelque jour sous leur nom ; & qu'ensuite de cette exécution , le sultan avoit envoyé les deux

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM. jeunes princesses à Constantinople , pour être renfermées dans le vieux ferrail.

Les vaisseaux de l'ordre étant radoubés , le grand-maître , vers le commencement de mars , remit à la voile , & il dépêcha en même-tems sur un léger brigantin différens ambassadeurs vers le pape , & vers la plupart des princes chrétiens , pour leur faire part de la perte de Rhodes , & pour se plaindre en même-tems d'en avoir été si généralement abandonné. Cette plainte regardoit encore plus justement le pape , que les autres potentats de la chrétienté ; mais ce pontife n'étoit occupé que des affaires & des intérêts de l'empereur , & il les conduisoit avec autant d'application que s'il eût été encore ministre de ce prince. On ne peut exprimer tous les discours désavantageux que cette conduite lui attira : on se plaignoit hautement du peu de zèle qu'il avoit fait paroître pour le secours de Rhodes ; & le jour même que la ville fut rendue à Soliman , une partie de l'architrave de la chapelle de ce pontife , étant tombée dans l'instant qu'il étoit sur le point d'y entrer , & ce morceau de marbre ayant écrasé un de ses gardes , qui le précédoit , le peuple qui se fait volontiers l'interprete des intentions du ciel , ne manqua pas depuis de regarder cet accident comme une punition de sa tiédeur , & une menace déclarée du courroux céleste.

L'Isle-Adam n'ignoroit pas de quel poids auroit été , pour le salut de Rhodes , la recom-

mandation , & sur-tout l'exemple de ce pontife ; mais comme il prévoyoit qu'il alloit avoir besoin de l'autorité du pape pour maintenir la sienne , il ordonna à son ambassadeur de s'expliquer modestement sur le défaut de ce secours militaire , afin de le disposer à lui en accorder d'une autre espece qui ne lui étoit pas moins nécessaire dans la conjoncture présente. Ce prince , en perdant Rhodes , venoit de perdre non-seulement un état puissant & souverain , mais encore le séjour fixe & indépendant de la religion , le chef-d'ordre , le centre , & comme le lien qui unissoit dans le même lieu & sous son autorité un si grand nombre de chevaliers de nations différentes. La crainte d'une dispersion générale l'agitoit secrètement : il appréhendoit que lorsqu'il seroit arrivé en Italie , la plupart des chevaliers n'ayant plus de couvent fixe & déterminé , ne se retirassent dans leur pays ; il ignoroit même en quel endroit il pouvoit s'établir avec le conseil , & tout ce peuple qui s'étoit attaché à sa fortune ; mais ce qui augmentoit son inquiétude , c'est qu'il avoit besoin d'un port pour l'exercice de sa profession , & pour envoyer ses vaisseaux en course. Il appréhendoit qu'il ne se trouvât aucun prince chrétien qui lui voulût céder en pure propriété une place & un port dans ses états : & supposé qu'il y en eût quelqu'un qui fût assez généreux pour lui fournir un asyle , il ne craignoit pas , moins qu'il ne prétendît dans la suite disposer des forces de la religion pour ses intérêts particuliers ,

ILLIERS
E L'ISLE-
ADAM.

ou que si l'ordre manquoit de retraite, & que la religion n'eût plus ce lien commun de concordance, les chevaliers ne se dispersassent chacun dans leur pays : ce qui affoibliroit la discipline de l'ordre, & causeroit à la fin sa destruction & sa ruine. Plein de ces tristes considérations, il en écrivit au pape, & il chargea son ambassadeur d'en obtenir une bulle adressée à tous les religieux de l'ordre, auxquels il fut enjoint, sous peine d'excommunication & de privation de l'habit, de déférer aux ordres du grand-maître & du conseil, en quelque endroit qu'il jugeât à propos de fixer sa résidence, & celle du couvent.

L'ambassadeur étant arrivé à Rome, rendit compte au pape de tout ce qui s'étoit passé à la défense de Rhodes : suivant son instruction, il lui présenta la triste situation de l'ordre, & la juste crainte que le grand-maître avoit d'une dispersion, plus funeste encore par ses suites, que la perte même de Rhodes. Le pape entra dans les vues de l'Isle-Adam; & pour retenir tous les chevaliers sous son obéissance, il lui accorda une bulle, où après avoir relevé avec de justes éloges le zèle & la valeur que les chevaliers avoient fait paroître contre les infidèles, il leur commandoit en vertu de sainte obéissance de demeurer unis sous l'autorité du grand-maître, & il menaçoit les réfractaires de tous les foudres de l'église. Cette bulle étant expédiée, l'ambassadeur l'envoya au prieur de Messine pour la rendre au grand-maître, qui, selon

son projet , devoit dans peu de tems se rendre dans le port de cette ville.

Il étoit en effet parti du port de Candie : mais à peine eut-il été quelques jours en mer, que les vents contraires l'obligerent à relâcher à Fraskia , autre port de cette île : de-là, il se rendit à celle de Cérigo , autrefois Cythere , & consacrée à Vénus , qui n'est éloignée de la terre-ferme de la Morée que de cinq milles. Le vent paroissant favorable , les deux carques & les vaisseaux de haut bord , par son ordre , prirent les devans sous la conduite du commandeur Auston , de la langue d'Angleterre , s'élargirent en pleine mer , & arriverent heureusement dans le port de Messine. Mais le grand-maître , qui ne vouloit pas abandonner le peuple de Rhodes , dont la plupart étoient malades , partit long-tems après , monta une galere , & avec une galiote , les brigantins , les felouques & les petits vaisseaux remplis de tout ce peuple , pour moins risquer , navigea terre à terre avec des difficultés extrêmes , entra dans le golfe Adriatique , & gagna enfin le port de Gallipoli , ville du royaume de Naples , dans le golfe d'Otrante.

Le grand nombre de malades qui se trouverent sur sa flotte , l'obligerent de s'arrêter quelque tems dans cette place. Pendant qu'il donnoit tous ses soins pour leur soulagement , les chevaliers qui dans les gros vaisseaux de la religion , l'avoient précédé , étoient déjà arrivés à Messine , où ils avoient trouvé un

grand nombre de commandeurs & de chevaliers de différentes nations , qui s'étoient assemblés avec le secours qu'ils avoient espéré de conduire à Rhodes. Tous ces chevaliers ne recevant point de nouvelles du grand-maître , étoient dans de vives inquiétudes : les uns craignoient que par le gros tems qu'il avoit fait , & par la rigueur de la saison , les galeres & les petits vaisseaux n'eussent péri ; d'autres appréhendoient que les corsaires de Barbarie , qui couroient ces mers , avertis du départ du grand-maître & des richesses qu'il portoit avec lui , ne se fussent réunis pour l'attaquer , & que cette petite flotte mal armée n'eût été la proie de ces barbares. Leur crainte étoit d'autant mieux fondée , que Soliman ayant obligé le grand-maître , avant son départ , à relâcher tous les esclaves nés ses sujets , ou de sa religion , il n'y avoit pas dans chaque galere la moitié de la chiourme nécessaire pour voguer. C'étoit même ce défaut d'équipage , autant que la rigueur de la saison , qui avoit fait errer si long-tems le grand-maître dans ces mers : enfin , vers le commencement de mai , il entra avec sa petite flotte dans le port de Messine. Au lieu du pavillon ordinaire de l'ordre , il n'arbora au haut du mât du vaisseau qu'il montoit , qu'un étendard ou une espee de banniere , sur laquelle l'image de la sainte Vierge étoit représentée , tenant son fils mort entre ses bras : on lisoit autour ces paroles : *Dans mon extrême affliction il est mon unique espérance :*

AFFLICTIS SPES UNICA REBUS. VILLIER
 Pignatelli, comte de Monteleon, vice-roi de DE L'ISLE
 Sicile, l'archevêque de Messine, Fabrice Pig- ADAM.

natelli, frere du vice-roi, & prieur de Bar-
 lette ; Charles Jesvarre , prieur de Saint-
 Etienne ; le prieur de Messine , les comman-
 deurs & tous les chevaliers , la noblesse &
 le peuple , & toute la ville , pour ainsi dire ,
 se trouverent au débarquement de l'Isle-
 Adam. Tout le monde avoit les yeux attachés
 sur ce vénérable vieillard , aussi illustre par sa
 constance dans ses malheurs , que célèbre par
 la gloire qu'il avoit acquise à la défense de
 Rhodes.

Après que le vice-roi lui eut fait son com-
 pliment , & qu'il lui eut même offert de la part
 de l'empereur la ville de Messine , pour ser-
 vir de retraite & d'entrepôt à sa flotte , l'ar-
 chevêque & tous les grands du royaume , la
 noblesse & le peuple , par un triste silence &
 conforme à sa fortune , lui témoignèrent la
 part qu'ils y prenoient. Mais qui pourroit
 exprimer la douleur sincere de tous les che-
 valiers pour la perte de Rhodes , dont son ar-
 rivée renouvella le souvenir ? Ceux qui étoient
 sur le port , & ceux qui débarquoient , sans pou-
 voir parler , & seulement par de tendres em-
 brassemens , se communiquoient leur affliction
 commune ; des larmes , quoique retenues par
 force , échappoient aux plus constans. Le seul
 l'Isle-Adam plus grand que sa disgrâce , fai-
 soit voir par sa fermeté qu'il étoit digne
 d'une meilleure fortune. Il prit le chemin du

palais prioral , précédé par tous les chevaliers , nud tête , dans un triste silence , & qui par des démonstrations de leur respect , lui faisoient connoître que s'il avoit perdu son état , il n'avoit pas perdu son autorité sur un corps de noblesse capable , dans des tems plus heureux , de conquérir une nouvelle île de Rhodes.

Le premier soin du grand-maître , après son débarquement , fut de loger dans son palais , & dans les maisons voisines , les chevaliers blessés & les malades : il les servoit lui-même , assisté de ce qui lui étoit resté de chevaliers sains. C'étoit un spectacle bien touchant de voir ces hommes si redoutables , les armes à la main , animés seulement alors par un esprit de charité , se dévouer aux plus vils ministères ; porter des bouillons aux malades , faire leurs lits , & ne paroître uniquement occupés que de leur soulagement.

De ces devoirs de charité , si conformes au premier institut de l'ordre , le grand-maître , toujours inconsolable de la perte de Rhodes , passa à une sévère inquisition contre ceux qui avoient été chargés d'y conduire du secours : il les fit citer devant le conseil complet , pour rendre raison de leur retardement , & il protesta hautement que sans égard pour personne , il puniroit suivant la rigueur des loix , comme traîtres & comme déserteurs , ceux qui seroient convaincus de tiédeur & de nonchalance dans l'exécution des ordres dont ils avoient été chargés.

Tous ceux qui avoient été cités, & que ces menaces regardoient, se présentèrent devant ce tribunal avec cette confiance qu'inspirent seulement l'innocence & la vérité. Le prieur de Barlette & celui de Saint-Etienne, qui parurent les premiers, remontrèrent qu'outre un amas prodigieux de munitions de guerre & de bouche, qu'ils avoient préparé, suivant les ordres du grand-maître, ils avoient encore, de leur propre mouvement, & à leurs dépens, enrôlé deux mille vieux soldats, & engagé une troupe considérable de volontaires & de jeune noblesse, pour passer à Rhodes; mais que pendant les deux derniers mois, les vents avoient été si opiniâtrément contraires, & la mer si orageuse, qu'il n'y avoit eu personne assez téméraire pour mettre à la voile, & qu'on favoit que le chevalier de Nieuport, de la langue d'Angleterre, ancien capitaine de marine, & qui se flattoit, pour ainsi dire, de dompter la mer par sa capacité, s'étant embarqué dans ce tems-là, fut repoussé par la violence du vent contre la pointe d'un cap désert, où son vaisseau périt avec toute sa charge.

Antoine de Saint-Martin, prieur de Catalogne, représenta de son côté au conseil, qu'aux premières nouvelles du siège, il avoit armé à ses dépens un gallion, dans lequel il conduisoit au secours de Rhodes les chevaliers d'Aragon, de Navarre, de Valence & de Majorque; que proche l'île de Corse,

ils avoient été attaqués par une escadre des galeres du grand-seigneur, qui l'avoient foudroyé à coups d'artillerie ; que s'étant approchés de plus près, ils jettoient continuellement des grenades & des feux d'artifice dans son vaisseau ; qu'ils avoient même tenté plusieurs fois l'abordage, & que ne s'en pouvant pas rendre les maîtres, après un combat de six heures, ils se disposoient à y mettre le feu avec un brulot ; mais que la nuit, un vent frais étant survenu, il avoit sauvé son vaisseau, quoique brisé de coups de canon, & gagné le port de Saint-Boniface, dans l'île de Sardaigne, d'où, avec beaucoup de peine & de péril, il s'étoit rendu à Messine.

Le chevalier d'Albi, fils du duc de ce nom, étant parti de Cartagene avec les chevaliers de Castille & de Portugal, eut un sort à-peu-près pareil : il se vit investi par une escadre de corsaires d'Alger, qui le mirent entre deux feux. Son grand mât fut abattu, ses voiles & ses cordages brisés : il reçut même plusieurs coups de canon sous eau, sans vouloir se rendre ; & il étoit résolu de se brûler plutôt que d'abandonner le pavillon de la religion au pouvoir des infideles. Heureusement, de sa dernière bordée, il coula à fond l'amiral des corsaires : & ces barbares, pour sauver leur général & les soldats qui étoient sur son bord, ayant mis tous leurs esquifs en mer, le capitaine Espagnol profitant du peu de relâche que cet avantage lui donna,

mit à la voile, gagna l'île de Buse, ou d'Ivica, une des Baléares, où il rétablit ses agrès & ses manœuvres, & d'où il n'étoit arrivé dans le port de Messine qu'au commencement de décembre. Les chevaliers de Toscane & de Lombardie représenterent à leur tour qu'ils devoient s'embarquer sur des vaisseaux que le commandeur Tournébon, prieur de Pise, & d'une illustre maison de Florence, avoit loués sur son crédit; mais que ce chevalier, qui les devoit armer à ses dépens, étant mort subitement, ils s'étoient vus dépourvus des fonds nécessaires pour continuer cet armement; qu'à la vérité ils avoient eu recours aux receveurs de Pise, de Venise & de la Lombardie; mais qu'on avoit été si long-tems à ramasser l'argent nécessaire pour fournir aux frais de cet armement, qu'ils n'avoient pu se rendre que les derniers dans le port de Messine.

Enfin le chevalier d'Auffonville ou de Villiers, qui avoit été député vers les rois de France & d'Angleterre, déclara que s'étant rendu à la cour de François I, & lui ayant représenté avec de vives instances le besoin pressant que Rhodes avoit de son secours, ce généreux prince lui avoit répondu, que quoiqu'il fût attaqué de tous côtés par les armées de terre & de mer de l'empereur & du roi d'Angleterre, cependant il alloit envoyer ordre à André Doria, alors général de ses galères, de lui en remettre trois des mieux armées, & qu'il pourroit tirer de ses

états les vivres & les munitions dont il auroit besoin ; que s'étant acheminé ensuite pour se rendre à Londres auprès de Henri VIII, il avoit rencontré ce prince à Calais, qui l'avoit reçu froidement, & dont il n'avoit pu tirer aucune espèce de secours ; qu'il étoit revenu ensuite à Marseille ; que Doria, en conséquence des ordres du roi lui avoit remis trois galeres, savoir la Ferrare, la Trimouille & la Doria, sur lesquelles plus de trois cens chevaliers de trois langues de France s'étoient embarqués, & qui menaient à leur suite huit cens hommes tous soldats & braves guerriers ; que des d'niers de la religion il avoit frété trois vaisseaux marchands qu'il avoit trouvés dans le port de Marseille ; & qu'après les avoir chargés de différentes munitions, il avoit pris la route de Messine, lieu de l'assemblée ; mais qu'une affreuse tempête, qui dans le même tems avoit été si funeste à d'autres vaisseaux de la religion, avoit dispersé cette petite flotte ; que les vaisseaux de transport avoient apparemment coulé bas ; que la galere la Ferrare avoit aussi péri ; que la Doria avoit échoué le long des côtes de Sardaigne, & qu'il n'y avoit que la Trimouille qui fût arrivée heureusement dans le port de Messine.

Tous ces faits ayant été constamment avérés par le témoignage & les sermens des chevaliers, & même des équipages de ces vaisseaux ; « Dieu soit à jamais loué, s'écria le » *grand-maître*, qui dans notre malheur » commun, m'a fait la grace de connoître

» qu'on ne pouvoit en attribuer la cause à la
 » négligence d'aucun de mes religieux » ! Fai-
 sant ensuite approcher les prieurs & les grand-
 croix qui avoient été mis au conseil de guerre,
 il les embrassa tendrement. « Il falloit, *leur*
 » dit-il, mes chers freres, pour l'honneur de
 » la religion & pour le vôtre, que je fîsse
 » faire cette information, qui justifiera à tous
 » les princes vivans, & à la postérité, que si
 » Rhodes avoit pu être sauvée par les seules
 » forces de la religion, ce boulevard de la
 » chrétienté ne seroit pas aujourd'hui en la
 » puissance des infideles ».

Quelque justes que fussent ces raisons, elles n'adoucirent pas le chagrin secret qu'avoient causé à ces chevaliers les informations & les procédures criminelles du grand-maître. La plupart faisoient dessein de se retirer incessamment dans leurs prieurés & dans leurs commanderies : & plusieurs simples chevaliers, à leur exemple, se trouvant sans bien, étoient résolus de retourner chacun dans leur patrie, & de chercher auprès de leurs souverains une meilleure condition. Le grand-maître averti de cette espece de complot, convoqua une assemblée de tout ce qu'il y avoit de chevaliers à Messine : il y fit faire la lecture du bref du pape, que le prieur de Messine lui avoit remis, par lequel il étoit défendu à tous les chevaliers, sous de grieves peines, de s'éloigner de la personne du grand-maître sans ses ordres, & sans sa permission expresse. Il leur dit ensuite qu'après

la perte de Rhodes , eux seuls , pour ainsi dire , formoient le corps représentatif de la religion , & que si dans une si triste conjoncture ils se séparoit , l'ordre s'anéantiroit insensiblement , & tomberoit peut-être dans le mépris des princes souverains de la chrétienté. Il ajouta qu'après avoir exposé tant de fois leurs vies en différentes occasions contre les infideles , & sur-tout pour la défense de Rhodes , il attendoit justement de l'obéissance qu'ils avoient vouée au pied des autels , la patience nécessaire pour procurer à la religion , avant que de se séparer , un établissement qui remplaçât leur perte , & qui fût reconnu pour chef-d'ordre , & la résidence de tous les chevaliers.

Ce discours , où il fit entrer adroitement de tendres exhortations , joint à la représentation des ordres du pape , & soutenu de sa propre autorité , calma les esprits , & apaisa les mécontents. On ne songea plus qu'à chercher un port où la religion , suivant son institut , pût continuer les secours qu'elle donnoit depuis tant de siècles aux chrétiens qui navigoient dans ces mers.

Le dessein de l'Isle-Adam étoit de se rendre incessamment à Rome pour en conférer avec le pape ; mais ce grand homme n'étoit pas encore à la fin de ses peines & de ses travaux. Une affreuse peste s'éleva dans Messine ; & pour en éviter la contagion , il fit rembarquer les chevaliers sains , les blessés , & tous les Rhodiens qui l'avoient suivi.

Ce

Ce nouvel embarquement se fit avec autant de précipitation que leur départ de Rhodes : il falloit même éviter un ennemi bien plus redoutable que les Turcs ; mais malgré cette précaution, la peste se glissa dans les vaisseaux de la religion ; plusieurs chevaliers en moururent, & entr'autres Grégoire de Morgut, grand-prieur de Navarre, qui s'étoit signalé au siège de Rhodes, & les chevaliers de S. Martin, Grimaul & Avogadre. Le grand-maître également malheureux sur terre & sur mer, & portant pour ainsi dire, son ennemi dans son sein, résolut, pour le soulagement des malades, de chercher un air plus pur ; & avec la permission du viceroi de Naples, il débarqua sa colonie dans le golfe de Bayes. Après avoir reconnu le pays, il marqua un camp proche les ruines de l'ancienne ville de Gumes ; on y construisit par son ordre des cabanes & des baraques pour le logement des chevaliers & des Rhodiens : & de peur de surprise de la part des corsaires de Barbarie, qui rodoient le long de ces côtes, il fit entourer ce petit camp de larges fossés & de retranchemens qu'il fit palissader & fortifier par l'artillerie qu'on tira des vaisseaux. Un prompt succès suivit ce changement d'air : la plupart des malades guérèrent ; & après un mois de séjour dans un climat si doux & si tempéré, le grand-maître dans l'impatience de conférer avec le pape au sujet d'un endroit convenable pour l'établissement de son ordre, après lui avoir donné avis de son départ, se rembarqua avec

VILLIERS
DE L'ISLE-
ADAM.

Bosio, liv. 1.



sa colonie , & arriva peu de jours après à Civita-Vecchia. Il envoya aussi-tôt à Rome le chevalier de Cheviere pour baiser de sa part les pieds au pape , & lui demander en même tems une audience au sujet de la triste révolution qui venoit d'arriver dans son ordre. Le saint pere fit partir l'évêque de Cuença , prélat Espagnol , & de sa famille , pour le féliciter sur son heureuse arrivée dans ses états. Mais au lieu de répondre à son empressement , il lui fit dire par cet évêque qu'il ne lui conseilloit pas de se remettre si-tôt en chemin , surtout pendant les ardeurs de la canicule ; qu'il se reposât tranquillement avec sa colonie dans Civita-Vecchia ; & que dans quelque tems il lui feroit savoir le jour qu'il pourroit lui donner audience ; prétexte dont ce pontife se servit pour n'avoir pas le grand-maître pour témoin d'une déclaration de guerre qu'il devoit faire publier solennellement contre la France.

Pour l'intelligence de ce point d'histoire , il faut savoir qu'Adrien ne fut pas plutôt élevé sur la chaire de saint Pierre , qu'à l'exemple de ses prédécesseurs il en avoit donné avis au grand-maître , & par le même brevier il lui marquoit qu'il n'avoit été sensible à cette nouvelle dignité , que par le desir d'en employer toute la considération auprès des princes chrétiens , pour les réunir dans une sainte ligue contre les infideles : protestation qu'il lui avoit réitérée depuis dans toutes ses lettres. Mais comme si cette déclaration n'eût été que pur style apostolique , au lieu de for-

mer une croisade contre les Turcs, il venoit de conclure une ligue entre lui, l'empereur, le roi d'Angleterre & le duc de Milan, pour attaquer les états du roi très-chrétien, pendant que le connétable de Bourbon, sous prétexte de quelque mécontentement particulier, devoit faire soulever une partie du royaume. La ligue ayant été signée, le pape se rendit à l'église de sainte Marie Majeure le jour de l'Assomption : il y célébra la messe pontificalement, assisté de tout le sacré collège, & on publia ensuite solennellement une déclaration de guerre contre la France. La plupart des cardinaux n'étoient pas d'avis que le pape quittât le caractère de pere commun des fideles ; & plusieurs lui représenterent qu'il devoit se réserver pour faire la fonction de médiateur entre l'empereur & le roi de France ; mais sa passion pour la maison d'Autriche lui fit fermer l'oreille à de si justes considérations ; & ce pontife quoique très-homme de bien & très-désintéressé, se dévoua aveuglément à l'ambition d'un prince qui vouloit envahir la France : ce qui fait voir qu'il ne suffit pas, pour le gouvernement, d'avoir des vertus particulieres, & que dans les grandes places il faut de grandes qualités & de grands talens. Mais soit que Dieu eût voulu punir ce pontife dès ce monde de cet esprit de parti ; ou, ce qui est plus vraisemblable, que la longueur de la cérémonie l'eût trop fatigué, il ne put se trouver à un grand repas que le cardinal Pompée Colonne, à la sortie de l'église, donna à tout

1523.

VILLIERS
DE L'ISLE-
ADAM.

Rosier, l. 2.

le sacré collège, & aux ambassadeurs des princes qui étoient entrés dans la ligue. La fièvre le prit en rentrant au palais; il en fut incommodé pendant plus de quinze jours; & ce ne fut que vers le 25 du même mois, & dans un intervalle que lui donna sa maladie, qu'il fit dire au grand-maître, qu'il étoit disposé à le recevoir dans Rome, & à lui donner audience.

Le grand-maître, escorté de tous ses chevaliers, se mit aussi-tôt en chemin. Anne de Montmorency, maréchal de France, son petit-neveu, étoit alors à Rome : le roi son maître l'y avoit envoyé, soit qu'il ne fût pas encore instruit de la démarche du pape, soit pour l'obliger à se désister de la ligue. Ce seigneur François vint au-devant de son oncle avec un superbe cortège, & le fut prendre bien loin de Rome : & lorsque le grand-maître s'approcha de cette capitale du monde chrétien, il trouva à sa rencontre l'auditeur de la chambre du pape, son maître-d'hôtel, & les premiers prélats de sa maison, qui vinrent de sa part lui faire compliment : ils étoient suivis par les chevaux-légers & la garde Suisse de ce pontife. On vit paroître ensuite les familles & les équipages des cardinaux ; le duc de Sesse, ambassadeur de l'empereur, le joignit au champ de Flore, & l'accompagna jusqu'au palais. Le grand-maître passant sur le pont Saint-Ange, & dans la place de Saint-Pierre, fut salué plusieurs fois par toute l'artillerie de la ville & du château. La noblesse

Romaine & tout le peuple accouroit pour voir ce grand homme, qui avoit rempli Rome & le monde entier de sa réputation, & de la valeur avec laquelle il avoit défendu Rhodes. Ce fut avec ce cortège nombreux & magnifique, qu'il entra dans le palais & dans l'appartement du pape. Ce pontife quoique très-affoibli par sa maladie, quand il le vit entrer dans sa chambre, se leva de dessus sa chaise; il s'avança même quelques pas au-devant de lui, & le grand-maître s'étant prosterné pour lui baiser les pieds, il l'embrassa tendrement. Il le fit asseoir ensuite au milieu des cardinaux qui se trouverent à cette audience, & après lui avoir dit plusieurs choses obligeantes sur la grandeur de son courage, & sur la valeur de ses chevaliers, il l'assura qu'il n'oublieroit rien pour conserver un ordre si utile à toute la chrétienté. Il le congédia ensuite en l'appellant le héros de la religion, & le généreux défenseur de la foi; titres qu'il avoit si justement mérités, mais auxquels l'Isle-Adam fut bien moins sensible, qu'au refus constant qu'avoit fait le saint pere de lui envoyer les secours qu'on lui avoit demandés tant de fois, & toujours inutilement.

Magnus
Christiathle-
ta & fidelis ca-
tholicæ acer-
rimus propu-
gnator.
*Bos. liv. 1,
p. 20.*

Le grand-maître ne vit le pape que cette seule fois; la fièvre le reprit, & devint si violente, que, sentant que la fin de ses jours approchoit, il se fit apporter le saint Viatique: & ayant fait venir dans sa chambre tous les cardinaux, il les exhorta dans les termes les plus touchans, & avec beaucoup d'humili-

VILLIERS
DE L'ISLE-
ADAM.

1523.

lité, à lui donner un successeur qui réparât les fautes qu'il avoit pu commettre dans le gouvernement de l'église. Il mourut le 14 de septembre, âgé de soixante-quatre ans.

Ses obsèques ne furent pas plutôt achevées, que les cardinaux, au nombre de trente-six, entrèrent dans le conclave : & peu après il s'y en trouva trente-neuf. La garde de ce conclave fut confiée au grand-maître & à ses chevaliers. Parmi ceux qui aspiraient à la tiare, Pompée Colonne & Jules de Médicis paroissent devoir y prendre le plus de part. La naissance illustre de Colonne, ses richesses, l'éclat de sa dépense, ses libéralités, un génie propre à conduire une intrigue, lui avoient acquis parmi les cardinaux un grand nombre de partisans ; & il auroit été assez habile pour leur persuader qu'en contribuant à son élévation, ils ne travailloient chacun que pour leur fortune particulière. D'ailleurs, par la liaison étroite & héréditaire dans sa maison, qu'il avoit avec l'empereur, il étoit assuré des cardinaux de la faction de ce prince. On prétend qu'en entrant dans le conclave, il ne lui manquoit que deux voix pour rendre son élection assurée ; & il se flattoit de les gagner par ses intrigues dans le parti contraire. Cependant Médicis balançoit ces avantages par le souvenir du feu pape Léon X, son cousin-germain, dont la mémoire étoit récente & encore très-chère à la plupart des cardinaux, & sur-tout à ceux de sa création.

Jules de Médicis avoit toujours passé pour fils naturel de Julien de Médicis, jusqu'au pontificat de Léon X. Ce pape, qui n'avoit pour objet que la grandeur de sa maison, le déclara légitime sur la déposition d'un frere de sa mere, & le rapport de quelques moines, qui certifierent qu'il y avoit eu entre son pere & sa mere une promesse de mariage : témoignage un peu suspect dans une affaire si délicate. Il entra d'abord dans l'ordre des chevaliers de Rhodes, & par le crédit du pape, il en obtint bientôt de riches commanderies & les premieres dignités. Mais se sentant plus propre pour les intrigues de la cour que pour la guerre, il embrassa l'état ecclésiastique, & Léon X le créa cardinal en l'année 1513. Il le pourvut depuis de la légation de Boulogne, des archevêchés de Florence, d'Ambrun, de Narbonne, & de l'évêché de Marseille. Ce pontife qui en vouloit faire l'appui de sa maison, le combla de biens; mais avec ce pouvoir suprême qu'il avoit dans l'église, il ne l'en put jamais rassasier. Sous son pontificat, & en qualité de cardinal neveu, Médicis eut beaucoup de part au gouvernement: & pendant que Léon ne paroissoit occupé que de ses plaisirs, lui seul en apparence soutenoit tout le poids des affaires. Il est cependant vrai que le pape avoit de bien plus grandes vues que son neveu, plus de connoissance de ses véritables intérêts, & l'esprit sur-tout plus ferme & plus décisif. Lui seul formoit en secret les projets de toutes ses entreprises;

mais pour autoriser le cardinal neveu, & peut-être par paresse, il lui en laissoit l'exécution.

Le cardinal dispoisoit des charges & des dignités de la cour; il ne se fit aucune promotion que par ses conseils & à sa recommandation : c'étoit comme un second pape; & après la mort d'Adrien il étoit entré dans le conclave suivi de seize cardinaux, tous créatures de son oncle, & qui avant que d'aller au scrutin prenoient de lui l'ordre qu'ils devoient tenir en donnant leurs suffrages. Leur dessein étoit de l'élever sur la chaire de saint Pierre. Mais la faction de Colonne y formoit un obstacle invincible. Pour tâter le terrain & essayer leurs forces, ces deux concurrens proposèrent chacun différens cardinaux de leur parti. Colonne mit sur les rangs Jacobaccio, cardinal d'un esprit borné, mais qui lui étoit étroitement attaché. Le parti de Médicis lui donna aussi-tôt l'exclusion, & Colonne faisoit la même manœuvre à l'égard de ceux qui étoient nommés par Médicis. Cette contestation dura plusieurs jours, sans que l'un voulût céder à l'autre. Ces deux partis animés par leurs chefs, prétendoient chacun avoir la gloire de les faire papes, ou du moins que le souverain pontife fût tiré seulement de leur faction. Sous un calme apparent, les négociations secrètes n'étoient pas moins vives; Colonne & Médicis, soit par eux-mêmes, ou par leurs émissaires, n'étoient occupés qu'à gagner quelques suffrages, & à faire des conquêtes dans le parti opposé; mais les cardinaux

de chaque faction étoient si fideles à leurs chefs, qu'on ne vit point de transfuges.

Le cardinal de Médicis, comme s'il eût désespéré de parvenir au souverain pontificat, & pour donner le change à Colonne, mit sur le tapis des Ursins, cardinal très-capable par son âge avancé, par son érudition, & sur-tout par sa capacité dans les affaires du gouvernement; mais d'une maison où la haine pour celle de Colonne étoit héréditaire, & ennemi déclaré lui-même du cardinal Colonne. Tous les cardinaux de la faction de Médicis, par son ordre, lui donnerent un jour leurs suffrages; ce fut un coup de foudre pour Colonne: il n'ignoroit pas que des Ursins, outre les créatures de Médicis, avoit dans sa faction même des amis particuliers, qui pourroient se détacher de son parti pour porter des Ursins sur le trône de l'église. L'épouvante le prit, il craignoit de voir la tiare sur la tête d'un homme aussi habile, & qui se serviroit du pouvoir souverain pour détruire sa maison. Dans la crainte de tomber sous sa domination, & pour s'assurer de son exclusion, après avoir tenté inutilement différens moyens, il se vit réduit à concourir lui-même à l'élection de son rival; il offrit de lui donner sa voix, & toutes celles dont il dispoit. Ces deux chefs de parti s'abouchèrent; il se fit encore différentes négociations, dans lesquelles Colonne ne négligea pas ses intérêts. Médicis, par un billet particulier, lui promit la charge de vice-chancelier de la sainte église,

*Hist. du con-
clave, tom.
p. 163.*

Guichardin

& son palais qui étoit un des plus superbes bâtimens de Rome. Colonne, après avoir pris autant qu'il put ses sûretés, au prochain scrutin lui donna sa voix, & lui procura tous les suffrages de sa faction. Par la réunion de ces deux partis, toutes les contestations étant finies, après deux mois & quatre jours qu'avoit duré le conclave, le cardinal de Médicis fut élu d'un commun consentement le 19 de novembre, & prit le nom de Clément VII.

Les cardinaux créatures de Léon X, & le peuple sur-tout qui se souvenoit avec plaisir de la grandeur & de la magnificence avec laquelle ce pontife avoit vécu, aux premières nouvelles de l'élection de son neveu, firent éclater leur joie. Ils disoient que Rome ne pouvoit qu'être heureuse sous le pontificat d'un prince témoin des grandes qualités de son oncle, & formé de sa main dans le gouvernement. Mais personne ne prit plus de part à son élévation que le grand-maître & ses chevaliers. C'étoit le premier religieux de cet ordre qui fût parvenu au souverain pontificat; & dans la triste conjoncture où la religion se trouvoit, errante, sans couvent, sans demeure fixe, & sans ports pour retirer sa flotte, ils regardoient l'élection d'un de leurs chevaliers comme un effet particulier de la providence, qui par une grâce si éclatante, avoit voulu adoucir l'amertume de leurs malheurs. Le grand-maître sentit moins la perte de Rhodes; & sous le pontificat d'un chevalier de son ordre & par

sa protection, il se flatta de trouver bientôt un asyle, & même un nouvel état, où suivant son institut, & par rapport à l'utilité commune des princes chrétiens, la religion pût continuer ses armemens ordinaires contre les infideles.

De si justes espérances ne furent pas trompées, & depuis la fondation de l'ordre, jamais pape n'avoit témoigné tant d'estime, ni une si grande affection pour les chevaliers de saint Jean. Le grand-maître, après la proclamation qu'un cardinal fit de l'élection de Clément, ouvrit le conclave, & fut le premier qui baisa les pieds de ce pontife. Il en reçut des remerciemens publics sur le bon ordre & l'exactitude qu'il avoit apportés à l'égard du conclave : & le clergé de saint Pierre de Latran s'étant rendu auprès du nouveau pape pour le porter à l'église où il alla suivi de tous les cardinaux, le chevalier Julien Ridolfi, prieur de Capoue, & ambassadeur de l'ordre, armé de toutes pieces, & monté superbement, le précédoit immédiatement portant le grand étendard de la religion : fonction qu'en qualité de chevalier de saint Jean, ce pontife avoit exercée à l'élection de Léon X, son cousin.

Le pape ne fut pas plutôt débarrassé de cette foule de cérémonies inséparables de l'avénement au pontificat, qu'à la priere du grand-maître il lui accorda une audience en plein consistoire. Ce prince l'avoit demandée pour lui rendre compte du siège de Rhodes, & pour faire éclater sur le premier théâtre

de la chrétienté tout ce qui s'étoit passé à la défense de cette place. Le vice-chancelier de l'ordre qui porta la parole, exposa de quelle manière six cens chevaliers enfermés dans Rhodes l'avoient défendue pendant six mois entiers contre deux cens mille Turcs qui étoient au pied de ses murailles. Il représenta ensuite le tonnerre & le feu continu de leur artillerie, les fortifications ruinées, l'ennemi logé au pied des murailles, des assauts fréquens, les chevaliers jour & nuit aux mains avec les infideles, & qui n'avoient abandonné cette place qu'après avoir perdu presque tous leurs confreres, leurs soldats, les plus braves des habitans; & lorsque l'ennemi avoit poussé ses travaux jusqu'au milieu de la place, & que le terrain même leur manquoit pour se retrancher & pour combattre.

Cette relation excita en même-tems l'admiration & la compassion de tout le sacré collège : plusieurs cardinaux, au récit de la mort de tant de chevaliers qui avoient sacrifié leur vie à la défense de Rhodes, ne purent retenir leurs larmes; & le pape, de concert avec tout le consistoire pour conserver un ordre & un corps d'illustres guerriers si utiles à la chrétienté, en attendant qu'on pût trouver une île ou un port où ils continuassent leurs fonctions militaires, leur assigna pour résidence la ville de Viterbe, située à quarante milles de Rhodes, dans le patrimoine de saint Pierre; & il consentit que leurs vaisseaux &

leurs galères restassent dans le port de Civita-Vecchia.

VILLIER
DEL'ISL
ADAM.

A cette grace le saint pere en ajouta une pleine de distinction pour l'ordre, & très-honorable pour son chef; & par un acte particulier du 15 janvier, il ordonna que quand il tiendrait chapelle, le grand-maître auroit la premiere place à la droite du trône, & que dans les cavalcades il marcheroit seul, & immédiatement avant sa sainteté: ce pontife voulut que ce règlement fût inféré dans les registres du maître des cérémonies. Le grand-maître, pénétré de ces marques de sa bienveillance, avant son départ pour Viterbe, se rendit au palais pour l'en remercier, & il en obtint depuis plusieurs audiences dans lesquelles il lui fit part de différentes propositions qu'on lui avoit faites au sujet d'un établissement fixe pour son ordre, & qui remplaçât la perte de l'île de Rhodes. Il lui dit que pendant la vacance du saint siège, on lui avoit parlé de différentes places en terre ferme, dont il auroit pu traiter; mais qu'il en avoit rejeté la proposition sur ce que cette situation ne convenoit pas à son institut, dont la profession étoit de servir d'escorte aux pèlerins, qui par dévotion, s'embarquoient pour visiter les lieux saints, & de défendre en même-tems tous les chrétiens qui navigeoient dans les mers; qu'André Vendramino, ancien religieux de l'ordre & archevêque de Corfou, lui avoit conseillé de jeter les yeux sur le port de la Suda en Candie, ou sur l'île de

1524.

Bosio, l. 2
pag. 24.

Cerigo, qui appartennoient à la république de Venise; mais que sa sainteté n'ignoroit pas que cette république, semblable à certaines femmes accoutumées à tout souffrir de l'emportement & de la violence de leurs amans, dissimuloit souvent les outrages du Turc: & que dans la crainte de s'attirer son ressentiment, elle n'oseroit recevoir au milieu de ses états un ordre militaire que le grand-seigneur regardoit comme son perpétuel ennemi: qu'on lui avoit parlé aussi de l'île d'Elbe sur les côtes de la Toscane, mais que le roi d'Espagne & le prince de Piombino étant maîtres des principales places de cette île, il ne convenoit ni à la dignité de l'ordre, ni même au bien commun de la chrétienté, que le grand-maître & le conseil souverain de la religion fussent dans la dépendance d'aucun prince particulier. Il ajouta que quelques chevaliers Espagnols des premiers de cette nation, peut-être de concert avec les ministres que l'empereur tenoit en Italie, lui avoient proposé les îles de Malthe & du Goze, avec la ville de Tripoli, située sur les côtes d'Afrique, qui appartennoient à ce prince en qualité de roi de Sicile; que cette dernière proposition, par rapport à différens ports qu'on trouvoit dans l'île de Malthe, ne lui avoit pas déplu; mais que l'empereur avoit des vues si fines & si cachées, qu'il craignoit que ce projet, en apparence l'effet de sa piété, ne produisît dans la suite quelque espece d'assujettissement; que supposé même que l'empereur leur accordât par une inféodation pure

& simple les îles de Malthe & du Goze, ils ne se chargeroient pas sans une grande répugnance d'une aussi mauvaise place que Tripoli, entourée de tous côtés de barbares & d'infidèles, & que ce seroit envoyer à la boucherie tous les chevaliers qu'on y mettroit en garnison.

Cependant, malgré ces considérations qui n'étoient pas sans fondement, le pape après avoir mûrement balancé ces différens partis, s'arrêta à la dernière proposition. Mais comme il n'ignoroit pas que l'empereur n'étoit pas esclave de sa parole, sans s'expliquer autrement avec le grand-maître, il l'exhorta à prendre si bien ses mesures qu'il ne fût pas la dupe des desseins secrets de ses ministres, qui peut-être n'avoient en vue que de faire des chevaliers de nouveaux sujets de leur maître. L'Isle-Adam étant arrivé à Viterbe, dépêcha à ce prince, en qualité d'ambassadeur, le prieur de Castille, le chevalier Martinengue, cet excellent ingénieur qui avoit acquis tant de gloire au siège de Rhodes, & le commandeur Bosio, chapelain de l'ordre, mais que son habileté dans les négociations avoit rendu recommandable. Ces ambassadeurs étant arrivés à Madrid où se trouvoit alors l'empereur, lui demanderent au nom de tout l'ordre, qu'il lui plût par une inféodation libre & franche de tout assujettissement, leur remettre les îles de Malthe & du Goze : & ils firent cette proposition sans parler de Tripoli, comme il leur avoit été enjoint par leurs instructions,

Les ambassadeurs lui représenterent que par cette concession si digne de la libéralité d'un grand prince, il se rendroit le restaurateur, & comme le second fondateur d'un ordre, qui depuis plusieurs siècles, s'étoit consacré à la défense des chrétiens, & que les chevaliers, par leur établissement dans ces îles, reprimeront les brigandages des corsaires de Barbarie, & mettroient à couvert de leurs incursions, les îles de Sicile & de Sardaigne, le royaume de Naples, & toutes les côtes d'Italie.

C'étoit bien l'intention de l'empereur; & quand il avoit fait insinuer ce projet au grand-maître, peut-être qu'il avoit moins agi par un mouvement de générosité, que pour son propre intérêt. Outre les dépenses considérables que lui coûtoient les garnisons qu'il étoit obligé d'entretenir dans ces îles & dans Tripoli, dont il seroit déchargé, il comptoit que les chevaliers, la terreur des infidèles, par leur valeur les tiendroient en respect, & que les escadres de cette religion serviroient d'un rempart invincible contre les entreprises du grand-seigneur, qui après la conquête de l'île de Rhodes pourroit être tenté d'attaquer celle de Sicile.

Ces différens motifs n'étoient que trop suffisans pour le déterminer à conclure ce traité; mais ce prince, le plus grand politique de son siècle, & qui tiroit souvent plus d'avantage de ses négociations que de ses armes mêmes, fit dire aux ambassadeurs qu'il n'avoit pas d'é-

loignement pour les propositions qu'ils étoient venus lui faire ; qu'il ne pouvoit pourtant se résoudre à aliéner Malthe & le Goze , si Tripoli n'étoit comprise dans le même traité ; qu'il exigeoit que le corps de la religion lui prêtât serment de fidélité , comme à son souverain ; qu'on créât de nouveau un second bailli de la langue de Castille ; qu'en l'absence de l'amiral , il n'y eût qu'un chevalier de la langue d'Italie qui commandât les galères ; & comme il se doutoit bien que l'ordre ne se résoudroit jamais à lui prêter serment de fidélité , il ajouta qu'il ne prétendoit point s'engager à fournir Malthe de grains à l'avenir. Par cette réserve , il s'assuroit une domination absolue sur les chevaliers qui ne pourroient jamais subsister sans ce secours.

Le prieur de Castille & Martinengue restèrent à la cour de l'empereur : & Bosio de concert avec eux , revint en Italie , & se rendit à Viterbe auprès du grand-maître , auquel il communiqua les intentions de l'empereur. De tout autre souverain on ne les auroit pas écoutées ; mais la religion ayant la plupart de ses commanderies dans la vaste étendue des états de ce prince , on résolut d'attendre du bénéfice du tems & des bons offices du pape , quelque adoucissement à des conditions si dures : & cependant pour entretenir toujours la négociation , on fit trouver bon à l'empereur , avant de lui rendre une réponse décisive , que l'ordre pût envoyer à Malthe , au Goze & à Tripoli huit commissaires ; savoir , un de

Bosio , liv.
pag. 26.

chaque langue, pour visiter ces places, & en faire ensuite leur rapport au conseil.

Le grand-maître avoit d'autant moins d'empressement à conclure ce traité, qu'il se présentoit actuellement un nouveau projet bien plus glorieux, & plus avantageux pour l'ordre, qui étoit de rentrer dans Rhodes, & d'en chasser les Turcs. L'auteur de cette entreprise étoit le bacha Achmet, celui même qui avoit le plus contribué à la prise de cette place. On a vu dans le livre précédent que Soliman n'étant pas content de Mustapha qui commandoit sous ses ordres au siège de Rhodes, l'avoit destitué de son emploi, dont il avoit revêtu Achmet : mais qu'à la prière de sa sœur que Mustapha avoit épousée, ce prince l'avoit envoyé en Egypte en qualité de beglier-beï. Il n'y réussit pas mieux qu'il avoit fait au siège de Rhodes ; soit incapacité pour les affaires du gouvernement, soit avarice, & qu'il tyrannisât ces peuples nouvellement soumis à l'empire des Turcs, il se fit un soulèvement général dans les provinces : une armée prodigieuse d'Arabes & d'Egyptiens le vinrent assiéger jusque dans le grand Caire, dont les habitans, par le même motif, entretenoient des relations secrètes avec les rebelles.

La femme de Mustapha allarmée des périls où elle se trouvoit exposée avec son mari, eut recours au grand-seigneur son frere. Ce prince, qui avoit tant d'intérêt d'étouffer promptement cette rébellion, avoit envoyé en Egypte Achmet à la tête d'une puissante

armée pour dégager son beau-frère, & prendre en sa place le gouvernement de ces grandes provinces.

VILLIER
DE L'ISLE
ADAM.

Histoire
Cholcondile
tome I, l. 1.
pag. 489.

Le nouveau général battit d'abord les rebelles en quelques occasions; mais après avoir établi la réputation de sa valeur, & la crainte de ses armes, il tâcha de gagner les mécontents par une conduite toute opposée à celle de Mustapha : les tributs par son ordre, furent considérablement diminués. Comme il aspirait secrètement à se rendre indépendant & maître absolu de ce royaume, il éloigna les officiers Turcs odieux aux Egyptiens, en même-tems qu'il fit remplir leurs places par des seigneurs de cette nation : & pour s'attacher un corps de troupes qui ne dépendît que de lui, il rassembla ce qui restoit de Mamelus en Egypte, & qui, depuis la domination des Turcs, étoient dispersés dans les provinces les plus éloignées. Il s'en fit des gardes, augmenta leur solde ordinaire; & pour-lors séduisit par des démonstrations d'affection & d'attachement qu'il devoit moins à son mérite qu'à sa fortune, & se croyant maître des cœurs, parce qu'il l'étoit du pays par sa dignité, il fut assez hardi pour prendre ouvertement le nom & les ornemens de souverain. Comme il ne doutoit pas que Soliman, infiniment jaloux de son autorité, n'envoyât contre lui une armée, il chercha à se faire un appui & des alliances parmi les princes chrétiens; & il envoya un de ses partisans au pape & au grand-maître, pour leur proposer une ligue

contre Soliman. Cet agent présenta à l'un & à l'autre des lettres de son maître, par lesquelles il leur mandoit que si les chevaliers arrivoient devant Rhodes avec un corps de troupes, ils pouvoient compter, à la faveur des intelligences qu'il avoit dans cette place, de s'en rendre les maîtres, ou du moins qu'une de ses créatures qui commandoit dans les deux tours du port, les y recevroit au premier ordre qu'il verroit de sa part.

Le grand-maître écouta ces propositions avec plus de joie qu'il n'en laissa paroître. Il répondit à cet envoyé qu'il ne pouvoit s'engager dans cette entreprise sans l'avoir communiquée à la plupart des souverains de la chrétienté; mais que le beglier-beï son maître auroit bientôt de ses nouvelles: & après lui avoir fait un présent considérable, il le congédia & trouva le moyen de le faire repasser avec sûreté en Egypte. Un projet de cette importance occupoit toutes les pensées du grand-maître, lorsque le commandeur de la Roche-Aimon qui arrivoit de la mer, lui amena des Rhodiens qui le déterminèrent entièrement à tenter cette entreprise.

Pour l'intelligence de ce point d'histoire, il faut savoir que le grand-maître, malgré toutes les disgraces arrivées à son ordre, & pour tenir les chevaliers dans l'exercice continu des armes contre les corsaires, envoyoit souvent des vaisseaux en course. Un de ses vaisseaux commandé par la Roche-Aimon fut rencontré par quelques marchands Rhodiens,

qui navigeoient dans la Méditerranée : ils reconnurent le pavillon de l'ordre, & l'envie de pouvoir encore embrasser une fois un de leurs anciens maîtres, les fit arriver à bord. Ils entrèrent dans le vaisseau du chevalier, qui les reçut avec une joie réciproque, & qui les régala magnifiquement. Dans la chaleur du repas, & dans un lieu plein de liberté & de confiance, ces Rhodiens se répandirent en plaintes contre la tyrannie des Turcs, & regrettoient la juste domination des chevaliers : de ces regrets ils passèrent à des vœux & des souhaits pour le rétablissement de la religion dans leur île. Comme ces marchands étoient des principaux citoyens de Rhodes, il examina avec eux les différens moyens dont on pourroit se servir pour chasser les Turcs ; il y trouva tant de facilité, qu'il les engagea à venir avec lui en Italie ; & après être débarqués à Civita-Vecchia, il les amena à Viterbe, & il les présenta secrètement au grand-maître, dont ils furent reçus avec beaucoup de bonté.

Ces marchands que la Roche-Aimon avoit pris soin de déguiser, conférèrent en secret avec l'Isle-Adam, & lui représenterent que les murailles & les fortifications de Rhodes n'étoient point encore rétablies ; qu'il y avoit même une assez foible garnison dans la place, & que l'aga qui commandoit dans les deux tours du port, & dont nous venons de parler, chrétien renié, mais par foiblesse & par la crainte des tourmens, conservoit toujours une secrète inclination pour la foi de ses

peres ; qu'il serroit même autant qu'il le pouvoit faire sans se nuire , de protecteur à tous les chrétiens de l'île , & que le peuple ne verroit pas plutôt arborer les étendards de l'ordre , que pourvu qu'on lui portât des armes , il les tourneroit avec plaisir contre les tyrans & les ennemis de la religion.

Le grand-maître en habile politique fut ravi pour le succès de ses desseins , d'avoir dans la place plus d'une intelligence : il exporta ces marchands à persévérer dans leurs bonnes intentions pour l'ordre : & après les avoir comblés de carresses & de présens , il les fit reconduire avec le même secret qu'ils étoient venus , jusqu'à l'endroit où leur vaisseau les attendoit.

Ce prince de concert avec le pape , fit passer ensuite jusqu'à Rhodes le commandeur Bosio , excellent négociateur , qui entra dans la ville déguisé en marchand : il reconnut lui-même l'état de la place , la force de la garnison , la disposition & le nombre de ce qui y restoit d'habitans Grecs. Il poussa encore plus loin le succès de sa négociation ; & par l'entremise du métropolitain Grec , ami de l'aga , il s'aboucha avec cet officier. Il avoit pris la précaution avant de se trouver à cette entrevue , de remplir un des blancs-seings que le grand-maître lui avoit confiés , d'une lettre pour cet aga , dans laquelle il lui offroit de magnifiques récompenses , s'il vouloit tenir la parole qu'Achmet avoit donnée : & en même-tems il lui fit voir la lettre que ce beglier-

beï avoit écrite à son sujet, & par rapport aux deux tours de Rhodes. L'aga après avoir été quelque tems sans rien répondre à Bosio, se déterminâ tout d'un coup : il lui déclara qu'il y avoit long-tems qu'il fouhaitoit de rentrer dans le sein de l'église : il donna sa parole à l'envoyé du grand-maître de recevoir ses chevaliers dans les tours où il commandoit, pourvu qu'outre les troupes nécessaires pour s'y maintenir & pour faire le siège de la ville, on envoyât incessamment des vivres, des munitions de guerre & de bouche, & sur-tout de quoi armer les habitans de l'île. Tout sembloit faire espérer un heureux succès de cette entreprise, lorsqu'on apprit que le grand-seigneur avoit prévenu les desseins d'Achmet & l'avoit fait périr. Ce prince instruit de sa rébellion, avoit envoyé contre lui, à la tête d'une puissante armée, son favori appelé Ybrahim, Albanois de naissance, & aussi bon général qu'adroit courtisan.

Achmet s'étoit flatté que l'entreprise de Rhodes causeroit en sa faveur une puissante diversion ; mais du côté de l'ordre, & même par l'impuissance des chevaliers, on n'avoit encore fait aucun mouvement : ainsi l'entrée d'Ybrahim dans l'Egypte jeta une consternation générale parmi les partisans d'Achmet. Il ne laissa pas, en homme de courage, de se préparer à soutenir la guerre. Il envoya des ordres de tous côtés pour faire avancer les troupes des provinces les plus éloignées ; mais il fut mal obéi : une autorité usurpée n'est

jamais bien affermie dans les commencemens d'une nouvelle domination ; plusieurs de ses principaux chefs , sous différens prétextes , évitèrent de se déclarer ouvertement contre leur légitime souverain. Ybrahim , averti de cette disposition , leur promit une ample amnistie , & même des récompenses , s'ils se défaisoient de ce rebelle. Ces traîtres l'étouffèrent dans le bain , ouvrirent les portes du grand Caire à Ybrahim , & se soumirent à son autorité. Ce général envoya aussi-tôt la tête d'Achmet au grand-seigneur , qui par cette prompte expédition se vit délivré de l'embarras de soutenir la guerre dans un pays éloigné , & parmi une nation ennemie de tout tems des Turcs , & où sa puissance n'étoit pas encore assez affermie.

La mort de ce rebelle effraya l'aga de Rhodes ; la crainte d'être découvert & enveloppé dans sa disgrâce , l'obligea de presser l'exécution de l'entreprise où il étoit entré : & par le même motif , le grand-maître qui ne pouvoit plus espérer de secours ni de diversion du côté de l'Egypte , avant que de s'engager plus avant , voulut pressentir les princes chrétiens , & voir quelles forces il en pourroit tirer.

Pendant ces révolutions arrivées en Egypte , les commissaires que le grand-maître & le conseil avoient envoyés pour visiter Malthe , Goze & Tripoli , à leur retour firent leur rapport de l'état où ils avoient trouvé ces îles , & la ville de Tripoli. Ils dirent que l'île de Malthe n'étoit autre chose qu'un rocher de pierre de tuf , qui pouvoit avoir

fix à sept lieues de longueur sur trois ou quatre de largeur, & environ vingt lieues de circuit; qu'on ne trouvoit au plus sur la superficie de ce rocher que trois ou quatre pieds de terre, encore toute pierreuse, peu propre à produire du bled & d'autres grains; mais abondante en figues, en melons & en d'autres fruits qui y étoient très-communs, & que le principal commerce de cette île consistoit en miel, en coton & en cumin, que les habitans échangeoient contre des grains; qu'à l'exception de quelques fontaines qu'on rencontroit dans le fond de l'île, on y manquoit d'eau vive & même de puits, à quoi les habitans suppléaient par des citernes; que le bois n'y étoit pas plus commun, qu'on le vendoit à la livre, & que les habitans pour faire cuire leurs viandes, étoient réduits à se servir de bonte de vache séchée au soleil, ou de charbons sauvages; que la capitale de l'île appelée *la Cité notable*, étoit située au milieu de cette île sur une colline, & de difficile accès à cause des rochers dont la plaine étoit remplie; que cette place n'avoit que de simples murailles, sans autres fortifications que quelques tours élevées sur les portes de la ville; que sur la côte méridionale de l'île, on n'y trouvoit ni ports, ni golfes, ni cales; que tout le rivage en cet endroit n'étoit bordé que de grands rochers & d'écueils, contre lesquels les vaisseaux poussés par un vent violent, & surpris par quelque tempête, faisoient souvent naufrage; mais que du côté opposé on dé-

couvroit plusieurs pointes ou caps , & des endroits en forme de golfes & de cales propres pour y pouvoir mouiller. Ils ajouterent qu'ils étoient entrés dans le grand port qui étoit défendu par un fort appelé *le Château Saint-Ange* , & qu'ils avoient trouvé au pied de ce château une petite ville appelée communément *le Bourg* ; que ce port n'étoit séparé d'un autre appelé *le port Musciet* , que par une langue ou pointe de rochers ; qu'outre la capitale , le château & le bourg , il y avoit encore environ quarante casales ou bourgades composées de plusieurs hameaux répandus dans la campagne , & où l'on trouvoit environ douze mille habitans , hommes , femmes & enfans , la plûpart pauvres & misérables à cause de la stérilité du terroir.

Ces commissaires présentèrent au grand-maître & au conseil un plan de cette île , où l'on avoit pris soin de marquer exactement plusieurs petits golfes ou cales où se retiroient ordinairement des pêcheurs , & quelquefois des corsaires. Ils ajouterent que la commodité de tant de ports si favorables aux armemens de la religion , leur faisoit croire qu'on ne devoit pas rejeter les propositions de l'empereur , pourvu qu'il ne prétendît pas par cette donation les assujettir à tourner leurs armes contre ses ennemis particuliers.

A l'égard de l'île du Goze , appelée par ses habitans *Gaudisch* , ils dirent qu'elle n'étoit séparée de celle de Malthe que par un canal étroit , appelé *Freo* , d'une lieue & demie ou

deux lieues de largeur, au milieu duquel étoient placées les petites îles ou rochers appelés *Cumin & Cuminot*; que le circuit du Goze étoit d'environ huit lieues; sa longueur de trois, & sa largeur d'une & demie; qu'ils n'y avoient trouvé aucun port; que cette île étoit environnée de rochers escarpés & d'écueils; de sorte qu'on n'y pouvoit aborder qu'avec bien de la difficulté. Cependant que le terroir leur en avoit paru fort fertile; qu'il y avoit environ cinq mille personnes, hommes, femmes & enfans dispersés en différens villages, & que pour leur sûreté contre les corsaires, on y avoit construit un château situé sur une montagne, mais qu'il leur avoit paru mal fortifié, & de peu d'importance; que tout foible qu'il étoit, ils ne croyoient pas qu'il fût de la prudence du conseil d'accepter l'offre qu'on faisoit de l'île de Malthe séparément de celle du Goze, qui en étoit trop voisine, & qui pourroit servir un jour de retraite à leurs ennemis.

Ces commissaires ne formerent pas le même jugement de la ville & du château de Tripoli: ils représenterent au conseil que cette place située sur la côte de Barbarie, & à près de quatre-vingts lieues de Malthe, n'avoit aucunes fortifications; qu'il étoit même presque impossible d'y en construire sur un terrain & un fond sablonneux & plein d'eau; que les fossés étoient peu larges & encore moins profonds; le port & le château commandés par une montagne voisine; enfin que cette ville

VILLIERS
DE L'ISLE-
ADAM.

étoit environnée des états du roi de Tunis, qui n'y souffriroit pas long-tems des chrétiens; que l'éloignement où elle étoit de Malthe, ne permettroit pas, si elle étoit attaquée, d'y jeter un prompt secours; que le bled étoit encore plus rare à Tripoli qu'à Malthe, à cause de la stérilité du terroir, qui ne porte que des dattes; d'où ils conclurent qu'en se chargeant de la défense de cette place, on s'exposeroit à perdre tous les chevaliers qu'on y enverroit en garnison.

1524.
Août.

Bosio, l. 2,
p. 12.

Le grand-maître fit part au pape de cette relation, & il le pria d'interposer ses bons offices auprès de l'empereur, pour l'obliger à décharger l'ordre de la défense de Tripoli, & des autres conditions onéreuses qu'il vouloit attacher à l'inféodation de Malthe. Mais dans cette conjoncture, il ne pouvoit guère choisir d'intercesseur auprès de Charles-Quint, qui fût moins agréable, & plus suspect à ce prince, que Clément VII. Il se négocioit actuellement une ligue entre ce pontife, le roi d'Angleterre & les Vénitiens, pour maintenir la liberté de l'Italie, menacée d'une entière invasion depuis la perte de la bataille de Pavie, où François premier, roi de France, avoit été fait prisonnier par les généraux de l'empereur.

Ce prince si digne d'une meilleure fortune, étoit entré en armes dans le duché de Milan, qu'il prétendoit lui appartenir, & à la reine Claude, sa femme, du chef de Valentine Visconti, femme de Louis, duc d'Orléans, frere de Charles VI. Les Sforces s'en étoient

emparés au préjudice des princes de la maison d'Orléans. François Sforce en étoit actuellement en possession : l'empereur, sous prétexte de le maintenir comme son vassal, avoit fait entrer une puissante armée dans le Milanois ; & depuis la bataille de Pavie, ses généraux agissoient moins en qualité de protecteurs, & comme commandant des troupes auxiliaires, qu'en conquérans. Ils mirent au nom de l'empereur des garnisons dans les principales villes de ce duché, sous prétexte que le nouveau duc n'en avoit pas reçu encore l'investiture. Le pape & les princes d'Italie, qui au commencement de cette guerre redoutoient également le voisinage de deux princes si puissans, eussent bien souhaité que les François n'eussent point troublé Sforce dans la possession du Milanois.

La prison du roi ramena dans le parti de la France, non-seulement les princes d'Italie, mais encore le roi d'Angleterre : Sforce même qui ne craignoit plus rien du côté d'un prince prisonnier, & opprimé lui-même par les Impériaux qui continuoient à le dépouiller de ses états, négocioit une ligue contre celui qui vouloit engloutir toute l'Europe, & qui aspirait à la monarchie universelle.

Telle étoit la situation des affaires, & le sujet ou le prétexte d'une guerre, dont l'ambition de Charles-Quint étoit la véritable cause & la seule origine. Après la mort de l'empereur Maximilien, ce prince & François premier avoient été concurrens dans l'élection pour l'empire. Cette rivalité, des droits & des

prétentions dont les souverains ne manquent guère quand ils ne manquent pas de forces, des qualités excellentes, mais opposées dans l'un & l'autre, tout cela avoit excité entre ces deux grands princes une émulation de gloire, suivie, depuis l'élection de Charles-Quint, d'une animosité, que le sang de tant de milliers de leurs sujets n'avoit encore pu éteindre. On admiroit à la vérité, dans François premier, un courage à l'épreuve des plus grands périls de la guerre, une noble franchise & digne d'un meilleur siècle, une foi inviolable dans ses traités, de la bonté & de la clémence à l'égard de ses sujets; mais il eut été à souhaiter que ce prince eût eu moins d'attachement pour ses plaisirs, plus de secret dans ses affaires, d'attention & de suite dans l'exécution de ses desseins, & que de ses favoris il n'en eût pas fait ses ministres & ses généraux. Charles-Quint au contraire avoit toutes les qualités d'un grand politique; mais peu de ces vertus du cœur qui honorent un particulier; plein d'une ambition sans bornes, n'agissant que pour son intérêt, impénétrable dans ses desseins, ne perdant jamais de vue les différentes dispositions de tous les princes de l'Europe, plus habile que tous ses ministres, heureux dans le choix de ses généraux, insensible aux plaisirs de la table; & s'il n'étoit aussi chaste que l'exigent les préceptes du christianisme, au moins pour éviter le scandale, il prenoit autant de précautions pour dérober ses galanteries à l'œil pénétrant du courtisan, que les autres

princes de son tems affectoient de les faire éclater. Du reste, sans foi, sans probité, sans parole, même sans reconnoissance; & cependant n'oubliant rien pour se donner les apparences & tous les dehors de ces vertus.

Il étoit bien difficile qu'avec de si grandes qualités, deux princes tous deux ambitieux, braves, puissans & voisins, demeurassent long-tems en paix, & y laissassent le reste de l'Europe. Sur leurs portraits que nous n'avons fait qu'ébaucher, le lecteur jugera sans peine que la fortune devoit se déclarer pour le plus habile; aussi François premier avoit succombé sous la puissance de son ennemi; il étoit alors question de négocier la paix & sa liberté. Charles-Quint mettoit l'une & l'autre à un si haut prix, que le roi rebuté de la dureté des conditions, protestoit hautement qu'il remettrait plutôt la couronne au dauphin son fils, que d'en arracher lui-même un des plus beaux fleurons.

Mais la régente sa mere, sans s'arrêter à un dessein que le chagrin de sa prison avoit produit, prit le parti d'envoyer en Espagne la duchesse d'Alençon sa fille & sœur du roi, princesse ornée de toutes les graces de la nature, élevée dans les intrigues de la cour, & d'un génie aussi souple que si elle ne fût pas née avec cet orgueil & cet empire que donne une rare beauté, soutenue sur-tout par une naissance si illustre. La régente se flattoit qu'elle obtiendrait de l'empereur la liberté du roi son frere, à des conditions moins

odieuses. Elle nomma pour l'assister dans cette importante négociation l'archevêque d'Embrun, connu depuis sous le nom de cardinal de Tournon, l'évêque de Tarbes, depuis cardinal de Gramont, & Seluc, premier président du parlement de Paris. L'annaliste de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem rapporte que la régente prévenue de l'affection du grand-maître, pour la personne & le service du roi son fils, lui dépêcha un courier pour le prier de vouloir bien conduire en Espagne sur les galeres de la religion la princesse sa fille; que le maréchal de Montmorency son petit neveu lui en écrivit par ordre de la régente dans les termes les plus pressans; & que ce seigneur, pour le déterminer par son propre intérêt à faire ce voyage, lui représenta que dans le besoin que son ordre avoit d'un établissement fixe & assuré, il aplaniroit par sa présence, & en traitant lui-même avec l'empereur, ce nombre infini de difficultés que les ministres de ce prince en Italie faisoient naître au sujet de l'inféodation des îles de Malthe, du Goze, & de la ville de Tripoli.

Bosio, t. 3, p. 38. L'Isle-Adam communiqua au pape, les dépêches de la régente. Clément qui étoit actuellement en liaison avec cette princesse, approuva fort ce voyage: il desiroit la liberté du roi, peut-être moins par considération pour le roi même, que par crainte de la puissance redoutable de son ennemi: il se flattoit que si on pouvoit rompre les chaînes de François premier, ce prince, pour se venger

de la dureté de sa prison, ne manqueroit pas de reprendre les armes, & que la guerre allumée entre deux ennemis si implacables, feroit la sûreté des autres souverains, & maintiendrait la paix dans le reste de l'Europe. Le grand-maître, sur la réponse de sa sainteté, s'embarqua sur les galeres de la religion à Civita-Vecchia, & se rendit à Marseille, où il salua la régente. En attendant la duchesse d'Alençon, il eut plusieurs conférences avec cette princesse.

Les ministres de l'empereur allarmés & jaloux de ce voyage dont ils ignoroient le motif, firent saisir en Italie tous les revenus de la religion. L'empereur ne manqua pas d'approuver leur conduite : ce prince étoit d'ailleurs mécontent du grand-maître & du conseil. Nous avons dit qu'il leur avoit offert pour retraite, les îles de Malthe, du Goze, & la ville de Tripoli : la lenteur que l'ordre avoit apportée à lui rendre une réponse positive, l'engagea à en écrire en particulier aux rois d'Aragon & de Castille, dont les chevaliers étoient nés ses sujets : & il envoya au conseil un chevalier Espagnol, appelé Pierre Fernandez Hérédia, ou Erréra, qui étant arrivé à Viterbe, représenta de sa part aux seigneurs du conseil, que dans la pensée que la religion accepteroit avec autant de joie que de reconnoissance, un établissement aussi considérable, il avoit différé depuis dix-huit mois à fortifier ces îles ; qu'il demandoit que le conseil s'expliquât nettement sur ces pro-

VILLIERS
DE L'ISLE
ADAM.

1525.
25 de juin.

positions. Cet envoyé ajouta avec hauteur que s'il se trouvoit quelque langue qui s'y opposât, l'empereur son maître sauroit bien y donner ordre.

Ce prince ébloui par une constante prospérité, & devenu plus fier par la prison du roi, se croyoit en état de donner la loi à toutes les puissances de l'Europe; & cet esprit de domination s'étoit répandu jusques dans les langues originaires de ses états. La plûpart des chevaliers Espagnols vouloient dominer dans le conseil; & ils demandoient qu'on acceptât sur le champ les offres de l'empereur avec la dépendance & l'assujettissement qu'il y attachoit: quelques-uns même laissoient entrevoir que si les François ne se conformoient pas à leur disposition, ils s'en sépareroient; qu'ils s'établiroient dans Malthe indépendamment du grand-maître, & qu'ils espéroient obtenir de l'empereur l'union de l'ordre de Monteze fondé en Espagne, à leur congrégation particulière, pour dédommager l'ordre de ce qu'il perdrait en France par l'éloignement des commandeurs & des chevaliers François.

Mais le conseil & les plus sages mêmes des langues d'Espagne, qui avoient horreur d'un schisme, répondirent à cet envoyé, que tout l'ordre étoit très-reconnoissant des offres généreuses de sa majesté impériale; mais que dans une affaire aussi importante, ils ne pouvoient prendre aucune résolution décisive sans la présence du grand-maître, & le consentement exprès du pape; qu'ils en alloient écrire

incessamment à l'un & à l'autre ; qu'ils appren-
noient que le grand-maître étoit parti pour se
rendre à la cour de l'empereur dans le dessein
d'être instruit par lui-même de ses intentions
au sujet de l'île de Malthe, & qu'ils espéroient
que pour le bien & l'honneur de la religion,
ce grand prince voudroit bien relâcher quelque
chose des conditions attachées à cette inféo-
dation.

Le conseil dépêcha aussi-tôt en France le
commandeur Bosio, pour donner avis à l'Isle-
Adam du séquestre que les ministres de l'em-
pereur avoient fait des biens que la religion
possédoit en Italie, & des propositions que le
chevalier Erréra venoit de faire en plein
conseil. Le grand-maître différa à répondre
au conseil, jusqu'à ce qu'il eût vu l'empereur ;
il ordonna à Bosio de le suivre, & il partit
pour l'Espagne avec la duchesse d'Alençon, à
laquelle le roi d'Angleterre avoit procuré un
sauf-conduit.

Cette princesse ne fut pas plutôt arrivée à *Guichard*
Madrid, qu'après que l'empereur fut débar- *tom. 16.*
rassé du cérémonial & des premiers honneurs
qu'il lui rendit, il donna une audience parti-
culière au grand-maître, qui l'entretint d'a-
bord de tout ce qui s'étoit passé au siège & à
la perte de Rhodes. Ce grand homme lui
représenta ensuite les pertes que son ordre y
avoit faites, & l'état déplorable où se trouvoit
alors tout le corps de la religion : & voyant
l'empereur touché & attendri de tant de dis-
graces, il se plaignit modestement de l'arrêt

que ses ministres avoient fait sur les biens des commanderies d'Italie, sous prétexte qu'en venant en Espagne, il étoit passé par la France avant que de se rendre à sa cour. Pour prévenir les desseins que l'empereur auroit pu avoir en cédant l'île de Malthe aux chevaliers, d'en faire ses vassaux, il lui insinua adroitement que quoiqu'ils fussent tous nés sujets de différens souverains, l'ordre en général par sa profession, ne dépendoit d'aucun; qu'un chevalier François de nation n'étoit pas plus attaché au roi de France qu'à sa majesté impériale; que l'unique objet de son institut étoit de défendre également tous les chrétiens contre les incursions des infideles; que depuis tant de siècles que son ordre subsistoit avec quelque sorte de gloire, on n'avoit point vu qu'il eût jamais pris parti contre aucun prince chrétien en faveur d'un autre. Il entra ensuite dans l'affaire de Malthe; & sans s'arrêter à la dureté des conditions que l'empereur vouloit prescrire, il lui dit en général qu'il y avoit long-tems que la religion auroit profité des bontés de sa majesté impériale, si on n'avoit pas été retenu par l'espérance de rentrer dans Rhodes; qu'il y avoit un parti formé pour l'exécution de cette entreprise: & là-dessus avec la permission de l'empereur, il fit entrer dans sa chambre le commandeur Bosio, qui lui rendit compte en détail de toutes les mesures qu'il avoit prises à ce sujet avec les principaux habitans. Il ajouta qu'il ne manquoit à l'ordre que l'argent nécessaire

pour lever trois ou quatre mille hommes, & pour porter en même-tems des armes aux habitans que les Turcs avoient désarmés avec grand soin.

VILLIER
DE L'ISL
ADAM

L'empereur entra dans les vues du grand-maître : cependant, avant que de s'y engager plus avant, il lui conseilla d'en conférer avec le duc d'Albe, le plus habile de ses généraux. Il ajouta que si ce seigneur en trouvoit l'exécution possible, il donneroit volontiers, pour en faciliter le succès, vingt-cinq mille écus ; qu'il souhaitoit que les autres souverains de la chrétienté y voulussent contribuer ; mais que si ce projet n'avoit point de suite, l'ordre pour son établissement pourroit toujours compter sur l'île de Malthe ; & pour prémices de sa bonne volonté, il donna sur le champ une pleine & entière main-levée de tous les revenus que ses ministres en Italie avoient fait arrêter. L'Isle-Adam, qui n'ignoroit pas que les souverains ne veulent jamais avoir tort, remercia ce prince de cet effet de sa justice, dans les mêmes termes que s'il en eût obtenu une grace. Avant de se retirer, il lui demanda la permission de pouvoir saluer le roi de France ; ce que l'empereur lui accorda volontiers, dans la vue que le grand-maître pourroit contribuer à la négociation de la paix.

Un officier de ses gardes par son ordre le conduisit dans l'appartement de François premier. Ce prince y étoit plutôt gardé en criminel d'état, qu'en prisonnier de guerre. Charles-Quint, quoique vassal du roi, pour

arracher de son seigneur une rançon immense, & des conditions exorbitantes, n'avoit rien oublié pour lui rendre sa prison insupportable. Des traitemens si indignes & si pleins de dureté avoient jetté François premier dans une sombre mélancolie, qui fut suivie d'une fièvre violente. L'arrivée de la princesse sa sœur qu'il aimoit tendrement, lui causa le premier mouvement de joie qu'il eût ressenti depuis sa disgrâce. Sa santé se rétablit, & le grand-maître dans cette conjoncture ayant été introduit dans sa chambre, le roi l'embrassa tendrement, loua la généreuse défense qu'il avoit faite à Rhodes, & ordonna aux ministres qui avoient accompagné la princesse sa sœur de ne rien traiter dans leurs négociations avec les ministres de l'empereur, sans la participation de l'Isle-Adam. Ce seigneur fut admis dans toutes leurs conférences; il y faisoit la fonction de médiateur. Sa dignité, sa haute réputation, sa prudence & son habileté donnoient un grand poids à ses remontrances; & il n'oublioit rien pour concilier les intérêts de ces deux princes, & pour les porter par une paix solide à réunir leurs armes contre l'ennemi commun du nom chrétien. La duchesse d'Alençon de son côté employoit tous les charmes de son esprit pour vaincre la dureté & l'obstination de l'empereur; mais ce prince uniquement occupé de ses intérêts, & qui par la prison du roi se flattoit d'être bientôt maître d'une partie de la France, ne faisoit que des propositions déraisonnables. Outre les renonciations qu'on

lui offroit de la part du roi à ses droits sur le Milanois & sur le royaume de Naples, à l'hommage des comtés de Flandres & d'Artois, & outre des sommes immenses, Charles-Quint demandoit encore le duché de Bourgogne, pour être en état, si la guerre recommençoit, de porter ses armes dans le cœur de la France & jusqu'aux portes de Paris. Le roi qui connoissoit l'importance de cette aliénation, en rejetta la proposition avec beaucoup de fermeté : & pour faire voir à l'empereur qu'il renonceroit plutôt à sa liberté, qu'à une portion si importante de sa couronne, il résolut de se séparer de la duchesse sa sœur, & de se priver de la présence d'une princesse qui faisoit son unique consolation. Il la fit partir pour retourner en France, & elle fut même obligée de prendre ce parti sur des avis qu'elle reçut secrètement que l'empereur ne cherchoit qu'un prétexte pour la faire arrêter.

Charles-Quint, le prince de son tems le plus artificieux, pour laisser expirer le sauf-conduit qu'il lui avoit donné, avoit fait traîner exprès les négociations. Le départ de la duchesse le surprit, & il envoya ordre sur les confins d'Espagne de l'arrêter le jour que le terme de son sauf-conduit seroit expiré ; mais la princesse bien avertie de cette supercherie, faisoit en s'en retournant le même chemin en un jour, qu'elle n'avoit fait qu'en quatre en entrant en Espagne. Cette diligence, & son arrivée sur la frontière avec une grosse escorte, le dernier jour du sauf-conduit,

empêcha les officiers de l'empereur d'entreprendre sur sa personne : & par-là l'empereur ne put tirer aucun avantage de son artifice.

1525.

Histo., l. 3,
41.

Le départ de la princesse ne ralentit point le zèle du grand-maître, & ses bons offices pour la paix. Il en représentoit souvent la nécessité à l'empereur & à ses ministres, & il leur faisoit envisager que pendant que les armes de ce prince étoient occupées contre la France, Soliman étendoit ses conquêtes sur la Hongrie, & s'ouvroit un chemin pour pénétrer jusques dans l'Autriche & les pays héréditaires. Quand d'un autre côté ce seigneur approchoit du roi, il lui faisoit comprendre combien sa présence étoit nécessaire dans son royaume ; mais il lui faisoit sentir en même-tems qu'il n'obtiendrait jamais sa liberté de l'empereur, que par la cession du duché de Bourgogne. Enfin il agit si heureusement auprès de ces deux princes, qu'il les fit convenir d'un traité de paix. François premier, prévenu qu'il ne pouvoit aliéner le domaine de sa couronne, & que des actes extorqués dans une rigoureuse prison ne pouvoient jamais être valides, après avoir secrètement protesté contre la violence qui lui étoit faite par son vassal, souscrivit à tout ce qui lui fut présenté. On convint que le roi seroit reconduit dans le dixième de février en son royaume ; & que pour l'entière garantie du traité, ce prince donneroit en ôtage deux princes ses enfans, outre plusieurs autres articles qui ne sont point du sujet de cet ouvrage. L'Isle-

Adam, toujours attentif aux intérêts de la religion, y fit insérer que l'empereur & le roi de France solliciteroient conjointement le pape à travailler à une croisade contre les infideles, & qu'ils y contribueroient de tout leur pouvoir.

Depuis la signature de ce traité, l'empereur & le roi se virent plusieurs fois, mais toujours en ennemis réconciliés, & avec plus de politesse que de franchise. La première fois que l'empereur rendit visite au roi, il voulut être accompagné du grand-maître, qu'il appelloit son pere. On remarqua que Charles-Quint & François premier étant sortis ensemble, l'empereur au passage d'une porte déféra le pas au roi, & que ce prince le refusa, sur quoi ils appellerent le grand-maître pour en décider : « Je prie Dieu, *leur dit ce vénérable vieillard*, qu'il n'y ait jamais de différend de plus grande importance entre vos majestés » : & adressant la parole au roi de France : « Personne, *lui dit-il*, Sire, ne disconvient que l'empereur ne soit le premier prince de la chrétienté ; mais étant dans ses états & dans son palais, il me semble que vous ne devez pas refuser les honneurs qu'il croit devoir au plus grand roi de l'Europe ». Une réponse aussi prudente & aussi adroite contenta l'un & l'autre ; l'empereur sur-tout lui en fut très-bon gré ; il l'honora depuis de plusieurs marques de distinction ; & dans des audiences publiques, où il étoit sur son trône, il voulut que le grand-maître fût

Bosio, t.

l. 3, p. 42.

assis sous le même dais. Enfin, quand l'Isle-Adam prit congé de lui après le départ du roi, pour retourner à Viterbe, il lui renouvela les promesses qu'il lui avoit faites de l'île de Malthe, & il ajouta qu'il rendoit le pape maître & arbitre des conditions de cette inféodation.

id. ibid.

Mais avant que le grand-maître partit d'Espagne, il termina par sa prudence un différend qui s'étoit élevé en Portugal au sujet du grand-prieuré de Crato. Depuis la perte de Rhodes & la retraite du couvent à Viterbe, plusieurs souverains de l'Europe peu affectionnés à l'ordre, & sous prétexte qu'il n'armoit plus suivant son institut contre les infidèles, ou s'emparoiert des revenus des commanderies, ou bien au préjudice des statuts de la religion & des droits d'ancienneté, ils en dispofoient en faveur des chevaliers qui leur étoient les plus agréables. Le prieuré de Crato étant vacant par le décès de Jean de Menezés, le roi de Portugal, au préjudice du chevalier Gonzalve de Pimentel, le conféra au prince Louis son frere : & pour dédommager Pimentel, il lui fit offrir une pension de neuf mille livres. Les chevaliers Portugais, pour ne point souffrir qu'on fît cette breche à leurs droits, refuserent de reconnoître dom Louis. Le roi irrité de leur opposition, les menaça de faire saisir tous les biens que l'ordre possédoit dans ses états ; & sous prétexte qu'il restoit à Viterbe dans une inaction contraire à ses statuts, il déclara qu'il en employeroit les

revenus dans une guerre sainte, & contre les Maures de Barbarie.

VILLIER
DE L'ISLE
ADAM.

Le grand-maître prévoyant sagement qu'une pareille entreprise, quoiqu'injuste, pourroit être d'un dangereux exemple par rapport aux autres souverains, accommoda cette affaire. Il crut que dans des tems si fâcheux il devoit dissimuler une injustice qu'il ne pouvoit empêcher : il consentit que dom Louis retînt l'administration du prieuré, & comme en commende : mais en échange il obtint du roi une confirmation authentique de tous les droits & de tous les privilèges de son ordre. Ce prince s'engagea solennellement à ne plus troubler les chevaliers dans la jouissance des commanderies qui échërroient à chacun selon son rang d'ancienneté. Comme l'entreprise de Rhodes étoit le seul objet & l'unique point de vue auquel se réduisoient tous les desseins de l'Isle-Adam, il fut stipulé par le même traité, que pour une guerre si sainte, le roi fourniroit à l'ordre quinze mille crusades, espece de monnoie d'argent, valant en ce tems-là chacune environ quatre francs & demi.

A peine le grand-maître étoit revenu en France, qu'il apprit que Henri VIII, roi d'Angleterre, sur le même prétexte dont s'étoit servi le roi de Portugal, & comme si l'ordre par la perte de Rhodes eût été entièrement éteint, avoit empêché le chevalier Nelson de prendre possession du grand-prieuré de ce royaume ; qu'il prétendoit même réunir

à son domaine les revenus de toutes les commanderies, ou que tous les chevaliers Anglois servissent de garnison dans Calais. Des prétentions si odieuses affligèrent sensiblement l'Isle-Adam: il voyoit avec douleur que malgré tous ses soins, les biens de son ordre alloient devenir insensiblement la proie des princes & de leurs courtisans. Les papes, en qualité de souverains, s'étoient mis depuis quelque tems comme en possession de nommer au grand-prieuré de Rome, & aux commanderies vacantes dans le patrimoine de saint Pierre, & dans leurs états. Les ministres de l'empereur en Italie de leur côté s'emparoisent sans scrupule des plus riches bénéfices; ils croyoient encore faire grace à l'ordre en prenant sa croix comme une marque qu'ils n'en jouissoient qu'à titre de chevaliers. Dans un brigandage & une désolation si générale, le grand-maître eut recours au roi de France, le seul prince de la chrétienté, si on peut parler ainsi, qui parmi tant de disgraces arrivées à la religion de Saint-Jean, lui eût conservé la même estime & sa première affection.

Le grand-maître fit passer par sa cour le prieur de Saint-Gilles & le commandeur de Bourbon, qu'il envoyoit en Angleterre. Ces envoyés, ou si l'on veut, ces ambassadeurs, le prièrent de sa part de vouloir honorer l'ordre de sa protection auprès de Henri VIII. Le roi lui en écrivit dans les termes les plus pressans, & il lui marquoit par sa lettre que si l'ordre depuis la perte de Rhodes n'avoit pu continuer

la guerre contre les infideles, ce n'avoit été que faute de ports, où ils pussent faire des armemens ; qu'on étoit en traité pour l'île de Malthe ; qu'il le conjuroit de contribuer à cet établissement ; qu'on n'en auroit pas plutôt fait le chef-d'ordre & la place d'armes de la religion, que les chevaliers se remettroient en mer suivant leur profession , & que les marchands Anglois ses sujets feroient peut-être les premiers qui éprouveroit combien cet institut militaire, quoiqu'indépendant d'aucun prince chrétien, étoit cependant utile à toute la chrétienté.

Mais des motifs si justes, & tous les offices du roi de France, toucherent peu le roi d'Angleterre : non-seulement il n'eut aucun égard aux mémoires que lui présenterent les députés de la religion ; mais il leur défendit de faire sortir de ses états, ni argent, ni effets, provenans des biens de l'ordre : il congédia même ces envoyés assez brusquement & sans beaucoup d'égard pour leur caractère. Ces ministres à leur retour ayant rendu compte au grand-maître du peu de succès de leur négociation, ajouterent qu'ils croyoient avoir démêlé qu'une injustice si criante venoit de ce que ce prince, le plus fier de son siècle, se tenoit offensé que le grand-maître eût visité le roi de France & l'empereur sans lui rendre les mêmes devoirs de civilités ; & cette conjecture n'étoit pas sans fondement. Quoique les états de Henri VIII ne fussent pas si étendus que ceux de Charles-Quint & de François

premier, il n'en étoit pas moins redoutable à ces deux princes, dont il balançoit tour-à-tour la puissance, suivant le parti que son intérêt lui faisoit prendre dans leurs démêlés : par cette conduite adroite, il se faisoit rechercher par l'un & l'autre de ces deux potentats, qui le ménageoient avec de grands égards. Le personnage important qu'il faisoit dans les affaires de l'Europe, l'autorité absolue qu'il avoit acquise dans ses états, quoique les loix y soient plus respectées que les souverains, & l'habileté avec laquelle il avoit toujours su tourner les parlemens dans ses vues ; tout cela faisoit qu'il se regardoit & vouloit être considéré comme l'arbitre de la chrétienté. Le grand-maître eut d'abord bien de la peine à croire que le défaut d'une formalité & d'une cérémonie qu'il ne devoit point, eût pu exciter le ressentiment de ce prince, & le porter à traiter la religion avec tant de dureté. Mais comme après tout les princes les plus puissans, & les souverains sur-tout, élevés dans la flatterie, ne respiroient ordinairement qu'un air plein d'orgueil & de vanité, l'Isle-Adam crut acheter à bon marché, par une si légère déférence, la main-levée des biens de son ordre. Ce vénérable vieillard, sans consulter ni son âge, ni la rigueur de la saison, partit pour l'Angleterre, & il se fit précéder par le commandeur Bosio, le plus habile négociateur qu'il y eût dans l'ordre, & peut-être dans la chrétienté. Ce religieux s'adressa d'abord au cardinal de Wolsey, premier ministre du roi

d'Angleterre , auquel il rendit une lettre du grand-maître , qui le prioit de présenter le commandeur au roi , & de vouloir bien appuyer auprès de ce prince les intérêts de la religion. Le cardinal lui procura une audience : Bosio présenta à Henri une lettre du grand-maître , & lui apprit en même-tems que ce prince venoit exprès d'Italie pour le saluer ; mais qu'il n'avoit pas cru devoir entrer dans ses états sans savoir s'il l'auroit agréable. Henri adouci par cette démarche , lui répondit qu'il étoit plein de vénération pour la personne de l'Isle-Adam ; qu'il seroit ravi de voir un si grand capitaine ; cependant qu'il étoit fâché qu'il se fût mis en chemin dans une saison si rigoureuse ; mais qu'en tout tems il seroit reçu dans ses états , avec la considération qui étoit due à sa dignité & à son mérite. Le roi renvoya Bosio au grand-maître qu'il trouva à la cour de France ; & il lui rendit deux lettres , l'une du roi , l'autre de son ministre , datées du 25 février , toutes deux très-obligeantes , & dans lesquelles on l'invitoit à passer au plutôt en Angleterre. Il s'y rendit en diligence ; & après s'être reposé quelques jours dans la commanderie ou le prieuré de Saint-Jean , il partit pour la cour , suivi des grand-croix , des commandeurs & des chevaliers d'Angleterre & d'Ecosse , qui s'étoient rendus de différens endroits auprès de lui.

Ce cortège étoit nombreux & magnifique : & pour lui donner encore plus d'éclat , le roi envoya bien loin au-devant de lui plusieurs

milords des plus considérables de sa cour. Ce fut avec une si noble escorte qu'il entra dans le palais. Henri lui fit un accueil gracieux, & on s'apperçut qu'il l'envisageoit avec cette attention que lui inspiroit la première vue d'un prince que sa conduite & sa valeur avoient rendu également fameux dans l'Europe & dans l'Asie. Le grand-maître, après lui avoir rendu les civilités qu'il croyoit devoir à un roi si puissant, ne jugea pas à propos d'entrer dans aucun détail des affaires qui l'amenoient en Angleterre : il se contenta de demander en général à ce prince sa protection pour son ordre. Tout se passa ensuite de la part du roi en louanges sur la défense de Rhodes, plus glorieuse, dit Henri, que la conquête d'une province entière : & lorsque le grand-maître voulut se retirer, ce prince ordonna à ses officiers de le loger dans son palais : il y fut servi avec la magnificence convenable à son rang & à l'estime que le roi faisoit d'un hôte si illustre.

Ils eurent depuis plusieurs conférences particulières au sujet du siège de Rhodes, & d'un endroit nécessaire pour l'établissement du couvent. Le grand-maître lui fit voir que malgré la puissance formidable de Soliman, la religion seroit encore maîtresse de Rhodes, si les princes chrétiens avoient daigné y faire passer le moindre secours. Il ajouta que manquant de vivres, de munitions de guerre, sur-tout de poudre, qu'après avoir vu périr à la défense de cette place la
plupart

plupart de ses chevaliers , & même des habitans , que les Turcs ayant poussé leurs travaux jusqu'au milieu de la place , il s'étoit vu réduit à la dernière extrémité , & contraint de leur abandonner le peu de terrein qui lui restoit ; qu'il s'étoit embarqué avec les débris de sa fortune ; que dans ce voyage il avoit été battu de rudes tempêtes ; & que croyant trouver un asyle dans le port de Messine , il en avoit été chassé par la peste ; qu'en attendant qu'il eût trouvé une retraite sûre & fixe , le pape Clément lui avoit permis de se retirer dans Viterbe ; que la peste les en avoit chassés une seconde fois ; qu'une partie du couvent , du consentement du duc de Savoye , avoit été reçue dans sa ville de Nice ; que les vaisseaux & les galeres de l'ordre étoient entrés dans le port de Ville-Franche ; que les autres chevaliers s'étoient , de son consentement , dispersés dans les différentes provinces de la chrétienté , où son ordre avoit des commanderies ; que la peste étant diminuée à Viterbe , ils s'y étoient rassemblés sous la protection du saint siége ; & que dans une situation si incertaine & si déplorable , l'empereur lui offroit généreusement les îles de Malthe & du Goze ; mais que ses ministres attachoient à cette donation des conditions peu compatibles avec l'indépendance nécessaire dans son ordre , & que les chevaliers ne pouvoient reconnoître un prince particulier pour leur souverain , sans se rendre suspects aux autres ; d'ailleurs qu'il ne désespéroit pas de rentrer.

dans Rhodes ; qu'il y avoit actuellement un parti formé pour en chasser les Turcs ; que les principaux habitans de l'île , & même des officiers de la garnison étoient entrés dans cette conspiration ; qu'il ne manquoit à l'ordre pour tenter cette entreprise que les fonds nécessaires pour lever des troupes , & pour équiper les vaisseaux de la religion ; que si ce projet n'avoit point de succès , il accepteroit Malthe , & qu'il espéroit de la générosité de l'empereur , qu'il voudroit bien dispenser l'ordre d'un assujettissement qui donnoit atteinte à leur liberté , & à cet esprit de neutralité dont les chevaliers faisoient profession.

Le roi d'Angleterre trouva le dessein de reconquérir Rhodes , digne du courage & de la vertu du grand-maître : & pour participer en quelque maniere à une si noble entreprise , il lui promit vingt mille écus , dont il paya depuis la valeur en canons & en armes à feu. On ne parla plus de faisie , ni d'arrêt des biens de l'ordre , & encore moins de disposer des prieurés & des commanderies. Le roi pria seulement le grand-maître de vouloir bien conférer le grand-prieuré d'Irlande au turcopolier , appelé frere Jean Ranson , qui avoit déjà servi utilement ce prince dans le gouvernement de cette île , & qui avoit su , par sa douceur , en apprivoiser les habitans , nation encore farouche & à demi-barbare.

Le grand-maître , pour complaire à un roi que l'ordre avoit tant d'intérêt de mé-

nager , obligea le chevalier Babington de re-^{VILLIER}
mettre le prieuré d'Irlande à Ranson , qui ,^{DE L'ISL}
en échange , se démit en sa faveur de la com-^{ADAM.}
manderie de Dinemor , & de la dignité de
turcopolier. L'Isle-Adam les fit encore con-
venir que si Babington parvenoit au grand-
prieuré d'Angleterre , il se chargeroit en fa-
veur de Ranson d'une pension annuelle de dix-
huit cens livres. Le roi parut fort content de
la diligence & de l'exactitude avec laquelle le
grand-maître avoit exécuté ce qu'il avoit exigé
de lui : il lui en fit des remerciemens , confirma
tous les privilèges de son ordre : & quand ce
prince prit congé de lui pour retourner en
Italie , il lui envoya de sa part , & de la part
de la reine un bassin & une coupe d'or , en-
richis de pierreries , que le grand-maître re-
mit depuis au trésor de la religion.

L'Isle-Adam revenoit en Italie avec la joie
d'avoir maintenu en France , en Espagne ,
en Portugal & en Angleterre les droits & les
privilèges de son ordre : & dans l'espérance
de tirer des souverains de ces états , & sur-
tout du pape , des forces capables de faire
réussir l'entreprise de Rhodes. Mais pendant
que cet illustre vieillard parcouroit les prin-
cipales cours de l'Europe , il étoit arrivé
dans Rome différentes révolutions qui ne
lui permettoient plus de pouvoir compter
sur les secours que le pape lui avoit promis.
Nous avons dit que Clément , pour balancer
la puissance de Charles-Quint , devenue for-
midable depuis le gain de la bataille de Pavie



VILLIERS DE L'ISLE-ADAM. avoit fait une ligue pour la sûreté & la liberté de l'Italie, avec le roi de France, celui d'Angleterre, les Vénitiens, Sforce, duc de Milan, & les Florentins. On l'avoit appelée **LA SAINTE LIGUE**, parce que le pape étoit à la tête. Clément, comme la plupart de ses prédécesseurs, ne craignoit rien tant que le rétablissement de l'autorité impériale en Italie. Mais les exploits de cette ligue, par les différens intérêts des alliés, ne répondirent pas à l'ardeur avec laquelle elle avoit été formée.

L'empereur, par le moyen des Colonnes ses partisans, suscita une guerre civile dans les états de Clément; & ce pontife retenu par la crainte de la dépense, s'étant laissé endormir par un traité qu'il fit avec les ministres de l'empereur & les Colonnes, congédia les troupes qu'il avoit dans la Romagne. Ses ennemis le voyant désarmé, au préjudice de leur foi, & du traité qu'ils venoient de signer, entrèrent en armes dans Rome. Le cardinal Pompée Colonne, le plus furieux des ennemis du pape, étoit à la tête de ces rebelles : on prétend qu'il en vouloit à sa vie; que par sa mort & la force des armes il aspireroit à s'élever sur le trône de saint Pierre. Le pape n'eut que le tems de se sauver dans le château Saint-Ange : mais il n'y avoit pas de vivres pour long-tems, & il fut contraint de recevoir la loi de ses ennemis. On l'obligea de signer une trêve de quatre mois avec l'empereur, de pardonner aux Colonnes, & de donner des otages

Guichardin,
17.

1526.

pour sûreté de sa parole. Mais il n'en étoit pas esclave, & il n'eut pas plutôt reçu quel-
 que secours du roi d'Angleterre, qu'il reprit les armes, & rompit la trêve, sous prétexte qu'on la lui avoit fait signer, le poignard sur la gorge, & que les Colonnes sur-tout, qui étoient vassaux du saint siège, n'avoient pas pu forcer leur souverain à capituler. Pour venger l'insulte qu'ils lui avoient faite, il commença à faire éclater son ressentiment en privant solennellement Pompée Colonne de la dignité de cardinal; il fit marcher ensuite contre les seigneurs de ce nom des troupes qu'il avoit levées de nouveau pour sa sûreté. Vitelli son général ravagea leurs terres, pilla les villes & les châteaux qui appartenoient à cette maison, en rasa les murailles, & laissa par-tout de funestes marques du ressentiment de son maître.

L'Italie entière étoit en proie aux différentes armes de l'empereur & des confédérés : on ne peut exprimer les pillages, les violences & les inhumanités que tant de troupes de nations différentes exerçoient dans les provinces où chaque parti se trouvoit le plus fort. Les soldats n'avoient souvent pour solde que la licence & l'impunité : & leurs généraux consultoient moins les ordres qu'ils recevoient de leurs souverains, que les moyens de faire subsister leurs troupes.

Le connétable de Bourbon, prince du sang de France, que le dépit de se voir persécuté par la mere de François premier,

avoit jetté dans le parti de l'empereur, ne pouvant fournir à la paye d'un corps d'armée qu'il commandoit, pour appaiser les plaintes de ses soldats, leur promit le pillage d'une des plus riches villes d'Italie, sans désigner plus ouvertement quel étoit l'objet de cette entreprise. On avoit vu peu de généraux qui, sans argent & sans donner de solde à leurs troupes, eussent acquis comme lui leur confiance & un empire absolu; mais certain air de grandeur que produit une haute naissance, & que le respect suit toujours; sa rare valeur, sa capacité dans le métier de la guerre, & même des manieres familières, sans lui faire rien perdre de sa dignité, lui avoient attiré l'affection de ses soldats, qui l'aimoient jusqu'à l'adoration: & ils jurèrent tous de le suivre, dit Brantôme, quelque part qu'il voulut aller: *Fut-ce, s'écrioient-ils, à tous les diables.*

La marche de cette armée qui s'acheminoit en diligence vers la Toscane, épouvanta le pape: il retomba dans des incertitudes ordinaires. Les ministres de l'empereur en profiterent, & ils tâcherent de lui persuader qu'il ne trouveroit d'avantages solides, & même de sûreté, que dans une étroite alliance avec leur maître.

Clément, quoiqu'il eût déjà été trompé par ses ministres, comme nous le venons de voir, fut bien aise de les croire, & de chasser de son esprit des irrésolutions qui lui montroient le péril sans lui donner les moyens de l'éviter: il signa une nouvelle trêve.

Lannoy , vice-roi de Naples , avec lequel il traitoit, lui répondit qu'il n'avoit plus rien à craindre de Bourbon & des autres généraux de l'empereur. Il s'en flatta, & il regarda ce traité comme une barrière invincible qui fermoit aux troupes Impériales l'entrée des terres de l'église. Mais Bourbon, soit de concert avec Lannoy, soit contre l'avis de ce ministre, continua sa marche, & on le vit bientôt aux portes de Rome. Il présenta l'escalade; & en appuyant lui-même une échelle contre la muraille, il reçut un coup de mousquet, qui ne lui laissa que deux heures de vie. Ses soldats furieux de la mort de leur général, forcèrent ceux qui défendoient la muraille, se jetterent dans la ville l'épée à la main, & tuerent tout ce qui se présenta devant eux. Ils se répandirent ensuite dans les différens quartiers de cette capitale du monde chrétien; ils entrèrent dans les maisons; & sans égard pour la dignité, l'âge ou le sexe, ils y commirent des cruautés & des violences qu'à peine on auroit pu craindre des nations les plus barbares. Ce qui est de plus déplorable, c'est que cette affreuse scene ne dura pas seulement vingt-quatre heures, comme il arrive ordinairement dans les places emportées d'assaut; mais que pendant plus de deux mois les Impériaux renouvelloient tous les jours les mêmes violences: & pour satisfaire leur avarice & leur lubricité, ils n'épargnerent ni les sacrilèges, ni le viol, ni les meurtres de sang-froid.

1521.
6 mai.

VILLIERS
DE L'ISLE-
ADAM.

Le pape avec treize cardinaux, s'étoit réfugié dans le château Saint-Ange : il s'y vit bientôt investi ; cependant avec ce qu'il y avoit de troupes, il tint près d'un mois ; mais les vivres lui manquant, il fut obligé de capituler une seconde fois avec ses ennemis. Les conditions de ce nouveau traité auroient été honteuses, si elles n'eussent été nécessaires : les Impériaux exigèrent de lui qu'il s'obligeât de payer quatre cens mille ducats pour la solde de l'armée. On ajouta qu'il demeurerait prisonnier jusqu'à ce qu'il eût fourni le tiers de cette somme ; qu'il seroit ensuite transféré dans le château de Naples, pour y attendre ce qu'il plairoit à l'empereur d'ordonner de sa personne, & qu'il livreroit les châteaux Saint-Ange, d'Ostie, de Civita-Vecchia, de Castellane, & les villes de Parme, de Plaisance & de Modene.

Charles-Quint fut ravi de voir une seconde fois un de ses plus grands ennemis tombé dans ses fers ; mais bien loin de laisser échapper ses véritables sentimens, par respect pour la religion, il les couvrit des apparences d'une sensible affliction : & aux premières nouvelles qu'il eut de la prison du pape, & comme si ce pontife eût été fait prisonnier par des Turcs ou des corsaires, il prit publiquement le deuil, & fit faire dans toute l'Espagne des processions solennelles pour demander à Dieu sa liberté : affectation qu'il poussa trop loin, & dont même parmi ses sujets, il n'y eut au plus que le petit peuple qui en fut la dupe.

Pendant qu'il jouoit cette comédie en Espagne d'une maniere si peu convenable à un grand empereur, de peur que son prisonnier ne lui échappât, il envoya des ordres à Rome, qu'on en remit la garde à un vieil officier Espagnol, appelé Alarçon, qui avoit été chargé à Madrid de celle de François premier. Cet officier n'eut pas moins de dureté pour le pape, qu'il en avoit fait essuyer au roi de France : & il se comporta envers un prisonnier de cette conséquence, moins en soldat & en officier, que comme auroit pu faire un comite ou un geolier de criminels. Mais ce qui fut plus sensible à ce pontife que le sac de Rome, & sa prison, c'est qu'il apprit que les Florentins, aux premieres nouvelles qu'ils eurent de ses malheurs, chasserent toute la maison de Médicis, non-seulement de la ville, mais de tout l'état de Florence, sous prétexte qu'elle y étoit trop puissante & trop autorisée.

L'esprit de parti alla jusqu'à arracher les armes de cette famille de tous les endroits où on les avoit placées : tout cela se faisoit par l'instigation des ministres de l'empereur. Le pape craignoit même que son geolier n'eût des ordres secrets de se défaire de lui ; mais on lui doit cette justice, qu'il n'étoit pas capable de commettre un si grand crime, & qu'en tenant le pape resserré, & sans lui accorder le moindre adoucissement dans sa prison, il ne faisoit que suivre son humeur farouche & défiante. Il est bien vrai que nous apprenons d'un historien, que le cardinal Colonne le

pressa plusieurs fois de faire périr ce pontife : outre que ce cardinal ne respiroit que vengeance, il se flattoit encore de trouver dans cette vengeance sa propre élévation. Mais, soit qu'une proposition si détestable fît justement horreur à cet officier, ou que par la mort du pape il craignît de perdre sa part de la rançon, il est toujours certain qu'il rejetta avec une fermeté invincible les indignes sollicitations de ce cruel cardinal, & que tant que le pape resta sous sa garde, il veilla autant à la conservation de son prisonnier qu'à la sûreté de sa prison.

Le grand-maître qui étoit ami particulier de Clément, attaché étroitement à sa personne & à ses intérêts, fut sensiblement touché de la disgrâce de ce pontife. D'ailleurs l'inimitié déclarée qui étoit entre lui & l'empereur, sa prison, la guerre allumée dans toutes les provinces d'Italie, la part qu'y prenoient la plupart des souverains de l'Europe, des ligues & des traités qui se négocioient en même-tems de tous côtés, ne permettoient guère aux chevaliers de saint Jean d'espérer que l'empereur, dans le tumulte des armes, voulût entendre parler de l'affaire de Malthe ; & sur-tout que ce prince ambitieux & insatiable de domination se relâchât sur une espece de vassalité qu'il vouloit attacher à l'inféodation de cette île. La plupart des chevaliers, & sur-tout les François, dans la crainte de tomber sous la puissance de Charles-Quint, montroient autant d'éloignement pour Malthe, que les Espa-

gnols avoient de passion de s'y voir établis. Le grand-maître jugea bien qu'il n'y avoit que le pape qui, par ses bons offices, pût obtenir de l'empereur une cession pure & franche; mais que ce pontife, tant qu'il ne seroit pas reconcilié avec l'empereur, ou ne s'en mêleroit pas, ou s'en mêleroit inutilement. Ainsi on résolut dans le conseil de l'ordre d'attendre du bénéfice du tems un éclaircissement dans les affaires de l'Europe; quelle seroit la destinée du pape, & le parti qu'on prendroit décisivement au sujet de Rhodes ou de Malthe.

Outre la différence qu'il y avoit entre ces deux îles, soit pour leur grandeur, l'étendue de leur domination, & leurs richesses, le grand-maître affligé de se voir le triste témoin des guerres continuelles entre les princes chrétiens, se souhaitoit au fond de l'Asie, & tous ses vœux se portoient du côté de Rhodes: il n'y avoit pas long-tems qu'il en avoit reçu des nouvelles.

Eutimius, métropolitain Grec de cette île, le premier mobile de l'entreprise, aussi inquiet du retardement, qu'un chef de parti le peut être, & dans la crainte d'être découvert, avoit envoyé au grand-maître courrier sur courrier, pour en apprendre des nouvelles, & pour en hâter l'exécution. Le grand-maître lui écrivit que la religion n'étant pas en état de fournir seule aux frais d'un si grand armement, il avoit été obligé de passer lui-même en France, en Espagne & en Angleterre pour tâcher d'en tirer quelque se-

cours ; qu'on armoit actuellement les deux grandes caragues de la religion ; qu'il faisoit construire en même-tems trois galeres ; que la France lui en avoit donné les forçats, l'Angleterre, les coursiers & l'artillerie ; qu'il étoit obligé de se trouver au chapitre général de son ordre , qu'il avoit convoqué à Viterbe ; mais qu'il espéroit paroître peu après devant Rhodes avec une flotte & des troupes capables d'en chasser les infideles. Il chargea de cette lettre le commandeur Bosio, l'ambassadeur & le négociateur général de toutes les affaires de l'ordre , & il le fit repasser en orient une seconde fois pour reconnoître la disposition des esprits , & afin de prendre avec les principaux habitans de l'île les dernieres mesures pour l'exécution d'un dessein si important. Les guerres continuelles qui agitoient toute l'Europe , ne permirent pas aux chevaliers qui étoient les plus éloignés de l'Italie de se rendre au chapitre : le grand-maître en fit l'ouverture par un discours également grave & touchant. Il rappella dans le souvenir de l'assemblée la perte de Rhodes, les tempêtes qu'il avoit fallu essuyer, la peste & la maladie dont le couvent avoit été affligé, l'avidité des séculiers à envahir les biens de l'ordre, & la crainte d'un avenir encore plus fâcheux, si on ne le prévenoit par une résidence fixe & dans quelque port de mer , d'où les chevaliers, en renouvelant la guerre contre les infideles, ôtaissent aux souverains peu affectionnés à la religion , le prétexte de s'emparer de ses biens.

Déplorant ensuite sa vieillesse , ses courses , ses voyages , ses longs travaux , le malheur des tems , & les miseres publiques : « Falloit-il , s'écria ce grand homme , que je survécusse à la perte de Rhodes , pour être encore témoin à l'extrémité de ma vie , de la dissipation , & peut-être de la ruine entière d'un ordre si saintement institué , & dont le gouvernement m'avoit été confié » ? Alors adressant la parole à tous les chevaliers , il les conjura dans les termes les plus pressans , au nom de leurs prédécesseurs , fondateurs de l'ordre , & par le sang qu'eux-mêmes & leurs confreres venoient de répandre à la défense de Rhodes , de faire cesser des divisions qui ne pouvoient qu'être très-funestes à la religion , & de se réunir tous dans un même sentiment au sujet du choix d'un port pour la résidence du couvent.

Un discours si touchant , ses cheveux qui avoient blanchi à la guerre & sous le casque , son désintéressement , son zele & son affection infinie pour la conservation de l'ordre , attendrirent toute l'assemblée : & comme il n'y avoit que deux ou trois des principaux du conseil qui fussent le secret de l'affaire de Rhodes , toutes les voix des différentes nations , se réunirent à demander à l'empereur l'île de Malthe , mais franche de toute sujétion , & à condition seulement de faire dire tous les ans une messe en mémoire de ce bienfait , le jour que se passeroit cette donation , & d'envoyer à son vice-roi de Sicile un faucon , mais

sans députation , & par qui on jugeroit à propos.

On fit partir aussi-tôt des députés pour la cour de Madrid, qui, à ces conditions, avoient ordre de traiter avec les ministres de l'empereur ; mais ils les trouverent plus froids & plus concertés qu'on ne leur avoit fait espérer. Quelque desir que l'empereur eût d'abord fait paroître d'établir l'ordre de saint Jean dans l'île de Malthe, & de s'en servir comme d'un boulevard pour mettre à l'abri des incursions des infideles, la Sicile & les côtes du royaume de Naples, on lui fit craindre depuis que dans la conjoncture présente, & pendant qu'il étoit en guerre avec la France, le grand-maître, François de nation, n'ouvrît ses ports aux flottes de son ennemi & de ses confédérés, & qu'il ne favorisât leurs entreprises. D'ailleurs l'attachement des chevaliers pour les intérêts du saint siège, n'étoit pas moins suspect à l'empereur. D'un autre côté, celui des députés de cet ordre qui avoit le secret des affaires, & qui favoit que le grand-maître conservoit toujours l'espérance de rentrer dans Rhodes, ne pressoit pas beaucoup cette négociation : ainsi, par les différentes vues de ceux qui traitoient, elle traîna encore long-tems, & on jugea bien que cette grande affaire ne se concluroit que dans une paix générale, ou tout au moins par la liberté du pape, & sa réconciliation feinte ou véritable avec l'empereur.

On la croyoit encore bien éloignée ; mais

la marche de l'armée de France commandée par le maréchal de Lautrec, qui s'avançoit du côté de Rome, en hâta la conclusion. Cette armée étoit composée de vingt-six mille hommes de pied, de mille hommes d'armes, sans compter la cavalerie légère. Il n'y avoit au contraire dans Rome qu'un malheureux reste de troupes Espagnoles & Allemandes, qui avoient faccagé cette grande ville : le pillage & le butin avoient fait désertir un grand nombre de soldats : il n'en étoit pas moins péri par la crapule, la débauche & les maladies contagieuses, qui infectant alors différens cantons de l'Italie, avoient achevé de ruiner cette armée.

Ainsi l'empereur prévoyant qu'il ne pourroit pas empêcher les François de remettre le pape en liberté, voulut s'en faire honneur. Mais comme son intérêt étoit fort supérieur à de simples vues de générosité, il ordonna à ses ministres, en traitant avec lui, d'en tirer tous les avantages qu'ils pourroient. Hugues de Moncade qui se trouva chargé de cette négociation, lui dit qu'il avoit ordre de l'empereur de le mettre en pleine liberté : & même pour lui en faire goûter les prémices, il fut moins resserré. Il exigea d'abord qu'il se détachât de la ligue, & qu'il reprît le caractère de pere commun de tous les chrétiens. Il n'y eut pas beaucoup de difficultés sur cet article : le pape peu scrupuleux sur sa parole, pour se tirer d'embarras, auroit signé tous les jours de nouveaux traités. Mais on lui demanda Hypolite.

ILLIERS
E L I S I E.
A D A M.

& Alexandre de Médicis en ôtage, & pour caution de l'exécution du traité. Le ministre Impérial ajouta que quoique ce ne fût pas l'intention de son maître, cependant il ne pouvoit lui ouvrir entièrement les portes de sa prison, qu'il n'eût payé comptant les quatre cens mille ducats dont on étoit convenu dans le précédent traité, & que sans cette condition préalable, il craignoit que les soldats de l'empereur, la plupart luthériens, & dont il n'étoit pas le maître, n'attentassent à la personne de sa sainteté.

Ce pontife entendit bien ce langage; mais il craignoit encore plus Moncade lui-même que ses soldats. Pour se tirer plutôt de ses mains, il promit de payer comptant quatre-vingt-quinze mille ducats; de donner une pareille somme quinze jours après sa sortie de Rome, & le surplus dans les trois mois suivans. Pour fournir cette somme, il fallut, dit Guichardin, avant de sortir du château Saint-Ange, aliéner des biens de l'Eglise, vendre, pour ainsi dire à l'encan, & à de très-indignes sujets, trois chapeaux de cardinal, & cela, dit cet historien, pour soudoyer des hérétiques aux dépens & du consentement du vicaire de Jesus-Christ, qui fut encore obligé, pour sûreté de sa parole, de donner en ôtage outre ses neveux, plusieurs cardinaux qui lui étoient les plus attachés.

On fixa au 9 de décembre le jour qu'il devoit être mis en liberté; mais comme malgré tous les traités il regnoit de part & d'au-

Guichardin,
3.

tre une défiance réciproque , le pape craignant que Moncade ne lui manquât de parole, pendant qu'il étoit moins observé, trouva le moyen, la nuit précédente, de sortir du château, déguisé en marchand : & ayant monté sur un cheval d'Espagne, il gagna en diligence le château d'Orviette, où il se retira.

Ce pontife persuadé qu'il ne devoit sa liberté qu'à la foiblesse des troupes de l'empereur, & à l'approche de l'armée de France, en écrivit une lettre fort obligeante au maréchal de Lautrec : & comme si par un léger compliment il eût satisfait à ses premiers engagements, il se tint depuis dans une espèce de neutralité, dont il eût été à souhaiter, pour l'édification de l'église, qu'il ne se fût jamais éloigné. Cependant, la guerre entre l'empereur & les confédérés, dura encore près de deux ans avec différens succès ; mais toujours avec la même fureur & la même animosité.

Id. *ibid.*

Pendant ce tems-là, le commandeur Bosio, que le grand-maître avoit envoyé à Rhodes, comme nous l'avons dit, en revint avec de mauvaises nouvelles. Le projet dont il s'agissoit avoit été communiqué à trop de personnes, & l'exécution en avoit été trop long-tems différée pour qu'il eût pu demeurer secret. Les Turcs en eurent quelque soupçon : le grand-seigneur changea aussi-tôt la garnison, fit mourir plusieurs chrétiens Grecs, & même des mahométans : & ce ne fut qu'avec des peines infinies & au travers

LIERS de mille périls, que le commandeur Bosio
L'ISLE- put échapper aux perquisitions du gouverneur
DAM. de Rhodes. Pour se consoler de ce mauvais
succès, ce religieux d'un génie très-profond,
& fertile en ressources, proposa au grand-
maître le dessein de s'emparer de la ville de
Modon, & d'y transférer la résidence & l'ha-
bitation de l'ordre.

cf. 13.
& 6.

Cette ville située dans la Morée avoit ap-
partenu aux Vénitiens dès l'an 1124. Baza-
zet II s'en empara en 1498. Un Rhodien ap-
pellé Lomelin Del-Campo, & retiré à Mes-
sine depuis la perte de Rhodes, fit envisager
à Bosio, à son passage pour cette île, qu'il ne
seroit pas difficile à l'ordre de se rendre maî-
tre de Modon, par le moyen de deux Turcs
Grecs & chrétiens de naissance, avec lesquels
il entretenoit une relation assez particulière
au sujet du commerce, & qui lui avoient con-
fié les remords qu'ils souffroient d'avoir renon-
cé à la foi, & le desir sincere de rentrer dans
le sein de l'église, si-tôt qu'ils en trouveroient
l'occasion favorable; que l'un de ces renégats
appellé *Calojan*, commandoit sur le port, &
que l'autre appellé *Scandali*, en qualité de
grand-douannier, étoit maître de la porte du
Mole, & que tous deux seroient ravis de fa-
voriser une entreprise qui remettroit une place
aussi importante au pouvoir des chrétiens.
Bosio toujours vif & entreprenant, quand il y
alloit des intérêts de la religion, voulut re-
connoître lui-même la place, & s'aboucher,
s'il le pouvoit, avec les deux Turcs. Dans

cette vue, il prit des lettres de Lomelin pour l'un & l'autre, & en passant proche de l'île de Sapienza, qui est proche la côte méridionale de la Morée, & vis-à-vis de la ville de Modon, à la faveur d'une cale, il s'y tint couvert, & envoya à Modon dans une barque de pêcheur, un Rhodien de sa suite, appelé Stesi Marquet, qui remit de sa part ses lettres aux deux Turcs. Ils se rendirent la nuit à son bord; il les trouva pleins d'un sincere repentir de leur faute, & résolus de l'expier aux dépens même de leur vie. Le commandeur les confirma dans une si-généreuse résolution, & après avoir examiné ensemble les différens moyens d'exécuter leur projet, ils s'arrêtèrent à celui-ci, qu'à la faveur de cette intelligence, on cacheroit un nombre de chevaliers dans des vaisseaux marchands; qu'une partie de ces chevaliers seroit introduite la nuit dans la tour qui commandoit le port, & que les autres se saisiroient de la porte du Mole; qu'on tireroit ensuite un coup de canon pour signal, & que pour lors la flotte chrétienne cachée derriere l'île de Sapienza s'avanceroit, & que les troupes, après être débarquées, entreroient par la porte du Mole, se jetteroient dans la place & s'en empareroient.

Bosio trouvant beaucoup de facilité dans cette entreprise, donna de grandes louanges aux deux renégats. Il les exhorta à persévérer constamment dans le dessein que le ciel leur avoit inspiré pour leur salut; & en même-tems il leur promit de grandes récompenses,

s'ils contribuoient à la conquête de Modon. Il continua ensuite son voyage ; & à son retour en Italie, il rendit compte au grand-maître de cette nouvelle négociation ; lui représenta que Modon étoit située dans un pays fertile & abondant, & où on pourroit s'étendre, si l'entreprise avoit un heureux succès ; que la place n'étoit commandée par aucune hauteur voisine ; que la mer l'environnoit de deux côtés, & qu'elle étoit séparée de la terre ferme par un fossé qu'on pouvoit élargir ; que le port étoit spacieux & assuré par le moyen d'un grand mole, & de plusieurs écueils qui en défendoient l'entrée, & que l'île de Sapienza en étant voisine, on y pourroit construire une citadelle, qui serviroit d'une fortification avancée à l'égard de la ville de Modon.

Le grand-maître ne rejetta pas cette proposition : mais comme c'étoit un esprit solide, voyant l'affaire de Rhodes absolument échouée, il préféra l'établissement certain de Malthe à des espérances incertaines de la conquête de Modon. Cependant, comme dans ce dernier projet il y vit de la facilité, il en remit l'exécution après qu'il auroit pris possession des îles de Malthe & du Goze, & il envoya Bosio au pape, le solliciter de sa part, & de celle de tout l'ordre, de vouloir bien intervenir dans le traité qu'on proposoit au sujet de Malthe, & d'en adoucir, par son crédit, la rigueur des conditions.

Ce pontife éloigné de Rome, épuisé d'ar-

gent, rebuté des malheurs de la guerre, tra-
 vailloit alors par un nouveau traité avec
 Charles-Quint, à réparer ses pertes; & ce prin-
 ce, s'il eût pu se fier à sa parole, n'y auroit pas
 eu d'éloignement: il auroit même été bien
 aise, par une réconciliation d'éclat, d'effacer
 du souvenir des chrétiens le scandale qu'il
 avoit causé par la prison du saint pere, & par
 le saccagement affreux de la ville de Rome.

Clément n'avoit, pour ainsi dire, qu'un en-
 droit sensible, qui étoit le rétablissement de
 sa maison dans Florence. Charles-Quint le
 prit de ce côté-là: il lui offrit Marguerite
 d'Autriche, sa fille naturelle, pour Alexan-
 dre de Médicis, petit-neveu, d'autres disent
 fils de ce pontife. Les négociateurs ajoute-
 rent que l'empereur s'engageoit à le faire sou-
 verain de la ville & de l'état de Florence, &
 que dans le cours de l'année 1530, & après la
 cérémonie de son couronnement, il enverroit
 devant Florence une puissante armée, com-
 mandée par ses plus habiles généraux, pour
 y faire reconnoître l'autorité du jeune Alexan-
 dre son neveu. Des propositions si avantageu-
 ses, & telles que le pape n'auroit pu espérer,
 quand même la ligue auroit été victorieuse,
 lui firent oublier ses disgraces, & les outra-
 ges de l'empereur: il s'engagea de son côté,
 pour contribuer à une conquête qui lui étoit
 si importante, de fournir à ses dépens huit
 mille hommes pour cette entreprise. Il pro-
 mit en même-tems de donner à l'empereur
 l'investiture du royaume de Naples, sans

autre redevance annuelle, que d'une haquenée blanche : & il convint avec les agens de l'empereur, qu'il se transporterait à Bologne au plus tard dans le mois de janvier de l'année suivante, pour y couronner solennellement ce prince : ce traité fut signé le 29 de juin de l'année 1529. La duchesse Louise de Savoye, mere du roi, & Marguerite d'Autriche, tante de l'empereur, gouvernante des Pays-bas, en signerent un autre à Cambray, au nom du roi & de l'empereur, qu'on appella le traité des Dames.

Tel étoit l'état de l'Europe, lorsque Bosio arriva à la cour du pape : & quoique l'affaire de Rhodes n'eût pas réussi, ce pontife fut si content de la manière dont il lui rendit compte de sa négociation, & de celle qu'il avoit commencée pour Modon, que comme il étoit grand négociateur lui-même, ou, pour mieux dire, qu'il avoit le goût des négociations, sans en avoir ni le talent, ni l'habileté, il le retint auprès de lui en qualité de son camerier secret, & il lui ordonna d'écrire au grand-maître qu'il espéroit d'obtenir de l'empereur, à leur entrevue à Bologne, l'île de Malthe pour son ordre, avec un affranchissement entier de toutes les conditions onéreuses que ses ministres y vouloient attacher. L'empereur, vers la fin de l'année, passa d'Espagne en Italie, & se rendit ensuite à Bologne. Le pape y fit la cérémonie de son couronnement : ils prirent dans leur entrevue des mesures pour établir dans Flo-

rence le jeune Médicis en qualité de souverain. VILLIER

Le pape voyant cet heureux acheminement DE L'ISL
au rétablissement de sa maison , recommanda ADAM.

à l'empereur , avec les instances les plus pressantes , les intérêts de l'ordre de saint Jean , dans lequel il avoit été élevé , & qu'il considéroit , pour ainsi dire , comme sa seconde maison. Quoique l'empereur fût peu en prise aux sollicitations dans lesquelles il ne trouvoit pas son intérêt ; cependant , dans la conjoncture de sa réconciliation avec le pape , il ne put lui rien refuser : & on peut dire que c'est à ce pontife que la maison de Médicis , & l'ordre de saint Jean doivent leur rétablissement. Le traité concernant les chevaliers fut signé le 24 de mars à Castel-Franco , petite ville du Bolonois. L'empereur y déclaroit qu'en considération de l'affection particulière qu'il avoit toujours portée à cet ordre , & des services importans qu'il rendoit depuis tant de siècles à la république chrétienne , & pour le mettre en état de les continuer contre les ennemis de la foi , il avoit cédé & donné à perpétuité , tant en son nom que pour ses héritiers , & pour ses successeurs , au très-révérend grand - maître dudit ordre , & à la dite religion de saint Jean , comme fief noble , libre & franc , les châteaux , places & île de Tripoli , Malthe & Goze , avec tous leurs territoires & juridictions , haute & moyenne justice , & droit de vie & de mort , avec toutes autres maisons , exemptions , privilèges , rentes & autres droits & immunités ,

VILLIERS
DE L'ISLE-
ADAM.

à la charge qu'à l'avenir le grand-maître & les chevaliers tiendroient ces places, de lui & de ses successeurs au royaume de Sicile, comme fiefs nobles, francs & libres, & sans être obligés à autre chose qu'à donner tous les ans au jour de la Toussaints, un faucon; & que dans la vacance de l'évêché de Malthe, le grand-maître & le couvent seroient obligés de lui présenter, & à ses successeurs, trois personnes pieuses & savantes, dont il choisiroit une pour remplir cette dignité, & que le préféré seroit honoré de la grande croix de l'ordre, avec le privilège en cette qualité d'entrer dans le conseil. On peut voir cet acte tout au long, à la fin de ce troisième volume.

L'empereur ne l'eut pas plutôt signé, qu'il le remit au commandeur Bosio, pour le porter au grand-maître. Ce zélé ministre se mit aussi-tôt en chemin; mais comme pour satisfaire son impatience, & faire une plus grande diligence, le cocher pressoit ses chevaux, le carosse versa, l'ambassadeur fut blessé considérablement; & pour surcroît de malheur, un chirurgien mal adroit, qui avoit été appelé pour le saigner, au lieu d'ouvrir la veine, lui piqua l'artere sans s'en appercevoir; & le sang s'extravaçant au travers des chairs & des muscles du bras, y causa une enflure qui fut bientôt suivie de la gangrène, qui termina les jours de cet excellent homme. Mais avant que d'expirer, il confia à un gentilhomme Rhodien, appelé Statigogulo,

Statigogulo, & qui étoit attaché à sa personne, le paquet de l'empereur pour le rendre au grand-maître, & il le chargea de l'exhorter de sa part à entretenir toujours l'intelligence de Modon, & dont il étoit persuadé, dit-il, que l'ordre tireroit un jour de grands avantages. Le Rhodien s'acquitta exactement de sa commission.

Ce ne fut qu'avec une sensible douleur que le grand-maître apprit la mort de Bosio : pour suivre ses vues, il envoya depuis le même Rhodien à Modon avec de riches présens pour les deux renégats. Il le chargea de reconnoître leur caractère, la disposition où ils étoient, & s'ils n'avoient point changé de sentiment : & en cas qu'il les trouvât pleins de fermeté, & capables de tout entreprendre pour le service de la religion, il en devoit tirer un plan de la ville & des environs, afin de pouvoir régler d'avance l'ordre des attaques. Ce gentilhomme, après avoir débarqué à Modon, déguisé en marchand Grec, trouva les deux Turcs constans & inébranlables dans leur résolution. Ils lui firent voir la facilité de l'entreprise par l'autorité qu'ils avoient, l'un dans la tour du port, & l'autre par les chefs de la porte du mole qui étoit en leur disposition. Ils lui dirent que l'entreprise étoit immanquable, pourvu que les chevaliers s'y prêtassent avec un bon corps de troupes, capable de vaincre la garnison & les habitans. Après plusieurs conférences, ils convinrent de remettre l'exécution de ce projet vers la fin de l'été suivant,



afin que si le succès en étoit favorable, comme on avoit sujet de l'espérer, la nouvelle n'en étant apportée à Constantinople que dans l'automne, les Turcs ne pussent se mettre en mer pendant l'hyver, & que les chevaliers eussent le tems de s'affermir dans leur conquête.

Le grand-maître & le conseil n'eurent pas plutôt reçu & examiné le diplôme qui contenoit la donation de Malthe, qu'ils dépêcherent deux des principaux commandeurs pour en remercier l'empereur au nom de tout l'ordre. Ils envoyèrent en même-tems une copie authentique d'un acte aussi important au prieur Salviati leur ambassadeur à Rome, & neveu du pape, afin qu'il en obtînt la confirmation de ce pontife, le premier supérieur de l'ordre. Clément l'accorda avec beaucoup de joie en plein consistoire; & pour rendre cet acte plus solennel, il en fit dresser & publier une bulle en date du 25 avril. Le grand-maître, peu de tems après, envoya en Sicile de la part de la religion, Hugues de Copones, général des galeres de l'ordre, & Jean Boniface, bailli de Manosque, de la langue de Provence, en qualité d'ambassadeurs, pour prêter le serment de fidélité entre les mains d'Hector Pignatelli, duc de Montéléon, vice-roi de Sicile. Les ambassadeurs s'acquitterent de ce devoir dans l'église de Palerme : & après les cérémonies ordinaires, ils reçurent l'acte d'investiture que le vice-roi leur remit au nom de l'empereur. Ce sei-

gneur nomma ensuite six commissaires, qui s'embarquerent sur les mêmes galères de la religion qui avoient apporté les ambassadeurs en Sicile, & ils allèrent de concert à Malthe, au Goze, & à Tripoli, dont ces commissaires les mirent en possession. En vertu des pouvoirs qu'ils avoient du grand-maître & du conseil, ils firent serment en leur nom de conserver aux habitans & au peuple de ces îles leurs droits, coutumes & privilèges. Ils laissèrent par ordre du grand-maître dans l'île de Malthe pour gouverneur & capitaine d'arme, le commandeur Aurelio Botigella, & le chevalier Augustin de Ventioville pour son lieutenant.

Un officier Espagnol appelé Alvarez de Nava, qui commandoit dans le château Saint-Ange, leur ayant remis ce fort, on en confia la garde au commandeur Pierre Piton, qui y entra avec une compagnie d'infanterie. Le grand-maître envoya peu après deux galères & un galion chargés d'un bon nombre de chevaliers à Tripoli, dont il nomma pour gouverneur Gaspard de Sanguesse, commandeur d'Aliagne. Les commissaires, après avoir pourvu à la défense de ces places, se rembarquerent, & se rendirent en Sicile, & à Saragosse, où le conseil, pour la commodité du transport à Malthe, s'étoit déjà rendu depuis quelque tems.

Le grand-maître avant son départ, envoya à Malthe un grand nombre d'ouvriers & de matériaux pour rétablir le logement du châ-

teau Saint-Ange, qui étoit absolument ruiné, & les mêmes vaisseaux y porterent de la poudre & des munitions de guerre. Mais quand il fut question d'y faire passer des grains, le vice-roi de Sicile exigea les droits de traite-foraine, & le maître de la monnoie fit signifier au conseil que l'empereur ne souffriroit pas qu'on en battît à Malthe à d'autre coin que le sien, & même par ses seuls officiers. Ces difficultés retarderent le départ de tous les chevaliers. Le grand-maître & le conseil n'ignoroient pas que Malthe ne pouvoit subsister sans le secours des bleds de la Sicile, & ils regarderent ces droits de traite dont les habitans de Malthe, en qualité de regnicoles de la Sicile, avoient toujours été affranchis, comme un impôt & un tribut indirect auquel la religion alloit être assujettie.

Ils n'étoient pas moins indignés qu'on prétendît priver un ordre libre & souverain des droits de battre monnoie : tout cela faisoit craindre que l'empereur, prince dangereux dans ses traités, & dont les paroles les plus claires en apparence, cachotent souvent des équivoques, ne se fît un jour un droit de ces prétentions, & qu'il ne s'en servît pour tenir l'ordre dans une dépendance absolue. De pareilles réflexions allarmerent la plupart des chevaliers : il y en avoit plusieurs qui soutenoient que la religion ne conserveroit jamais sa liberté dans le voisinage d'un prince si ambitieux & si puissant ; d'autres plus emportés, & qui outroient les choses, disoient haute-

ment qu'il falloit rompre le traité; que Malthe étoit une île stérile, ou plutôt un rocher où ils mourroient de faim; que les deux éléments de la nourriture de l'homme, le pain & l'eau, y manquoient, & que le présent que Charles-Quint leur avoit fait, ne valoit pas le parchemin qu'on avoit employé à écrire l'acte de la donation. Mais le grand-maître & le conseil, plus sages & plus mesurés dans leurs vues & dans leurs paroles, jugerent à propos de s'éclaircir des intentions de l'empereur par lui-même; on lui dépêcha exprès deux ambassadeurs, qui furent chargés de lui représenter que sa majesté impériale n'ignoroit pas que bien loin de tirer aucune utilité des îles de Malthe, du Goze, & de la ville de Tripoli, elle dépensoit tous les ans plus de trois cens quarante mille livres pour en entretenir les garnisons; que les habitans n'y auroient jamais pu subsister, s'ils n'avoient été reconnus de tout tems pour regnicoles de la Sicile, & si en cette qualité ils n'avoient pas joui de la traite libre des grains; que la religion avoit été surprise qu'on voulût rendre sa condition pire que celle des peuples qu'on lui offroit pour ses sujets; qu'il ne paroïssoit pas moins extraordinaire que par l'acte de la donation l'ordre fût reconnu pour souverain, & cependant qu'on voulût l'empêcher de battre monnoie, & le priver par-là d'un des plus beaux droits régaliens, & dont le grand-prieur d'Allemagne jouissoit même pleinement dans l'empire. On

ordonna aux ambassadeurs de tenir ferme sur ces deux articles, & par une instruction particulière on les chargea expressément, en cas que l'empereur ne voulût pas se relâcher des prétentions de ses ministres, de lui remettre sur le champ l'acte de sa donation, de prendre congé de ce prince, & de s'en revenir aussi-tôt.

Ces deux ambassadeurs étant arrivés à la cour de l'empereur, & admis à son audience, au lieu de lui parler d'abord du principal sujet de leur voyage, lui dirent qu'ils étoient envoyés par leurs supérieurs pour remercier sa majesté impériale de l'exactitude & de la facilité que ses commissaires avoient apportées pour mettre la religion en possession des îles & des places qu'il avoit eu la bonté de lui céder, & que le grand-maître étoit à la veille de s'y transporter avec tout le couvent. Ils ajoutèrent ensuite qu'il seroit même déjà parti, s'il n'étoit survenu quelques difficultés que le vice-roi de Sicile n'avoit fait naître que par le zèle pour son service; mais que tout l'ordre espéroit que sa majesté, par une suite de ses bontés, voudroit bien les résoudre & terminer là-dessus. Après lui avoir rapporté en peu de paroles en quoi consistoient les prétentions du vice-roi, comme si l'empereur n'en eût pas été instruit, ils lui insinuerent adroitement, que quoique le grand-maître & le conseil connussent bien l'importance & le prix de la donation de l'île de Malthe, cependant l'acceptation ne s'en étoit pas faite

par un consentement unanime de tous les chevaliers; que les François, sur-tout élevés à Rhodes, & dans l'indépendance que produit une pleine souveraineté, en avoient témoigné le plus d'éloignement; qu'il étoit à craindre qu'ils ne se fissent un prétexte des différentes prétentions du vice-roi pour s'opposer à la translation du conseil, que sa majesté impériale n'ignoroit pas que dans une république libre & composée de chevaliers de différentes nations, & élevés dans une certaine hauteur de courage, les supérieurs ne devoient user de leur autorité qu'avec un extrême ménagement, & sur-tout dans une affaire où chaque particulier se croyoit aussi intéressé que ses supérieurs: ce qui engageoit le grand-maître & le conseil à conjurer sa majesté d'achever lui-même son ouvrage, & de vouloir bien lever par sa souveraine autorité les obstacles que formoient ses ministres. Ils finirent en l'assurant qu'il trouveroit dans la reconnaissance libre & volontaire des chevaliers, & dans leur zèle pour la défense de ses états contre les infidèles, un dédommagement bien supérieur à toutes les prétentions du vice-roi.

Quoique l'empereur en cédant à l'ordre de Saint-Jean l'île de Malthe, eût pour objet d'en faire un boulevard qui couvrirait ses états de Sicile & de Naples; cependant ce prince ne se relâchoit jamais sur le moindre intérêt, que dans la vue d'en tirer un plus considérable. Il tint ferme sur les prétentions du vice-roi, & il crut que l'affaire étoit trop engagée,

pour que l'ordre, sur le refus de ces deux articles, rompît le traité. Ainsi, pour augmenter ses droits de traite, il déclara qu'il ne pouvoit consentir que la religion tirât du bled de la Sicile, à moins de payer une somme dont on conviendrait par chaque tonneau ; & pour se procurer une espece de droit de souveraineté sur la religion, il ajouta qu'il ne souffriroit point que l'ordre battît monnoie, ni qu'aucune autre eût cours dans l'île, que celle qui seroit frappée à son coin.

Si ces deux ministres eussent suivi au pied de la lettre leur instruction, toute négociation auroit été rompue ; mais ils la trouverent assez importante pour demander de nouveaux ordres au conseil. Ils en écrivirent en diligence au grand-maître, qui en fit aussitôt part au pape, le protecteur de la religion. Ce pontife dépêcha à l'empereur le prieur Salviati son neveu, qui résidoit auprès de sa sainteté de la part du grand-maître & de tout l'ordre : & ce ministre se servit si utilement du crédit qu'avoit alors le pape auprès de l'empereur, qu'il en obtint un nouveau traité, où les deux articles concernant la traite du bled & la monnoie furent inférés en faveur de la religion.

Il ne manquoit plus pour l'entier établissement des chevaliers dans Malthe, que le passage du grand-maître, du conseil & de tous les chevaliers dans cette île. On embarqua d'abord sur cinq galeres, deux grandes caragues, & différens vaisseaux de transport,

ce peuple de Rhodes qui s'étoit attaché à la fortune & à la fuite de la religion. On mit dans les vaisseaux les effets & les titres de l'ordre, avec des meubles, des vivres & des munitions de guerre & de bouche. Un grand nombre de chevaliers & de troupes qui étoient à leur solde, passerent sur cette petite flotte, qui avant que d'arriver essuya une furieuse tempête, dans laquelle une galere qui échoua contre un écueil, fut entièrement brisée. Une des caragues pensa aussi périr, elle étoit déjà entrée dans le port de Malthe, lorsqu'il s'éleva des vents si violens, que quoiqu'elle fût arrêtée par trois ancres, les cables se rompirent : & après avoir été poussée deux fois contre terre, elle s'enfonça dans le sable. On la croyoit perdue, mais un vent contraire la releva, & on la remit à flots, sans que le corps du vaisseau se trouvât endommagé. Ceux qui tournent tout en augures, ne manquèrent pas de publier que le ciel, par cet événement particulier, sembloit désigner la destinée de l'ordre, qui après avoir essuyé tant d'orages & de périls, se fixeroit enfin heureusement dans l'île de Malthe.

Cette île est située sous le trente-neuvième degré de longitude, & le trente-quatrième de latitude : elle a la mer Méditerranée à l'orient : la Sicile, qui n'en est éloignée que de quinze lieues, au septentrion ; Tripoli de Barbarie au midi ; & les îles de Pantalarrée, de Linose & de Lampadouse, à l'occi-

VILLIERS
DE L'ISLE-
ADAM.

dent : & cet endroit de la mer qui sépare cette île de la Sicile, est appelé communément le canal de Malthe. Suivant la tradition du pays, cette île avoit été anciennement sous la domination d'un prince Africain appelé Battus. Les Carthaginois s'en emparèrent depuis ; & dans le tems que les chevaliers de S. Jean s'en mirent en possession, on y trouvoit encore, sur des morceaux de marbre & de colonnes brisées, des inscriptions en langue Punique. Les Romains pendant les guerres de Sicile en chasserent les Carthaginois. Depuis la décadence de l'empire, & vers le neuvième siècle, les Arabes s'en emparèrent. Roger le Normand, comte de Sicile, vers l'an 1190, conquît cette île sur ces barbares ; & depuis ce tems-là, elle demeura annexée au royaume de Sicile, dont elle suivit toujours la fortune.

Le grand-maître, le conseil & les principaux commandeurs entrèrent dans le grand port le 26 octobre ; & après être débarqués, ils allèrent droit à l'église paroissiale de saint Laurent. Après y avoir rendu leurs premiers hommages à celui que l'ordre reconnoissoit pour son unique souverain, on se rendit au bourg situé au pied du château Saint-Ange. A peine le grand-maître y put trouver une maison pour se loger : ce n'étoient que des cabanes pour des pêcheurs, dans lesquelles les commandeurs & les chevaliers se dispersèrent. L'Isle-Adam se logea dans le château : quelques jours après son entrée, il fut prendre possession de la capitale située plus avant dans

les terres, & environ au milieu de l'île. Elle est appelée par Ptolomée, *Melita*, du nom commun à toute l'île, d'autres la nomment *la ville notable*. On prétend que cette capitale n'avoit pas treize cens pas de circuit : c'étoit la résidence ordinaire de l'évêque. Le grand-maître, après y avoir fait reconnoître son autorité, parcourut toute l'île, pour trouver un endroit sûr & commode où il pût établir le conseil & le corps entier des chevaliers.

Nous avons dit que les deux plus grands ports étoient séparés par une langue de terre, ou rocher appelé le *Mont Scëberras*, qui les commandoit. Cette situation paroissoit très-commode pour y fonder & y construire une nouvelle ville. Le grand-maître eut bien voulu, en cas que l'ordre pût subsister dans cette île, établir le couvent en cet endroit ; mais comme un pareil dessein, tout utile qu'il fût jugé, étoit au-dessus des forces de la religion, il fallut dans ces commencemens que le grand-maître & le conseil se fixassent dans le château Saint-Ange, la seule place de défense qu'il y eût dans cette île, & les chevaliers s'étendirent dans le bourg qui étoit situé au pied de ce fort : ce fut leur première résidence. Cette bourgade étoit sans fortifications, & commandée de tous côtés. Pour n'être pas surpris par des corsaires, l'Isle-Adam la fit enfermer de murailles : on y ajouta depuis des flancs avec des ressauts d'espace en espace, à cause de l'inégalité & de la pente du terrain. Le dessein du grand-maître n'étoit pas

de s'arrêter long-tems en cet endroit : il vou-
loit, avant que de s'y fixer absolument, tenter
l'entreprise de Modon, ville riche, peuplée,
& ce qui le flattoit le plus, peu éloignée de
Rhodes, que la religion auroit pu surprendre
à la faveur de quelque guerre civile entre les
Turcs, ou même dans d'autres conjonctures,
attaquer à force ouverte. En cas que l'entre-
prise de Modon manquât, & que la religion
fût réduite à rester à Malthe, son projet étoit
de construire une nouvelle ville sur cette
pointe de rocher dont nous venons de parler,
& qu'on appelloit *Mont Scéberras*. Mais les
dépenfes immenses que la religion avoit faites
depuis huit ans pour faire subsister en Italie
les Rhodiens & les chevaliers; ses différen-
tes translations de Candie à Messine, de Mes-
sine à Civita-Vecchia, de-là à Viterbe, de
Viterbe à Nise, à Ville-Franche, & en
d'autres places d'Italie, & même de Sicile,
où les chevaliers, pour subsister plus aisément
s'étoient dispersés avec la permission du grand-
maître; tant de courses, de voyages, de
translations d'un peuple entier qui composoit
cette colonie, avoient épuisé le trésor de
l'ordre, & ne permettoient pas à l'Isle-Adam
de pouvoir exécuter un si grand projet. Tout
ce qu'il voyoit même dans l'île de Malthe,
l'en dégoûtoit : la stérilité du terroir, le pain
qu'il falloit, pour ainsi dire, aller chercher
jusqu'en Sicile; la pauvreté des habitans, leurs
manieres sauvages & grossieres; nulle place
de défense, si on étoit attaqué, de si tristes

considérations l'affligeoient sensiblement, & rappelloient avec douleur dans son esprit le souvenir de Rhodes, abondante en grains, riche par son grand commerce, puissante par ses flottes & ses armemens, & la capitale de cinq ou six autres îles ou places, dont la moindre étoit bien mieux fortifiée que Malthe. Mais comme ce grand-maître avoit un courage & une grandeur d'ame supérieurs aux plus fâcheux événemens, il prit généreusement son parti; & sans perdre de vue l'entreprise de Modon, il donnoit tous ses soins à construire quelques maisons pour le logement des chevaliers, afin de leur rendre le séjour de cette île plus supportable. Ce fut de ce dernier établissement qu'ils prirent le nom de CHEVALIERS DE MALTHE, au lieu de celui de chevaliers de Rhodes, qu'ils avoient illustré par tant de grandes actions pendant plus de deux siècles.

Fin du neuvième Livre.



DONATION DE L'ISLE DE MALTHE,

*Faite par l'Empereur Charles-Quint à la
Religion de S. Jean de Jérusalem.*

Nous Charles V, par la clémence Divine, empereur des Romains, toujours Auguste, Jeanne sa mere, & le même Charles par la grace de Dieu, rois de Castille, d'Arragon, de l'une & de l'autre Sicile, de Jérusalem, de Léon, de Navarre, de Grenade, de Toledé, de Valence, de Galice, de Majorque, de Seville, de Sardaigne, de Cordoue, de Corse, de Minorque, de Geen, des Aigabes, d'Alger, de Gibraltar, des îles Canaries, & des îles des Indes, de la Terre-Ferme, & de l'Océan; archiduc d'Autriche, duc de Bourgogne, de Brabant, &c. duc d'Athènes, & de Neopatria; comte de Roussillon & de Ceritania; marquis d'Oripone & de Gocciano: Salut & amitié aux nobles chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem.

Pour réparer & rétablir le couvent, l'ordre & la religion de l'Hôpital de Saint-Jean de Jérusalem, & afin que le très-vénérable grand-maître de l'ordre, & nos bien-aimés fils les prieurs, baillifs, commandeurs, & chevaliers dudit ordre, lesquels depuis la perte de Rhodes, d'où ils ont été chassés par la violence des Turcs, après un terrible siège, puissent trouver une demeure fixe, après avoir été errans pendant plusieurs années, & qu'ils puissent faire en repos les fonctions de leur religion, pour l'avantage général de la république chrétienne, &

employer leurs forces & leurs armes contre les perfides ennemis de la sainte foi, par l'affection particulière que nous avons pour ledit ordre, nous avons volontairement résolu de lui donner un lieu où ils puissent trouver une demeure fixe, & ne soient pas obligés d'errer d'un côté ou d'autre.

Ainsi par la teneur, & en vertu des présentes lettres, de notre certaine science, autorité royale, après de mûres réflexions & de notre propre mouvement, tant pour nous que pour nos successeurs & héritiers dans nos royaumes, à perpétuité, nous avons cédé, & volontairement donné, audit très-révérénd grand-maître dudit ordre, & à ladite religion de Saint-Jean de Jerusalem, comme fief noble, libre & franc, les châteaux, places & îles de Tripoli, Malthe, Goze, avec tous leurs territoires & juridictions, haute & moyenne justice, & tous droits de propriétés, seigneurie & pouvoir de faire exercer la souveraine justice, & droit de vie & de mort, tant sur les hommes que sur les femmes qui y habitent, ou qui y habiteront ci-après à perpétuité, de quelque ordre, qualité & condition qu'ils puissent être, avec toutes autres raisons, appartenances, exemptions, privilèges, rentes, & autres droits & immunités.

A la charge pourtant, qu'à l'avenir ils les tiendront comme fiefs de nous en qualité de rois des deux Siciles, & de nos successeurs dans ledit royaume tant qu'il y en aura, sans être obligés à autre chose qu'à donner tous les ans au jour de la Toussaints, un faucon, qu'ils seront obligés de mettre entre les mains du vice-roi, ou président, qui gouvernera alors ledit royaume, par des personnes qu'ils enverront avec de bonnes procurations de leur part, en signe qu'ils reconnoissent tenir de nous en fief lesdites îles. Moyennant quoi ils demeureront exempts de tout autre service de guerre, ou autres choses que des vassaux doivent à leurs

seigneurs. A la charge aussi qu'à chaque changement de regne, ils seront obligés d'envoyer des ambassadeurs à celui qui aura succédé, pour lui demander & recevoir de lui l'investiture desdites îles, selon que l'on a accoutumé d'en user en tels cas.

Celui qui sera alors grand-maître s'obligera aussi, tant pour lui qu'au nom de tout l'ordre, lors de l'investiture, de promettre par serment qu'ils ne souffriront pas que dans lesdites villes, châteaux, places & îles, il soit jamais fait tort ni préjudice, ni injures à nous, à nos états, royaumes & seigneuries, ni à nos sujets, ni de nos successeurs après nous, par mer ni par terre; qu'au contraire ils seront obligés de leur donner du secours contre ceux qui leur feroient ou leur voudroient faire du tort. Que s'il arrivoit qu'aucuns de nos sujets de nos royaumes de Sicile allâssent se réfugier dans quelque une desdites îles inféodées, ils seront obligés, à la première réquisition qui leur en sera faite par le vice-roi, président, ou premier officier de justice dudit royaume, de chasser lesdits fugitifs, à l'exception pourtant de ceux qui seront coupables de crime de lèse-majesté, ou d'hérésie, voulant quant à ceux-là qu'ils soient pris à la réquisition du vice-roi, & remis entre ses mains.

De plus, nous voulons que le droit de patronage de l'évêché de Malthe demeure au même état qu'il est aujourd'hui, à perpétuité à nos successeurs dans ledit royaume de Sicile; de sorte qu'après la mort de notre révérend conseiller *Baltasar Waltkirk*, chancelier de l'Empire, qui a été dernièrement nommé par nous audit évêché, ou en autre cas de vacance à l'avenir, le grand-maître & le couvent dudit ordre sera obligé de nommer au vice-roi alors de Sicile, trois hommes capables & dignes d'un tel caractère, desquels un pour le moins sera pris de nos sujets, ou de nos successeurs, & desquels trois,

nous & nos successeurs après nous, seront obligés d'en choisir un, lequel après avoir été choisi, nommé, & mis en possession dudit évêché, le grand-maître d'alors sera obligé de le faire grand-croix, & de l'admettre dans tous les conseils, comme les prieurs & les baillifs.

Que l'amiral de la religion sera de la langue & nation Italienne, & qu'à son absence celui qui commandera en sa place, sera de la même langue & nation, ou pour le moins capable de cet emploi, sans être suspect à personne. Que tous les articles précédens seront convertis en loix & statuts perpétuels dans ledit ordre en la manière accoutumée, avec l'approbation & confirmation du pape & du S. Siège; & que le grand-maître de l'ordre, aujourd'hui vivant, & ses successeurs à l'avenir seront obligés à jurer solennellement l'observation exacte des susdits articles, qui seront gardés à perpétuité dans ledit ordre.

Que s'il arrivoit, (ce que Dieu veuille,) que ladite religion vînt à recouvrer l'île de Rhodes, & que pour cette raison, ou autre, elle fût obligée de quitter ces îles & places pour s'établir ailleurs, ils ne pourront transférer ou aliéner lesdites îles & places en faveur de qui que ce soit sans le consentement exprès & la permission du seigneur de qui ils la tiennent en fief; & au cas qu'ils le fissent sans son consentement, lesdites îles & places retomberont en notre puissance, ou en celle de nos successeurs. Que ladite religion pourra se servir pendant trois ans de l'artillerie & munitions qui sont présentement dans le château de Tripoli, à la charge qu'elle en fera un inventaire, & déclarera ne les tenir que pour la défense de cette place, & par prêt, & s'obligera de les rendre après lesdits trois ans, à moins que par notre bon plaisir & grace spéciale, nous ne trouvions à propos de leur en prolonger la jouissance.

Finalement, que les dons & graces que nous pouvons avoir accordés à quelques personnes particulieres desdits lieux, à tems ou à perpétuité en fief, comme une récompense de quelque service rendu, ou pour quelqu'autre considération, demeureront fermes & inviolables, jusqu'à ce que le grand-maître & l'ordre en jugera autrement, & alors ils seront obligés de donner l'équivalent en autre chose aux légitimes possesseurs. Et afin d'éviter toutes contestations en des cas semblables, nous voulons qu'il soit choisi deux arbitres, l'un par notre vice-roi de Sicile, & l'autre par le grand-maître, lesquels auront plein pouvoir de juger les différends, après avoir oui les parties: & en cas que lesdits arbitres ne pussent convenir entr'eux, que les parties conviendront d'un tiers pour l'entiere décision du différend, & que jusqu'à la décision finale, les possesseurs desdits dons, rentes, dignités & honneurs, en jouiront paisiblement.

Sous les conditions ci-dessus expliquées & spécifiées & non autrement, chacune en particulier & toutes en général, nous cédon & donnons en fief lesdites îles & places audit grand-maître & ordre, en la maniere plus utile & plus entiere que l'on pourroit imaginer; & voulons qu'elles demeurent en leur pouvoir pour en jouir, les posséder, tenir, y exercer tous droits seigneuriaux, sans y être troublés à perpétuité; & ainsi nous donnons, cédon & remettons audit grand-maître, ordre & religion, sous lesdites conditions, toutes les raisons, noms, actions réelles & personnelles, en la même maniere que nous les avons possédées jusqu'à présent sans aucune opposition. Voulons enfin qu'ils puissent faire valoir les raisons & droits que nous leur cédon, en toutes causes, tant en demandant qu'en défendant, dedans & dehors jugement en la même maniere que nous l'avons fait,

les mettant entièrement en notre lieu & place, sans aucune autre réserve pour nous, ni nos successeurs, que le seul droit de fief.

Pour cet effet, nous ordonnons par ces présentes, & commandons en vertu de notre autorité, à toutes sortes de personnes de l'un & de l'autre sexe, de quelque qualité & condition qu'elles soient, qui sont habitans desdites villes, îles, terres, châteaux, ou qui y habiteront ci-après, de reconnoître ledit grand-maître, religion & ordre de Saint-Jean de Jérusalem, pour leur seigneur utile & feudataire, légitime possesseur desdites îles, villes & châteaux, & qu'en cette qualité ils lui rendent l'obéissance que de fideles vassaux sont obligés de rendre à leur seigneur, comme aussi l'hommage & le serment de fidélité pratiqué en semblables occasions. Ainsi dès le moment qu'ils leur auront prêté le serment de fidélité, nous les tenons quittes de tout autre serment qu'ils nous peuvent avoir fait, & par lequel ils demeurent obligés envers nous, ou nos successeurs au royaume de Sicile après nous, hors le serment de fidélité qui nous est dû par les feudataires.

A ces causes, nous déclarons au très-illustre prince d'Autriche, notre très-cher fils aîné, qui doit, si Dieu le permet, être notre successeur & héritier de tous nos royaumes après notre mort, que Dieu veuille renvoyer bien loin, nous lui déclarons en lui donnant notre bénédiction paternelle, que telle est notre véritable intention. Nous ordonnons de plus & commandons en vertu de notre puissance & autorité, à tous nos illustres, magnifiques, fideles & amés conseillers, le vice-roi, & capitaine-général de la Sicile ultérieure, au grand-justicier & à son lieutenant, à tous juges de notre cour royale, maîtres de comptes, intendans de nos bâtimens, trésorier, conservateur de notre patrimoine royal, procureur-fiscal, à tous gouverneurs de places, commis

aux ports, secrétaires, & généralement à tous nos autres officiers & sujets dans notredit royaume, & particulièrement des îles susdites, & de la ville & château de Tripoli, présens & à venir, qu'ils ayent à obéir à notre présente libre donation & concession, en tous les chefs, à peine d'encourir notre disgrâce, & d'être condamnés à l'amende de 10 mille onces d'argent applicables à notre trésor.

De plus, nous donnons pouvoir à notre vice-roi, d'aller lui-même en personne sur les lieux, ou d'y envoyer un ou plusieurs commissaires, qu'il trouvera bon de nommer en notre autorité en vertu des présentes, pour l'exécution de tout le contenu en elles, & faire tout ce qui sera nécessaire en faveur dudit grand-maître & ordre, pour les mettre en possession réelle de tout ce que dessus; lui donnant pour cet effet tout pouvoir nécessaire en telles occasions, de laisser la place vuide, & de la céder incontinent & sans délai audit grand-maître & ordre, ou à leurs procureurs; & après les en avoir mis en possession, de les y maintenir & protéger, & leur faire rendre compte de tous fruits, revenus, rentes, gabelles, & de tous autres droits que nous leur avons cédés & donnés en la manière susdite, en fief perpétuel.

Et pour mieux faciliter l'exécution de toutes ces choses, nous déclarons que nous dérogeons en tant que de besoin à tous défauts de formalité, nullités, omissions qui se pourroient trouver dans les présentes, & voulons qu'elles soient exécutées, nonobstant toutes oppositions que l'on y pourroit faire, auxquelles nous dérogeons, en vertu de notre pleine puissance & autorité royale. En foi & témoignage de quoi, nous avons fait expédier les présentes, scellées du sceau ordinaire de notre royaume de la basse Sicile. Donnée à Castel-Franco, le 24 mars, indiction III; l'an de Notre Seigneur 1530,

l'an 10 de notre empire, & le 27 de nos royaumes de Castille, de Léon & autres.

CHARLES.

ACTE DU SERMENT

FAIT au vice-roi de Sicile par les ambassadeurs de Malthe, le 29 Mai 1530.

Nous frere Hugue de Capones, enseigne & capitaine-général des galeres de la sainte religion de Jérusalem, & frere Jean Boniface, baillif de Manoafta, & receveur-général dudit ordre, procureurs & ambassadeurs de l'illustissime & révérendissime seigneur frere Philippe de Villiers de l'Isle-Adam, grand-maître de la sacrée maison de l'hôpital de Saint-Jean de Jérusalem, & de tout le couvent de l'ordre, tant pour lui que pour tous ses successeurs dans sa charge, pour toute ladite religion & pour nous-mêmes.

Très-excellent seigneur Don Hector Pignatello, duc de Monteleone, vice-roi & capitaine-général dans le présent royaume de la Sicile ultérieure, & îles adjacentes, comme représentant la personne de sa majesté impériale & catholique, Charles, & de la reine Jeanne, sa mere, sérénissimes rois de Sicile, nous jurons devant vous, & vous faisons le serment de fidélité ordinaire, & vous promettons devant Dieu, par la croix de N. S. Jesus-Christ, & sur l'évangile que nous avons touché, tant au nom de ceux qui nous ont envoyés, que pour nous-mêmes, de garder & reconnoître tenir en qualité de fiefs nobles, libres & francs, conformément aux conditions contenues dans l'acte de donation de sa

majesté impériale, des sérénissimes rois, & de leurs successeurs après eux dans lesdits royaumes, l'île de Malthe, du Goze, & la ville & château de Tripoli, qui ont été donnés depuis peu audit grand-maître, & d'observer & garder tout ce qui est contenu plus amplement dans ladite donation & privilège. Fait en présence du seigneur François Delboc, baron de Balida, lieutenant de roi dans la charge de grand-justicier de ce royaume; des magnifiques Don Antonio di Bologna, Girolamo di Famia, juges dans la grand'cour, Jacques Bonanno, maître des comptes, Jérôme de la Rocca, lieutenant de roi du trésor, & plusieurs autres. Par ordre du très-illustre & très-excellent seigneur vice-roi, moi Louis Sanches en ai dressé le présent acte de ma propre main.





TABLE DES MATIERES

Contenues dans ce troisiéme Volume.

A

ACHMET *Geduc* demande justice à Mahomet II de l'injure faite à sa femme par Mustapha, 46. contribue à faire reconnoître Bajazet II, 108. qui le fait commandant général de son armée, 109. Il défait Zizim, 110. Entre en négociation avec le grand-maître, 123. Témoigne son indignation du traité fait avec la religion, 127 & seq. Cause & particularités de sa mort, 128 & seq.

Achmet, général de Soliman, est envoyé au secours de Mustapha, 354 & seq. Il se révolte lui-même, & propose une ligue contre Soliman, 355. Il est découvert & trahi, 359, 360.

Achomat, fils aîné de Bajazet II, son caractère, 192. La prédilection de son pere pour lui, cause la perte de l'un & de l'autre, 193.

Acte de la donation de l'île de Malthe, &c. 422.

Acte du serment fait au vice-roi de Sicile par les ambassadeurs de Malthe, 429.

Adrien VI reçoit avis de la perte de Rhodes : son attachement aux intérêts de Charles-Quint lui attire des reproches, 324. Il accorde une bulle au grand-maître, 326. Entre dans une ligue contre la France, 339. Donne audience au grand-maître de l'Isle-Adam, 340. Meurt, dans quels sentimens, 341.

Aiazzo, ville de Cilicie, dans le port de laquelle la flotte Egyptienne est battue, 182 & seq.

Alarçon, officier Espagnol chargé à Madrid de la garde de François I, & à Naples de celle de Clément VII, 393. Réfiste aux sollicitations du cardinal Colonne, *ibid.* & seq.

Alby (le chevalier d') entreprend inutilement de porter du secours à Rhodes, 332.

Alençon (la duchesse d') est conduite en Espagne par le grand-maitre, 368. Repasse en France, 375.

Alexandre VI, comment il parvient à la papauté, 148. Tableau de ses mœurs & de son gouvernement, *ibid.* 169, 170. Il renferme Zizim au château Saint-Ange, 149. Met sa vie à l'enchere, 150. Se précautionne contre l'arrivée de Charles VIII, & se renferme lui-même au château Saint-Ange, 152. Tout le monde demande justice de ses crimes, *ibid.* Fait un traité avec le roi, 153. Fait empoisonner Zizim, 154. Forme une ligue contre ce prince, 156. Ses violences à l'égard de la religion, 158. Il forme une ligue puissante contre le Turc, 160; & n'y contribue en rien, 162. Il travaille à élever la fortune du cardinal Borgia, son fils, 153, 164. Renouvelle ses injustices à l'égard de l'ordre, 166.

Allemagne, (le grand-bailli d') cette dignité est attachée à la langue d'Allemagne, 20.

Amaral, (André d') Portugais, commandeur de la *Veracruz*, est fait commandant des galeres de la religion, son caractère, 182. Son attachement opiniâtre à son sentiment, 183. La part qu'il a à la victoire navale sur les Sarrasins, *ibid.* Il conspire contre la religion, & traite avec Soliman, 204 & seq. Suites de sa trahison, 219, 220. Elle est enfin découverte, 285. Il est arrêté, condamné à mort, & exécuté, 289 & seq.

Amboise,

- Amboise*, (Emeric d') est élu grand-maître, 169. marques d'estime pour ce prince de la part de Charles VIII, 172. tient un chapitre général, *ibid.* & *seq.* fait remporter à son ordre plusieurs avantages, & même une victoire navale sur le soudan d'Egypte, 178 & *seq.* fait un saint usage de ses biens; meurt: son éloge, 187.
- Amiral*, dignité de l'ordre attachée à la langue d'Italie, 20.
- Amurat*, fils de Zizim, se fait Chrétien, & est entretenu par la religion à Rhodes, 191. où il est réduit à se cacher, lorsque les chevaliers en sortent, 316. est amené à Soliman, 323. & étranglé, *ibid.*
- Angleterre*, (la langue d') possède la dignité du turcopolier, 20.
- Archangel*, bourg où le grand-maître de Milly fait construire un fort, 10.
- Arragon* (la langue d') possède la dignité de grand-conservateur, 20.
- Aubusson* (le commandeur d') obtient de Charles VII des secours d'argent: est fait sur-intendant des fortifications de l'île de Rhodes, 34. est envoyé au secours des Vénitiens dans l'île de Negrepont, 36. devient grand-prieur d'Auvergne, & enfin grand-maître, 49, 50. ses premiers soins, 51. Il termine prudemment quelques démêlés avec les Vénitiens, 53. il rachète quelques prisonniers, 54. convoque un chapitre général, & ordonne à tous les chevaliers de se rendre à Rhodes, 56. convient d'une suspension d'armes avec Mahomet II, 61. fait un traité avantageux avec le soudan d'Egypte & le roi de Tunis, 63 & *seq.* est revêtu de l'autorité souveraine, 66. pourvoit à la défense de Rhodes, 67 & *seq.* son origine, 68. défère à la prière du conseil à Antoine d'Aubusson, son aîné, le commandement général des armées, 69. signale son courage & sa pru-

dence au siège de Rhodes, qu'il fait enfin lever au bacha Paléologue, 77 & *seq.* entre dans la ligue contre Bajazet II, 113. accorde à Zizim un asyle dans Rhodes, 116 & *seq.* d'où il le détermine à passer en France : ses motifs en cela, 124 & *seq.* entre en négociation avec le sultan, 127 & *seq.* Quel usage il faisoit du pouvoir qu'il avoit sur la personne de Zizim, 140. convient avec Innocent VIII de le faire conduire à Rome ; articles du traité, *ibid.* & *seq.* sa consternation à la nouvelle de la mort de Zizim, 154. Il est prié par Charles VIII de conduire son entreprise contre les Turcs, 155. fait faire par Ferdinand, roi d'Arragon, des plaintes au pape Alexandre VI, 158 & *seq.* Louis XII le détermine par une lettre obligeante à entrer dans la ligue contre le Turc, 161 & *seq.* Il tâche inutilement de la ranimer, 164. bannit les Juifs de l'île de Rhodes, *ibid.* rétablit la modestie dans les habits, 165. écrit fortement au pape, dont les injustices à l'égard de l'ordre avoient recommencé, 166. meurt de chagrin de n'y pouvoir remédier : son éloge, *ibid.* réflexions sur ses successeurs, 167.

Aubusson, (Antoine d') vicomte de Monteil, 69.

Il reçoit le commandement général des armées, *ibid.* se distingue au siège de Rhodes, 77 & *seq.* assiste à l'entrée de Zizim à Rome, 145.

Aussenville (le chevalier d') rend compte de sa négociation auprès des rois de France & d'Angleterre pour le secours de Rhodes, 333.

Auvergne (la langue d') possède la dignité de grand-maréchal, contestations à ce sujet, 20 & *seq.*

B

BAJAZET II, fils & successeur de Mahomet II.

Son caractère, 107. est proclamé empereur, 108. donne le commandement général de son armée

à Achmet, qui défait Zizim, son frere & son concurrent, 109, 110. auquel le sultan offre une province dans l'Asie, 112. lui fait encore de nouvelles propositions, qu'il rejette aussi fièrement, 115. fait proposer un traité au grand-maître, 126. & le ratifie; ses articles, *ibid.* & *seq.* se défait d'Achmet, comment & pourquoi, 128 & *seq.* envoie au grand-maître des reliques de S. Jean-Baptiste, patron de l'ordre, 136. & des ambassadeurs à Charles VIII, 142. lui offre toutes les reliques qui se trouveroient dans l'étendue de son empire, & la couronne de Jérusalem, s'il réussissoit à en chasser les Sarrazins, 143. son ambassadeur n'obtient pas même audience du roi, *ibid.* paye quarante mille ducats par an à Alexandre VI, pour tenir Zizim enfermé, 145. & lui en promet trois cens mille pour l'en défaire entièrement, 151. le pape lui tient parole en faisant empoisonner ce prince, 154. il oblige les Vénitiens à se liguier contre Charles VIII, 156. ligue formée contre lui, 160 & *seq.* les Vénitiens & le roi de Hongrie traitent avec lui, 163. il se ligue avec le soudan d'Egypte contre l'ordre de Saint-Jean, 172 & *seq.* suites peu avantageuses de cette ligue, 176 & *seq.* dissensions entre ses trois enfans: leurs caracteres, 192. Selim, le dernier, monte sur le trône, 193.

Barlette (le prieur de) se justifie de n'avoir point mené de secours à Rhodes, 331.

Batailles de Belgrade entre Mahomet II & Ussun-Cassan, roi de Perse, 45 & *seq.*

Entre Bajazet II & Zizim, son frere, 108 & *seq.*

Entre Charles VIII & les ligués, 157.

Entre Selim & Ismaël, roi de Perse, 193.

Entre Soliman II & Gazelle, 197.

Bataille navale dans le port d'Aiazzo, 182.

Belgrade assiégée par Amurat I, & ensuite par son fils Mahomet II, qui sont obligés d'en lever le

- siège, 4 & seq. & par Soliman II, 200. sa situation & ses fortifications, *ibid.* sa prise, 210.
- Blanchefort** (Guy de) est chargé de conduire le prince Zizim en France, 125. devient grand-prieur d'Auvergne, 141. & enfin grand-maitre, 187. est rappelé à Rhodes & meurt en chemin, 190.
- Borgia**, (le cardinal de) bâtard d'Alexandre VI, 153. est donné en ôtage à Charles VIII; il suit ce prince au royaume de Naples, *ibid.* est soupçonné de l'empoisonnement du prince Zizim, *ib.* élève sa fortune sur celles des premières maisons d'Italie, 164. pense périr par le crime qui emporte le pape, 171.
- Bosio**, frere servant, est chargé de faire une recrue & des provisions de vin dans Candie, & y réussit, 220. il en ramene aussi un habile ingénieur nommé *Gabriel Martinengue*, 221.
- Bosio**, commandeur & chapelain de l'ordre de Saint-Jean, est envoyé à Madrid, 351. revient à Viterbe rendre compte au grand-maitre de sa négociation, 353. est envoyé à Rhodes, 358. est député par le conseil au grand-maitre en France, 371. passe avec lui en Espagne, *ibid.* rend compte à Charles-Quint des mesures qu'on avoit prises pour rentrer dans Rhodes, 372. est envoyé en Angleterre, 382. est encore envoyé à Rhodes pour reconnoître la disposition des esprits, 396. la découverte du projet l'expose à un grand danger, 401. Il propose au grand-maitre la conquête de la ville de Modon, qu'il va lui-même reconnoître, 402. est envoyé en Italie pour presser l'exécution de ce qui regarde Malthe, 404. est chargé de l'acte de la donation pour le porter au grand-maitre, 408. meurt en chemin, *ibid.*
- Bourbon** (le connétable de) se jette dans le parti de Charles-Quint, 389. Son armée prend Rome par un assaut où il est tué, 391.
- Burse**, Zizim s'en empare, 109.

C

- C** **AIRBERG** est fait gouverneur d'Egypte par Selim, 194. informe Soliman II, de la révolte de Gazelle, 196.
- Calixte III**, chef de la ligue contre Mahomet II, 3. ne réussit pas à y faire entrer Charles VII, *ib.*
- Campson-Gauri**, soudan d'Egypte. *Voyez* Egypte.
- Canalé**, commandant de la flotte Vénitienne, abandonne honteusement les chrétiens, 38.
- Candie**, retraite des chevaliers de Saint-Jean après la prise de Rhodes, 318.
- Caraman**, (le) prince de Cilicie, se ligue avec Zizim contre Bajazet; suites de cette ligue, 113.
- Carette**, (Fabrice) commandeur de la langue d'Italie, se distingue au siège de Rhodes, 82 & *seq.* est fait amiral & procureur-général de l'ordre à Rome, 188. & enfin grand-maître, 190. tient un chapitre général, 191. forme une ligue avec Ismaël, roi de Perse, 193. secourt Gazelle dans sa révolte contre Soliman II, 197. fortifie Rhodes, & y fait des provisions, 200. sa mort; son éloge, 202 & *seq.* troubles au sujet de son successeur, *ibid.*
- Castillans**: création d'une nouvelle langue en leur faveur, 21. elle possède la dignité de grand-chancelier, *ibid.*
- Chapitres généraux de l'ordre de Saint-Jean tenus**:
 A Rome, par le grand-maître Zaccosta, 31.
 A Rhodes, par le grand-maître des Ursins, 48.
 A Rhodes, par le grand-maître d'Aubusson, 65.
 A Rhodes, par le grand-maître Carette, 191.
 A Viterbe, par le grand-maître de l'Isle-Adam, 396.
- Charles-Quint** forme une ligue contre la France, 339. fait proposer à l'ordre de S. Jean les îles de Malthe & du Goze avec la ville de Tripoli.



350. par quels motifs, *ibid.* les conditions qu'il exige, 353. suite de cette négociation, 363. Il se forme une ligue contre lui ensuite de la bataille de Pavie, 365. son portrait, 366. les ministres font saisir en Italie les revenus de la religion, 369. entre dans les vues du grand-maître touchant la tentative sur Rhodes, 373. donne main-levée des biens de la religion, *ibid.* dureté du traitement & des conditions qu'il propose à François I, 375. prend des mesures pour arrêter la duchesse d'Alençon, *ibid.* consent au traité ménagé par le grand-maître, 376. qu'il honore de plusieurs marques de distinction, 377 & *seq.* rend le pape arbitre des conditions de l'inféodation de Malthe, 378. son armée ravage l'Italie & fait prisonnier Clément VII, 392 & *seq.* l'empereur fait faire des processions pour sa délivrance, *ibid.* l'arrivée de l'armée Françoisise lui procure la liberté, 399 & *seq.* traite avec le pape, & s'engage à faire reconnoître son neveu pour souverain de Florence, 405. fait expédier à l'ordre de Saint-Jean l'acte de donation des îles de Malthe & du Goze, & de la ville de Tripoli, 407. leve quelques difficultés formées par les ministres, 411 & *seq.* Charles VII n'entre point dans la ligue contre Mahomet II, 3. fournit cependant des sommes considérables à ce sujet, *ibid.*

Charles VIII refuse audience à l'ambassadeur de Bajazet : par quel motif, 144. est peu touché des reliques & de la couronne de Jérusalem qu'il lui promet, *ibid.* consent au transport de Zizim à Rome, *ibid.* Pourquoi il s'intéresse à sa conservation, 147. Ses droits sur l'empire de Constantinople & le royaume de Naples, *ibid.* & *seq.* Il passe en Italie, & arrive à Rome, 151. fait un traité avec le pape qui s'oblige à lui remettre Zizim, 153. s'empare du royaume de Naples, 155. écrit au grand-maître touchant son entre-

prise contre les Turcs, *ibid.* est arrêté au milieu de la conquête du royaume de Naples, par une ligue formée contre lui à la sollicitation du pape, 157. charge les ligues qui s'opposent à son passage, & arrive en France, *ibid.* donne au grand-maître d'Amboise des marques d'estime, 172.

Château-neuf, (Jean de) commandeur d'Uzez, remet à l'ordre quelques îles dont il étoit bailli, 10.

Chypre : grande révolution dans cette île, 10.

Civita-Vecchia. Le grand-maître de l'Île-Adam est obligé de s'y retirer avec le débris de son ordre, 338. Clément VII consent que les vaisseaux de la religion restent dans le port, 348 & *seq.*

Clément VII, neveu de Léon X, & successeur d'Adrien VI. Sa naissance, ses dignités, ses intrigues pour parvenir à la papauté, 343 & *seq.* son affection pour l'ordre de Saint-Jean, dont il avoit été chevalier, 347. Il assigne aux chevaliers la ville de Viterbe pour leur résidence, & accorde au grand-maître de grandes marques de distinction, 348. celui-ci lui propose différens projets d'établissémens pour son ordre, 349. le pape s'arrête à l'île de Malthe, 350. approuve le voyage du grand-maître de l'Île-Adam, en Espagne, 368. Il se rend chef de la sainte ligue, ses suites funestes à l'Italie & à lui en particulier, 388 & *seq.* se rend prisonnier de l'empereur, 392. l'arrivée du maréchal de Lautrec avec une armée considérable détermine l'empereur à le mettre en liberté, 399. conditions du traité avec lequel il se sauve pendant la nuit déguisé en marchand, 400. fait un traité avec l'empereur, 406. les conditions, *ibid.* & *seq.* obtient la donation des îles de Malthe & du Goze, & de la ville de Tripoli, en faveur de l'ordre de Saint-Jean, 407. à qui il en procure la possession paisible, 412 & *seq.*

Colonne (Pompée) supplanté par Jules Médicis, son rival dans le conclave, 343 & *seq.* est dé-

pouillé du cardinalat par ce dernier devenu pape, 389. sollicite Alarçon de le faire périr dans sa prison, 393.

Commanderies. Le roi de Portugal s'engage à ne plus troubler les chevaliers dans la jouissance de ces bénéfices, 379. la plupart des Princes chrétiens ne s'en font pas de scrupule, *ibid.* mesures prises par le grand-maître pour y remédier, 380.

Commandeur, (grand) dignité de l'ordre attachée à la langue de Provence, 20.

Comnène, (David) usurpateur de l'empire de Trébisonde, se rend par capitulation à Mahomet II, 24. & préfère la mort à l'apostasie, 25.

Conimbre (le duc de) épouse l'héritière de Chypre, & est empoisonné par la nourrice de sa belle-mère : suites de sa mort, 111.

Conservateur, (grand) dignité de l'ordre attachée à la langue d'Arragon, 20.

Corcut, second fils de Bajazet II, est mis sur le trône, 191. son caractère, 192. il est étranglé par ordre du sultan Selim, son frere, 193.

Cornaro, (Catherine) Vénitienne, épouse le bâtard de Lusignan, 52.

Crato (le grand-prieuré de) en Portugal. Un différend élevé à ce sujet, est terminé sagement par le grand-maître de l'Isle-Adam, 378.

D

DIGNITÉS de l'ordre attachées à certaines langues, 20. les principales, *ibid.*

E

EGYPTÉ (le soudan d') accorde au bâtard de Lusignan l'investiture du royaume de Chypre, 15. renouvelle les traités de paix avec l'ordre, 64. contre lequel Campfon Gauri se ligue avec Ba-

jazet, 173. protège les princes Arabes attaqués par Emmanuel, roi de Portugal, 175. la religion fait quelques prises considérables sur ses sujets, 176 & seq. & bat sa flotte dans le port d'Aiazzo, 182 & seq. Il se ligue avec Ismaël, roi de Perse, & le grand-maître Carette contre Selim, 193. qui le défait, & le déponille de ses états, 194. le gouvernement d'Egypte est donné à Cairberg, *ibid.*

Emmanuel, roi de Portugal : ses entreprises sur les côtes de la mer rouge, 174.

Erizzo, provéditeur Vénitien dans l'île de Négrepont, la défend courageusement contre Mahomet, 38. se rend sur la parole expresse du sultan, qui le fait scier par le milieu du corps, *ibid.*

Erizzo, (Anne) fille du provéditeur, & d'une rare beauté, résiste aux séductions de Mahomet, qui l'égorge de sang-froid, 39.

Etienne (le prieur de S.) est accusé de n'avoir point conduit de secours à Rhodes : il se justifie, 331.

F

Ferdinand abandonne le royaume de Naples à Charles VIII, 155. entre dans une ligue contre ce prince, 156.

Ferra, bacha, défait Gazelle, 196.

Florentins (les) entrent dans la sainte ligue, 388. chassent de leurs états la maison de Médicis, 393.

François I donne des ordres pour le secours de Rhodes, 333. suites de sa prise à la bataille de Pavie, 364. Son caractère, *ib.* Il refuse de se racheter aux conditions proposées par Charles-Quint, 373. l'arrivée de sa sœur & du grand-maître de l'Isle-Adam le console : marques de son estime pour ce dernier, 374 & seq. Il signe enfin le traité ménagé par celui-ci, & repasse en France, 376 & seq.

G

GABRIEL *Martinengue*, excellent ingénieur amené par Bosio de Candie à Rhodes, 221 & *seq.* le bon accueil & la conduite édifiante des chevaliers lui font demander la croix qui lui est donnée avec une pension, 224. Il est chargé des fortifications de la ville, & partage le commandement des troupes avec le maréchal de l'ordre, *ibid.*

Gastineau, commandeur de Limoges, fait une prise considérable sur le soudan d'Egypte, 179 & *seq.*

Gattilusio, prince de Lesbos, est attaqué par Mahomet II, & secouru par la religion, 27. est trahi par le gouverneur de Mitilene, & capitule, 29. est décapité malgré son apostasie, 30.

Gazelle est fait gouverneur de Syrie par Selim, 194. se révolte contre Soliman son fils, qui le défait, 196 & *seq.*

Georges, (maître) ingénieur Allemand, & renégat, s'attache à Mahomet II, & lui rend de grands services, 71. le bacha Paléologue se sert de ses conseils au siège de Rhodes, 78. il passe en qualité de transfuge dans la place, *ibid.* est reconnu, avoue sa trahison, & est puni, 95 & *seq.*

Goze, île voisine de celle de Malthe, proposée aux chevaliers de Saint-Jean, 350 & *seq.* description de cette île, 360. elle est enfin donnée à l'ordre, 407. les conditions, 408.

Grand Maître de Saint-Jean (le) a la première place à la droite du trône, quand le pape tient chapelle, 349. Autres marques de distinction qui lui sont accordées, *ibid.*

H

HABIT des chevaliers de Rhodes; sa qualité, 165.

Henri VIII reçoit froidement le député du grand-

maître de l'Isle-Adam, prétend réunir à son domaine les revenus de toutes les commanderies de l'ordre de Saint-Jean, 379. ses procédés violens à l'égard des ambassadeurs du grand-maître, 381. il se regarde comme l'arbitre de la chrétienté, & pourquoi, 382. l'Isle-Adam se rend aux pieds de lui, comment il est reçu, 383 & *seq.* le roi promet de contribuer à l'entreprise sur Rhodes, 386. confirme les privilèges de l'ordre, & fait des présens au grand-maître, 387.

Hongrie. Amurat II & Mahomet son fils, y portent leurs armes, & échouent contre Belgrade, 4 & *seq.*

Soliman y porte la guerre & prend Belgrade, 201.

Hospitalier, (grand) dignité de l'ordre attachée à la langue de France, 20.

Huniade, roi de Hongrie, entre dans la ligue contre Mahomet II, 6. fait lever glorieusement le siège de Belgrade, où il remporte une victoire sur les Turcs, 7 & *seq.*

J

JEAN-BAPTISTE, (saint) patron de l'ordre ; Bajazet en envoie une relique au grand-maître d'Aubusson, 136.

Jean de Jérusalem (l'ordre de S.) abandonne l'île de Rhodes & les places voisines, 318. arrive dans l'île de Candie après avoir essuyé une violente tempête, 320. Le grand-maître y en fait la revue, *ibid.* se retire à Messine, 327. & de-là auprès de Cumes, 337. ensuite à Civita-Vecchia, 338. reçoit de Clément VII beaucoup de marques de bienveillance, 348 & *seq.* la ville de Viterbe est assignée à l'ordre pour le lieu de sa résidence, *ibid.* les ministres de l'empereur Charles-Quint font saisir les revenus de la religion en Italie, 369. le grand-maître en obtient mainlevée, 373. & promesse de l'empereur & du roi

de Portugal de contribuer à l'entreprise de Rhodes & de ne plus troubler l'ordre des bénéfices, 373, 379. Plusieurs princes ne se font point de scrupule de ce dernier article, 380. La peste oblige les chevaliers de se retirer une partie à Nice, & une partie à Villefranche, 385. d'où ils se rassemblent à Viterbe, *ibid.* l'ordre est mis en possession des îles de Malthe & du Goze, & de la ville de Tripoli, 411. & s'y rend, 418. les chevaliers en prennent le nom, 422.

Jérusalem. Bajazet en promet la couronne à Charles VIII, qui en paroît peu touché, 143.

Innocent VIII fait un traité avec le grand-maître pour faire venir le prince Zizim à Rome, où il est reçu magnifiquement; articles de ce traité, 141 & *seq.*

Ismaël, roi de Perse, est défait par Selim, 193. forme une ligue contre lui, *ibid.*

Italie (la langue d') possède la dignité d'amiral, 20. jalousie des chevaliers de cette langue contre les François, 226.

Jubilé accordé à la priere de Louis XI, en faveur de l'ordre de Saint-Jean, 58.

Juifs bannis de Rhodes, & pourquoi, 164.

Jules II convoque un concile à Rome où il invite les chevaliers de Rhodes qui s'en excusent, & lui offrent néanmoins leurs services, 187, 188.

L

LAUTREC (le maréchal de) s'approche de Rome avec une armée considérable, 399. ce qui oblige l'empereur de traiter de la délivrance de Clément VII, *ibid.* & *seq.* Le pape en écrit au général François pour l'en remercier, 400.

Lero, château dans l'île de ce nom, dont le jeune Simeoni, chevalier Piémontois, fait lever le siège par un stratagème singulier, 177.

TABLE DES MATIERES. 445

Lesbos, île de l'Archipel, conquise par Mahomet II, 27 & seq.

Ligue contre Mahomet II, pour la défense de la Hongrie, 3.

Autre *Ligue* contre lui, dans laquelle entre encore le roi de Perse, 42.

Autre *Ligue* contre Bajazet II du Caraman, prince de Cilicie, avec Zizim, 112 & seq.

Autre *Ligue* contre Charles VIII, dont Alexandre VI est le principal moteur, 156.

Autre *Ligue* contre le Turc, 160.

Autre *Ligue* de Bajazet avec le soudan d'Egypte, contre l'ordre, 172.

Autre *Ligue* entre Ismaël, roi de Perse, le soudan d'Egypte, & la religion, contre Selim, 193.

Ligue entre l'empereur, le roi d'Angleterre, & le pape, contre la France, 338. entre Clément VII, le roi d'Angleterre & les Vénitiens contre Charles-Quint, 365. elle est appelée la *SAINTE LIGUE*: ses suites, *ibid.* & seq.

L'Isle-Adam (Villiers de) est choisi pour commander les vaisseaux de la religion, 182. sa modération, 183. La part qu'il a à la victoire navale sur les Sarrafins dans le golphe d'Aïazzo, 184. il est envoyé par le grand-maître Carette ambassadeur en France, où il fait la fonction de visiteur & de lieutenant du grand-maître, 191. il est élu grand-maître, 203. cite tous les chevaliers, 206. dangers qu'il court en se rendant à Rhodes, 207. Il reçoit deux lettres de Soliman, & lui répond sur le même ton, 212 & seq. il fait réparer & augmenter les fortifications de la ville, & charge des commissaires d'y faire les provisions nécessaires, 217 & seq. fait lever cinq cens hommes dans Candie, 221. & fortifier la ville suivant les conseils de Gabriel Martinengue, à qui il donne la croix & une pension, 225 & seq. ramene par sa prudence les chevaliers de la langue d'Italie,

à leur devoir, 227 & *seq.* sollicite inutilement le secours des princes chrétiens, *ibid.* & *seq.* fait une revue de ses troupes qui ne passoient pas six mille hommes, 229. conduit différens travaux qui se font avec une ardeur générale, 230, 231. dispose des emplois, 234 & *seq.* reçoit une troisième lettre de Soliman en forme de déclaration de guerre, 239. ordonne des jeûnes & des prières, & fait exhorter les habitans à combattre courageusement contre les infideles, 240, 241. soutient le siège avec six cens chevaliers & quatre mille cinq cens soldats, contre une armée de deux cens mille hommes, 229. abandonné de tous les princes chrétiens, & même de son ordre, 290 & *seq.* trahi par ses sujets & ses ennemis, après la perte des pionniers, des meilleurs soldats, & de la plus grande partie des chevaliers, 302. allarmé de l'horreur du sac d'une ville, emportée d'assaut par des Turcs, il consent enfin d'entrer en négociation, 304. ses principaux articles, 309. elle est signée, 311. Il paroît après avoir attendu long-tems, devant Soliman qui avoit souhaité le voir, 312. & qui lui donne des marques d'amitié & de compassion, 313. sa tranquillité en s'embarquant pour quitter Rhodes, 316. donne quelques ordres pour l'exécution du traité avec Soliman, & met à la voile pour Candie, 318. où il arrive après avoir essuyé une violente tempête, 320. est reçu dans la capitale suivant sa dignité, 322. se plaint de la conduite des Vénitiens pendant le siège de Rhodes, *ibid.* remet à la voile pour l'Italie, & envoie des ambassadeurs à la plupart des princes chrétiens, 324. obtient une bulle pour tenir les chevaliers dans l'obéissance, 326. arrive après bien des dangers à Messine, 327. réception qui lui est faite en cette ville, 329. il cite ceux qui avoient été chargés de conduire du secours à Rhodes, 330. ils sont tous absous,

335. il empêche le mauvais effet de ces procédures, *ibid.* tient pour cet effet une assemblée à Messine, *ibid.* est obligé par une peste affreuse de se retirer auprès de Cumes, où il campe, 337. & de-là à Civita-Vecchia, 338. comment il est reçu à Rome & du pape Adrien VI, 340, 345. La garde du conclave lui est confiée après la mort de ce pape, 342. la part qu'il prend à l'élection de Clément VII, 346, 347. il rend compte du siège de Rhodes à ce pontife, dont il reçoit de grandes marques de considération, 349 & *seq.* il lui propose divers établissemens pour son ordre, *ibid.* le pape s'arrête aux îles de Malthe & du Goze, 350. Le grand maître envoie des ambassadeurs à Charles-Quint pour lui en faire la proposition, 351. malgré la dureté des conditions proposées par l'empereur, il envoie des commissaires pour reconnoître les places, 353. il écoute avec plaisir la proposition d'une ligue contre Soliman, & d'une tentative sur Rhodes, 356 & *seq.* suites de l'une & de l'autre, 358. il envoie au pape la relation que lui font les commissaires des îles de Malthe & du Goze, 364 & *seq.* il refuse de se charger de la ville de Tripoli, *ibid.* il conduit en Espagne la duchesse d'Alençon, 368. passe en Espagne accompagné du commandeur Bosio, 371. suite de son séjour en cette cour, où il a plusieurs entretiens avec l'empereur & le roi de France, & reçoit de l'un & de l'autre plusieurs marques d'estime, 371 & *seq.* termine un différend élevé en Portugal au sujet du grand-prieuré de Crato, 378. se rend auprès de Henri VIII, comment il en est reçu, 383 & *seq.* succès de son voyage, 386, 387. renvoie Bosio à Rhodes, 396. tient un chapitre général à Viterbe, *ibid.* Le pape à sa sollicitation obtient de l'empereur la conclusion du traité au sujet de l'île de Malthe, 408. de laquelle il fait prendre posses-

sion ainsi que du Goze & de la ville de Tripoli, 411. fait lever quelques difficultés formées par les ministres de l'empereur, 413 & *seq.* donne ses ordres pour mettre les lieux en état d'être habités sûrement, 419 & *seq.*

Louis XI secourt les chevaliers de Rhodes, & obtient un jubilé en leur faveur, 38.

Louis XII entre dans la ligue contre Bajazet II, 160. & y engage le grand-maître par une lettre obligeante, 161. donne le commandement de la flotte Françoisise à Ravestein, *ibid.* convoque une assemblée à Pise contre Jules II, 188.

Louis, fils du duc de Savoye, épouse en secondes noccs la princesse Charlotte, héritière du royaume de Chypre, & en est couronné roi, 13. demande du secours au grand-maître de Rhodes contre le bâtard de Lusignan, 14. se retire dans la forteresse de Cyrène, où il est assiégé par l'usurpateur, 16.

Lusignan, (Jean de) roi de Chypre : son caractère, 11. son incapacité pour les affaires, & l'ambition de son ministre occasionnent bien des troubles dans l'île, *ibid.* & *seq.*

Lusignan, (Charlotte de) fille de Jean, & héritière du royaume de Chypre, épouse le duc de Conimbre qui est empoisonné, 11. & ensuite Louis, fils du duc de Savoye, 13. se réfugie dans la forteresse de Cyrène, & ensuite à Rhodes, 16.

Lusignan, (Jacques de) frere bâtard de la princesse Charlotte, nommé à l'archevêché de Nicosie : ses mauvaises qualités, 12. il poignarde le ministre du roi Jean son pere, & s'empare de l'autorité, *ibid.* & *seq.* sollicite du secours à Constantinople & au Caire, pour usurper la couronne, 14. reçoit l'investiture du sultan d'Egypte, 15. & attaque la forteresse de Cyrène, où le roi Louis & la reine Charlotte s'étoient retirés, 16. épouse Catherine Cornaro, noble Vénisienne, sous

le titre de fille de Saint-Marc, *ibid.* est empoisonné, auteur & suites de sa mort, 17.

M

MAHOMET II fait ravager les côtes de Rhodes, 2. assiège Belgrade, & est obligé de se retirer après la perte d'une bataille où il est blessé, 4 & *seq.* fait ravager les îles de la religion, 7 & *seq.* protège le bâtard de Lusignan, 15. fait une trêve avec la religion pour deux ans, 22. & un traité de paix avec le roi de Perse, 23. assiège Trébisonde par terre & par mer, *ibid.* la prend par capitulation, & fait mourir perfidement l'empereur David Comnène & ses enfans, 24. assiège Miulène, capitale de l'île de Lesbos, & la prend par trahison, 27 & *seq.* cruauté avec laquelle il traite le Prince de cette île, & les armateurs chrétiens, 30. Il assiège & prend l'île de Négrepont sur les Vénitiens, 36. perfidie cruelle avec laquelle il traite le provéditeur Erizzo & sa fille, 38, 39. il déclare la guerre à Ussum-Cassan, roi de Perse, ligué contre lui avec les chrétiens, 44. va chercher son ennemi après avoir laissé le gouvernement à Zizim, le dernier de ses enfans, *ibid.* le défait après quelque perte, 46 & *seq.* fait étrangler Mustapha son fils aîné, & pourquoi, 48. convient d'une suspension d'armes avec le grand-maître d'Aubusson, 62. se détermine enfin à assiéger Rhodes, qu'il fait d'abord reconnoître, 70. sa flotte s'embarque à Phisico sous la conduite de Paléologue, & arrive devant Rhodes, 74, 75. & débarque malgré la résistance des chevaliers, 77. particularités de ce siège qui est enfin levé, 78 & *seq.* Mahomet en entre en fureur & relègue Paléologue à Gallipoli, 105. se prépare à assiéger Rhodes en personne l'année suivante, avec une flotte de trois

cens mille hommes, 106. meurt en chemin d'une colique : ses conquêtes, *ibid.* Epitaphe remarquable mise sur son tombeau, *ibid.* suites de sa mort, par laquelle il laissa l'empire à ses deux enfans Bajazet & Zizim, *ibid.*

Malthe proposée par les ministres de Charles Quint pour servir de résidence aux chevaliers de Saint-Jean, 350. agréée par le pape Clément VII, 351. les ambassadeurs du grand-maître de l'Isle-Adam en font la proposition à l'empereur, *ibid.* qui propose plusieurs conditions, 352. Le grand-maître envoie des commissaires pour reconnoître l'île, 353. rapport de l'état où ils la trouvent, 360 & *seq.* l'empereur prend des mesures pour accélérer l'acceptation des propositions, 369 & *seq.* & promet de rendre le pape arbitre des conditions de l'inféodation, 378. le traité se conclut enfin à la sollicitation du saint pere, 407. les conditions de cette donation, tant pour le temporel que pour l'évêché de Malthe, *ibid.* l'acte en est envoyé au grand-maître, qui en demande la confirmation au pape : celui-ci en fait dresser une bulle, 410. l'ordre en est mis en possession, 411. quelques difficultés au sujet des droits de traite & de battre monnoie, sont heureusement levées, 412 & *seq.* Situation & particularités de cette île, 417. Tout l'ordre y est transporté, 418. On y fait quelques fortifications, 419.

Malthe. (les chevaliers de) Voyez *Jean de Jérusalem.* (les chevaliers de S.)

Mamelus, la monarchie en est détruite par Selim, 194.

Martin, (Antoine de S.) prieur de Catalogne, se justifie de n'avoir point conduit du secours à Rhodes, 331.

Martinengue, excellent ingénieur, auteur de l'invention des peaux tendues & des tambours, pour découvrir le travail des mines, 261.

Maure (l'île de Sainte-) enlevée par les ligüés aux infideles, 163.

Maximilien, empereur d'Allemagne, entre dans une ligue contre Charles VIII, 156. & dans une autre contre le Turc, 160. convoque une assemblée à Pise contre Jules II, 188.

Mélicis (la maison de) est chassée de Florence après la prison de Clément VII, 393. est mise en possession de cette souveraineté par Charles-Quint, 405.

Médis (Alexandre de) obtient de Charles-Quint, la souveraineté de Florence, 407.

Messine, ville & port de Sicile, où le grand-maître de l'Isle-Adam se retire avec les débris de son ordre, 326, 327. comment il y est reçu, 328. il est obligé d'en sortir, 336.

Metelin (l'île de) assiégée inutilement par Ravestein, 162.

Milly, (Jacques de) grand-maître, se rend à Rhodes, 2. fait construire un fort à Archangel, 10. traverse au grand Caire, les intrigues du bâtard de Lusignan, 18. termine prudemment quelques querelles avec les Vénitiens, 18, 19.

Mitilene, capitale de l'île de Lesbos, assiégée & prise par trahison par Mahomet II, 27 & seq.

Modon, ville située dans la Morée: le commandeur Bosio en propose la conquête au grand-maître, & va reconnoître la place, 402 & seq.

Montmorency, (Anne de) maréchal de France, petit-neveu du grand-maître de l'Isle-Adam, va au-devant de lui à son arrivée à Rome, 340. Il l'engage à conduire en Espagne la duchesse d'Alençon, 368.

Mustapha, fils aîné de Mahomet II, défait Ussun-Cassan, roi de Perse, 44. remporte avec son pere une seconde victoire sur ce prince, 45. Sa passion pour la femme d'un bacha cause sa perte, 47. Il est étranglé par ordre de son pere, 48.

Mustapha, beau-frere & favori de Soliman, le détermine à assiéger Rhodes, 210 & *seq.* est fait général de l'armée de terre, 211. Le mauvais succès du siège pense lui faire perdre la tête, 278. Il est éloigné, 279. est assiégé dans le grand Caire par les rebelles d'Egypte dont il étoit gouverneur, 354. Soliman envoie le général Achmet à son secours, *ib.* suite de cette révolution, 355 & *seq.*

N

NAPLES (royaume de) conquis par Charles VIII, 155. il le reperd, 157.

Négrepont, anciennement Eubée, sa situation, 35. Mahomet l'investit & la prend sur les Vénitiens, 37. Perfidie & cruautés horribles qu'il y exerce, 38, 39.

P

PALEOLOGUE, (André) neveu du dernier empereur Constantin, vend à Charles VIII ses droits sur l'empire de Constantinople, 147.

Paléologue (Misach) se fait Mahométan à la prise de Constantinople, 70. s'élève à la dignité de grand-visir, *ibid.* détermine le sultan à assiéger Rhodes, qu'il va reconnoître, 71. fait une tentative sur l'île de Thilo, qui échoue, 73. conduit la flotte Ottomane devant Rhodes, & en forme le siège, 74 & *seq.* qu'il leve enfin avec autant de honte, que de désespoir, 104. Il est relégué à Gallipoli, 105. & rappelé sous Bajazet, 126.

Papes. L'ordre de Saint-Jean est sous leur protection particuliere, 60. Ils en sont les premiers supérieurs spirituels, 188.

Péri ou *Pyrrus*, gouverneur, & ensuite confident de Soliman, s'oppose d'abord au siège de Rho-

des, 209. sert de conseil à Mustapha, 211. est d'avis de commencer l'expédition par le siège de Rhodes, 245. informe Soliman du découragement de son armée, 247. perd presque la vie en voulant la sauver à Mustapha, 279.

Pignatelli, vice-roi de Sicile, se trouve au débarquement du grand-maître de l'Isle-Adam à Messine, 329. lui fait des offres avantageuses de la part de l'empereur, *ibid.* donne aux ambassadeurs du grand-maître l'investiture des îles de Malthe & du Goze, & de la ville de Tripoli, & les en met en possession, 411.

Portugais & Castillans. Création d'une nouvelle langue en leur faveur, 21. à laquelle la dignité de grand-chancelier est attachée, *ibid.*

Portugal (le roi de) s'engage à ne pas troubler les chevaliers dans la jouissance des commanderies, & à contribuer à l'entreprise de Rhodes, 379.

Prieur de l'église. Première dignité ecclésiastique de l'ordre; ses prérogatives, 323.

Provence; (la langue de) la dignité du grand-commandeur y est attachée, 20.

R

RAVESTEIN, chef de l'escadre Française, assiège inutilement l'île de Metelin sur les Turcs, 161, 162.

Reliques. Bajazet en envoie au grand-maître d'Aubusson en grande cérémonie, 136. & promet ce qui s'en trouveroit dans ses états à Charles VIII, qui en fait peu de cas, 144.

Rhodes (les chevaliers de) prennent des précautions contre les insultes des Turcs, 10. protègent Charlotte, reine de Chypre, contre le bâtard de Lusignan, 16. Causes de quelques démêlés qu'ils ont avec les Vénitiens, & leurs suites, 18. Contestations dans l'ordre au sujet des dignités, 19.

& seq. Elles ne s'appaient que par la création d'une nouvelle langue en faveur des Castillans & des Portugais, 21. Ils font une treve pour deux ans avec Mahomet II, 22. secourent le prince de Lesbos attaqué par Mahomet, 27 *& seq.* chargent les Turcs qui avoient fait une descente dans l'île de Rhodes, 34. vont au secours des Vénitiens investis dans l'île de Négrepont, 36. Les chevaliers d'Europe se rendent à Rhodes menacée d'un siège, 56, 57, 58. accompagnés de quelques seigneurs zélés pour la gloire de l'ordre, *ibid.* ils font lever le siège de la ville, malgré l'armée & l'artillerie formidable des Ottomans, 103 *& seq.* Beau témoignage que leur rend Ferdinand, roi d'Arragon, 159 *& seq.* Leurs galeres s'emparent d'une flotte de navires Turcs & Sarrafins chargés de marchandises, 163. Réglemens rigoureux contre les blasphémateurs & le luxe dans les habits, 164. Ils rendent inutile la ligue de Bajazet avec le soudan d'Egypte contre eux, 176 *& seq.* font des prises considérables sur le dernier, 178 *& seq.* & battent sa flotte dans le port d'Aiazzo, 184 *& seq.* s'excusent d'aller au concile de Latran, où Jules II les avoit invitées, 188. lui offrent néanmoins leurs services, *ib.* entrent dans une ligue contre Selim, 194. François I leur envoie une petite flotte, 200. citation générale à Rhodes menacée d'un siège, 206. les chevaliers de la langue d'Italie causent quelques troubles, & rentrent dans leur devoir, 225 *& seq.* Combien il se trouva de chevaliers dans la ville, lorsque Soliman y mit le siège, 229. Particularités de ce siège, 261 *& seq.* qui se termine enfin par une capitulation, par laquelle ils abandonnent l'île de Rhodes, pour se retirer à Candie, 310.

Rhodes. (l'île de) Les Vénitiens en bloquent le port, 18. Le grand-maître Zacosta y fait bâtir un nouveau fort, 26. Le grand-maître des Ursins

fait élever du côté de la mer une muraille de cent toises de longueur, 34. Le grand-maître d'Aubuffon se prépare à en soutenir le siège, 56. Le bacha Paléologue se présente devant l'île, & est repoussé, 72. La flotte Ottomane y arrive, 73. Situation de la ville, & ses fortifications, 75. La place est sommée de se rendre, & assiégée par le bacha Paléologue, 77. Particularités de ce fameux siège, *ibid.* & *seq.* Le siège est levé, 104. Mahomet en fureur se prépare à l'assiéger en personne l'année suivante avec trois cens mille hommes, & meurt en chemin, 106. Le prince Zizim s'y retire & y est bien reçu, 120. Les Juifs en sont chassés, 164. Le grand-maître Carette y fait faire des fortifications & des provisions, 200. Le siège en est résolu dans le conseil de Soliman, 210. Le grand-maître de l'Île-Adam fait réparer les fortifications & y en ajoute de nouvelles, 218. Trois commissaires sont chargés d'y faire les provisions nécessaires, *ibid.* & *seq.* L'on travaille encore aux fortifications par les conseils de Martinengue, excellent ingénieur, 225. & à différens travaux avec une ardeur incroyable, 231. Relation plus étendue de la situation de cette place & de ses fortifications, 231 & *seq.* Les troupes sont disposées dans les différens postes, 234 & *seq.* Soliman apprend par un stratagème suivi d'une perfidie, qu'elle ne consistoit pas en plus de cinq ou six mille hommes, 238 & *seq.* On a recours au jeûne & à la prière, 241. Les archevêques Grec & Latin exhortent les habitans à combattre courageusement, *ibid.* La ville est investie, 245. Une esclave Turque y forme une conspiration qui est découverte, & les auteurs punis, 247. Soliman informé du découragement de son armée, y vient en personne, & fait changer de face au siège, *ibid.* & *seq.* tentatives formées par le commandeur de la Roche-Aimond

pour y rentrer, 357. L'empereur Charles-Quint & le roi d'Angleterre promettent d'y contribuer, 373, 386. Le métropolitain Grec presse l'exécution de l'entreprise, 395. Bosio y est renvoyé pour reconnoître la disposition des esprits, 396. Le projet est découvert, 401.

Roche-Chinard, (Charles l'Allemand de la) grand-prieur de S. Gilles; usage pieux qu'il fait de ses biens, 185.

Rome. Le prince Zizim y est reçu magnifiquement, 145. Elle est prise & saccagée par l'armée du connétable de Bourbon, 391 & *seq.*

S

S E L I M, le plus jeune des enfans de Bajazet II, lui succede par le crédit des janissaires, 193. se défait de son pere & de ses deux freres aînés; son caractère, *ibid.* remporte une grande victoire sur Ismaël, roi de Perse, & prend Tauris, *ibid.* Ligue contre lui entre Ismaël, le grand-mâitre & le soudan d'Egypte, *ibid.* il attaque celui-ci, lui enleve tous ses états, & détruit la monarchie des Mamelus, 194. se prépare à la conquête de Rhodes, & meurt : ses conquêtes, 195. Soliman II, son fils, lui succede, *ibid.*

Sétia, ville de l'île de Candie, où aborde le grand-mâitre de l'Isle-Adam, 321.

Sforce, (François) duc de Milan, entre dans une ligue contre la France, 339. il s'étoit emparé de ce duché au préjudice des princes de la maison d'Orléans, 364. il négocie une ligue contre Charles-Quint, 365.

Siméoni, jeune Piémontois, défend le château de Lero par un nouveau stratagème, 177.

Sixte IV accorde à la sollicitation de Louis XI, un jubilé pour Rhodes, menacée d'un siège par Mahomet II, 58.

Soliman II,

Soliman II succede à *Selim* son pere, 195. défait *Gazelle* qui s'étoit révolté, & détruit les restes des *Mamelus*, 197 & *seq.* se prépare à porter ses armes contre les chrétiens, en déclarant la guerre au vice, à l'injustice & à la violence, 198, 199. Idée de son gouvernement comparé à celui de ses prédécesseurs, 200. Sujet de la guerre qu'il déclare à la Hongrie, 201. il assiège *Belgrade*, *ibid.* & promet de grandes récompenses au perfide d'Amaral, 205. prend *Belgrade*, 209. propose dans son conseil le siège de *Rhodes*, qui est résolu, *ibid.* & *seq.* écrit deux lettres pleines de hauteur au grand-maître de l'Isle-Adam, qui lui répond sur le même ton, 212 & *seq.* use d'un stratagème perfide pour connoître l'état de la ville, 238 & *seq.* écrit une troisième lettre au grand-maître en forme de déclaration de guerre, 240. La flotte Ottomane paroît à la vue de *Rhodes*, & l'investit, 243. les janissaires s'abandonnent au découragement & aux murmures, 246. *Soliman* y vient en personne & les remet dans leur devoir, 249 & *seq.* le siège change de face, 252. la vigoureuse résistance des assiégés, & les pertes qu'il faisoit chaque jour le mettent en fureur contre ses généraux qu'il condamne à mort, & se dispose à lever le siège, 278 & *seq.* qui se termine enfin par une capitulation & la sortie des chevaliers de Saint-Jean, de l'île de *Rhodes*, 309 & *seq.* il veut voir le grand-maître, & lui donne des marques d'amitié & de compassion, 312 & *seq.* fait étrangler *Amurat*, fils de *Zizim*, avec ses enfans, 323. envoie le bacha *Achmet* en Egypte pour y appaiser les troubles excités contre *Mustapha*, 354 & *seq.* & son favori *Ybrahim*, pour se défaire d'*Achmet* lui-même, qui s'y étoit aussi révolté, 359.



T

T I L O , île voisine de Rhodes: le bacha Paléologue y fait une descente qui ne réussit point, 73.

Trébisonde, assiégée & prise par capitulation par Mahomet II; 23.

Tripoli, ville située sur les côtes d'Afrique, proposée par les ministres de l'empereur Charles-Quint aux chevaliers de Saint-Jean, 350. sa situation, 364. pourquoi le grand-maître refuse de s'en charger, *ibid.* elle lui est cependant donnée; les conditions, 407 & *seq.* le gouvernement en est donné à Gaspard de Sanguette, commandeur d'Aliagne, 411.

Turcs sont battus auprès de Belgrade dont ils levent le siège, 5, 6. assiègent & prennent Trébisonde, 23. font de nouvelles descentes dans l'île de Rhodes, où ils sont battus, 40. s'emparent de l'île de Négrepont, *ibid.* remportent une victoire sur le roi de Perse, 45. assiègent Rhodes inutilement, 75 & *seq.* font quelques descentes dans les îles de la religion, 176 & *seq.* gagnent sur le roi de Perse une bataille suivie de la prise de Tauris, 193. détruisent la monarchie des Mamelus, 194 & *seq.* idée du gouvernement de leurs premiers sultans, jusqu'à Soliman II, 198. ils assiègent & prennent Belgrade, 201, 209. assiègent Rhodes, 241. s'abandonnent au découragement & aux murmures, pourquoi, 201, 209. Soliman y vient en personne, 249. & les remet dans leur devoir, mêlant la sévérité à la clémence, *ibid.* & *seq.* le siège change de face, 252. & se termine enfin par une capitulation, 310. orgueil & grandeur barbaresque avec laquelle ils traitent le grand-maître de l'Isle-Adam, 372.

Turcopolier. Dignité de l'ordre attachée à la langue d'Angleterre, 19.

V

VÉNITIENS (les) protègent le bâtard de Lusignan, usurpateur du royaume de Chypre, 16. font une descente dans Rhodes, y commettent des cruautés inouïes, & en bloquent le port, 18. sont attaqués par Mahomet dans l'île de Négrepont qu'ils perdent, 36 & seq. forment une ligue contre lui, & y engagent Ussun-Cassan, roi de Perse, 41 & seq. entrent dans une nouvelle ligue contre Charles VIII, & dans une autre contre le Turc, 156. reproches qui leur sont faits au sujet de leur insensibilité sur la perte de Rhodes, 322. *Viterbe* est accordée par Clément VII aux chevaliers de Saint-Jean pour le lieu de leur résidence, 348. le grand-maître Elie-Adam y tient un chapitre général, 396.

Ursins, (Jean-Baptiste des) grand-maître ; ses premiers soins, 33. il rejette le projet d'une ligue avec les Vénitiens contre Mahomet, pour quelles raisons, 36. leur envoie cependant du secours, *ibid.* tient un chapitre, 48.

Ussun-Cassan, roi de Perse, fait un traité de paix avec Mahomet II, 23. se ligue contre lui avec les chrétiens, auxquels il demande des fondateurs & des canonniers, 42 & seq. Mahomet lui déclare la guerre, 44. Il est défait après quelques bons succès, 46.

Y

YBRAHIM, favori de Soliman, est envoyé en Egypte pour s'opposer à la rebellion d'Achmet, 359. dont on envoie la tête au grand-seigneur, 360.

Z

ZACOSTA, (Pierre-Raimond) grand-maître, 21. fait bâtir un fort à Rhodes, 26. secourt le

prince de Lesbos, 27. cite tous les chevaliers, & indique un chapitre, que le pape prévenu fait tenir à Rome, où il se rend, & y meurt, 30 & *seq.* est enterré dans l'église de saint Pierre, son éloge, 33.

Zizim, troisième fils de Mahomet II, est laissé par son pere à Constantinople, pour avoir soin du gouvernement pendant son expédition en Perse, 44. négocie avec le grand-maître d'Aubusson une suspension d'armes, qui est confirmée par Mahomet, 59. son caractère, 107. il s'empare de Burse après la proclamation de Bajazet son frere, 109. est défait par Achmet, 110. & se retire chez le soudan d'Egypte, d'où il fait le voyage de la Mecque, 111. rejette avec fierté les offres de son frere, & se ligue avec le Caraman, prince de Cilicie, 112. répond encore fièrement à de nouvelles propositions, 115. se retire à Rhodes où il est bien reçu, 119. son portrait, 121. il passe en France après un traité avec le grand-maître, 126. qui s'engage avec Bajazet de le retenir toujours en son pouvoir, 127. cette nouvelle, & la conduite de Louis XI à son égard, le jettent dans des chagrins mortels, 134 & *seq.* Quelques princes chrétiens veulent le mettre à la tête d'une ligue contre Bajazet: pourquoi le grand-maître n'y consent point, 139, 140. il est conduit à Rome en exécution d'un traité entre Innocent VIII & le grand-maître, & reçu magnifiquement, 145. il va à l'audience du pape, 146. Charles VIII s'intéresse à sa conservation, 147. Alexandre VI le renferme au château S. Ange, moyennant une grosse somme que Bajazet lui paye, 149. sa vie est mise à l'enchere par le même pape, 151. qui le fait empoisonner, 154. il laisse un fils nommé Amurat, qui se fait chrétien, 191.

Fin de la Table du troisième Volume.



